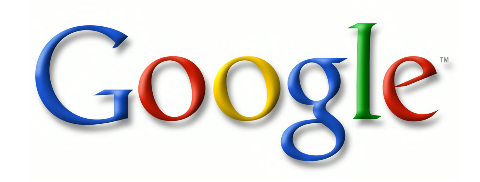





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution

W Martin

TOSCANE ET ROME.

Jean Joseph François
Poujoulat
né en 1808
mort à Paris en 1880

TOSCANE ET ROME

Correspondance d'Italie,

par M. Poujoulat,

AUTEUR DE LA BÉDOUINE,
L'UN DES DEUX AUTEURS DE LA CORRESPONDANCE D'ORIENT,
DE LA NOUVELLE COLLECTION DES MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE FRANCE,
DE L'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DES CROISADES, ETC.



Bruxelles et Leipzig.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

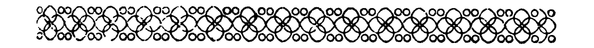
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1840.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
24 MAY 1941



M. Michaud figure dans *Toscane et Rome* comme un malade cherchant la santé sous un doux soleil, et regrettant de ne plus avoir assez de forces pour jouir des merveilles de l'Italie. Au moment où s'achevait l'impression de ce livre, j'ai perdu l'homme admirable qui depuis douze ans m'avait associé à tous ses travaux, qui fut mon meilleur ami, mon père. Après de longues années si vite écoulées, où sa vie et la mienne ne formaient qu'une vie, où le double lien du cœur et de l'intelligence nous unissait aussi étroitement, aussi fortement qu'il soit possible de l'être, M. Michaud a franchi le pas de la mort, soutenu par ce bras qui tant de fois et en tant de lieux avait aidé sa faiblesse. Le tombeau, ou plutôt le ciel, m'a pris la moitié de moi-même; un abîme de douleur a été creusé sur le chemin de mes jours. *Toscane et Rome* aura été mon dernier travail fait sous les yeux de l'illustre ami que je pleure.



LETTRE I.

Gènes. — Présentation au roi de Sardaigne.

—

Décembre 1838.

Depuis mon retour d'Orient, je désirais visiter l'Italie. Ces deux pays s'expliquent l'un par l'autre, car l'Italie imite ou traduit presque toujours l'Orient ; elle s'y trouvait conviée par son climat, ses habitudes et son génie. L'Italie fut le chemin par où vint en Europe l'antique civilisation d'Orient ; elle nous transmit, à nous barbares enfants du Nord, la sagesse, les inspirations, les arts des peuples de l'Asie. L'Italie conquit les régions qui environnent le berceau du soleil ; mais, en soumettant la Grèce, l'Asie Mineure et l'Égypte, elle resta soumise elle-même au génie de ces contrées : dans sa course victorieuse, elle rencontra Homère et Platon, Aristote et Lycurgue, Pythagore et Hippocrate, Apelles, Phidias, Praxitèle et Zeuxis, et son glaive s'inclina devant les livres et devant les monuments ; elle étudia, écrivit et bâtit à son

tour ; elle eut aussi ses grands hommes et ses grandes choses. Le christianisme, qui apporta des trésors nouveaux pour l'esprit et le cœur de l'homme, reçut en Italie une double expression pleine de gloire ; en aucun pays de la terre, autant qu'ici, le christianisme n'a laissé des traces sublimes et profondes ; il y est monté jusqu'à la plus haute cime du pouvoir et jusqu'à la plus haute splendeur des arts. Telle est la contrée d'où maintenant je vous écris, et qui manquait à mes études.

Un sentiment triste se mêle à mes travaux de voyageur en Italie ; ce pèlerinage vers la patrie de Virgile, de Dante et de Michel-Ange, je l'accomplis encore avec mon illustre ami, comme, il y a huit ans, j'accomplissais avec lui le pèlerinage vers le saint tombeau ; mais aujourd'hui mon ami est malade ; dans cette région remplie de souvenirs, c'est surtout le soleil qu'il cherche ; faible et souffrant, il s'afflige d'être obligé de compter ses pas et de s'enfermer dans un étroit horizon, sur une terre couverte d'intéressantes œuvres. Toutefois, j'en ai la confiance, le doux ciel de Pise ne refusera pas un peu de santé à l'historien malade qui, dans le livre des grandes guerres d'outre-mer, a si souvent parlé de l'ardeur intrépide et des exploits des Pisans.

Dans notre littérature, nous avons de belles pages et de beaux vers sur l'Italie ; la littérature anglaise n'en manque pas non plus ; mais un bon Voyage en Italie est encore à faire. Cela est surprenant, quand on songe à la quantité d'esprits distingués qui ont parcouru ce pays. Nous connaissons beaucoup de li-

vres remplis d'indications utiles, de précieuses observations sur les œuvres d'art; aucun de ces ouvrages ne réunit toutes les conditions pour faire un bon Voyage en Italie. On voudrait un livre qui reproduisît la physionomie de la nature, des hommes et des monuments; on voudrait des descriptions exactes et nettes, des tableaux de mœurs fidèlement tracés, des appréciations inspirées par le bon goût et la rectitude du jugement, et par cette élévation d'esprit qui s'affranchit des lieux communs et saisit l'ensemble des choses dans leur naturelle vérité. L'écrivain devrait animer ses peintures par les souvenirs de l'histoire habilement fondus et convenablement invoqués. Il faudrait que l'imagination vînt en aide au voyageur, non point cette imagination qui consiste à tout déplacer, à tout fausser, à tout voir de travers, mais cette heureuse faculté d'en haut qui répand la lumière, le mouvement et les couleurs, et fait, dans le monde des idées, l'office du soleil dans la création. Le tout devrait être écrit dans un langage élégant et élevé, noble et simple, vivant et varié; point de ces phrases qui, échevelées et bruyantes, courent comme des folles sur le papier, sans rien dire à l'intelligence ni à l'âme, et retentissent avec le son monotone de l'urne vide. Une phrase est insupportable, si elle ne renferme pas un fait ou une idée, un sentiment ou une observation.

C'est avec ces conditions que je voudrais un voyage en Italie. Malheureusement ces qualités-là se réunissent rarement sous une même plume, et probablement notre littérature attendra longtemps un tel livre. Quant

à moi qui creuse obscurément mon sillon dans ce monde, sentant le bien mais espérant peu d'y atteindre, je m'estimerais heureux si j'arrivais à quelque aperçu moral, littéraire ou philosophique, négligé par mes nombreux devanciers.

C'est par Gênes que nous sommes entrés en Italie. Nous sommes arrivés le 30 novembre, à bord du paquebot *le Léopold II;* nous étions partis la veille de Marseille, à deux heures après midi. Il était cinq heures du soir, et la pluie tombait lorsque nous eûmes pénétré dans le port de Gênes; l'approche de la nuit et le temps sombre ne permettaient guère de contempler l'aspect magnifique de la ville et de sa côte. J'étais d'ailleurs fatigué par les secousses du bateau à vapeur, belle invention qui fait franchir les mers comme avec les ailes de l'oiseau, mais qui brise le corps de l'homme; et c'est seulement le lendemain 1er décembre que je me suis vu capable d'admirer. Notre séjour à Gênes était soumis au paquebot; il n'y reste que vingt-quatre heures; il a donc fallu nous résigner à jeter un simple coup d'œil très-rapide sur cette ville qui renferme tant de choses. Aussi, j'ose à peine vous en parler. Mais je ne m'arrêterai qu'à ce que j'ai vu, et ne dirai que ce que je sais.

Nous étions arrivés à Gênes par un temps pluvieux, ainsi que je vous le marquais tout à l'heure; le lendemain le ciel était superbe, un doux et radieux soleil parcourait le firmament bleu. Nous avions emporté de Paris une lettre de recommandation pour M. le chevalier Crotti de Castigliole, lieutenant général, commandant de la division de Gênes. Nous

avions été aussi recommandés à M. le marquis de Brignole, ambassadeur de Sardaigne à Paris, qui se trouvait à Gênes. Nous avons eu le regret de ne pouvoir joindre M. le marquis de Brignole. Nous avons été plus heureux avec M. le chevalier Crotti, ancien et brave défenseur des intérêts monarchiques, homme dont la simplicité militaire laisse voir un noble cœur, et dont toutes les paroles annoncent un bon sens élevé. Nous parlions ensemble de Gênes, et je n'avais fait que traverser la vieille et riche cité; le commandant m'a offert de lui-même un de ses aides de camp pour me montrer la ville; j'ai profité de cette offre obligeante; le jeune aide de camp, M. Goriœ, né aux environs de Casal, a rempli le rôle de *cicerone* avec une politesse et une complaisance dont j'ai été très-touché.

Madame de Staël, parlant de la beauté de Gênes, disait qu'elle avait été bâtie pour un congrès de rois. Ce mot, dicté par l'enthousiasme, n'est au fond que l'expression simple de la vérité. Toutes ces illustres familles de doges, toutes ces familles de la vieille république n'étaient-elles pas des familles de rois? En parcourant ces rues formées par des palais, en voyant à droite et à gauche ces grandes demeures bâties en marbre et dans une architecture si élégante et si noble, on se sent d'abord comme accablé sous le poids de la puissance, on entre tout à coup dans une époque où Gênes n'est habitée que par des princes et des riches. Les palais Durazzo, Tursi-Doria, Brignole, Balbi, Spinola, Carega, Lercari, Sauli, ces magnifiques demeures de la *Strada Novissima*, la plupart construites

par le célèbre architecte Galeas Alessi, apparaissaient à mes yeux éblouis comme de fantastiques décorations d'opéra. Je n'avais jamais vu tant d'images d'opulence et de gloire, tant d'ornements et d'œuvres d'art réunis sur un aussi étroit espace; je n'avais jamais vu tant de splendeurs humaines debout sur mon chemin, car nous, enfants des derniers âges, nous ne connaissons guère les gloires anciennes que par leurs tombeaux, et le voyageur ami des vieux souvenirs ne rencontre guère que des débris. Beaucoup de ces palais ont des galeries où les chefs-d'œuvre abondent. Le génie de Paul Véronèse, de Rubens, de Titien, de Vandyck, de Guido et des Carrache, a peuplé de belles créations toujours vivantes les demeures des vieux Génois. Je voudrais habiter Gênes pendant un mois, pour demander à chacun de ces palais son origine, son histoire, ses souvenirs de famille, pour savoir quels hommes ont jadis franchi ces larges portiques, pour savoir quels intérêts, quelles pensées se sont agités sous ces voûtes qui maintenant semblent regretter ou attendre.

Le palais des doges m'a beaucoup frappé par son caractère d'imposante grandeur; c'est comme la représentation sur le marbre de la puissante république de Gênes. De nombreux et magnifiques degrés en marbre blanc conduisent aux diverses parties du palais; le gouverneur de Gênes occupe une portion de cette demeure, la justice s'y est également établie. C'est là sans doute qu'était logé le maréchal Boucicaut dans les premières années du quinzième siècle; ce palais, dit le maréchal dans ses mémoires, « moult est bel et

notable. » La vue de la salle du conseil des doges vous remet dans l'esprit les grandes choses préparées là par une politique toujours habile et sage, toujours prévoyante et profonde. La salle de réception, vaste et d'une admirable architecture, donnait aux représentants des nations étrangères l'idée d'une république assez riche, assez puissante pour traiter avec toutes les dominations de la terre. Dans le haut de l'enceinte, où s'asseyaient les doges, on procède aujourd'hui au tirage de la conscription; les tables et les siéges apportés pour le dernier tirage étaient encore là. On sait que la barbarie révolutionnaire de 1797 brisa les statues placées dans la grande salle des doges; ces vénérables images d'illustres enfants de Gênes tombèrent sous les coups de sauvages qui se disaient républicains! Les fières et héroïques ombres de la vieille république de Gênes durent prendre en pitié de pareils continuateurs! Des statues de paille, recouvertes en toile, furent placées dans les niches vides, à l'époque du bal donné par la ville de Gênes à Napoléon : on dirait des morts debout enveloppés dans leur linceul blanc.

Des peintures à fresque ornent la salle. Une de ces peintures représente Colomb dans son nouveau monde, s'adressant aux naturels du pays. En retrouvant à Gênes le souvenir de Colomb, on s'afflige des tardifs hommages que lui rendit sa patrie. Gênes avait traité de visions chimériques les instincts du navigateur sublime, et lui refusa des vaisseaux pour le porter aux lointains rivages que lui révélait son génie. Colomb demandait aux puissances de la terre qu'elles voulussent bien lui permettre de leur donner un monde de

plus; le pauvre homme de génie se consumait à la vue des mers qu'il brûlait de franchir pour atteindre aux rives inconnues. A la fin Isabelle et Ferdinand lui firent l'aumône de trois petits navires, et reçurent en échange un nouvel univers; mais l'illustre Génois n'était pas au bout de son martyre; il fut accusé de ne pas envoyer assez d'or à la Castille, et des chaînes chargèrent ses mains. Ainsi le veut le destin d'ici-bas : la persécution ou la mort sont réservées à tout homme qui découvre des cieux, qui aborde à des plages nouvelles !

J'ai vu les quatre principales églises de Gênes. C'est par *San Siro* (Saint-Syr) que j'ai commencé. Le marbre s'y trouve partout; le pinceau de Thadée Carlone resplendit sur les voûtes; le ciseau de notre Puget a orné le maître-autel de belles figures d'anges et d'enfants. *San Siro* est la première église d'Italie dans laquelle je sois entré, et j'ai été ébloui par sa richesse. La sacristie renferme cinq ou six tableaux dignes d'être vus. L'église de Saint-Ambroise possède un beau Saint Ignace de Rubens, et une Circoncision par le même artiste; ce dernier tableau, placé derrière le maître-autel, se voit imparfaitement. Le plus beau tableau de l'église de Saint-Ambroise est, à mon avis, l'Assomption de Guido; la Vierge s'y montre avec un charme céleste. L'église de Saint-Laurent, la cathédrale de Gênes, avec sa superbe façade gothique en marbre noir et blanc, mérite l'attention du voyageur. Le marbre qui a servi à la construction de ce temple catholique fut apporté de Syrie par des croisés génois, et avait probablement appartenu à d'anciens monuments païens; les pièces primitives ont été découpées

en petits morceaux ; le mélange de noir et de blanc, dans cette architecture si parfaite, présente une élégante et solennelle sévérité. C'est surtout dans l'intérieur de l'église que ce marbre noir et blanc produit de l'effet ; il répand dans la vaste enceinte une teinte grave et sombre qui sied bien au recueillement chrétien. La chapelle de Saint-Jean-Baptiste a des trésors de sculpture. L'église de l'Annonciation est la mieux ornée, la plus riche, la plus éclatante ; les splendeurs de l'*Annonciade* nous frappent d'autant plus, que la façade en est triste et tout à fait dégradée. On va la restaurer ; déjà deux cent mille francs sont recueillis pour cette œuvre de réparation.

Je ne vous parlerai point du théâtre de Carlo-Felice, un des plus vastes de l'Italie, et dont les escaliers et les colonnes sont en marbre de Carrare. Je ne parlerai pas non plus de l'*Albergo dei poveri*, grand établissement qui renferme dix-huit cents personnes occupées à toutes sortes de métiers ; du bel hôpital de charité appelé *Pammatone*, de l'hôpital des fous récemment bâti, de l'établissement des sourds et muets, où de nobles continuateurs de l'abbé de l'Épée et de Sicard, conduisent à la lumière de la science ceux que de fatales infirmités condamnaient à la nuit. Je voudrais vous dire aussi quelques mots sur les importants travaux entrepris par le roi Charles-Albert, sur une rue nouvelle qui doit rendre à la ville un service immense, sur ces constructions du port devant lesquelles disparaîtront tant de masures et d'immondices, et qui seront de solides bazars élevés avec des proportions colossales. Je suis pressé de vous parler du roi Charles-

Albert; M. Michaud et moi nous avons eu l'honneur de lui être présentés.

Peu de temps après son retour d'Orient, M. Michaud fut nommé chevalier de l'ordre du Mérite civil de Savoie, ordre nouveau fondé par Charles-Albert. Le roi se trouvait à Gênes, au moment de notre passage dans cette ville. M. Michaud avait là une occasion toute naturelle de porter sa reconnaissance au prince; il en exprima le désir au commandant qui nous avait si bien reçus. Celui-ci se chargea aussitôt d'aller chez le roi pour solliciter cette faveur : le jour était avancé; le roi avait passé la matinée en pénibles visites à des établissements publics; rentré dans son palais, il avait à travailler longuement avec ses ministres. Le commandant espérait peu que la présentation fût encore possible pour ce jour-là; cependant il promettait toute l'activité de son obligeance. Dès que Charles-Albert eut entendu le nom de M. Michaud, les difficultés furent levées; le roi daignait accorder la même faveur au jeune compagnon de M. Michaud. Il fut convenu que nous nous rendrions à la cour à quatre heures et demie, pour être reçus à cinq heures. Au moment marqué, nous étions là : le commandant, qui nous accompagnait, était en uniforme; M. Michaud et moi, en habit bourgeois : nous ne nous serions pas présentés autrement à la cour d'un roi-citoyen.

Le palais occupé à Gênes par le roi de Sardaigne est l'ancien palais Marcel Durazzo ; les beaux escaliers en marbre blanc par lesquels nous sommes montés sont de Charles Fontana. Notre voiture a pu entrer et tourner dans le vestibule, ce qui n'arrive point dans le

vestibule des autres palais de Gênes : les anciens habitants de ces demeures ne se servaient que de chaises à porteurs. Quelques soldats, une sentinelle armée d'une hallebarde, gardaient les avenues des appartements du roi. Dans le salon où nous avons attendu, deux fauteuils, sous un dais élevé, marquaient la place du roi et celle de la reine. Ce salon est orné de tableaux ; nous avons surtout remarqué celui qui retrace l'épisode d'*Olinde* et de *Sophronie :* ce tableau est de Luca Jordano, et non pas de Paul Véronèse, comme on l'a dit. L'artiste a traduit le poëte avec une vive couleur et une saisissante vérité ; toutes les figures sont admirables d'attitude et d'expression. Le bûcher est parfait ; le bois sort de la toile ; on est tenté de le saisir avec la main. On admirait, il y a quelques années, dans ce palais, une *Madeleine aux pieds du Christ,* de Paul Véronèse ; ce tableau a été porté à Turin.

Après un quart d'heure d'attente, nous avons été introduits dans un salon voisin, où nous avons vu le roi. Charles-Albert, quoique à peine âgé de quarante ans, a déjà les cheveux gris ; son maintien est noble, sa taille élancée ; il portait un costume militaire ; une grande plaque en or et diverses décorations couvraient sa poitrine. En nous voyant entrer, le roi s'est approché de M. Michaud avec la plus gracieuse affabilité ; il lui a dit qu'il désirait, depuis longtemps, connaître l'homme dont il avait lu avec intérêt tous les écrits ; et lorsque M. Michaud m'a présenté à Sa Majesté, elle a daigné répondre qu'elle nous avait suivis tous les deux dans notre pèlerinage d'outre-mer. Le roi nous a fait asseoir à côté de lui ; dès les premiers moments, si

j'ose le dire, sa conversation a pris le ton de la plus bienveillante intimité. Le roi, comme nous l'avons remarqué plus haut, avait visité, dans la matinée, des établissements de charité; « Sa Majesté a bien rempli sa journée, » lui avons-nous dit; et, par une transition naturelle, nous avons rappelé au roi le beau spectacle qu'il avait donné au monde à l'époque des ravages du choléra à Gênes; tandis que le fléau terrible remplissait la ville de funérailles, tandis que toutes les relations étaient interrompues et la cité muette et morne, Charles-Albert était accouru de Turin pour visiter la lugubre ville, pour relever le courage et faire entrer l'espérance dans les hôpitaux. Le lendemain du jour où le roi avait ainsi bravé le fléau pour ranimer son peuple, les magasins, longtemps fermés, s'ouvraient, et la population revenait à la vie.

Nous disions au roi que, dans cette circonstance solennelle, il avait agi à la manière de saint Louis. « Je « n'ai fait que mon devoir, » a-t-il répondu. — « Oui, « sire, avons-nous répliqué, mais il y a des devoirs « qui sont de l'héroïsme. » Sa Majesté nous a parlé du mouvement scientifique et littéraire qu'on remarquait à Turin, des travaux qui se préparaient, et nous a cité plusieurs jeunes savants qui promettent de faire honneur à leur pays. « Nous sommes plus riches en savants « et en travaux que la Toscane, » nous a dit le roi. Sans craindre d'avoir l'air de courtisans, nous pouvions lui répondre que les arts et les sciences fleurissent en raison de la protection qu'ils reçoivent des princes. Le roi s'est arrêté avec un affectueux intérêt sur la santé de mon ami malade; il nous a parlé d'un village nommé

Pegli, situé à deux heures de Gênes, et dont la température est encore plus égale et plus douce que la température de Pise.

Charles-Albert est le premier roi à qui j'aie parlé, et, tant que je vivrai, je garderai le souvenir de cette demi-heure d'entretien. Charles-Albert s'exprime en français avec une pureté parfaite et cette fleur de bon goût qu'on trouve à peine chez nous dans la meilleure compagnie. En nous congédiant, le roi a eu la bonté de regretter de nous voir si peu de temps. « J'espère, a-t-il ajouté, que vous me dédommagerez à Turin. » Sa Majesté a dû quitter Gênes le 4 décembre, pour se rendre à Turin, et nous sourions à la pensée de revoir ce prince avant de rentrer en France [1].

Le fantôme de la vieille république est toujours debout, et, pour les Génois, toute royauté est importune. Pourtant, au milieu de ses rancunes républicaines, le peuple de Gênes ne peut s'empêcher de rendre justice aux intentions droites de Charles-Albert, dont la royauté est une véritable paternité politique. Charles-Albert est très-bon, très-simple, très-éclairé ; il fait sans bruit, et sans le secours du *Moniteur*, beaucoup de bien et beaucoup d'importantes choses. Gênes et Turin garderont de son règne des témoignages durables et glorieux. Le roi protége tout ce qui peut grandir son peuple, tout ce qui peut lui donner de l'honneur. Le 1er novembre il a vu partir du port de Gênes la magni-

[1] Cet espoir n'a pu s'accomplir, le triste état de la santé de mon ami, M. Michaud, ne nous a pas permis de faire le voyage de Turin.

fique frégate *la Regina* (la Reine), ayant à bord le prince Eugène de Savoie, et commandée par le capitaine Albini ; la frégate sarde s'en est allée faire le tour du monde. Le roi lui-même nous a précisé quelles mers elle devait parcourir, quels points particuliers elle devait reconnaître, quelles découvertes on attendait de ses investigations ; il nous a dit que les travaux de l'expédition seraient publiés. On aime à voir un vaisseau destiné à visiter les mers lointaines, partir de ces mêmes rivages qui furent la patrie de Colomb. C'est ainsi que le royaume sarde, tranquille, éclairé, laborieux, se fortifie par le patriotisme, et marche au développement d'une glorieuse nationalité.

Mes prochaines lettres parleront de Pise.

LETTRE II.

De Gênes à Pise. — La Tour Penchée, le Baptistère.

—

Pise, 14 décembre 1838.

Le 1er décembre, à sept heures du soir, nous étions rendus à bord du paquebot *le Léopold II;* les mari-

niers levaient l'ancre pour le départ. Le temps était fort doux, et pas un nuage au ciel. Les nombreux navires qui couvrent le magnifique port de Gênes se balançaient sous le souffle d'une légère brise ; les étoiles semblaient s'agiter derrière les mâts des vaisseaux, comme derrière une forêt dont le vent eût secoué les cimes. A sept heures et demie le paquebot était en route ; nous laissions les deux phares qui éclairent l'entrée du port. Je suis resté sur le pont, tant que les maudites commotions du bateau m'ont permis de me tenir debout ; j'ai pu ainsi passer environ trois heures en face d'un ciel radieux. Nous avions à gauche les montagnes couvertes d'ombres noires, et à droite et devant nous, au loin, la vaste étendue des flots ; sur notre tête resplendissaient les astres, grande armée des cieux ; la lune, dont les poëtes ont tant et tant de fois parlé, mais qu'il faut pourtant se décider à nommer quand elle se montre à vous dans toute sa gloire, sillonnait la mer de vives et tremblantes clartés ; les jeux de sa lumière sur la surface des eaux doucement agitées, ses rayons qui se brisent, se croisent, se transforment de mille et mille façons à travers les vagues transparentes, ce sont là des effets que l'œil contemple, mais que la parole n'exprime point. Cette nuit sur les mers d'Italie, me rappelait les belles nuits des mers de la Grèce. Seulement la noire colonne de fumée qui s'échappait de la cheminée du paquebot, les bruits de la machine et des roues, avaient pour moi beaucoup moins de charme que le mélodieux sifflement du vent dans les voiles et les cordages.

Le 2 décembre, à six heures du matin, nous étions

mouillés dans le port de Livourne; les montagnes de Pise nous ont bientôt montré leurs sommets dorés par les premiers rayons du soleil levant.

Au moment où les agents de la santé publique ont donné la libre entrée aux passagers du paquebot, nous avons eu un étrange spectacle. Une quarantaine de petites barques, postées à quelques minutes du *Léopold II*, se sont tout à coup élancées vers nous, à peu près semblables à des barques de corsaires qui vont à l'abordage. Ce n'étaient pas précisément des corsaires, mais des *facchini* ou portefaix. Ils assiégeaient les flancs de notre navire, et se disputaient comme des furieux, pour arriver à mettre la main sur les bagages des voyageurs. Leur empressement était effrayant; nous n'avons eu garde de nous livrer d'abord à ces vautours du port de Livourne. Une pauvre jeune femme, qui était trop tôt descendue du paquebot, passait de main en main ou plutôt de serre en serre, comme l'alouette ou la colombe au milieu d'oiseaux de proie. A la fin le désordre a été moins violent, et nous avons pu débarquer. Il est bien à désirer qu'un règlement sévère mette un terme à l'abus monstrueux que je signale ici.

Livourne, malgré ses quatre-vingt mille habitants, ses rues spacieuses et son grand commerce, dit peu de choses aux voyageurs. La ville a quatorze églises, qui ne présentent rien de bien remarquable; une vaste synagogue où vous cherchez le pieux israélite et ne trouvez que le juif marchand. Grâce à son port franc, Livourne offre à bon marché des productions de tous les genres et de tous les pays. Ce ne sont pas seulement les marchandises qui profitent du port franc, ce sont

aussi tous les vices, tous les calculs, toutes les mauvaises passions. Cette ville, assemblage impur de tous les peuples, se montre à vous avec le triple caractère de la bourse, du bazar et de la sentine. Ce n'est pas le génie, ce n'est pas le beau côté du cœur de l'homme qu'on trouve à Livourne; il n'y a que des intérêts, point de patriotisme. Dans la métropole des marchands, des vagabonds et des proscrits, ne cherchons pas les sciences et les arts, l'enthousiasme et l'amour de la gloire, le courage du soldat et les vertus du citoyen.

Nous sommes venus en voiture de Livourne à Pise; la distance est de cinq lieues; nous avons mis trois heures. De Livourne à Pise la route est unie; elle est parfaitement entretenue. Une riche plaine se déployait devant nous. Au bord du chemin, à travers la campagne, s'étendait la vigne dépouillée de ses pampres, mariée au tronc des saules ou des jeunes ormeaux. A une certaine distance, des bouquets de pins, au large branchage arrondi, nous apparaissaient comme des masses de verdure. Nous avons vu plusieurs maisons ou fermes marquées d'un écusson en marbre surmonté d'un chapeau de cardinal. J'ai su que ces propriétés appartenaient à l'archevêché de Pise; l'archevêque de cette ville n'est point cardinal, mais il a le privilége de porter le chapeau. Sur d'autres points des environs de Pise, on rencontre de ces fermes appartenant au premier pasteur du pays; ses revenus annuels sont considérables; on les évalue à plus de trente mille écus; la culture est partout soignée dans ces campagnes, mais je vous parlerai plus tard des environs de Pise, quand je les connaîtrai mieux.

Le 2 décembre, à trois heures et demie, nous entrions dans la ville qui était le but du pèlerinage de notre malade. L'Arno, que nous croyions un ruisseau à peu près semblable aux fleuves d'Homère, et qui est grand comme la Seine, roulait devant nous ses eaux enflées et jaunies par les pluies des jours précédents. C'était un dimanche; la journée avait été belle; une nombreuse population couvrait les quais. Nous ne reconnaissions pas là la ville solitaire dont on nous avait parlé. Nous avons logé dans une auberge du quai de l'Arno.

L'affluence des étrangers, français, anglais, russes, est très-grande à Pise, et le moindre espace en face de ce soleil qu'on vient chercher, coûte un prix énorme. Un appartement, dans une maison particulière, nous convenait mieux pour passer ici toute une saison d'hiver; croiriez-vous qu'on nous a demandé jusqu'à mille francs pour un second étange qui n'était que propre, et cela pour trois mois seulement! J'entre dans ces détails peu littéraires, pour l'instruction de ceux qui croient que les palais de Pise s'ouvrent gratuitement aux voyageurs. Après beaucoup de recherches, nous avons découvert un logement dont le. prix n'est pas au-dessus de ce que peuvent dépenser des gens de lettres; nous sommes sur le quai, au midi; l'Arno coule sous nos fenêtres. A côté de nous est la place du Pont (piazza del Ponte), envahie du matin au soir par des voiturins qui vous crient : *Livorno, Lucca, Firenze*. Nous avons devant nous, à l'autre côté du quai, le palais d'*il Pretore*, la douane et la poste. Tel est notre établissement à Pise. Maintenant vienne le

soleil, qui jusqu'ici n'est pas venu tous les jours, et qu'il ranime de ses chauds rayons les faibles et les infirmes.

Il y a dix jours que nous sommes à Pise, et je n'ai pas passé un seul jour sans aller visiter, ou plutôt étudier le *Duomo*, le *Battisterio*, le *Campanile* ou la Tour Penchée, le *Campo Santo;* ces monuments sont réunis sur une seule place; ils représentent la portion la plus belle et la plus durable de la gloire des Pisans; je vous parlerai aujourd'hui de la Tour penchée et du Baptistère.

Pour aller à l'église del *Duomo* ou la cathédrale, nous prenons la rue Sainte-Marie, que la statue d'un grand-duc de Toscane, Ferdinand Ier, debout sur son piédestal, semble indiquer au promeneur. Commençons par le Campanile, car c'est le monument dont on aperçoit d'abord le faîte en avançant dans la via Santa-Maria. Le Campanile, élevé à quelques pas de la cathédrale, lui sert de clocher, quoiqu'il soit par lui-même un monument bien distinct; sept cloches, placées au sommet de la tour, avertissent à grand bruit les fidèles aux heures diverses des cérémonies sacrées; une de ces cloches est ancienne, elle remonte au treizième siècle. Un sentiment de vive surprise se mêle à l'admiration qu'on éprouve à la vue de cette tour de cent quatre-vingt-dix pieds de hauteur, qui semble près de s'écrouler sur sa base; depuis plus de six siècles, elle penche ainsi du côté du midi, et d'autres siècles passeront encore sans que la tour qui s'incline ait couvert la terre de ses débris.

L'inclinaison du Campanile a été mesurée; elle est

de onze pieds trois pouces. La tour, bâtie tout entière en marbre provenant de carrières de Pise, présente huit étages. Le premier étage, ou la base, a quinze colonnes, d'une plus grande dimension que les colonnes du reste du monument. Chacun des six autres étages, jusqu'au huitième, est entouré de trente colonnes d'un hardi et charmant caractère.

L'étage qui termine la tour, d'une moindre grandeur que les autres, est entouré de douze colonnes, et forme comme la gracieuse couronne du Campanile. Depuis le quatrième étage jusqu'au septième, du côté où penche la tour, les colonnes sont plus petites que de l'autre côté, comme pour charger un peu moins cette partie du monument; la circonférence de ce prodige d'architecture est de cent soixante-six pieds. Les degrés intérieurs, pour monter au sommet, sont au nombre de deux cent quatre-vingt-treize; ce nombre indique que les degrés sont doux à franchir; usés, polis et brillants, ils portent l'empreinte des générations de visiteurs qui ont passé par là. Je suis monté au sommet; l'horizon était brumeux, et je n'ai pu découvrir ni Livourne ni la mer; mais la cathédrale, le Baptistère et le *Campo Santo* à mes pieds, la ville sous mes yeux, les vastes campagnes, les montagnes de Pise et de Lucques, et les Apennins, suffisaient pour former un magnifique spectacle.

Guillaume d'Inspruck et Bonanno de Pise furent, comme on l'a souvent répété, les architectes du Campanile. On a multiplié les suppositions, les conjectures, les systèmes pour expliquer les merveilles de l'inclinaison de la tour; les architectes l'ont fait exprès,

vous disent les *cicerone* de Pise, et ce simple mot semblerait répondre à tout. On aimerait à croire d'abord que c'est une fantaisie, un tour de force du génie des arts; les vieux maîtres, disais-je, ont voulu peut-être étonner les siècles, en élevant ce monument avec deux cent sept colonnes, qui toujours penche, et jamais ne tombe.

Le vent qu'on appelle ici le vent de mer a dégradé le côté occidental et le côté méridional du premier étage de la tour; on les restaure en ce moment avec du marbre de Carrare; les frais de cette restauration sont pris sur les revenus de l'archevêché, devenu vacant par la mort du dernier prélat.

Il y a trois mois que le grand-duc de Toscane fit creuser autour de la base du Campanile, pour la mettre à découvert; après plusieurs pieds de profondeur sur le côté où penche la tour, les travailleurs trouvèrent l'eau; ils en furent entourés au point d'être obligés de suspendre leur entreprise. Cette rencontre de l'eau, qui tout à coup défendait aux regards curieux d'aller plus avant, ne représentait-elle pas le génie du lieu ne voulant pas laisser pénétrer le mystère de son œuvre? Toutefois on a pu creuser assez pour mettre à nu toute la base. A l'aide d'un procédé d'invention française, on fermera la source d'où l'eau venait sans cesse; puis, une fois l'eau enlevée, il ne restera plus qu'un bassin qu'on pavera en marbre, et qui entourera la large base de la tour. Je ne vous dirai rien de plus de la Tour Penchée, et, comme je ne suis pas architecte, je m'abstiendrai de disserter sur la question de savoir si l'inclinaison du Campanile est l'œuvre

même de l'art, ou le résultat de l'affaissement du terrain. Il y a déjà des siècles qu'on se dispute là-dessus, et la question n'a pas fait un pas. Probablement elle ne recevra jamais une solution définitive ; d'ailleurs ce problème a le précieux avantage d'occuper de temps en temps la monotone oisiveté des beaux esprits de Pise. Seulement il nous reste un vœu sincère à former, c'est que la Tour Penchée reste toujours debout au milieu des orageuses discussions qui viennent gronder autour d'elle.

La Tour Penchée s'élève derrière la cathédrale ; le Baptistère regarde la façade de l'église. Ce baptistère, œuvre du milieu du douzième siècle, de l'architecte pisan Dio-ti-Salvi, est d'une grande richesse extérieure, et réunit tous les caractères de grâce, d'élégance, et d'imposante noblesse ; il présente comme une rotonde, dont la circonférence est de cent vingt-cinq pieds. Le Baptistère a quatre portes ; la principale fait face à l'église. Cette principale entrée est ornée de quatre colonnes d'un beau travail ; les deux plus grandes sont romaines, les deux autres égyptiennes. Les figures sculptées autour de la porte, et qui retracent des souvenirs des livres saints, sont de Thomas de Pise ; c'est au ciseau de Nicolas de Pise que sont dus les deux bas-reliefs qui décorent la façade ; ils représentent, le premier, les onze apôtres, le second, la décollation de saint Jean-Baptiste. Vingt colonnes entourent la base du Baptistère ; entre chacune de ces colonnes est une fenêtre ; soixante colonnes plus élégantes, et d'une moins grande dimension, ornent le milieu du Baptistère ; trente bustes de saints, entremêlés d'aiguilles

légères, forment une ceinture animée autour du monument; plusieurs de ces figures ont souffert du vent de la mer. Au-dessus, sont pratiquées quinze fenêtres. Le Baptistère se termine en un petit cône surmonté d'un saint Jean en bronze, tenant une croix à la main.

Pénétrons dans l'intérieur. Nous marchons d'abord sur deux sépultures de Pisans du quinzième siècle. Douze colonnes soutiennent le monument; huit de ces grosses colonnes sont tout d'une pièce, et proviennent, six de carrières de la Sardaigne, et deux des carrières de l'île d'Elbe; les quatre autres sont carrées, et en marbre de Carrare; leurs pilastres sont d'architecture égyptienne. Les fonts baptismaux offrent comme une petite enceinte circulaire, formée de pièces en marbre grec, et de style égyptien; ces fragments, qui ont appartenu à d'anciens monuments des bords du Nil, sont au nombre de seize, et tous d'un dessin différent; le travail en est d'un fini élégant. Au milieu de l'enceinte des fonts baptismaux, se voit un saint Jean en bronze, debout sur un piédestal de quelques pieds de hauteur; ce saint Jean est l'ouvrage de Baccio Bandinello, de l'école de Sienne. C'est là que reçoivent le baptême tous les enfants de la ville de Pise, et même des environs, jusqu'à une distance d'une lieue. A côté est un autel revêtu de pièces de marbre appartenant à l'antique architecture grecque. Sur l'autel est un ouvrage en albâtre oriental qui porte une simple croix en bronze. Les petites statues en marbre de saint Thomas et de saint Paul, œuvre de Thomas de Pise, occupent les deux bouts de l'autel.

Mais l'importante curiosité de l'intérieur du Baptistère, c'est la chaire de Nicolas de Pise, toute en marbre de Paros; la chaire se compose de cinq bas-reliefs : le premier représente la Naissance de Jésus; le second, l'Adoration des Mages; le troisième, la Présentation au temple; le quatrième, le Crucifiement; le cinquième, le Jugement dernier. Ces cinq bas-reliefs sont si purs, si frais, si heureusement conservés, que vous refuseriez de croire qu'ils aient traversé des siècles. Un seul a un peu souffert, c'est le premier; mais ce fut la main de l'homme, et non point le temps, qui le mutila; durant les guerres des Guelfes et des Gibelins, un souffle de l'ouragan vint frapper quelques-unes des figures du groupe représentant la Naissance du Sauveur. Le bas-relief du Crucifiement fait face à l'une des fenêtres par où le jour descend dans le Baptistère, et le regard s'arrête au doux éclat de sa transparence. Sept colonnes d'une parfaite élégance supportent cette merveilleuse chaire; quatre sont sorties des îles de la mer d'Italie, de la Sardaigne, de la Corse, de l'île d'Elbe et de la Sicile; la cinquième est d'Espagne, la sixième d'Égypte, la septième est en granit oriental. Les deux gracieuses colonnes qui soutiennent les degrés de la chaire sont en marbre de Paros. Ainsi les plus célèbres carrières du monde ont apporté là leur tribut. Trois de ces colonnes ont chacune pour piédestal un lion en marbre de Carrare. Tout cela est plein de simplicité élégante, de légèreté et d'éclat. Le génie de Dio-ti-Salvi, pour l'architecture, et le génie de Nicolas de Pise, pour la sculpture, ont fait de ce Baptistère un des plus précieux monuments qu'on puisse

admirer. L'écho du Baptistère de Pise est renommé; je lui ai fait redire le nom des deux grands hommes dont les œuvres venaient de frapper mon esprit.

J'ai songé à décrire en détail les monuments de Pise, parce qu'ils n'ont jamais été décrits, à ma connaissance, d'une façon complète, du moins dans notre langue. Ce n'est pas que j'aie le moindre espoir de faire connaître à fond ces œuvres, mais, lorsqu'un beau spectacle me frappe, je sens toujours un violent désir de faire partager à d'autres mes impressions; je ne sais pas admirer tout seul, je veux surtout que mes amis admirent comme moi. Pourtant, une des difficultés que je sens le plus, c'est la difficulté de représenter avec des mots les grandes merveilles enfantées par le génie des arts. La meilleure et la plus profonde manière d'admirer un monument, comme aussi un grand spectacle de la nature, ce serait le silence; on ne dit rien, mais on croit tout dire; si on parle en ces moments-là, on reste toujours inférieur à soi-même; il y a dans le cœur de l'homme quelque chose de muet, mais d'éloquent, qui s'élève naturellement à la hauteur de tout ce qui est beau; la langue de chair ne jette que des sons impuissants, à côté de cette langue intérieure et invisible. Toutefois, quand on désire communiquer à d'autres ce qu'on a vu, il faut bien recourir à cet instrument imparfait qui est la parole. J'ai l'esprit plein d'images que je voudrais vous traduire d'une façon qui vous les rendît vivantes. Cette église del Duomo et ce Campo Santo que je visite tous les jours, je voudrais les mettre sous vos yeux avec leur richesse, leur splendeur, leur grave et merveilleux

caractère. De quel recueillement on est saisi dans cette vieille cathédrale, où le marbre et la toile, le bronze ou le bois, l'argent et l'or, ont si solennellement obéi au génie de l'homme et si magnifiquement reproduit son religieux enthousiasme, sa foi dans l'éternité ! Quelle haute idée on a des Pisans du moyen âge, quel pieux respect on éprouve pour leur mémoire, dans ce Campo Santo où le peuple chrétien recevait pour sépulture la terre même qui avait entouré la sépulture du fils de Dieu, où chaque héros, chaque grand homme, chaque personnage illustre avait son tombeau à part noblement marqué! Et n'oubliez pas que cette église del Duomo est du onzième siècle, et que ce Campo Santo est du treizième! d'un côté brille le génie de Buschetti Buschetto, de l'autre le génie de Jean de Pise, fils de ce même Nicolas de Pise que nous admirions tout à l'heure dans l'intérieur du Baptistère. Ces génies-là appartiennent aux vieux temps, dont on déplore la ténébreuse pauvreté, et que, parfois, je ne sais quelle compassion voudrait rayer du livre des âges accomplis. Mais, ô nos contemporains les vainqueurs des siècles, les sublimes derniers venus de l'humanité, faites donc sortir quelque chose de vos entrailles fécondes! Quant à nous, esprits retardataires, faibles créatures qui avons le travers de chercher des gloires dans le passé, nous aimons à contempler et à étudier les vieilles œuvres. Dans une prochaine lettre, nous nous efforcerons d'exprimer en détail ce que nous avons vu et senti dans la cathédrale de Pise et dans le Campo Santo; et, pour compléter notre tableau des monuments, nous y joindrons quelques

mots sur le ravissant bijou qu'on appelle la chapelle de Sainte Marie *della Spina*, située au bord de l'Arno.

LETTRE III.

La cathédrale de Pise et le Campo Santo.

—

Pise, 18 décembre 1838.

L'église del *Duomo*, cette cathédrale dédiée à la Vierge, et dont je voudrais vous donner une idée, fut fondée par la victoire. Vers le milieu du onzième siècle, les Sarrasins, chassés de Palerme par les Pisans, laissèrent de riches dépouilles entre les mains des vainqueurs; ces trésors de toute nature, dont parlent les vieilles chroniques d'Italie, servirent à la construction de la métropole de Pise; on jeta ses fondements à la place où avait été une église de sainte *Reparata*, bâtie au quatrième siècle sur les ruines des thermes d'Adrien : j'ai remarqué le nom de cet empereur sur des débris en marbre qui font partie des murs de l'église, du côté de la Tour Penchée. La grande basilique, commencée en 1063, fut achevée en 1119.

L'Italien Buschetti Buschetto en fut l'architecte, comme nous avons eu déjà occasion de le dire; il eut pour cette œuvre magnifique un compagnon et un continuateur, Rainaldo. L'incendie dévora le plafond de l'église dans l'année 1596; quatre ans après, le désastre se trouva splendidement réparé par Ferdinand de Médicis. Tel est, en deux mots, l'historique de la cathédrale de Pise; maintenant, il s'agirait de mettre ce monument sous vos yeux.

Entre le Baptistère et la Tour Penchée, s'étend, en forme de croix, la belle métropole; la façade est au couchant, le chœur à l'orient. Je lis, dans un Voyage en Italie, que la coupole de la cathédrale de Pise est *la première qui ait été imaginée*. Plusieurs siècles avant la fondation de la métropole des Pisans, on admirait à Byzance la coupole de Sainte Sophie, dont l'architecte avait voulu imiter la voûte du ciel. Le dôme nous est venu de l'Orient; cette forme est un des caractères distinctifs de l'architecture arabe; presque toutes les mosquées en Orient sont surmontées d'un ou de plusieurs dômes. Les Pisans, dans leurs relations commerciales, avaient fréquenté Byzance, la Syrie et l'Arabie; ils avaient pu voir la coupole de Sainte-Sophie ou celles des mosquées dans le pays musulman; ils avaient pu voir aussi, à Rome, le Panthéon d'Agrippa; de là l'idée de surmonter d'une coupole leur cathédrale. On peut ajouter que la coupole de Pise est probablement la première qu'on ait élevée en Occident.

La façade de l'église du Dôme, ornée de cinquante colonnes, présente, comme l'église elle-même, l'image d'une croix. C'est au génie du Rainaldo que nous de-

vons cette façade si élégante, si riche, si légère; quelque chose de magique semble retenir dans leur harmonieux ensemble ces cinquante colonnes. La Vierge et les quatre Évangélistes, sortis du ciseau de Jean de Pise, sont debout sur le faîte et aux quatre côtés de la façade; en les voyant, on se demande comment ces petites statues peuvent triompher ainsi des vents, des orages, des révolutions et des siècles. Trois portes en bronze frappent notre attention : celle du milieu est ornée de deux colonnes grecques apportées d'Égypte, festonnées avec un art merveilleux. Les trois portes en bronze, faites sur le dessin de Jean Bologne, ont été sculptées par Pierre Tacca, Pierre Francavilla, Antonio Susini, Horatio Mocca; elles représentent les principales scènes de la vie du Sauveur et de la vie de Marie. Ce n'est plus le bronze qui est devant vous, c'est la représentation vivante de vos souvenirs évangéliques : le bronze rayonne d'une façon céleste sous les traits de l'Homme-Dieu; il parle avec lui quand le Sauveur enseigne, quand le Christ dit aux malades : Soyez guéris; aux morts : Sortez du tombeau. Le bronze exprime les souffrances d'un Dieu à Gethsémani, et sa mort au Calvaire. Sur une des portes, la scène de la naissance de Marie m'a fait sourire : le lit de la mère de Marie est un lit pisan, un lit paré, tel qu'on n'en vit jamais assurément à Nazareth; l'artiste ne s'est pas conformé sévèrement aux habitudes de la Galilée. L'une des deux portes du côté du levant, celle qui fait face à la Tour Penchée, est aussi en bronze, et d'un antique et bien curieux détail; cette œuvre de Bonanno porte avec elle une naïveté expressive qui intéresse vivement.

Jusqu'ici, nous pouvons avancer sans confusion dans nos indications descriptives ; on saisit sans effort l'extérieur du monument : mais si nous entrons dans l'église, nous ne saurons par où commencer. Dans cette savante réunion de tant de choses, on peut dire, en quelque sorte, que rien ne commence et rien ne finit ; toute chose se touche, se lie, se mêle avec un ordre suprême ; l'admiration flotte dans un vague ensemble, et n'ose rien prendre à part, comme si elle craignait de porter atteinte à cette belle harmonie. Bornons-nous donc à quelques indications.

On trouve dans la cathédrale plusieurs tombeaux plus ou moins élégants, ce sont des tombeaux d'archevêques de Pise ; à quelques pas de la porte qui ouvre sur la riche chapelle de Saint-Jean, est un ancien bénitier, précieux bas-relief de Jean de Pise. L'église n'est pas riche en ouvrages de peinture ; nous y voyons pourtant quelques tableaux remarquables : Sainte Bonne, recevant l'habit de religieuse des mains de l'archevêque de Pise, par Cavallucci de Rome, est d'une grâce charmante ; on est frappé de la figure du prélat, et surtout de la curiosité pieuse du vieux prêtre, qui regarde la novice par-dessus l'épaule de l'archevêque. La Réunion des deux Églises latine et grecque, par Tempesti de Pise, est d'une belle couleur ; sur le côté du tableau qui représente la communion latine, on admire une mère entourée de ses deux petits enfants ; c'est la femme de l'artiste et sa jeune famille. Tempesti a voulu que ce qu'il aimait le mieux trouvât place dans un de ses plus beaux ouvrages. Le tableau des anges au-dessus de l'autel de ce nom est une des meilleures

pages de Salibeni ; l'ange Raphaël, qui est la principale figure, est une céleste inspiration : Milton, qui a peint la beauté des anges comme s'il les avait vus, n'a rien tracé de plus beau. La Sainte Agnès d'André *del Sarto*, qu'on a crue de Raphaël, est le plus précieux tableau de la cathédrale ; la jeune Agnès est l'expression de cette candeur naïve, de cette grâce que nous appellerons chrétienne, et que l'antiquité ne soupçonna point : la simple jeune fille, assise et jouant avec son agneau, répand autour d'elle je ne sais quel parfum virginal dont notre âme est doucement saisie. L'autel des Trois-Saints fut sculpté d'après le dessin de Michel-Ange, par Lostagio Stagi de Pietrasanta ; à l'époque de la première croisade, disent les traditions, les Pisans emportèrent de Nazareth les corps de saint Gamalièle, de saint Nicodème, et de saint Abibone : ces restes sacrés sont enfermés dans le cercueil de marbre qui est là.

Au-dessus de nos têtes nous avons la voûte tout éclatante d'or, qui fit oublier le désastre de 1596. Soixante et quatorze colonnes, d'une grosseur inégale, traversent, sur plusieurs rangs, la vaste enceinte de l'église ; en tout, deux ceux huit colonnes sont répandues dans les diverses parties de la cathédrale. On marche sur la mosaïque ou sur le marbre. Comment achever de vous représenter cet intérieur d'église avec ses vitraux peints, d'où s'échappe un jour mystérieux ; avec ces ornements si élégants, si hardis ; avec ces hautes galeries si richement ornées ; avec ce marbre noir et blanc, qui donne à tout l'ensemble une physionomie douce et recueillie ? Vous prendriez cette église

pour une de ces fantastiques demeures comme en peut rêver la Poésie dans ses radieuses visions; vous la prendriez pour l'habitation des anges, et parfois, à votre insu, vous prêteriez l'oreille pour écouter les harpes d'or; ou bien encore vous croiriez voir dans la resplendissante métropole une image de cette Jérusalem céleste qu'avait entrevue le sublime exilé de Patmos. Moi qui suis devenu un habitué des monuments de Pise, j'ai fait, ces jours-ci, les honneurs du Dôme à mon illustre ami. Oh! s'écriait M. Michaud avec une voix émue, en portant de tous côtés des regards éblouis : il faudrait l'éternité pour admirer en détails tant de belles choses!

Galilée était de Pise, comme chacun sait; c'est dans la métropole dont je viens de vous parler, que ce grand homme, alors à peine âgé de vingt ans, fit sa première découverte. Levant les yeux vers la voûte de l'église, il vit une lampe suspendue qui était en mouvement, et la régularité des oscillations de la lampe le frappa beaucoup; son génie trouva dans ce phénomène tout un système pour mesurer le temps. Cette importante découverte révéla Galilée à lui-même, car, jusque-là, pauvre jeune étudiant, fort incertain de ses goûts et de sa destinée, il s'était essayé dans la musique et le dessin, avait suivi à Pise un cours de médecine, et jamais les mathématiques ne l'avaient occupé. Mais, depuis ce temps, le jeune Galilée, laissant Hippocrate et Galien, ne conversa plus qu'avec Euclide et Archimède; il établit l'expérience comme point de départ de ses observations, et marcha à grands pas dans les voies fécondes de cette science nouvelle, dont il fut le

créateur. C'est ainsi que le souvenir de Galilée ajoute à l'intérêt de ce que je vois ici; j'associe les monuments de Pise à la gloire de l'immortel génie qui, le premier, sut trouver la grande loi de notre globe.

Après la Tour Penchée, le Baptistère et le Dôme, il me reste à parler du Campo Santo, qui complète tous ces monuments; à quelques pas de là, du côté du nord, s'étend le funèbre asile des vieux Pisans; l'extérieur en est fort simple, et ne laisse pas soupçonner les curieuses et les grandes choses que ce lieu renferme. On y entre par deux portes, dont l'une est surmontée d'un tabernacle en marbre attribué à Jean de Pise, l'architecte du Campo Santo; dans ce tabernacle se voit une Vierge avec Jésus enfant. Le Campo Santo présente un carré long; il est composé de quatre galeries, dont le pavé est formé d'illustres tombes, et dont les murs sont couverts de pages de peinture. Ces galeries reçoivent le jour d'élégants arceaux en marbre qui, soutenus par de solides bases, courent sur deux lignes parallèles, et produisent un ensemble d'un effet merveilleux. Ces arceaux, entremêlés de petites têtes de fantaisie, sont une œuvre simple, légère, gracieuse, et en même temps d'un grandiose caractère; c'est là que Jean de Pise est admirable : quelle hardiesse! quelle puissance de ciseau! le marbre a cessé d'être une masse immobile : il s'élance, se courbe, s'arrondit; il a reçu une animation brillante et immortelle!

L'espace intérieur formé par les quatre galeries, est ouvert au ciel; c'est dans ce carré qu'on ensevelissait le peuple. La terre que vous voyez là, c'est cette terre apportée du pays de Jérusalem dans le treizième

siècle, époque de la fondation du Campo Santo. Les traditions rapportent que les Pisans chargèrent cinquante galères de cette terre consacrée par les pas du Sauveur; l'époque précise n'est point marquée. Nous pensons que ce transport dut avoir lieu en l'année 1229, où l'empereur Frédéric II entra dans Jérusalem. Alors l'autorité, la puissance des Pisans, étaient grandes en Syrie, et, de plus, les princes musulmans se trouvaient fort affaiblis par leurs divisions; la domination des successeurs de Saladin et de Malek-Adel ne se manifestait guère que par des frayeurs, des désirs de négociation, et les allures les plus pacifiques. Il fallait que les Pisans fussent en effet en grand crédit, et les chrétiens du pays en état de sécurité parfaite, pour rendre possible cet enlèvement de la terre destinée au Campo Santo; au temps de Saladin, cette pieuse spoliation aurait pu difficilement s'accomplir. On sait que, durant le moyen âge, plus d'un prince, plus d'un gentilhomme ou d'un chevalier emporta de la Palestine un peu de terre pour couvrir ses dépouilles après la mort; les fidèles de ces vieux temps étaient heureux de pouvoir sanctifier ainsi leur sépulture. Avec quelle joie, avec quel enthousiasme la population de Pise dut accueillir le butin sacré qu'on lui apportait! Il semblait à ces chrétiens fervents que leurs mortelles dépouilles reposeraient mieux dans cette terre vénérée, et le passage dans la tombe leur paraissait moins triste et moins redoutable.

On a dit et répété souvent que cette terre, par une merveilleuse vertu, consumait les corps en vingt-quatre heures; le sol de la Palestine n'a jamais eu cette vertu-

là. Le fait des corps rapidement dévorés est historique, et nous ne pouvons pas le nier ; mais nous croyons qu'on doit l'expliquer par une large couche de chaux mêlée à la terre du Campo Santo. On pourrait se demander sur quel point de la Palestine avait été prise cette terre : une portion avait été tirée probablement du voisinage de Jérusalem, près du lieu appelé Haceldama (champ du sang), parce que ce lieu était, en quelque sorte, le Campo Santo des chrétiens de Jérusalem et des pèlerins d'Occident. J'ajouterai que la principale partie de cette terre a dû être fournie par les campagnes de Saron, les plus voisines du port de Jaffa, où se trouvaient sans doute les cinquante galères destinées à porter cette précieuse conquête. Depuis plus de soixante ans, on n'enterre plus au Campo Santo ; seulement, de temps à autre, quelques renommées du pays viennent prendre place dans les célèbres galeries, avec l'autorisation du grand-duc de Toscane ; le conservateur du Campo Santo y reçoit de droit sa sépulture. On fauche deux fois par an, au mois de juin et au mois d'août, l'herbe qui couvre la sainte terre où repose le vieux peuple de Pise, et, quand elle a séché, on la brûle sur la place de la cathédrale. On n'a point voulu que l'herbe des champs des morts fût livrée aux animaux, et c'est là un religieux hommage rendu à la mémoire des aïeux.

La république de Pise avait marqué la distinction des rangs dans le Campo Santo, dernier asile où pourtant sembleraient devoir disparaître toutes les vanités de l'homme. Mais les vieux Pisans comprenaient la gloire, honoraient le génie et la vertu ; les services

rendus à leur république n'étaient jamais oubliés; la reconnaissance, le patriotisme de la cité ne pouvaient creuser une fosse commune pour le citoyen illustre, pour le grand homme, comme pour celui qui avait traîné des jours obscurs et inutiles; de là provenaient la sépulture commune et les tombeaux à part. Pour consoler les humbles, la république leur avait accordé une distinction entre toutes les nations chrétiennes de l'Occident; elle leur donnait pour demeure, après leur mort, la terre même appartenant à la patrie du Fils de Dieu : le peuple, ainsi béni, supportait sans murmurer le voisinage de la gloire.

Quel spectacle que celui de ces quatre galeries, où chacun de vos pas touche à une tombe marquée d'un nom historique, d'un nom consacré par l'importance des services ou l'éclat du talent! Toutes ces tombes, au nombre de plus de huit cents, renferment des Pisans. C'est ici que les temps glorieux de Pise se sont donné rendez-vous, que la vieille république a noblement logé toutes ses renommées : c'est ici le prytanée que Pise a élevé pour ses illustres morts; c'est ici le panthéon des Pisans, et un panthéon complet. Vous en avez un à Paris, mais ce n'est point le patriotisme, ce sont les passions politiques qui en ouvrent les portes, et les grands hommes qui sont là peuvent tour à tour être promenés de l'admiration à l'infamie, selon les époques, selon les vents qui soufflent. Les renommées, dans toutes les carrières que puisse parcourir l'intelligence, ne manquent pas à notre pays; mais dites-moi, je vous prie, apprenez-moi le lieu où reposent tous nos Français illustres depuis mille ans? L'ouragan

des âges et des révolutions a passé sur la plupart des morts à qui on avait donné un marbre ou un peu de poussière ; nous avons une royauté dont les sépulcres sont vides ou inconnus, et je pourrais vous citer un grand nombre de nos hommes célèbres dont nul ne sait la demeure dernière. Hélas ! ce n'est pas seulement en France, c'est aussi en d'autres contrées que la trace de beaucoup de morts glorieux a été perdue !

Voilà pourquoi j'admire la république de Pise, et je lui rends grâce de ce soin pieux pour les renommées de ses enfants, de cette magnifique oraison funèbre en marbre, où rien de ce qui fut grand n'est oublié, et qui parle un langage facilement compris par tous. En parcourant ce Campo Santo, où tant de siècles et tant d'hommes occupent si peu de place, où toute chose vous apparaît comme dans un livre d'histoire, vous n'éprouvez point cette mélancolie, ce deuil de l'âme qui vous saisissent d'ordinaire au champ des morts ; vos impressions sont assez semblables à ce qu'inspirerait la lecture de l'œuvre d'un historien de génie qui raconterait la gloire des Pisans.

Assez de voyageurs et d'appréciateurs savants ont examiné en détail les peintures du Campo Santo ; mon intention est de ne pas répéter ce qui a été dit et de ne pas faire ce qui a été déjà fait. Je me contenterai d'une simple indication de ces curieuses peintures, qui nous montrent l'état de l'art dans les quatorzième et quinzième siècles, et qui malheureusement ont déjà bien souffert de ce vent de la mer, si fatal aux monuments de Pise. Parmi les précieux ouvrages des galeries du Campo Santo, on contemple avec un intérêt

particulier cette grande image de la Mort, sous le pinceau d'Orgagna, frappant les riches, les heureux, les puissants, et (la cruelle!) épargnant les malheureux qui l'implorent; *le Jugement dernier*, du même peintre, qui fait pressentir Michel-Ange, et son Enfer, qui, s'il avait pu l'achever lui-même, serait monté à la hauteur de l'*Inferno* de l'Homère florentin. Les Mœurs tranquilles des pères du désert, de Laurati de Sienne, à côté de ces sombres et effrayantes scènes, forment comme un beau poëme primitif, dont l'effet redouble par le contraste. Simon Memmi a retracé, quelquefois avec un grand mérite, divers souvenirs de la vie de saint Ranier, de Pise. Ce qu'il ne faut pas manquer de voir, c'est l'histoire de Job, retracée par Giotto, le Raphaël de son temps, le révélateur de toute une école nouvelle, et les différentes scènes historiques représentées par Benozzo Gozzoli, qui a laissé au Campo Santo ses plus beaux titres de gloire. Les œuvres de ces maîtres demandent l'admiration pieuse du voyageur; chaque année le vent de la mer leur enlève quelque chose, et c'est grande pitié que de voir les inspirations du génie disparaître ainsi lentement et sans retour.

Quand le temps aura tout effacé, les amis des arts auront pour consolation dernière les belles gravures de Carlo Lasinio. On a eu récemment à déplorer la mort de cet artiste habile, qui était conservateur du Campo Santo, car le Campo Santo est non-seulement un panthéon des gloires de Pise, mais il est aussi devenu un musée où sont rassemblés, en grand nombre, de curieux ouvrages de sculpture antique. Carlo La-

sinio a été remplacé dans ce poste par M. Rosini, professeur de belles-lettres à l'université de Pise, et qui, outre ses importants travaux de littérature, avait des droits particuliers à la garde de ce monument national. Il a publié une intéressante Description des peintures du Campo Santo, qu'on a plus d'une fois mise largement à contribution sans la citer. M. Rosini m'a montré, dans la maison *delle opera* qui touche au Campo Santo, une Vierge, de Pierino del Vaga, tout à fait semblable aux vierges de Raphaël, son maître; ce charmant ouvrage est comme abandonné dans une grande et triste salle; déjà il a souffert; il serait digne d'être mieux placé et traité avec plus d'honneur.

Ici se termine ce que j'avais à vous dire sur les quatre principaux monuments de Pise, témoignage durable du patriotisme, de la foi et du génie des vieux Pisans. Aux yeux des modernes habitants de la cité, ces monuments ne sont point un mystère ou une image indifférente, comme les monuments d'Orient aux yeux des nations nouvelles qui habitent le pays. Les plus pauvres gens, comme les plus petits enfants, vous parleront de la Tour Penchée, du Baptistère, du Dôme et du Campo Santo. La cité est fière de ses œuvres; elle s'enorgueillit du souvenir des aïeux. Pise aujourd'hui, dans sa muette décadence, a pour principale ressource ses monuments et son soleil; elle voit accourir dans ses murs les pèlerins curieux et les malades. La cité des bords de l'Arno vit ainsi de son passé et de son ciel, deux choses qui dureront aussi longtemps que tout ce qu'il y a de plus éternel en ce monde. Pise, comme d'autres villes de l'Italie, a ses annales particu-

lières, sa gloire ; les habitants de chacune de ces villes forment comme autant de peuples distincts, avec leurs prétentions, leur orgueil, leur patriotisme. Un tel état de choses est un plus grand obstacle qu'on ne pense à cette nationalité italienne dont on a tant parlé. Dans un pays où chaque ville a, pour ainsi dire, sa nationalité, comment constituer politiquement la grande famille avec l'unité des intérêts et des vues, des sentiments et des espérances ?

LETTRE IV.

La chapelle de Sainte-Marie della Spina. Observations sur divers monuments religieux. — Un mot sur les grands artistes de Pise. — Un mot sur le pays.

Pise, 22 décembre 1838.

La chapelle de Sainte-Marie *della Spina*, située sur la rive gauche du quai de l'Arno, un des monuments les plus admirés dans ce pays d'Italie où l'art a laissé tant de merveilles, a toujours été citée par les voyageurs avec des paroles d'enthousiasme, et n'a jamais été décrite. Nous sommes convenus de l'extrême difficulté de reproduire avec la plume la physionomie

des objets, mais convenons aussi de la nécessité de peindre ce qu'on voit, pour associer le lecteur à nos impressions, et le faire voyager avec nous. La chapelle, au pied de laquelle l'Arno murmure depuis plus de cinq siècles, contemporaine du Campo Santo, servit de sanctuaire à une relique apportée des lieux saints. Cette relique est une épine appartenant, d'après la tradition, à la couronne qui avait ensanglanté le front du Dieu crucifié; de là l'origine du nom donné à la chapelle. J'ai vu, dans l'intérieur du sanctuaire, à côté du maître-autel, la niche grillée où la sainte relique était déposée; aujourd'hui la niche est vide; l'épine a été portée parmi les pieux trésors de l'église du Dôme. La chapelle, quoiqu'elle soit connue sous le nom *della Spina*, est consacrée à la mère du Sauveur.

Cette chapelle, toute en marbre, de forme carrée, n'est pas d'une grande hauteur, et occupe un étroit espace; on peut dire qu'elle a deux façades, l'une au midi, l'autre au couchant; mais les deux portes du couchant ne s'ouvrent pas; on n'entre que par la porte du midi. Le côté de la chapelle qui regarde l'Arno, n'a reçu aucun ornement, et la raison en est évidente; le travail aurait été perdu, car le spectateur est séparé de ce côté du sanctuaire par toute la largeur du fleuve. La façade du midi est la plus riche; cinq tabernacles la surmontent; une statue de saint se voit dans chacun de ces tabernacles, séparés par des ornements divers. Plus bas se déploie une architrave représentant les douze apôtres, et au milieu d'eux, le Sauveur dans un tabernacle. Sur la façade du couchant,

vous voyez, dans un tabernacle, la Vierge et l'enfant Jésus; à droite et à gauche, sur les deux côtés, deux tabernacles avec une statue, et chacun surmonté d'une petite figure. Trois autres tabernacles avec des statues décorent la partie supérieure de la façade occidentale ; sur le côté du levant, le haut de la chapelle est orné de quatre tabernacles semblables à ceux dont il vient d'être question; ils sont séparés entre eux par des aiguilles surmontées de figures bizarres; au-dessous du tabernacle qui touche à l'angle vers le midi, autre bizarre fantaisie : le génie, jouant avec l'art, s'est laissé aller à la caricature. Trois pyramides avec de petites figures, dominent le côté oriental de la chapelle; la pyramide du milieu porte une Vierge tenant dans ses bras Jésus enfant. Une teinte grisâtre, qu'on pourrait appeler la teinte des siècles, couvre le monument, excepté du côté du couchant, où le marbre garde une couleur blanche et jaune. Dans ma description du Baptistère, j'avais sous les yeux quelque chose de semblable à ce que je vois dans ce moment, quand je vous parlais des trente statues, entremêlées d'aiguilles légères, qui forment une ceinture animée autour du monument.

Voilà ce que je puis nommer le matériel de l'extérieur de la chapelle. Mais ces tabernacles, ces petites colonnes, ces aiguilles, cette quantité de statues que je viens d'indiquer, tout cela est le plus heureux effort de l'art, le plus parfait ouvrage de la vieille architecture dans sa gracieuse légèreté, le plus charmant tour de force que nous ait laissé le ciseau du moyen âge! Quelle fantastique élégance dans ces œuvres! Au premier abord, il vous semble que la main de l'homme

est trop lourde pour avoir elle-même festonné, arrondi, plié et replié, découpé de cent façons ravissantes le marbre de la chapelle; et vous croiriez que la main des anges s'est promenée autour de cet incomparable monument. Solitaire au bord du fleuve, ne dépendant de rien, ne tenant à rien, la chapelle a l'air d'être descendue du ciel, et vous vous demandez si elle n'y va pas remonter! Mais non, c'est le pieux génie du vieux temps, qui a fait cela. Jean de Pise et André de Pise ont enrichi l'Italie de cette merveille : le premier a laissé, dans un tabernacle, du côté oriental, l'image de son père Nicolas, le grand sculpteur; ce tribut d'amour nous touche : c'est qu'il n'y a rien de plus beau en ce monde que l'alliance du génie et du cœur.

Trois autels, dans l'intérieur de la chapelle, méritent notre attention. Le premier autel, à gauche en entrant, nous offre un tableau de Sodome, grand artiste; le sujet est Jésus enfant, dont la divinité est proclamée par le texte de la sainte Écriture, ouverte entre les mains de saint Pierre. Jésus, la Vierge, saint Jean, saint Pierre et sainte Élisabeth sont les principales figures de ce tableau. Ne chicanons pas le peintre sur le rapprochement de saint Pierre avec le Sauveur enfant; bornons-nous à remarquer la suave pureté de la Vierge, l'imposante figure de l'apôtre qui croit et qui annonce, et la physionomie de saint Jean, le précurseur. Ce saint Jean m'a frappé par la vérité de sa couleur. C'est bien là l'homme inspiré qui avait apparu à mon imagination dans le désert où je le cherchais, il y a huit ans; c'est bien là Jean, avec son vêtement de poil de chameau, son allure de pâtre arabe,

son air à la fois sauvage et prophétique; je l'entends qui crie : *Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers;* et je reconnais bien la voix du désert : *vox clamantis in deserto.* En voyant le précurseur dans le tableau de Sodome, je me retrouvais encore, par la pensée, dans cette grotte qui lui avait servi de demeure, auprès de cette source qui l'avait abreuvé, dans ce vallon qui porte aujourd'hui encore le nom de Jean, et qui garde quelque chose de riant et de consolateur, comme la divine espérance dont ce lieu reçut la première nouvelle. Il est donc évident que le peintre s'est inspiré avec des images prises dans le pays de Jérusalem.

Le second autel qu'il faut voir dans l'intérieur de la chapelle *della Spina*, c'est celui qui vous présente la Vierge en marbre allaitant Jésus; cet ouvrage, d'après les conjectures les plus probables, est de Ninus de Pise, fils d'André. La pose de ce groupe est d'un charmant naturel : le sein de Marie et ses mains, les pieds et les mains de l'enfant-Dieu m'ont paru admirables. Le même artiste nous a laissé deux ouvrages qui décorent le maître-autel de la chapelle; la Vierge en marbre, debout, avec Jésus dans ses bras, est encore plus estimée que celle dont nous venons de parler; le maintien, l'expression, la draperie sont d'une surprenante perfection pour l'époque. Cette Madone a le caractère des œuvres de Nicolas de Pise, et je serais tenté de la lui attribuer, si la tradition accréditée ne la donnait pas à Ninus. A droite de la Vierge est une statue de Saint Jean d'un mérite médiocre; j'ignore à quel ciseau elle appartient, mais à gauche de la Madone, le Saint Pierre

est beau, et, de plus, il fait portrait; l'auteur de ce Saint Pierre est Ninus de Pise, ce portrait est celui d'André son père. A l'exemple de Jean de Pise, Ninus avait voulu rendre un solennel hommage à la gloire paternelle; cette statue d'André est noble. On aime ainsi à faire connaissance avec les maîtres dont les créations sont là. La physionomie d'André a de la profondeur; j'y trouve le recueillement qui prépare les grandes œuvres, la foi qui monte à l'idéal et aux proportions sublimes, le génie qui exécute.

Il est, parmi les ruines de la vieille Athènes, un monument dont la conservation nous avait beaucoup surpris: c'est la Tour des Vents, charmant et fragile bijou d'architecture que le vent des siècles aurait dû, ce semble, balayer depuis longtemps, et qui est resté immobile au milieu de la chute de tant de grands monuments. La chapelle *della Spina*, dont la gracieuse et frêle construction a bravé les âges, me rappelait l'heureux destin de la Tour des Vents. J'ai remarqué, sur le côté oriental du vieux sanctuaire, de petits barreaux de fer placés là pour soutenir les tabernacles, ce qui prouve qu'on avait aperçu sur ce point un commencement d'ébranlement; mais espérons que ces précautions empêcheront, pendant longtemps encore, toute ruine, et puisque nous nous sommes ressouvenus de la Tour des Vents en présence du sanctuaire *della Spina*, souhaitons un victorieux voyage à travers le temps, à l'élégant ouvrage des bords de l'Ilyssus comme à la chapelle des bords de l'Arno.

Jusqu'ici mes lettres de Pise ne vous ont entretenu que de monuments d'un intérêt capital; la ville d'où je

vous écris a d'autres monuments qui tous offrent à l'ami des arts quelque chose à admirer; je pourrais vous parler de seize églises, où la peinture et la sculpture ancienne sont laissé d'importants souvenirs; mais la plupart de ces églises ont été suffisamment indiquées dans de précédentes relations: je m'arrêterai seulement à ce qui m'a le plus frappé et aux choses qui jusqu'à ce jour sont restées imparfaitement appréciées.

En visitant les diverses églises de Pise, j'ai remarqué que celle de Saint-Paul avait été bâtie sur le plan du Dôme, sauf la différence des proportions et la splendeur de l'œuvre; j'ai trouvé aussi, dans la façade de l'église de Saint-Michel, une imitation de la façade du Dôme : le monument élevé par Buschetti Buschetto, le plus ancien grand temple catholique de Pise, avait ainsi servi de modèle aux temples bâtis dans les époques postérieures. La jolie église de Saint-Nicolas offre à la curiosité son clocher, ouvrage de Nicolas de Pise; l'intérieur de ce clocher, qui avait échappé aux voyageurs précédents, est un prodige d'architecture; les escaliers, accompagnés de colonnes au nombre de vingt-quatre, montent jusqu'au sommet avec une légèreté, une hardiesse, une harmonie qui étonnent; vu d'en bas, l'intérieur de la tour présente comme trois étages ornés d'élégantes colonnes, et, au premier abord, vous ne savez pas s'il y a là des degrés; l'esprit demeure comme étourdi en présence de cette œuvre. La tour de Saint-Nicolas penche de quelques pieds.

Après le clocher de l'église Saint-Nicolas, des peintures d'un haut mérite, enfermées dans le cœur de

cette église, ont excité mon attention; ces peintures sont au nombre de quatre, elles ornent le dessus des deux portes qui mènènt du maître-autel au chœur. La première, à droite du maître-autel, représente saint Augustin, avec la mitre, la robe noire et la chape, assis au bord de la mer; un bel enfant, posant un genou en terre, est là devant le saint évêque; l'enfant et le prélat se parlent, et voici le secret de leur entretien. Un jour, saint Augustin, assis sur le rivage de la mer, méditait, pensait, s'élevait jusqu'à la recherche des vérités les plus hautes, de ces vérités que notre nature bornée doit ignorer ici-bas; tout à coup il regarde devant lui : un enfant, penché sur le bord, et tenant en main une coquille, s'occupait à prendre de l'eau de la mer, et à la jeter sur le sable. Que fais-tu là, lui dit le grand évêque d'Hippone. — J'ai entrepris de dessécher l'Océan avec une coquille, lui répond l'enfant. — Mais tu es un insensé, ajoute le prélat. — Oh, mon père, reprend l'enfant, j'aurai plus tôt desséché la mer avec ma coquille que vous n'aurez trouvé ce que vous cherchez! — Le grand Augustin s'efforçait de pénétrer en ce moment le mystère d'un Dieu en trois personnes. Il comprit qu'il venait de recevoir là un avis du ciel, et ne tarda pas à reconnaître que cet enfant était un ange : belle et poétique légende que le peintre a retracée avec simplicité et grandeur! La figure et la pose de saint Augustin sont remarquables, et vous entrevoyez l'ange sous les traits de l'enfant. J'ignore le nom du peintre.

Le même pinceau, je crois, a tracé la scène qu'on voit au-dessus de la porte, à gauche du maître-autel;

cette peinture, dont je n'ai pu découvrir le sujet, m'a paru avoir beaucoup de mérite sous le rapport du dessin et de la couleur.

Entrons dans le chœur par cette porte qui est à gauche du maître-autel; le haut de cette porte est orné d'une peinture sur bois représentant la miraculeuse guérison de l'aveugle-né, dans l'Évangile; cette peinture, d'un pied de haut sur trois pieds de long, enferme une quantité de personnages; l'image du Sauveur domine tout par l'inexprimable dignité de son maintien, et par une splendeur divine qui, dans le fils de Marie, se montre comme une splendeur voilée. Jésus vient de guérir l'aveugle-né; un petit baquet représente la piscine de Siloé où l'aveugle s'est lavé les yeux par l'ordre du Sauveur. Cet homme, qui a recouvré la vue, va et vient à travers la foule assemblée pour voir le prodige. D'un côté, éclatent dans la foule la surprise, l'admiration, un saint enthousiasme; de l'autre, se montrent les pharisiens avec leur dépit, leurs murmures, car le Sauveur avait accompli ce prodige un jour de sabbat. L'expression si diverse de toutes ces physionomies réunies dans un cadre étroit, est d'un grand effet, et, par-dessus tout, le regard s'arrête à cette belle image du divin maître, debout au milieu de la foule; cette peinture est de Baccio Ciarpi de Berga, de l'école d'André del Sarto. La quatrième peinture, dont nous avons à parler, appartient au même artiste; elle est aussi sur bois, et décore le haut de l'autre porte du chœur. Elle représente un trait de la vie de saint Nicolas; tous les personnages qui figurent dans cette scène ont du mouvement et du naturel. On reconnaît un pinceau bril-

lant et fort, noble et doux. Je recommande ces quatre peintures, à des juges plus habiles que moi.

L'église de Saint-Étienne, sur la place des Chevaliers, est un noble édifice; son caractère se trouve comme en pleine harmonie avec son origine; c'est pour perpétuer des souvenirs de victoire que ce temple fut bâti. Les Médicis voulurent donner ce sanctuaire aux trophées des chevaliers de Saint-Étienne, qui combattirent les ennemis de la chrétienté dans la guerre contre les Turcs, dernière expression de l'esprit des croisades. Cette suprême lutte de la croix avait été un grand spectacle pour le monde; la civilisation chrétienne se défendait contre la barbarie musulmane, et la civilisation, grâce à d'admirables efforts de l'Église que les penseurs modernes ont trop peu appréciés, resta maîtresse du champ de bataille en Europe. Ce n'est point sans un noble plaisir que j'ai rencontré, dans l'église de Saint-Étienne, des témoignages de cette victoire remportée sur les farouches représentants du génie de la nuit; ces nombreux drapeaux musulmans, suspendus aux murs du temple, remuent vivement le cœur. Des peintures et des inscriptions encadrées dans le riche plafond de l'église, rappellent les journées où furent pris les étendards de l'islamisme; le maître-autel, en porphyre, sorti du ciseau de Foggini, est beau. On ne quitte point la place des Chevaliers sans songer à la Tour d'Ugolin, qui s'élevait sur un des côtés de la place, et qui maintenant a disparu; mais, si la Tour de la Faim n'est plus là, on la trouve toujours dans la sombre peinture de Dante, et les vers à la fois si touchants et si terribles de l'*In-*

ferno, et les malédictions du poëte contre Pise me revenaient à l'esprit comme une vision funèbre :

Ahi Pisa, vituperio delle genti,
Del bel paese là dove 'l sì suona ;
Poichè i vicini a te punir son lenti,
Muovasi la Capraia e la Gorgona,
E faccian siepe ad Arno in sulla foce,
Sicch' egli annieghi in te ogni persona !

(INFERNO, C. XXXIII.)

Un des plus intéressants tableaux qu'on puisse voir à Pise, c'est celui de Saint Thomas dans l'église de Sainte-Catherine ; l'ouvrage est de Traini. Ce tableau nous présente toute une histoire. La composition en est fort ingénieuse, et l'expression en est belle. Dieu, sous les traits du Sauveur, laisse échapper des rayons de son éternelle lumière ; ces rayons illuminent d'abord Moïse, Isaïe, et quatre autres écrivains inspirés, groupés aux pieds de Dieu ; puis ces splendeurs s'élancent de tous côtés dans l'intelligence de saint Thomas, qu'on voit debout, et qui forme le principal personnage du tableau ; saint Thomas tient en main ses ouvrages, et les clartés de sa face vont pénétrer les secrets des *Éthiques* d'Aristote et du *Timée* de Platon, qui sont là avec leur livre ouvert, et qui, pour le dire en passant, sont plutôt costumés comme des évêques du moyen âge, que comme des philosophes de l'ancienne Grèce ; les vives et grandes lumières que répand saint Thomas, viennent éclairer la foule des docteurs de l'Église réunis au-dessous de lui.

Enfin, voulant retracer un dernier et grand triomphe de l'ange de l'école, le peintre nous montre le célèbre commentateur d'Aristote, Averroès, avouant sa défaite, et dans l'attitude de l'humilité et de la douleur, brûlant ou déchirant son livre. J'ai été charmé de retrouver ce curieux tableau gravé dans les premières livraisons d'une *Histoire de la peinture italienne* que publie en ce moment M. Rosini. A côté de cette précieuse page de Traini, on conserve la chaise dans laquelle saint Thomas enseignait, dit-on, pendant qu'il était à Pise; j'y ai lu un assez mauvais distique où l'on fait dire au grand docteur qu'il n'a point oublié cette ville.

La chapelle du Saint-Sépulcre, élevée par Dioti Salvi, l'architecte du Baptistère, est un souvenir des rapports anciens et glorieux des Pisans avec le pays de Jérusalem. A Pise, comme en d'autres cités de l'Occident, on avait voulu mettre sous les yeux de la piété une image de ce divin sépulcre, qu'il fallait chercher en des climats lointains. Cette chapelle du Saint-Sépulcre, plusieurs fois restaurée, et maintenant assez humble, renferme un tableau du premier ordre, c'est une Descente de croix, par Santi-di-Tito. Le corps du Sauveur, détaché du bois sacré; les mains pieuses qui s'apprêtent à le recevoir; Marie, pâle de douleur, et levant de tristes regards vers ce fils qui a tant souffert, et qui n'est plus; Magdeleine, belle dans son deuil, et dans son respect pour les saintes et sanglantes dépouilles du Christ: tout cet ensemble est admirable de vérité, de grandeur; on sent que le peintre s'était profondément pénétré de cette dernière

et touchante scène du drame de la Passion. Le tableau est mal éclairé, et c'est grand dommage; les rares et petites fenêtres de la chapelle ne laissent pas pénétrer assez de jour, pour que l'œil puisse saisir parfaitement tous les détails de cette belle peinture.

Quand on a parcouru le cercle entier des œuvres accumulées dans la cité des Pisans, on remarque, à la gloire de cette cité, que la plupart et les plus importantes de ces œuvres portent le nom d'artistes nés sur les bords de l'Arno; le plus grand nombre de ces architectes, de ces sculpteurs, de ces peintres, était de Pise. Ce sont des concitoyens, quelquefois même des familles qu'on pouvait appeler les familles sacerdotales de l'art, comme celles de Nicolas et de Jean, d'André et de Ninus, qui ont élevé ces monuments pour l'honneur de leur patrie et l'étonnement de la postérité. On aimerait à trouver à Pise les figures de ces hommes qui ont rempli cette ville d'impérissables souvenirs; mais ces hommes s'occupaient rarement d'eux-mêmes, ils s'effaçaient devant la majesté du Dieu qu'ils glorifiaient dans leurs œuvres. A la chapelle de Sainte-Marie *della Spina*, l'amour filial nous a valu deux portraits, ceux de Nicolas et d'André; il est beaucoup d'autres maîtres dont on voudrait rencontrer l'image. Parmi les petites statues qui entourent la mère de Jésus dans le tabernacle de la principale porte du Campo Santo, on a cru reconnaître l'image de Jean de Pise, l'auteur même de ce charmant tabernacle. Jean de Pise serait le personnage qui est à genoux aux pieds de Marie; nous n'avons aucun motif pour contredire cette opinion; bien au contraire, lorsque nous allons au Campo

Santo, il nous est doux de saluer du regard le maître dont les œuvres sont là.

Le nom de Jean de Pise domine les noms de tous les grands artistes de ce pays dans la mémoire des Pisans. Ceux-ci voudraient que tout ce qui est l'ouvrage du ciseau fût l'ouvrage du sien. Le sacristain qui m'accompagnait dans l'intérieur du clocher de Saint-Nicolas, tenait à me persuader que ce clocher était l'œuvre de Jean de Pise, et non point de Nicolas; de toutes les raisons que je lui ai données, pour lui prouver le contraire, celle dont il a été le plus frappé, c'est que Nicolas de Pise avait pieusement laissé ce monument à l'église dédiée à son saint patron. Ces jours-ci, tandis que je contemplais, pour la dixième fois, le beau portique du Campo Santo, et que je m'arrêtais ensuite, avec une prédilection toute particulière, devant six admirables bas-reliefs de Jean de Pise déposés dans une petite chapelle de la galerie du nord, le *cicerone* me disait que j'avais bien raison de me recueillir devant toutes ces choses, et que des hommes comme Jean de Pise ne se rencontrent plus.

Je ne vous dirai rien de la bibliothèque de Pise, de son université, de sa population de quinze mille âmes, de son nombreux clergé, du jardin botanique, le plus ancien et l'un des plus riches de l'Europe; je m'abstiendrai de détails sur toutes ces questions, parce que je craindrais de ne vous offrir qu'un médiocre intérêt. L'illumination de Pise qui a lieu tous les trois ans, le 16 juin, jour de la fête de saint Ranier, est, dit-on, la plus magnifique illumination qu'on puisse voir en Europe; je n'ai point assisté à ce spec-

tacle, et je ne vous en parlerai pas. On m'avait beaucoup vanté la ferme de *San Rossore*, et ce qu'il y a de plus intéressant dans cette *bandita Reale*, c'est une centaine de chameaux qui se sont multipliés là depuis le temps des croisades; or, j'ai vu assez de chameaux en Orient, et quand je rencontre de ces animaux du désert, tristes étrangers dans ces climats, je les regarde passer sans grande curiosité. La Chartreuse de la Vallée Gracieuse est une charmante retraite dont je vous entretiendrai plus tard.

Ce que j'aime des campagnes de Pise, c'est leur vaste étendue entre les montagnes et la mer, c'est leur culture parfaite, leur riant aspect sous ce soleil d'hiver, beau comme un soleil de printemps; j'aime aussi ces riches espaliers d'orangers et de citronniers, qui, parfois, jettent leur magnificence sur le mur du plus humble enclos, autour de la plus pauvre chaumière. Et ce qui me plaît par-dessus tout dans mes promenades vagabondes, c'est, du côté du levant et du nord-est, le spectacle des montagnes de Pise et de Lucques, le spectacle des Apennins qui se dressent à l'horizon avec leurs vastes flancs grisâtres ou azurés. Les plus hauts sommets se montrent avec un diadème de neige, que j'avais pris d'abord pour de blancs nuages au bord du ciel. Au penchant de ces montagnes les moins éloignées, on aperçoit des habitations; toutes les fois que mon œil s'attache à ces demeures assises sur la pente des monts, je me dis que ceux qui vivent là, ont reçu la bonne part, le calme des jours entre la nature et Dieu. On n'y connaît point, là, ces divisions cruelles qui troublent aujourd'hui tant de pays, ces

tristes partis au milieu desquels se consument tant d'intelligences, au milieu desquels tout patriotisme s'éteint et toute vérité s'efface. Lorsqu'on lit, en face de cette tranquille et sublime nature, vos journaux si pleins d'étranges choses, on ne sait quel nom donner au monde que vous habitez.

LETTRE V.

Séjour de lord Byron à Pise. — Destinée de lord Byron.

—

Pise, 28 décembre 1838.

Dans les lettres que je vous ai adressées, je me suis montré scrupuleux envers la vérité, comme cela doit toujours être quand on écrit. D'après ce que j'entends dire, cette préoccupation de l'exactitude de la part d'un voyageur, serait regardée ici comme un fait assez nouveau. L'Italie se plaint des derniers écrivains qui l'ont visitée, et qui ont publié mille erreurs, mille extravagances sur ses monuments, son caractère et sa situation présente; elle a souffert de leur passage, comme on souffre d'une invasion, car c'est un fléau pour un peuple, que ces écrivains qui dénaturent tout, le présent et le passé, les mœurs et l'histoire.

Les Alarics de notre littérature, les Attilas du feuilleton, ont promené à travers ces contrées leur ignorance et leur mépris de la vérité, comme les vieux barbares promenaient à travers le monde la hache et l'incendie. De pareilles atteintes portées à la physionomie morale d'une nation, sont coupables. Une nation est comme un homme : elle a une vie et des souvenirs à défendre ; malheureusement il ne lui est guère facile de réclamer par la voie des journaux. Beaucoup d'écrivains modernes (et les plus vantés !) ont cru, avec la plus parfaite bonne foi, que leur rare génie leur donnait le privilége de se mettre au-dessus du devoir vulgaire de l'exactitude ; il m'en coûte peu de reconnaître que je n'ai pas le droit d'user d'un tel privilége, et je ne croirai pas humilier ce que Dieu m'a donné d'intelligence, si je l'enferme dans les limites de la vérité.

Souvent, dans mes promenades sur le quai de la rive droite de l'Arno, je passe devant le palais Lanfranchi, qui fut habité par lord Byron, en 1822. On lit, dans un roman récemment publié, que la cupidité exploite aujourd'hui, au palais Lanfranc, le souvenir du poëte anglais. C'est une erreur. Depuis le passage de lord Byron, ce palais a été acheté par un riche Toscan, qui en fait sa demeure, et la *cupidité* n'en ouvre point les portes.

Voulez-vous savoir comment l'auteur de *Childe Harold* vivait à Pise ? Il se levait très-tard, parce qu'il travaillait la nuit ; c'est de minuit à trois heures qu'il *battait monnaie dans son officine poétique*, selon sa propre expression ; vous n'ignorez pas que ses vers

étaient comme des lettres de change payables à vue à Londres. Il avait, dit-on, coutume d'allumer sa verve au feu des liqueurs fortes. Je pense pourtant que le poëte avait d'autres moyens de s'inspirer, puisqu'il composait aux heures de la nuit ; le spectacle d'un beau ciel étoilé pouvait bien autrement éveiller son génie, que l'usage des meilleurs spiritueux britanniques. De onze heures à midi, Byron prenait son premier repas ; il suivait un régime maigre ; la raison qu'il en donnait, c'est que la viande rend féroce ; mais on pouvait en trouver le motif véritable dans la peur qu'il avait de prendre de l'embonpoint. Cet homme, que son pied-bot rendit si malheureux, avait, comme on sait, une grande prétention à la beauté des formes ; il aurait acheté, de plusieurs années de sa vie, l'idéale perfection d'Apollon, pour faire oublier une infirmité qui mit tant d'amertume dans son âme, et qui, peut-être, fut la cause première de sa sombre humeur, de sa haine si profonde contre la société, contre les hommes. La manière dont Byron sentait son infirmité est le plus incroyable petit côté de cette grande nature.

Après le repas de midi, le poëte, accompagné de quelques Anglais, ses amis, s'en allait à cheval à travers les campagnes de Pise. Le divertissement ordinaire de la cavalcade était de tirer des coups de pistolet contre des *paoli* (petite pièce d'argent du pays) qu'on lançait en l'air. Byron tirait habilement le pistolet, et manquait rarement la pièce d'argent. A l'approche du soir, la cavalcade rentrait dans la ville. Le poëte prenait son second repas de sept à huit heures. Ses soirées se passaient chez madame Guiccioli, qui demeurait dans un

autre quartier de Pise. A onze heures, Byron rentrait au palais Lanfranc, et recommençait son nocturne labeur. Ainsi vivait le poëte sur les bords de l'Arno. Il recevait peu de monde chez lui, et poussait le dédain aristocratique jusqu'aux limites les plus extrêmes ; ce qui ne l'empêchait pas de professer des doctrines libérales, et de répondre à une obligeante invitation du grand-duc de Toscane, par ces mots d'une assez bonne crudité démocratique : *Je n'aime pas les rois!*

La vie de Byron s'écoulait donc paisiblement à Pise, lorsque, le 21 mars de cette année 1822, un événement fâcheux vint jeter le trouble dans ses jours ; je veux parler de l'affaire du sergent Masi, qu'on a diversement racontée en Angleterre, et que je puis vous donner dans toute sa vérité. Étienne Masi, Toscan d'origine, était sergent-major dans la compagnie des chasseurs à cheval, et se trouvait alors en garnison à Pise ; il n'est pas chevalier de notre Légion d'honneur, comme on l'a dit, mais il a combattu avec distinction sous les bannières françaises, au temps de Napoléon. Masi vit encore; il habite Pise. J'ai demandé à voir cet homme, qui, par le hasard des choses de la vie, a exercé une grave influence sur le destin d'un grand poëte ; c'est un homme de quarante-six ans ; sa physionomie est ouverte ; elle respire la bonté et la loyauté. Masi nous a raconté l'événement du 21 mars, je vais le laisser parler :

« C'était vers le coucher du soleil, nous dit le sergent ; je revenais à cheval d'une partie de campagne, et je me trouvais à un quart d'heure de Pise, du côté de la porte d'*alle Piagge;* devant moi, je vois la route occupée, envahie par une cavalcade qui regagnait len-

tement la ville; c'était lord Byron, accompagné de ses amis, ainsi que je l'ai su depuis; auparavant je n'avais jamais entendu prononcer son nom; dans mon humble vie de garnison, je n'étais guère au courant des renommées. Il m'importait de rentrer à Pise le plus tôt possible; j'avais à commander, pour le soir, quinze soldats de faction au théâtre. Je cherchais donc à m'ouvrir un passage à travers la cavalcade, mais le chemin restait toujours fermé, et pas un des cavaliers ne se dérangeait; je m'aperçus, au contraire, que ces messieurs avaient envie de se jouer de moi. A la fin je perdis patience; mon cheval, qui était fougueux et que j'avais eu de la peine à retenir jusque-là, passa rapidement au bord du chemin, sur un tas de pierres destinées à l'entretien des routes. Aucun des cavaliers n'avait eu l'air de prendre garde au bruit des pas de mon cheval sur les pierres; toutefois, en passant rapidement, je touchai un de ces messieurs, je ne sais si ce fut lord Byron, et la secousse lui fit tomber son chapeau. Je continuais ma route, lorsque tout à coup le courrier de lord Byron, lançant son cheval, me touche à dessein assez fortement les jambes; je feignis de ne pas comprendre son intention, et je ne dis mot.

« Un instant après, toute la cavalcade m'entourait; ces messieurs me demandent raison de l'insulte qu'ils ont reçue, disent-ils; lord Byron et un colonel à grosses moustaches me donnent leurs cartes et me demandent la mienne; je réponds que je n'ai pas de carte, que je m'appelle Masi, sergent-major à la compagnie des chasseurs à cheval, et que je n'ai jamais reculé devant un duel. Mais lord Byron et le colonel s'obstinaient à

vouloir ma carte, ou au moins non nom par écrit; moi, je répondais toujours que je m'appelais Masi, et que cela devait suffire. J'avais alors trente ans, j'étais vigoureux et je n'avais pas peur. Tout à coup un des cavaliers me donne un coup de cravache, qui pourtant m'atteignit à peine; mais le coup était donné, et l'injure était faite; mon sang bouillonnait; je tirai mon sabre, et, à coups de plat de sabre, je les démontai tous, tant qu'ils étaient. *Cet homme-là est un diable*, disaient les Anglais déconcertés. Une dame qui était en voiture, et qui avait l'air de connaître ces messieurs (c'était madame Guiccioli), en voyant lord Byron démonté, s'écriait : *Ciel! ayez pitié de nous!*

« J'entrai dans la ville; je prévins les gardes de la porte d'*alle Piagge*, et leur fis dresser procès-verbal. Tandis que je m'avançais seul sur le quai de l'Arno, on vient me prévenir que mes jours sont en danger; on m'engage à ne pas suivre le quai de la rive droite, mais à passer sur le pont d'*alle Piagge*. Je n'écoutai point ce qu'on me disait, et je poursuivis ma marche vers le palais Lanfranchi, ignorant que c'était là l'habitation de lord Byron. Soudain plusieurs Anglais m'entourent; je leur fais croire que j'ai une paire de pistolets à ma selle, je feins d'y porter la main, et je menace de brûler la cervelle du premier qui s'approchera de moi : cette ruse produit d'abord son effet. Peu de temps après, un Anglais se précipite vers moi avec un pistolet, mais je l'enlace dans mes bras, et je l'empêche de lâcher son coup. Pendant ce temps, la ville était en mouvement; la population de Pise s'ameutait vers le palais Lanfranchi. Au milieu du dés-

ordre, un homme sorti du palais de lord Byron, me perça le côté avec une canne à dard à deux tranchants; je ne vis point cet homme, et, dans mon trouble et dans la situation violente où j'étais alors, je ne fus en quelque sorte averti du coup que par le sang qui coulait. On m'emporta à l'hôpital le plus voisin : le chirurgien Vacca, que nous avons perdu depuis, et dont vous avez pu voir le tombeau au Campo Santo, fut appelé; il déclara la blessure mortelle, et annonça qu'il me restait à peine vingt-quatre heures à vivre.

« Le lendemain, lord Byron m'envoya son chirurgien et cent louis en or, me faisant dire qu'il déplorait ce malheur, et qu'il ne connaissait pas le meurtrier. Je ne voulus pas voir le chirurgien anglais, et je renvoyai à lord Byron son or; je lui fis répondre que je n'avais pas besoin de ses secours, que ma solde me suffisait; que, si je ne mourais pas de la blessure, j'irais lui en demander raison, et que si je mourais, d'autres se chargeraient de me venger. Lord Byron ignorait, disait-il, quel était celui qui m'avait percé le flanc; il l'ignorait peut-être, mais c'était pourtant un homme de sa maison. Je vous ai dit que la ville de Pise avait été en mouvement; cela devint en effet une grande affaire; les étudiants s'étaient rassemblés, et voulaient chercher le coupable; le commandant de Pise eut beaucoup de peine à contenir la compagnie de chasseurs, qui brûlait de venger son sergent. Le gouverneur de la ville mit en prison tous les serviteurs de lord Byron, et signifia à tous ses compagnons l'ordre de quitter Pise; il accordait à lord Byron un délai. Ma convalescence fut bien longue, mais, comme vous

voyez, je ne suis pas mort, malgré l'arrêt du célèbre Vacca; toutefois, mon malheur a été grand, car ma carrière militaire s'est trouvée interrompue, et je suis père de famille. Le grand-duc de Toscane, qui m'a fait plusieurs fois raconter cette aventure, est venu à mon secours par une pension de cinquante francs par mois. Souvent des voyageurs anglais me prient de leur raconter tout cela; ils me disent qu'on parle plus de moi à Londres, qu'on ne parle du pape à Rome. »

Pendant que Masi nous redisait cette histoire, sa physionomie s'animait; toutes les impressions de ces moments-là, déjà si lointains, se peignaient dans ses yeux; de temps en temps, il essuyait des larmes. J'ai remarqué que pas une parole amère contre lord Byron n'est sortie de la bouche du pauvre sergent. « Mon portrait a couru à Londres, nous a dit Masi, et voici comment il a été fait. Deux ans après mon malheur, je m'étais fait marchand de tabac : un jour, un Anglais entre dans ma boutique, et achète un paquet de cigares; il paye le paquet, mais il désire le laisser chez moi, et se réserve de venir prendre les cigares l'un après l'autre, à mesure qu'il en aura besoin. Chaque fois que cet Anglais entrait dans ma boutique, il me regardait avec une attention extraordinaire. Le paquet de cigares tirait à sa fin, lorsqu'on vint m'annoncer qu'on avait vu mon portrait, et qu'il était fort ressemblant. » —

Au rapport de Masi, les serviteurs de lord Byron furent mis en liberté, sans qu'on eût pu découvrir le nom du meurtrier; ce nom est resté un mystère. On a insinué que Masi pouvait bien avoir été frappé par

ordre de Byron; nous pensons que cette insinuation est une des nombreuses calomnies dont on a chargé la mémoire du poëte, qui, malheureusement, ne fut pas toujours sans reproche. Les torts de Byron dans cette affaire peuvent donc se réduire à ceux qui résultent du récit simple et vrai du sergent toscan.

Le funeste accident du 21 mars avait changé la vie de Byron à Pise; ses compagnons étaient dispersés; il restait seul, et sous le coup de la malveillance publique. On comprend le désir qu'il eut de s'éloigner pour quelque temps de la ville où souffrait un homme frappé par un des siens. Byron alla passer plusieurs semaines dans le voisinage de Livourne, à Montenero; il occupait une villa appelée *casa Rossa,* et retrouvait là son jeune ami Gamba, frère de madame Guiccioli. Ses jours étaient tristes à Montenero; privé de sa chère Ada, il s'était attaché à une fille naturelle nommée Allégra, et la regardait comme l'espoir de son cœur, comme la consolation de sa vie. Or, cette pauvre petite créature qui occupait tant de place dans l'âme de Byron, ne devait qu'apparaître sur la terre; elle mourut à Bagnacavallo, le 22 avril, âgée de cinq ans et trois mois : vous auriez dit qu'Allégra était montée au ciel pour demander d'avance à Dieu le pardon de son père. Les restes d'Allégra furent portés et ensevelis en Angleterre, avec une inscription où le poëte disait : *J'irai à elle, mais elle ne viendra point à moi; andrò a lei, ma ella non ritornerà a me.*

De nouvelles affaires qu'il est inutile de rapporter, amenèrent une décision sévère contre le jeune Gamba; il lui fut enjoint de quitter la Toscane sous trois jours.

Le gouvernement avait espéré que Byron suivrait son ami, mais Byron laissa partir Gamba pour Gênes, et revint à Pise. Cependant le poëte songeait à quitter les bords de l'Arno; la Toscane n'avait plus pour lui ni repos ni charme. Mais vers quel pays de la terre devait-il porter ses pas? sur quel rivage devait-il chercher un asile? il l'ignorait : un beau rayon de gloire s'attachait à son nom en Europe, mais la malédiction, la haine s'y attachaient aussi. Pendant que Byron abandonnait son esprit à toutes les incertitudes de l'avenir, de tristes nouvelles lui arrivèrent : le 8 juillet, ses deux amis, Shelley et William Smith, traversant avec une simble barque le golfe de la Spezzia, avaient été surpris par un violent coup de vent, et avaient terminé misérablement leur vie sous les flots. Ce ne fut qu'après quinze jours de recherche vaine, qu'on trouva les deux cadavres rejetés sur la rive, à quatre milles l'un de l'autre. Shelley n'avait que vingt-neuf ans; ses compositions, intitulées *l'Esprit de la Solitude, Béatrix Cenci,* révélaient de hautes facultés politiques. Ce malheureux était athée, ou du moins se vantait de l'être; mais, dans ses compositions, Shelley n'a pu échapper à Dieu; il s'y montre religieux et mélancolique. Son âme valait mieux que son esprit.

Après en avoir obtenu l'autorisation des gouvernements de Toscane et de Lucques, Byron s'occupa d'honorer les dépouilles des deux amis. Il se rendit au bord de la mer, entre Bocca di Serchio et Viareggio, petit port du duché de Lucques, où deux bûchers furent construits pour brûler les cadavres, dont on voulait transporter les cendres. Ces funèbres cérémonies du-

rèrent deux jours : le premier jour, on brûla le corps de William ; le second, le corps de Shelley. Trelawney avait particulièrement aidé Byron dans l'accomplissement de cette œuvre d'un si étrange caractère. Depuis les siècles lointains de la domination romaine, rien de semblable ne s'était vu dans ce pays de Toscane ; une telle scène, qui rappelle si complétement les mœurs de *l'Énéide*, était bien digne de Byron. Si j'étais peintre, je trouverais un grand sujet de tableau dans le spectacle de ces bûchers dressés sur la plage solitaire, dans le spectacle de la mer de Toscane, mêlant le bruit de ses flots au long petillement du sapin embrasé, et dans l'imposante et magnifique perspective des Apennins azurés qui dominent la plaine du côté du nord. Byron et ses compagnons, debout et tristement immobiles sous les ardeurs d'un ciel d'été, animeraient ce sévère tableau. Les cendres de Shelley furent transportées à Rome, dans le cimetière protestant, auprès du tombeau d'un enfant qu'il avait perdu en Italie. Les cendres de William furent transportées en Angleterre. Les poétiques honneurs rendus à la mémoire des deux amis, furent pour ainsi dire les adieux de Byron à la Toscane. Deux mois après, il était établi à Gênes, dans le palais Albano ; c'est là qu'il demeura jusqu'à son départ pour la Grèce, où la mort l'attendait.

On peut regarder le séjour à Pise comme le temps des dernières joies, des dernières inspirations de lord Byron ; c'est la dernière bonne page de sa vie d'Europe. La Toscane vit aussi commencer pour le poëte cette série d'accidents et de misères qui achevèrent d'assombrir l'horizon de ses jours. Les mois passés à

Gênes, et qui précédèrent le départ pour les contrées helléniques, furent des mois d'agitation et d'angoisses, quoique mêlés à je ne sais quel passe-temps d'amour. Byron était fatigué de son destin; l'Occident n'avait plus rien à lui offrir; pressé d'en finir avec son pays, il hésitait entre l'Amérique et la Grèce; il se décida pour la Grèce, parce qu'il y avait de ce côté-là quelque bruit de gloire. Il y eut du désespoir dans son aventureux pèlerinage; Byron quitta l'Occident à peu près comme on déserte la vie aux mauvais jours.

Je n'ai pas l'intention de faire ici des discours sur lord Byron, qu'on a tant de fois jugé; j'ai trouvé son souvenir à Pise comme je l'avais trouvé à Athènes et aux bords de l'Hellespont, et j'ai demandé aux lieux où je suis, ce qu'ils avaient gardé de cet homme qui a passé comme un météore sur notre génération : il y a des renommées qui ont le privilége de vous saisir le cœur. Nous avons vu des gens qui avaient la prétention de continuer Byron; ceux-là ressemblent aux gens qui veulent continuer Bonaparte : de pareilles destinées n'ont point d'héritiers. Ces hommes se lèvent sans qu'on les attende, passent sur notre ciel au bruit de l'enthousiasme et de la haine, et puis tombent dans l'histoire : la page qu'ils ont remplie ne se tourne pas. Byron a beaucoup maudit, parce qu'il a beaucoup souffert. Il a été l'expression d'un temps où la douleur, oubliant les destinées futures de l'homme, aurait voulu tout refaire, ou tout briser.

Les vers de Byron ne mourront point; ils sont chargés d'apprendre à la postérité tout ce qu'on souffre quand on ne croit pas. Les chants du poëte anglais re-

tentissent trop souvent comme les harmonies de l'abîme, et vous diriez que sa muse habite le Tartare, ce sombre Tartare que nous a peint son compatriote Milton. C'est alors que Byron se montre à nous comme l'interprète du mauvais côté de l'homme. Mais il en a connu aussi le côté élevé, le côté généreux, et voilà pourquoi de nobles âmes se sont attachées à lui; voilà pourquoi il a inspiré un tendre intérêt aux cœurs les plus purs. On a cité de jeunes femmes qui, menacées d'un précoce trépas, ne voulaient pas sortir du monde sans remercier le poëte des consolations qu'elles en avaient reçues. La prière trouvée dans l'album de la jeune Sommerset après sa mort, n'est-elle pas un touchant et honorable souvenir dans la vie de Byron? Cette pieuse femme, émue du sort du poëte, appelait ardemment sur lui la divine miséricorde. Touché d'une telle prière, Byron écrivait que cette intercession de l'angélique femme pour son salut dans la vie à venir, il ne l'échangerait pas contre les gloires d'Homère, de César, et de Napoléon, si toutes ces gloires pouvaient se réunir sur une seule tête!



LETTRE VI.

Du génie et de la gloire au temps présent.
La Chartreuse de Pise.

—

Pise, 5 janvier 1839.

Dans mes promenades à travers la vieille cité des Pisans, je viens de rencontrer le cercueil d'une jeune princesse de mon pays [1]; c'est une lugubre image qui a passé au milieu de cette ville, où sont renfermés d'illustres tombeaux. Pendant que de petites ambitions s'agitent à grand bruit autour de ce que les révolutions ont laissé de pouvoir chez nous, nous voyons ici les grandeurs de ce monde s'abîmer dans le sépulcre; au moment même où vos personnages se disputent avec le plus d'acharnement la domination de l'heure fugitive, nous entendons ici la cloche qui sonne le départ pour l'éternité. Marie d'Orléans, morte à vingt-six ans, sous ce ciel d'Italie qui n'a rien pu pour elle, s'est comme

[1] La princesse Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg.

enfuie d'une époque où plus de malheurs que de joies sont réservés aux vivants.

Je vous parlerai plus tard des paisibles populations des bords de l'Arno ; j'attends d'avoir vu Florence pour vous peindre la physionomie morale et politique de ce duché, qui paraît ne pas vouloir entrer de sitôt dans la carrière des révolutions. C'est surtout de la France que je m'occuperai aujourd'hui. En repassant les anciens âges de cette Italie qui a fait de si grandes choses dans la politique, les lettres et les arts, je me suis bien souvent trouvé face à face avec le génie, avec la gloire, et puis, arrêtant mes regards sur la France du temps présent, il m'a semblé que les mots génie et gloire avaient chez nous perdu leur sens véritable. Ceci touche à l'un des côtés les plus déplorables de notre époque ; c'est quand on est sorti de son pays, qu'on est plus particulièrement frappé d'un tel désordre : une nation marche et s'agite comme les personnages d'un drame ou d'une comédie ; lorsqu'on s'éloigne de toutes ces scènes si diverses, on les suit mieux ; pour juger plus parfaitement un spectacle, il ne faut pas en faire partie.

Sur les bords du Tibre, de l'Éridan et de l'Arno, nous trouvons les œuvres, les souvenirs du génie dans son caractère le plus élevé, le plus vrai. Il se montre à nous, imposant ou sublime, aux siècles antiques et aux siècles modernes, soit qu'il étende sur le monde l'unité de sa domination par le droit de la victoire, et qu'il chante pour la dernière postérité les destins glorieux de Rome, soit qu'en d'autres temps il se fasse politique, conquérant, navigateur sous les bannières

républicaines de Venise, de Pise et de Gênes, ou qu'il éclate dans la poésie et dans les arts avec Dante et Tasse, Michel-Ange et Raphaël.

Je ne veux pas essayer de vous définir ici le génie; toute définition absolue du génie serait inexacte, parce que sa nature est aussi variée que toutes les choses d'ici-bas. Le génie n'est pas comme la vertu, dont le caractère est partout le même; il est comme l'homme, dont la physionomie se compose de traits si divers. On ne saurait dire avec précision ce qui est le génie, mais on sait fort bien ce qui ne l'est pas. Pour les uns, il sera la patience dans l'accomplissement d'une œuvre de science ou d'art : pour les autres, il sera l'éclair à travers l'épaisseur des ténèbres; pour ceux-ci la pénétration, l'élévation ou la profondeur : pour ceux-là, la persévérance d'une grande intelligence dans la poursuite d'un but. Le trait général auquel on peut reconnaître le génie, c'est la compréhension plus parfaite du vrai, du beau, du grand. Mais, depuis plusieurs années, vous donnez en France le nom de génie à tout ce qui est étrange, bizarre, extravagant, à toutes les aberrations de l'esprit, à tous les rêves passionnés. Il s'est formé chez vous une sorte de paganisme intellectuel qui divinise les folies, les travers, et, au milieu de cette grossière et universelle usurpation dans le monde des idées, on peut dire que tout est génie, excepté le génie lui-même.

Comme il est arrivé que des hommes de génie sont tombés dans le désordre, beaucoup de gens se sont imaginé que le génie était le désordre, et que c'était là particulièrement son caractère. On n'a jamais mis

en avant une plus monstrueuse erreur. Les hommes de génie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, sont ceux qui comprennent le mieux la vérité, la beauté, la grandeur. Tout cela c'est l'ordre. On nous permettra bien de soutenir que Dieu est l'immense source du génie; or, Dieu, c'est l'ordre dans son éternelle harmonie et son éternelle beauté. En adorant aujourd'hui les extravagances de l'esprit, on a donc pris pour le génie de l'homme ce qui n'est que son infirmité. Quelques noms rendraient évidentes les idées que j'indique ici, et sur lesquelles on pourrait écrire des volumes; prenez sur la liste des grands hommes les noms de ceux qui, depuis quarante-cinq siècles, ont le plus fait dans la morale, les sciences, les lettres, les arts et la politique; vous verrez que ces renommées résument les plus heureux et les plus sublimes efforts pour arriver à la vérité, à la beauté, à la grandeur. De tout cela, concluons que la France d'aujourd'hui ne brille point par le génie, car notre société est en proie à ce qui est faux, à ce qui est laid, à ce qui est petit. En politique, les plus vastes ambitions, les plus héroïques projets se réduisent à la conservation ou à la conquête d'un portefeuille; et les destinées de la nation de Charlemagne, de Louis XIV et de Napoléon, sont soumises à je ne sais quels tripotages parlementaires. Dans la littérature et dans les arts, à peu d'exceptions près, on travaille vite, et comme au hasard, parce qu'on est pressé de jouir; et ce qui occupe, ce n'est pas la perfection de l'œuvre, c'est l'or qu'on en retirera, l'or que Milton a placé dans les régions du Tartare, et qui de nos jours semble fatalement absor-

ber l'énergie de toutes les âmes, l'énergie des plus belles intelligences.

Après le génie vient la gloire, qui chez nous ne me paraît pas mieux comprise. Notre société entend la gloire à peu près comme elle entend la morale, la vertu; d'après tout ce qui se passe, il serait permis de dire que vous n'en connaissez guère que le nom, quoique un tel aveu coûte beaucoup à notre patriotisme. C'est la fausse monnaie de la gloire qui circule au milieu de vous; les uns se croient montés à la gloire, et n'en sont qu'à la vanité; les autres s'enivrent du bruit qu'ils font autour d'eux; on prend pour l'hommage des siècles, l'hosanna de la flatterie, les générosités de la *réclame* [1], et ce fracas de charlatanisme dont chaque renommée se fait escorter aujourd'hui.

Savez-vous pourquoi maintenant, en France, il n'y a pas de véritable gloire? C'est parce qu'il n'y a pas de dévouement. La gloire est réservée aux grandes intelligences qui se dévouent soit à un pays ou à l'humanité, soit aux sciences, aux lettres ou aux arts. Défendre sa patrie, en reculer les frontières, lui donner de sages lois, ou bien lui donner des monuments, des œuvres, des créations que tout le monde admire, tout cela mène à la gloire, et dans tout cela il y a du dévouement. Vous trouverez toujours, dans la vie des grands hommes, une sorte d'immolation au profit de quelque chose d'utile, de beau, d'élevé. Voilà la gloire avec ses conditions; mais vous êtes bien loin de là, au milieu

[1] On entend par *réclame*, en termes de journaliste, les petits articles louangeurs qui sont accordés par complaisance.

de notre société, telle que les révolutions et le matérialisme l'ont faite. Dans la France d'aujourd'hui l'égoïsme a remplacé la patrie; or, il n'y a jamais eu rien de commun entre l'égoïsme et la gloire. Maintenant on vit pour soi, on travaille pour soi, et, comme la vie est courte, on se hâte d'arriver au bout de la tâche; lorsque chez vous il y avait une patrie, on travaillait plus noblement et plus lentement en travaillant pour elle : le sentiment de la patrie emporte avec lui la croyance à une longue durée.

Nous ajouterons que la gloire est impossible dans un temps d'égoïsme comme le nôtre. Il est dans la nature de l'égoïsme de ne s'émouvoir que de ce qui touche à son intérêt personnel; il prend seulement de la société ce dont il peut tirer profit, et, pour tout le reste, se montre d'une parfaite indifférence; il s'isole de tout, s'enferme dans sa corruption; sa volupté, c'est la froide contemplation de lui-même; dès lors, plus d'esprit public, et partant plus de gloire, car la gloire se forme de l'opinion de tout le monde. L'égoïsme, ainsi devenu le caractère d'une époque, étend sur elle une pesante atmosphère qui arrête l'intelligence dans son vol, qui l'étouffe; la gloire est comme l'air et la lumière, qui, pour inonder librement l'espace, ont besoin que les vapeurs épaisses aient disparu. Il n'y a pas d'exemple d'une société qui ait prospéré ou qui ait fait de grandes choses dans les temps où dominait le violent amour de soi; tous les philosophes, les moralistes, les historiens, se sont accordés pour regarder ces époques comme des époques d'impuissance et de ruine. Nous n'avons rien à attendre d'heureux ni de beau sous

l'empire de l'égoïsme où la société française est tombée. Nous n'aurons de l'ordre et de la gloire que si le *moi* disparaît pour faire place à la patrie.

Quand je songe à nos plus illustres contemporains, à nos hommes les plus éminents, une chose m'afflige, c'est que leur intelligence est indécise et vague, c'est qu'ils ne marchent point d'un pas ferme dans la vérité. Aujourd'hui la perturbation se montre principalement au sommet de la société; les masses sont en repos, mais les hauteurs sociales sont agitées. Il souffle dans les plus nobles régions de l'esprit, sur les hauts lieux de la pensée, je ne sais quel vent fatal qui étourdit, qui bouleverse la tête. Ce vent fait tourbillonner l'erreur, comme tourbillonne la poussière du chemin, et le regard des chefs et des maîtres en est troublé. On a vu des forts d'Israël tomber et déserter leur gloire; on en a vu qui, délaissant l'armée, ont cherché à se frayer une route à travers la nuit, et n'ont plus reparu; on en a vu qui donnaient de l'effroi à leur légion par le spectacle de leur faiblesse incertaine, de leurs hésitations timides. Tout cela caractérise nos temps mauvais, nos temps sans foi profonde, sans patience et sans dévouement.

L'ardent besoin de jouir, de dominer, forme le principal caractère de la génération contemporaine. Aussi, pendant qu'il y a encombrement dans toutes les avenues qui mènent à la richesse, aux grandeurs, rien ne frappe l'attention comme des exemples de renonciation aux choses d'ici-bas. Le spectacle récemment donné au monde par le cardinal Odescalchi, avait une signification sublime qui a vivement remué les esprits. Ce

prince de l'Église, qui se jette aux pieds du père commun des fidèles, pour qu'il daigne lui permettre de renoncer à la pourpre, à toutes les dignités, à tout ce qu'il avait reçu d'honneurs, de distinctions, de récompense durant sa vie, pour se cacher dans l'humilité du cloître, cet homme, dis-je, s'est montré à nous comme une expiation sainte des folles ambitions de l'époque où nous sommes. Je crois que l'histoire ecclésiastique n'offre pas un second exemple d'une semblable renonciation. Cette nouveauté dans les annales du désintéressement et de l'humilité, était réservée à notre âge, comme pour établir un plus étonnant contraste. Du reste, il me semble que Rome est le lieu où peut le plus facilement se comprendre le dégoût ou l'indifférence pour les grandeurs ; tant de splendeurs, de dominations, de gloires, ont passé par là, et de toutes ces choses il reste si peu ! Au milieu de ce sépulcre où gisent les plus magnifiques destinées de ce monde, l'homme ne doit pas contempler son grain de poussière avec beaucoup d'orgueil.

Le souvenir du cardinal Odescalchi me suivait ces jours-ci à la Chartreuse de Pise, tranquille abri où la vie religieuse conduit doucement à l'éternité ; sa situation, au pied des montagnes, à deux heures à l'est de Pise, charme l'œil du voyageur. On arrive à la Chartreuse à travers une riche nature qui garde un vif éclat dans la saison d'hiver. A peu de distance du monastère, on trouve des oliviers qui égalent en beauté les oliviers d'Athènes et de Lesbos. Cette vallée de *Calci* qui entoure le couvent, mérite bien le nom de *vallée gracieuse*. La porte de la Chartreuse est élégante, et quand

vous vous avancez dans la cour du monastère, sa vaste et brillante façade vous frappe. La Vierge montant au ciel couronne le monument ; elle veille sur cet asile, dont saint Bruno garde l'entrée.

J'étais là le 1er janvier, jour de la Circoncision, dans l'après-midi ; pendant que seul je parcourais la cour, un chant grave arrivait à mon oreille. Je monte les escaliers qui mènent à la principale porte ; je l'ouvre, et tout à coup me voilà dans une resplendissante chapelle où douze religieux en robe blanche et sous le capuchon blanc, debout chacun dans sa stalle, et les yeux baissés, chantaient les vêpres. Une vive impression religieuse me saisit le cœur : je n'osais ni tourner ni lever la tête ; ce profond recueillement qui m'entourait, dominait puissamment mon esprit, et les douze graves figures sous le capuchon m'inspiraient un inexprimable respect. Cette entrée soudaine dans la chapelle des chartreux de Pise, restera longtemps dans ma mémoire. Je m'arrêtai un quart d'heure debout et immobile devant un ange en marbre aux ailes déployées, placé au milieu du sanctuaire, et qui portait un encensoir d'argent. Pendant ce quart d'heure, les psaumes mélancoliques du roi-prophète, dans la bouche des chartreux, avaient un sens particulier que leur prêtait mon imagination ; je croyais entendre tour à tour des adieux sans regrets à notre monde, des cantiques de joie qui exprimaient le bonheur de la solitude, des soupirs d'amour vers le ciel, de pieux désirs de s'élancer dans l'immensité de Dieu.

Chacun des chartreux a sa petite chambre, son oratoire, son salon, et son jardin dont les murs sont ta-

pissés d'orangers ; tout cela est tenu avec une propreté parfaite. On respire, dans ces cellules et dans les longs corridors du monastère, une paix qu'on ne peut ni connaître ni comprendre au milieu de nos villes, une calme volupté du cœur qui vous avertit en quelque sorte de l'approche de Dieu. Le réfectoire n'a rien de très-remarquable ; il est orné de peintures représentant des sujets religieux. Vous savez que les disciples de saint Bruno s'interdisent l'usage de la viande. Ce qu'on appelle le *chiostro* est une enceinte ouverte au ciel, environnée des corridors où chaque hôte de ce lieu a sa cellule. On distingue, dans cette enceinte, divers carrés réservés aux dépouilles des morts. On ne trouve là ni mausolée, ni ornements, ni même le nom des solitaires dont les restes reposent dans cet étroit espace. Ces pieux cénobites n'ont pas de nom sur la terre; leur nom est écrit dans le livre d'or de l'archange, au céleste royaume.

Les hauteurs couvertes d'oliviers qui dominent le côté septentrional du monastère, et qu'on appelle le *Mont des Olives,* appartiennent au couvent ; elles sont charmantes à parcourir ; parfois les religieux s'y promènent. Les olives ne sont point encore cueillies, quoique la saison soit déjà bien avancée. Le sol en est jonché ; ce sont des paysans du voisinage qui ont coutume de les ramasser ; pour prix de leur peine, il leur est permis d'en garder la moitié. Des eaux abondantes qui s'échappent sous terre abreuvent la Chartreuse, et servent à l'arrosement de son vaste jardin.

La plupart des chartreuses ont une physionomie austère, une sévérité d'aspect qui exprime le côté im-

posant et même terrible de notre foi. A la Chartreuse de Pise, tout repose l'âme, tout est doux, consolateur. Cette Chartreuse est une riante porte du paradis ; l'édifice est élégant et gracieux comme la nature qui l'environne. Nature et monument, tout semble y avoir été fait à l'image de la Vierge qui protége le monastère, à l'image de Marie, qui exprime dans notre religion tout l'idéal de la suavité.

LETTRE VII.

Les Français à Pise en 1405.

—

Pise, 4 janvier 1839.

J'ai lu dans le *Livre des faicts* du maréchal Boucicaut, plusieurs chapitres qui touchent à la situation politique de l'Italie au commencement du quinzième siècle. Gouverneur de Gênes au nom du roi de France (Charles VI), Boucicaut a dû naturellement beaucoup parler du peuple génois et de ses mœurs républicaines ; mais le maréchal a parlé aussi des nations voisines avec lesquelles il avait fréquemment des rapports, et du caractère général des Italiens de son temps. Ce

qui semble avoir le plus vivement frappé Boucicaut, ce sont les vieilles et profondes haines entre Guelfes et Gibelins [1]. « Les hommes, disent les Mémoires, y « sont ennemis mortels les uns contre les autres par « lygnaiges, et s'appellent les uns Guelphes, et les au- « tres Guibelins... *Tu es du lygnaige Guelphe, et je suis « du Guibelin; nos devanciers se haïrent : ainsi ferons « nous!* et pour cette cause seulement, et sans sçavoir « autre raison, s'entreoccient et meshaignent chascun « jour comme chiens, les fils comme feirent les pères ; « et ainsi d'hoir en hoir continue la meschanceté, ne « il n'est justice qui remedier y puisse. Et par cette « manière se destruisent entre eulx cité contre cité, « chastel contre autre, tout en un pays, et voisins « contre voisins. Et est dommage d'iceluy pays et « grand pitié, qui est un des meilleurs, plus gras, « et plus riches qui au monde soit, si paix étoit. »

Les mémoires de Boucicaut nous offrent un très-curieux récit d'une révolte à Pise en 1405, révolte qui amena l'intervention de la troupe française du maréchal gouverneur de Gênes, et qui aboutit à la chute des Pisans sous le joug des Florentins. Je vous

[1] « L'animosité entre ces deux factions, dit M. Delécluse, fut « singulièrement augmentée vers l'an 1200, par la rivalité de « Philippe de Souabe et d'Othon IV, tous deux compétiteurs pour « l'Empire. Le premier, descendant de l'ancienne maison de Wei- « bling, avait contre lui le pape, qui favorisait Othon, issu de la mai- « son des Welphes (ou Guelfes). De là vient que *Guelfe* et parti- « san du pape signifia la même chose dans la suite, comme « *Gibelins* fut le nom des partisans de l'empereur. » *Florence et ses vicissitudes*, tom. I, pag. 16.

donnerai dans un abrégé rapide la fleur de ce récit.

La ville de Pise et ses dépendances formaient une seigneurie appartenant alors à un certain messire Gabriel; celui-ci avait prêté foi et hommage au roi de France en la personne du gouverneur de Gênes. Or il arriva que les Pisans voulurent se débarrasser de messire Gabriel. « Ils le chassèrent, dit le *Livre des faicts*, « selon la générale coutume qui est au pays de delà, « de non eulx tenir longuement sous une seigneurie, « quand ils se trouvent les plus forts. » Messire Gabriel s'en alla demander au gouverneur de Gênes aide et protection. Avant de prendre les armes contre Pise, Boucicaut voulut essayer de soumettre la ville par des moyens de conciliation; il résolut de se rendre lui-même sur les lieux. Le maréchal choisit *Porto-Venere*, dans le voisinage de Pise, pour y ouvrir de pacifiques conférences. Quand les principaux de la ville furent réunis à *Porto-Venere*, Boucicaut leur reprocha de s'être révoltés contre leur seigneur, « qui « tant leur avoit esté et estoit bon et aimable. » Il les engagea à revenir à des sentiments meilleurs, ajoutant que le pardon suivrait leur prompte soumission. « En « ceste manière, disent les Mémoires, les prescha le « maréchal, et moult leur dist de belles parolles. » Les Pisans répondirent qu'ils ne voulaient plus de messire Gabriel, mais qu'ils avaient une grâce à demander au maréchal du roi de France, c'était de prendre Pise et tout le comté; ils lui obéiraient, disaient-ils, et lui porteraient loyauté, honneur et amour.

Boucicaut jugea que l'acceptation d'une offre semblable serait la violation des règles de la justice; « ce

« n'estoit mie l'usage françois d'user de tels tours, et « ne le feroit pour mourir. » Le gouverneur de Gênes pressa de nouveau les Pisans de revenir à leur seigneur, leur promettant, dans le besoin, aide et protection, tout comme si lui-même était leur maître. Ils déclarèrent que jamais messire Gabriel ne redeviendrait leur seigneur, et que, « tous se laisseroient destrancher. » Les Pisans disaient au maréchal que, puisque lui-même ne voulait pas être leur seigneur, il se rendît à Livourne; que là ils iraient à lui, et se donneraient au roi de France, comme avaient fait les Génois.

Quand le maréchal vit que, « par prière, ni sermon, ni belles paroles, » il ne pouvait pas ramener les Pisans à leur seigneur, il manda messire Gabriel, et le lui annonça, « ce dont messire Gabriel fut moult « dolent. » Le maréchal lui dit que le roi de France n'avait pas coutume de s'attribuer les terres et seigneuries de ses vassaux, féaux et sujets, et que, s'il voulait se démettre de sa seigneurie de Pise pour la transporter aux mains du roi, l'équivalent de ces terres lui serait rendu autre part. Cet arrangement réjouit beaucoup messire Gabriel.

Arrivés au rendez-vous de Livourne, les principaux de la ville de Pise annoncèrent à Boucicaut qu'ils ne se donneraient pas au roi de France, avant que le maréchal fût venu prendre possession du château de Pise, occupé encore par les gens de messire Gabriel. Boucicaut y consentit, et chargea messire Guillaume de Muillon d'aller s'établir dans la citadelle des Pisans. On envoya des vivres, des habillements pour la

troupe française, et deux mille écus en or pour les gens de messire Gabriel, afin qu'ils se tinssent pour contents et bien payés, et plus volontiers délivrassent la place. Cette petite expédition fut embarquée sur l'Arno; elle remonta la rivière jusqu'à Pise. De quels sentiments furent saisis nos Français, lorsqu'au lieu d'amis, ils ne trouvèrent là que des déloyaux et des traîtres! A peine les gens du maréchal eurent mis pied à terre, qu'ils se virent entourés et attaqués par plus de six mille Pisans. Tout le peuple de Pise accourut à grands cris, avec grande fureur, « disant « grandes villenies du roy de France, du maréchal, « et des François. » Ces *chiens enragés,* comme les appelle Boucicaut, donnèrent la mort à plusieurs Français; il y en eut plusieurs aussi qui, après avoir reçu des coups, furent entraînés en d'horribles cachots. Le peuple pilla les bateaux venus de Livourne; la bannière du roi de France fut traînée dans la boue, foulée aux pieds et livrée aux plus grossières insultes.

Après ces traitements iniques et ces horribles violences, les Pisans pensèrent que le maréchal pourrait bien les en punir; ils eurent donc l'idée d'envoyer tout de suite à Livourne une députation chargée de faire savoir à Boucicaut que ces désordres avaient été l'ouvrage du menu peuple, que les principaux de la ville n'y étaient pour rien, et que les Pisans étaient prêts à faire telle satisfaction et amende qu'il plairait au maréchal d'exiger. Les députés ajoutaient que l'intention de Pise était toujours de se donner à la France. Le maréchal pardonna sous cette condition que Pise se soumettrait au roi.

Mais les perfidies de ces démocrates des bords de l'Arno ne devaient pas se borner là. Que firent les Pisans ? Ils s'occupèrent d'assiéger la citadelle où venait d'entrer la troupe française. Cette citadelle était située, disant les Mémoires, à un des bouts de la ville, « comme faict le chastel de la Bastille Saint-Antoine à « Paris. » Le siége de ce château par les Pisans fut une succession d'actes odieux. « Chaque jour, disent les « Mémoires, à force d'engins, jetoient en la forteresse « plus de cent cacques pleins des ordures de la ville, « de poisons, de charognes pourries et de toutes pu- « naisies. » Les Pisans creusèrent des fossés pour séparer la citadelle de la ville, et pour isoler ainsi complétement les malheureux Français qui s'y trouvaient enfermés. De plus, ils faisaient sévèrement garder tous les passages, toutes les avenues du château, pour que le maréchal ne pût en recevoir aucune nouvelle.

Sur ces entrefaites, les Pisans envoyèrent proposer aux Florentins de choisir, dans le comté de Pise, quatre châteaux, et de les garder pour eux, s'ils voulaient venir les aider à s'emparer, à Livourne, du maréchal français et de messire Gabriel; les Florentins refusèrent. Durant le même temps, des députés de Pise allaient trouver le maréchal pour l'assurer de leur soumission et de la sincérité de leurs paroles; cette fois-ci, ils demandaient, pour condition de leur soumission, la remise entre leurs mains du château de Pise, du château de Livourne, et du château de *Librafatta* encore au pouvoir de messire Gabriel. « Que voulez-vous faire de la ci- « tadelle de Pise? leur dit le maréchal; et ils respondi- « rent : Nous la voulons raser par terre, et tenir les autres

« deux chasteaux en nos mains. — Quelle seigneurie, « dit le maréchal, aura doncques le roy sur vous, ni « quel pouvoir aurait-il de justicier les mauvais et de les « punir? — Nous ne voulons, ce dirent-ils, que il y « ait autre seigneurie fors que le nom d'en estre le sei- « gneur. — Peu de chose, ce dict le maréchal, serait « au roy celuy titre; mais donnez-vous-y comme ceux « de Gennes ont faict, ou ainsi que vous vous donnas- « tes à messire Girard de Plombin, duquel le duc de « Milan eust depuis la seigneurie et le tittre. » Les Pisans répondirent que « rien n'en feroient. »

Boucicaut comprit qu'il n'y avait au fond de ces négociations que tromperie ; cela avait duré vingt-deux jours. Messire Gabriel songea à vendre alors Pise et le comté aux Florentins. Le maréchal, essayant encore de faire entendre raison aux Pisans, leur envoya six Génois des plus notables, pour les prévenir que messire Gabriel allait les vendre aux Florentins leurs ennemis. Tandis que les députés génois parlementaient à Pise, le maréchal recevait des Florentins communication du projet conçu par les Pisans d'aller l'assiéger dans son château de Livourne; et le même jour Boucicaut apprenait enfin ce qui se passait dans la citadelle de Pise. Ces nouvelles furent un grand sujet d'affliction pour le maréchal; elles lui montrèrent toute l'étendue et toute la noirceur de la trahison des Pisans. La réponse qui fut faite aux députés génois mérite d'être citée : « De tout ce que vous requérez, leur di- « rent les Pisans, nous ne ferons rien, et ne nous en « parlez plus, mais faictes mieux ; ostez la seigneurie « (de Gênes) à vostre roy, et tenez Boucicaut et tous

« ses François, et vivez en république comme nous, « et soyons tous amis comme frères, vous et nous; et « vous ne serez que saiges. »

Messire Gabriel, voyant que les Pisans refusaient de tenir parole au roi de France, et sachant bien qu'ils ne voulaient plus de lui, reprit son projet de vendre Pise aux Florentins, c'est-à-dire de leur transporter tous ses droits à la seigneurie. Il fut convenu que les Florentins payeraient quatre cent mille florins. Toutefois les acheteurs demandaient que le maréchal Boucicaut tînt ce traité pour agréable. Le maréchal s'y refusa, disant à messire Gabriel que la seigneurie de Pise appartenait désormais au roi de France, et que déjà il lui en avait fait hommage. Il demanda et obtint communication du traité conclu entre messire Gabriel et les Florentins. Lorsque Boucicaut eut en main copie de ces pièces, il l'adressa aux Pisans, leur mandant que, malgré l'énormité de leurs torts envers la France, il avait pitié d'eux, et qu'il daignait leur donner connaissance de ce traité auquel il n'avait point encore voulu consentir; si les Pisans se soumettaient au roi, Boucicaut promettait de les délivrer de ces dangers et tribulations. Les Pisans repondirent « brief et court « que rien n'en feroient, et que plus on ne leur en « parlast. »

Boucicaut persistait toujours à ne pas vouloir souscrire à la vente de Pise; il répétait qu'il ferait plutôt la guerre aux Pisans pour les prendre de force. Les Florentins, qui dans ces négociations trouvaient une belle occasion de mettre la main sur la cité dont ils étaient les vieux ennemis, finirent par déclarer au

maréchal que, s'il donnait son consentemeut à la vente de Pise, ils deviendraient, eux Florentins, hommes et féaux du roi de France. Le maréchal trouva ce marché avantageux pour la France; elle y gagnait deux seigneuries au lieu d'une, celle de Florence et celle de Pise. En acceptant les propositions des Florentins, Boucicaut imposait plusieurs conditions dans l'intérêt de Gênes, et dans l'intérêt du pape Benoît XIII, reconnu par la France à l'époque de ce schisme de plusieurs années que termina l'élection de Martin V, au concile de Constance [1].

Toutes ces décisions furent soumises au roi de France, qui les approuva; elles furent confirmées par des lettres patentes adressées au maréchal et communiquées aux Florentins. Ceux-ci notifièrent alors aux Pisans le traité et la royale approbation de la vente de leur seigneurie, leur proposant l'alternative de la soumission ou de la guerre. Les Pisans répondirent qu'ils ne se donneraient à personne, et que les menaces de guerre ne les intimidaient point. Assiégés par les Florentins, ils se défendirent avec courage; le siége ou la guerre durait depuis un an, lorsqu'ils usèrent « de cautèles et malices, » pour avoir secours; ils écrivirent au roi de Naples, lui promettant de se donner à lui, s'il venait les délivrer des Florentins; le roi promit, mais ne put tenir parole. Les Pisans prolongèrent leur résistance

[1] En 1489, il y eut à Pise un concile que toute l'Église ne reconnut point, et qui, après avoir déposé Benoît XIII et Grégoire XIII, proclama pour souverain pontife Alexandre V; ce fut un antipape de plus.

pendant une année encore. A la fin, la famine était entrée dans leurs murailles, ce qui ne les empêchait pas de dire qu'ils aimaient mieux mourir ou se donner aux Sarrasins, plutôt que de se donner aux Florentins.

Les assiégés, pour gagner du temps, songèrent à s'offrir au duc de Bourgogne; l'acceptation du traité entre le roi de France et les Florentins obligeait de repousser toute proposition de ce genre. Le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans sollicitèrent auprès du roi la faveur de prendre Pise pour eux; le monarque eut la faiblesse de leur accorder ce qu'ils demandaient. On envoya l'ordre aux Florentins de ne plus attaquer les Pisans, et au maréchal, de porter secours aux assiégés. Les Mémoires de Boucicaut expriment longuement l'étonnement et la douleur du maréchal, qui répondit que « ce ne pouvoit-il pas faire, sauf son honneur. » Les Florentins ne tinrent aucun compte des ordres venus de France, et continuèrent la guerre; ils se moquaient des lettres du roi, et disaient « que c'estoit jeu « d'enfant d'octroyer et puis voulloir retollir, et que « ainsi n'iroit mie. » Les Florentins ne tardèrent pas à planter leur bannière sur les murs des Pisans, et c'est ainsi que cette révolution de Pise ne se termina point à la gloire de la France, qui d'abord avait pu parler en souveraine aux peuples des bords de l'Arno. « Et n'es- « toit pas grand honneur à la maison de France telle « variation, disent les Mémoires, comme d'aller contre « ce qui estoit promis et scellé. »

Quatre-vingt-huit ans plus tard, le jeune roi Charles VIII et sa troupe s'arrêtaient à Pise; la ville

était encore soumise au joug de Florence, et les Pisans, hommes et femmes, imploraient l'assistance du roi ; ils le suppliaient de les délivrer de la tyrannie des Florentins. Charles VIII écouta les prières des Pisans, « et le peuple, dit Comines, commença incontinent à « crier Noël, et vont au bout de leur pont de la rivière « d'Arne (qui est un beau pont), et jettent à terre un « grand lion qui estoit sur un grand pilier de marbre « qu'ils appeloient Major, représentant la seigneurie de « Florence, et l'emportèrent à la rivière, et firent faire « dessus le pilier un roy de France, une espée au poing, « qui tenoit sous le pied de son cheval ce Major qui « est un lion. » Le vieil historien ajoute que « depuis, « le roy des Romains y est entré, et que les Pisans ont « fait du roy comme ils ont fait du lion. » C'est en 1494 que Charles VIII, passant à Pise, avait permis aux habitants de cette ville de se révolter contre les Florentins ; mais cette liberté des Pisans ne fut autre chose qu'une émeute encouragée par la présence du roi de France. L'année suivante, Charles, se retrouvant à Pise, entendit de nouveau les gémissements de la population ; hommes et femmes priant « qu'ils ne fussent remis « soubs la tyrannie des Florentins, qui, à la vérité, les « traitoient fort mal, dit Comines. Ces paroles, ces « larmes, faisoient pitié à nos gens, poursuit le même « auteur, et oublièrent les promesses et serments que « le roi avoit faicts sur l'autel Saint-Jehan à Florence. » Charles VIII renvoya *vertueusement* les gentilshommes qui vinrent lui parler en faveur des Pisans, et « autre « chose n'en fut onques depuis. »

Ce que nous venons de rapporter des événements

accomplis, il y a quelques siècles, dans la ville où nous sommes, est comme un grand trait qui nous fait connaître le caractère de la vieille démocratie italienne. Cette démocratie avait sa politique particulière qui n'excluait ni la mauvaise foi ni même le crime; toutes les voies qui pouvaient conduire à l'indépendance étaient regardées comme bonnes. Cette politique, qui a multiplié les horreurs dans l'histoire des républiques italiennes, devait inspirer une bien grande surprise aux compagnons du maréchal Boucicaut; tous ces Français, avec leurs habitudes de loyauté et d'honneur, comprenaient difficilement tant d'astuce, si peu de souci pour les plus simples lois de l'équité. Nous devons ajouter que l'amour de l'indépendance donnait aux vieux Italiens une puissante énergie; les deux ans de résistance qui précédèrent la domination des Florentins, témoignent du courage opiniâtre des anciens Pisans. Lorsque nous voyons aujourd'hui la ville de Pise si calme, si muette, si indifférente, ce peuple se traînant comme une ombre dans ses murs où plus rien ne retentit, nous sentons que le temps a marché, et que l'âme des Pisans n'est plus la même.

LETTRE VIII.

De Pise à Florence. — Coup d'œil historique sur Florence.

—

Florence, 15 janvier 1839.

Je commencerai par vous confier une impression qu'ont pu partager tous ceux qui sont sortis de leur pays. L'enthousiasme n'est point un état naturel, et nous ne sommes pas à tout moment disposés à admirer. Lorsqu'on est tout à coup jeté seul au milieu d'une ville dont on sait à peine la langue, au milieu d'une ville où personne ne vous connaît, où personne ne vous aime, le premier sentiment qu'on éprouve est un vague ennui. Cette mélancolie d'esprit résiste à l'idée même des merveilles que renferme la ville où l'on se trouve; et d'ailleurs il y a dans les tristesses de l'intelligence une sorte d'impossibilité de s'arrêter sur les diverses choses qui ont coutume de frapper l'attention des hommes. Tant de figures indifférentes qui passent devant vous, un aussi profond isolement à travers la multitude et le bruit, tout ce mouvement dont rien ne répond à vos sentiments intérieurs, dont rien ne sau-

rait vous apporter une joie ou un espoir, tout cela, dis-je, entretient au fond de l'âme une indéfinissable peine; c'est alors qu'on songe à ce qu'il y a de doux, de consolateur, de vraiment divin dans le sourire d'un ami. J'ai donc senti, à mon arrivée à Florence, ce que j'avai sentis plus d'une fois quand je voyageais seul en Orient. Mais l'amertume de ces impressions ne dure pas longtemps, car des distractions nobles et puissantes vous attendent, vous sollicitent; il ne vous reste que le regret d'admirer, de penser et de jouir tout seul.

On compte seize lieues et demie de Pise à Florence; la route va de l'ouest à l'est. Nous laissons au nord les montagnes de Pise, ces montagnes aux cimes inégales qui plaisaient tant à Salvator Rosa, et dont il a souvent reproduit la forme dans ses paysages. La route suit la rive gauche de l'Arno, à des distances plus ou moins rapprochées; l'Arno est un vrai Méandre; ses flots capricieux trompent le regard; il se montre à vous, se cache, et puis reparaît pour vous échapper encore. Dante, au XVIe chant du *Purgatoire,* parle ainsi de l'Arno :

Per mezza Toscana si spazia
Un fiumicel che nasce in Falterona;
E cento miglia di corso nol sazia.

Le premier tiers du chemin s'étend à travers une vaste plaine dont l'aspect est absolument semblable aux environs de Pise; elle présente des champs de blé découpés en lignes régulières, et des vignes dont les longs branchages reposent sur des peupliers taillés

pour les soutenir. Le bourg de *Pont' ad Era* qu'on traverse, est ainsi nommé d'un pont en marbre de Carrare construit sur la petite rivière d'Era. Les collines succèdent ensuite au spectacle de la plaine; à droite, nous contemplons des hauteurs couvertes d'habitations, la belle colline où est assise la petite cité de *Montopoli*, et, au loin devant nous, *San Miniato* avec sa tour bâtie sur la pointe d'un mont. C'est surtout à gauche que la richesse et la grandeur du spectacle excitent l'attention; les hauteurs de *Santa Maria del monte*, la vallée où Castel-Franco vous apparaît aux bords de l'Arno; et, par-dessus ces perspectives, les Apennins avec leur neige éblouissante sous le soleil, voilà le tableau qui m'a particulièrement frappé en venant de Pise à Florence. Je n'ai fait que passer à Empoli, dont la population est assez considérable. Là se tint une assemblée fameuse dans l'histoire de la Toscane. Cette assemblée, composée surtout de Pisans, de Siennois et d'Arétins, proposa la destruction de Florence comme le moyen le plus sûr de faire triompher en Toscane le parti des Gibelins. Un seul homme protesta contre ce barbare projet; Farinata degli Uberti était gibelin, mais il aimait mieux sa patrie que son parti; il parla pour Florence, pour la ville où il était né, et ce fut grâce au patriotisme de Farinata que Florence resta debout. Dante l'accuse d'épicurisme, et le place dans son Enfer, mais il lui fait dire :

Ma fu' io sol, colà dove sofferto
Fu per ciascun di torre via Fiorenza,
Colui che la difesi a viso aperto.

(Xe CHANT.)

Avant de descendre dans la plaine qui porte le nom de *Sotto l'Arno*, et qui aboutit à Florence, on franchit les hauteurs de *Gonfolina*, dont l'aspect devient brusquement sévère; la route domine l'Arno, qui coule entre deux montagnes. Des bois de pins et quelques plantations d'oliviers forment la seule végétation de cette âpre nature. C'est dans les flancs de ces monts qu'on trouve la pierre appelée *pietra forte* qui a servi à la construction des plus beaux palais florentins, et dont on a fait aussi des dalles pour paver les rues de la capitale de la Toscane.

A mesure qu'on avance vers la cité, on trouve l'industrie des chapeaux de paille, cette industrie qui est une si grande ressource pour la Toscane. Dans tous les villages, autour de chaque habitation, on voit les femmes jeunes et vieilles, et jusqu'aux petites filles du plus bas âge avec des paquets de paille attachés à leur ceinture, tressant d'un doigt agile et comme sans y prendre garde, ces chapeaux si renommés. Dans le trajet de Pise à Florence, l'espace qui s'étend devant vous n'est jamais une solitude; partout des bourgades, partout des fermes et des *villas*. La population des champs m'a paru d'un remarquable type; j'ai rencontré en chemin plus de belles têtes d'hommes, plus de charmantes figures de femmes et de jeunes filles, que je n'en avais vu durant tout mon séjour à Pise, cette pauvre ville où la race semble s'être épuisée dans les glorieux travaux du passé; on est surtout frappé de la beauté des enfants, jouant aux bords de la route sous le soleil, ou assis par groupes sur le seuil de leurs rustiques demeures. Lorsque, vers la gauche,

j'ai vu les montagnes de Pistoie et de Prato, elles présentaient comme un magnifique incendie sous les splendeurs du couchant; puis tout ce vaste vêtement d'or est tombé peu à peu des montagnes; les naissantes ombres ont remplacé les riches teintes du soir, et la nuit couvrait Florence quand j'y suis entré par la porte *San Frediano*.

Avant de visiter Florence en détail, je suis sorti de la ville pour monter sur un des coteaux voisins d'où on peut la contempler en liberté. J'avais besoin d'embrasser du regard cette ville avec son dôme, ses églises, ses palais, sa vaste enceinte, la nature qui l'environne. A la vue de la cité célèbre qui était là devant moi, tout son passé si curieux, si agité, me revenait à l'esprit. Je me la représentais d'abord humblement assise dans cette vallée fleurie, vivant de la culture de ses champs, et surtout de son commerce avec Pise, puis s'agrandissant aux dépens de la vieille Fiésole qui longtemps l'avait dominée du haut de sa montagne, et enfin soumettant la cité son aînée, pour ne plus y laisser qu'une enceinte solitaire.

Les titres de gloire de Florence ne sont pas anciens; tous ces monuments, ces restes, ces souvenirs que nous interrogeons, ne portent point des dates bien reculées. Florence ne se montre pas dans l'immense révolution européenne qui, aux dernières années du onzième siècle, précipite vingt nations sous les bannières de la croix. Tandis que Pise, Gênes et Venise s'associaient à cette grande guerre de la civilisation contre la barbarie, Florence, trop faible pour aller courir les lointaines aventures, s'occupait sans bruit à prendre rang

parmi les importantes cités. Durant tout le temps des croisades, les Florentins ne firent rien pour Jérusalem; trop d'affaires, trop d'intérêts et de révolutions les retenaient chez eux. Une seule fois nous trouvons des Florentins dans les combats d'outre-mer, c'est au siége de Damiette en 1217. Florence fait son entrée proprement dite dans l'histoire vers la fin du douzième siècle, avec un gouvernement républicain qu'elle garda trois cents ans. Dans cet intervalle de temps, que d'événements se sont accomplis au milieu de l'enceinte qui s'étend là sous mes yeux! que de passions, d'activité, de génie! que d'efforts pour donner richesse, honneur, indépendance à la cité! Le travail était la grande loi de cette république; il fallait que chacun eût un état; les premières familles elles-mêmes se livraient au négoce. La population se partageait entre l'Église, le commerce, les arts et les sciences.

L'Arno voiturait à la mer la laine et la soie, qui formaient les deux principales branches du commerce des Florentins. Ceux-ci allaient dans la Grèce, la Syrie et l'Égypte, dans les Indes orientales, échangeant leurs marchandises contre les productions de ces lointains pays. Ils avaient une grande part dans l'exploitation des trésors d'Orient qui avaient enrichi les républiques maritimes de l'Italie. Le florin d'or était connu et préféré dans le monde entier. L'ambition florentine, trop à l'étroit dans l'enceinte de la cité, ne put laisser longtemps les régions voisines sans leur dicter des lois; Sienne et Volterra lui furent soumises; Prato et Pistoie, dont j'aperçois le territoire du côté du couchant, au pied des montagnes, plusieurs autres places des alen-

tours subirent la domination des Florentins. Leur crédit était partout, leur nom se mêlait à tous les événements de l'Europe. A l'époque du fameux jubilé de 1229, il se rencontre à Rome douze ambassadeurs florentins chargés de représenter, auprès de Boniface VIII, douze souverains différents. Dans les premières années du quinzième siècle, Pise elle-même, cette fière république qui avait rempli la terre de son nom, incline la tête devant la cité qu'elle avait vue grandir contre elle, et subit l'affront du lion florentin debout dans ses murs! Puis Florence achète aux Génois la ville de Livourne au prix de cent mille florins d'or. C'est à cette époque qu'elle atteint son plus haut point de richesse et de grandeur, et que les fleurs de lis de son écusson républicain resplendissent du plus vif éclat.

Il n'était pas donné à cette république d'aller plus loin, ni de durer plus longtemps; elle s'efface peu à peu devant le pouvoir naissant des Médicis, jusqu'à ce qu'elle succombe tout à fait en 1531, où Florence se défendit comme se serait défendue Lacédémone. Cette héroïque résistance était naturelle, et nous la comprenons sans peine : Florence combattait pour son passé, pour ses souvenirs, pour ses vieilles lois, et c'est toujours un beau spectacle que celui d'un peuple entier armé pour soutenir l'œuvre des aïeux. Devenue monarchique, la cité ne fit cependant point divorce avec la gloire. En perdant la forme républicaine, on ne perdit point les nobles traditions; Florence, qui a toujours aimé les grandes choses, pouvait se consoler en se voyant l'objet des admirations de la terre comme temple des arts. Si des violences, des souvenirs péni-

bles se mêlent à l'histoire de l'établissement des Médicis, si la législation des nouveaux maîtres n'eut pas toujours un caractère de paternité, l'esprit se repose sur les destins meilleurs que les successeurs des Médicis ont donnés aux populations des bords de l'Arno.

Tout à l'heure nous avons vu la république florentine marchant rapidement à la richesse, à la puissance, à la gloire. Comment d'aussi belles destinées ont-elles pu s'accomplir au milieu des agitations, des guerres civiles qui ont plus ou moins déchiré la république pendant les trois siècles de sa durée? Cette ville de Florence, si calme, si étrangère aux disputes qui troublent aujourd'hui le monde, était entrée violemment dans les grandes querelles du sacerdoce et de l'empire; elle s'était partagée en Guelfes et en Gibelins, et toutefois la faction guelfe y dominait, par la raison toute simple que Pise, la cité rivale, avait pris parti pour les empereurs. En passant à Empoli, nous nous sommes ressouvenus que ces fatales discordes avaient failli aboutir à la destruction de Florence. Le premier besoin, la première condition pour le développement de la prospérité des Florentins était l'unité dans les opinions et les vœux. Tant de sentiments divers, tant de haines profondes, les mésintelligences passionnées entre les grandes familles, l'abîme qui séparait les citoyens d'une même commune, tout cela était de nature à paralyser ou à briser, tout cela devait arrêter l'essor de la métropole républicaine. Florence, malgré les guerres civiles, est devenue au moyen âge une des plus riches cités du monde, et nous trouvons ici la preuve de tout ce qu'il y avait en elle de vigueur et de génie. Mais ce

qu'a pu faire Florence livrée aux factions, nous donne la mesure de ce qu'elle aurait pu accomplir en marchant sous la loi féconde de l'unité. Qui sait l'éclat, les conquêtes, la grandeur qu'elle eût gagnés; qui sait l'avenir qu'elle aurait eu, si elle avait présenté l'image de la famille vouée sans cesse aux mêmes soins, aux mêmes intérêts, aux mêmes ambitions, si la couleur du lis n'avait jamais changé sur les armes de la commune florentine!

Sur la liste des proscrits de ces guerres civiles, on lit des noms connus de la gloire. En 1301, le père de Pétrarque et Dante étaient au nombre des Gibelins de Florence, chassés de leur ville natale, chassés de ces vallées, de ces collines que je contemple en ce moment. Quels sentiments amers, quelles sombres pensées le chantre de la *Divine Comédie* devait rouler en son âme lorsqu'on le jetait dans le chemin de l'exil, et que, témoignage vivant du malheur des discordes publiques, il se trouvait poursuivi par ses frères de la cité! Le décret qui le bannissait de ses foyers le surprit à Rome, remplissant auprès de Boniface VIII une mission de concorde et de paix de la part de ses concitoyens. Mais, tandis qu'il parlait d'union, les passions bouillonnaient encore dans sa patrie. Venu à Sienne, Dante connut toute la vérité, toute l'étendue de son malheur; les tristesses de la vie errante allaient commencer pour lui. Plusieurs fois, il écrivit à Florence pour que les portes de la cité lui fussent ouvertes. « O mon peuple, que t'ai-je fait? » disait-il dans une lettre adressée au peuple florentin. Inutiles prières! Voilà l'Homère de l'Italie traînant ses jours à travers

la Toscane, la Lombardie, la Romagne, jusqu'à ce qu'enfin sa course de proscrit s'achève dans la tombe à Ravenne !

La liste des exilés de 1301 avait été dressée, pour ainsi dire, sous les yeux de Charles de Valois, appelé à Florence par le souverain pontife, afin d'y contenir les partis. Dante, le gibelin passionné, n'était pas homme à laisser un tel souvenir sans vengeance : il a rendu sa haine immortelle, en plaçant dans son poëme une satire grossière contre le chef de la troisième race de nos rois. On s'explique les vers injurieux sur l'origine de Hugues Capet, écrits par le poëte qui croyait pouvoir accuser de son bannissement un prince français. Ce qu'on s'expliquerait moins facilement, c'est l'esprit qui a porté des historiens modernes de notre nation à enregistrer, comme un précieux document, les invectives d'un malheureux proscrit.

J'exprimais, plus haut, ma surprise de voir la prospérité de la république florentine se développer malgré d'incessantes agitations. On pourrait se demander aussi comment les arts, qu'on a toujours appelés les fruits de la paix, ont pu jeter tant d'éclat à travers ces époques si fréquemment orageuses, comment ont pu s'élever tous les monuments que je vois là ! En contemplant la cathédrale de Sainte-Marie *del fiore,* avec sa coupole plus haute que la coupole de Saint-Pierre, avec son campanile d'une beauté si parfaite, et son riche baptistère dont les étonnantes portes mériteraient, selon Michel-Ange, d'être les portes du ciel ; en contemplant cette multitude d'églises, ces palais d'une magnificence sévère ; en songeant au nombre infini de

beaux ouvrages enfantés dans la cité des Florentins, on a de la peine à croire que presque tout cela appartienne aux vieilles époques de la république, et vous penseriez qu'il a fallu une éternité de paix pour accomplir tant de choses. Si on veut se rendre compte de cette quantité d'œuvres remarquables, on doit reconnaître que la Toscane fut longtemps le pays privilégié de l'intelligence, la contrée où les hommes s'élevaient d'eux-mêmes à tout ce qu'il y a de grand et de beau; on doit reconnaître que ce vieux pays de l'Étrurie avait reçu le génie des arts en manière d'instinct naturel; que c'était là comme un magnifique et inévitable destin dont rien ne pouvait le détourner. En d'autres contrées, il faut de tranquilles loisirs, une sécurité douce et l'encouragement des pouvoirs, pour que, sous la main de l'artiste, le bloc de marbre ou de bronze devienne un dieu ou un héros, pour que la toile, la pierre ou le bois s'animent par de vivantes images, pour que les temples et les palais montent dans les airs : ici le peuple était le maître, et le peuple était artiste; il concevait, exécutait, et cela allait tout seul comme les choses d'inspiration libre et rapide.

Ainsi je rappelais, comme dans une vision fugitive, le passé de Florence, pendant que je parcourais de l'œil l'étendue de la cité. J'ai voulu que ma première lettre, datée du pays des Florentins, vous retraçât une image des temps évanouis : il n'est pas inutile de donner d'abord un nom à ce qu'on voit, comme on lit l'inscription d'un monument ou l'épitaphe d'un tombeau. Le passé de ce pays offre d'ailleurs de bien curieux spectacles, des tableaux bien dramatiques, un

éclatant et long témoignage de ce que peuvent l'activité, la force, l'intelligence; il nous montre, dans l'espace de quelques siècles, les plus surprenantes variations de la fortune. M. Thiers s'occupe, dit-on, d'une *Histoire de Florence;* c'est là un noble sujet pour tous les écrivains, mais c'est un sujet fort heureux pour M. Thiers, qui, en racontant les œuvres de la Commune florentine, pourra tout à son aise admirer le beau côté des gouvernements républicains. J.-J. Rousseau nous apprend quelque part qu'il a eu bien envie d'écrire l'histoire de Côme de Médicis, ou Côme l'Ancien, qui fut surnommé, par décret public, *père de la patrie.* « C'était un simple particulier, dit Rousseau, « qui est devenu le souverain de ses concitoyens, en « les rendant plus heureux. Il ne s'est élevé et main« tenu que par des bienfaits. »

Dans les prochaines lettres, nous parcourrons Florence, tour à tour saluant les œuvres du génie, observant les institutions et les mœurs, et toujours étudiant l'homme dans les divers souvenirs et les révolutions diverses qui s'offrent ici à la pensée du voyageur.

LETTRE IX.

La place du grand-duc et le vieux palais. — Savonarole. La galerie de Florence.

---

18 janvier 1839.

Il y a quelque courage d'esprit à parler au public d'autres choses que de ce qui l'occupe si vivement aujourd'hui. Comment espérer gagner son attention avec des questions d'histoire, de mœurs ou d'art, lorsque les questions les plus ardentes, les plus passionnées, viennent le saisir chaque matin et solliciter violemment tout son intérêt? Comment demander à un lecteur de vous suivre dans un pèlerinage pacifique, de s'arrêter devant un monument ou un paysage, de s'enquérir avec vous d'un peuple et de ses souvenirs, de s'associer à vos impressions, à vos sentiments, à vos jugements, lorsque cent journaux font trembler le sol sous ses pieds? Soi-même, on se sent médiocrement porté à ces considérations, à ces pensées qui n'ont rien de commun avec ce qui se passe; car, après out, on est de son pays, et les misères de la France

nous touchent. Nous gémissons de voir notre nation soumise aux incertitudes de cette vie d'un jour, qui ne devrait jamais être la vie d'un puissant empire, condamnée à la désolante monotonie de la platitude, condamnée à n'avoir pour conducteur que le mensonge, pour destinée que l'impuissance, le doute et l'agitation. Nous gémissons de voir les ennemis de la France battre des mains, siffler et secouer la tête; notre chute morale est grande dans le monde; ceux du dehors qui contemplent notre patrie, demandent si c'est bien là cette nation si glorieuse, si belle, et si terrible dans sa beauté! En continuant cette correspondance, nous chercherons des distractions pour nous-mêmes; et le sentiment qui nous soutient le plus, c'est l'espoir de faire oublier un moment à nos amis les misères contemporaines.

Mon projet n'est pas de décrire tous les palais, toutes les églises, tous les objets d'art, toutes les curiosités que renferme la ville de Florence; une description complète demanderait qu'on entassât les volumes, et je n'ai ni assez de temps ni assez de patience pour une telle œuvre. D'ailleurs ce travail est fait; tout cela est dans les livres, d'une façon plus ou moins complète, plus ou moins élégante. Les artistes, les antiquaires, les littérateurs des divers pays de l'Europe ont contribué à cette vaste besogne; la Toscane savante n'est pas restée en arrière, elle a noblement fait connaître les trésors qu'elle garde. Les jours de l'homme sont trop fugitifs, trop précieux pour qu'on se traîne dans les répétitions inutiles, pour qu'on s'arrête dans le cercle des mêmes œuvres. Nous vou-

drions donc ici trouver un côté des choses, toucher à des faits, à des observations, à des points de vue qui n'appartinssent pas aux lieux communs.

Une austérité imposante forme le caractère général des vieux palais florentins; cette sévère physionomie provient de la sombre couleur, de la grande dimension et de la solidité des pierres qui ont servi à leur construction. Le Palais-Vieux (*Palazzo Vecchio*), aujourd'hui la résidence des ministres de la guerre et des finances, autrefois le palais de la seigneurie de Florence, présente, avec ses neuf écussons historiques, ses créneaux et la tour hardie dont il est surmonté, un mélange de légèreté et d'élégance qui lui donne un aspect tout particulier. Cet édifice, élevé en 1298 par l'architecte Arnolphe di Lapo, rappelle, dans son irrégularité, un souvenir des guerres civiles. On sait que l'emplacement de la maison gibeline des Uberti, renversée en un jour de fureur, avait été regardé par le peuple comme un lieu maudit; il fut interdit à l'architecte d'étendre sur cet espace la demeure du gouvernement de la cité. Des traits pareils nous donnent, mieux que tous les discours, la mesure des passions de cette époque. On s'arrête avec admiration devant le superbe portique d'Orgagna, construit en 1355; les plus fameux monuments de l'Orient n'offrent pas un portique plus beau; on dirait une œuvre magnifique du génie grec transportée par enchantement à Florence, des pays de l'Attique ou de l'Asie Mineure.

Après le *Palazzo Vecchio* et la *Loggia dei Lanzi*, il faut indiquer les ouvrages d'art qui ornent la place du

Grand-Duc : sous le portique, des statues antiques de vestales, la Judith de Donatello, le Persée de Benvenuto Cellini, l'Enlèvement des Sabines de Jean Bologne, les deux lions de l'entrée de la Loggia, apportés, ainsi que les six vestales, de la *villa Medicis;* à la porte du *Palazzo Vecchio,* le David de Michel-Ange, Hercule assommant Cacus, de Baccio Bandinelli; puis la fontaine d'Ammanati, le lion de Donatello et la statue équestre de Côme Ier, de Jean Bologne.

Voilà ce qu'on trouve sur la place du Grand-Duc, et chacune de ces choses mériterait une page d'histoire, ou pourrait donner lieu à une dissertation. Le *David* est le premier ouvrage de Michel-Ange que j'aie vu; c'est par là que j'ai fait connaissance avec son génie. Cette statue, une des œuvres de la jeunesse de ce grand artiste, vous frappe tout d'abord par une légèreté vivante, par la noblesse et la beauté des formes; tout l'avenir du maître se révèle dans cette création du jeune homme; c'est l'antiquité grecque qui respire là devant vous, et vous vous demandez comment, au quinzième siècle, le jeune Buonarroti a pu trouver ce céleste secret. J'oserai pourtant faire un reproche à cette statue, c'est de porter le nom de David, c'est de vouloir nous représenter le vainqueur de Goliath. Cette statue sera, si vous voulez, une belle étude du nu, un Apollon colossal, mais elle n'a rien de commun, comme allure, comme caractère, comme expression, avec le pâtre enfant qui laisse ses brebis au milieu des collines de Bethléem, pour aller frapper le géant philistin.

Chacun connaît l'histoire du Persée de Benvenuto

Cellini ; on s'est donné, l'an dernier, beaucoup de peine pour faire avec ce curieux sujet un assez pauvre opéra. Les formes de Persée sont belles, mais la figure manque d'animation. La première ébauche du Persée, en cire noire, conservée dans le cabinet des bronzes modernes, à la galerie, a bien plus de physionomie. Les quatre petites figures du piédestal de Persée sont quatre chefs-d'œuvre. La Judith de Donatello n'a ni grandeur ni vérité. Le cheval qui porte Côme Ier est trop gros ; l'image du duc vaut mieux que le coursier. Le Neptune debout au milieu de la fontaine, et surtout les tritons et les divinités marines, en bronze, sont d'un fort remarquable travail.

Je devais vous dire un mot de tous ces ouvrages d'art, sous peine de passer pour un barbare. Beaucoup de gens ont vu cela, beaucoup de gens en ont parlé, ce n'est pas une raison, cependant, pour traverser la place du Grand-Duc les yeux fermés. D'autres souvenirs que ceux de Michel-Ange, de Cellini et de Jean Bologne, me revenaient sur cette place ; je songeais à Savonarole, à ce célèbre tribun sous la robe de saint Dominique, qui fut brûlé là, du côté où plus tard a été élevée la statue équestre de Côme Ier.

Savonarole est une remarquable figure historique, placée jusqu'ici entre les malédictions et les louanges excessives des deux partis extrêmes. Ce frère Jérôme eut une puissante influence dans les dernières années du quinzième siècle. Sa vie austère, sa parole éloquente, parfois entrecoupée de sanglots, frappait, remuait la multitude. Il se donnait pour l'interprète des volontés du ciel. Dans ses prédications fougueuses, il

appuyait ses doctrines de toute l'autorité de la religion, et mêlait le nom de Jésus-Christ à ses harangues démocratiques. En prenant le ton inspiré des prophètes, en enveloppant son langage des formes évangéliques, Savonarole agissait violemment sur l'imagination populaire, à peu près comme a essayé de le faire de nos jours, la plume à la main, l'auteur des *Paroles d'un Croyant*. Pour peu qu'on ait du talent, on arrive facilement à l'éloquence par le moyen de ces imitations bibliques, et le tribun d'église est sûr de produire de l'effet, surtout à l'époque où le sentiment religieux est vivace dans le cœur des peuples. Savonarole parvint à se trouver comme le maître des esprits à Florence; il renversa ce qu'il y avait d'aristocratie dans la république, et, sous son inspiration, le gouvernement populaire s'établit dans toute sa plénitude. J'ai vu au *Palazzo Vecchio* la salle que Savonarole fit construire pour recevoir le Conseil-Général du peuple, composé de mille, et même de quinze cents citoyens. La construction de cette salle, œuvre ardente de l'enthousiasme, avait été rapide, et l'apôtre aurait bien voulu faire croire que les anges y avaient mis la main. C'est là que, trente-deux ans après la mort de Savonarole, à l'époque du fameux siége de Florence par les Impériaux, un dominicain fanatique donnait, en présence du peuple, une croix au gonfalonier de la cité, pour repousser, sous cet étendard, les ennemis de la vieille liberté florentine.

Une de mes surprises en pensant à Savonarole, c'est que, dans une ville comme Florence, le fougueux dominicain ait pu réussir à faire accepter ses ana-

thèmes lancés contre la littérature et les arts, sous prétexte que les livres et les tableaux ou les statues attachaient trop l'homme aux choses de la terre, et l'éloignaient de Dieu. En 1497, des livres latins et italiens, des objets d'art mêlés à des ornements de luxe, furent entassés sur la place du Vieux-Palais, et livrés aux flammes, au bruit des cantiques et des trompettes ; ce furent des enfants qui, s'étant rendus pieusement et en procession au lieu désigné, mirent le feu au précieux bûcher. L'année suivante, une autre pyramide plus considérable que la première, formée de bustes, de statues, de tableaux et d'ouvrages de littérature, s'embrasa sous les yeux du dominicain réformateur et d'une multitude fanatisée qui battait des mains; ce jour-là, un manuscrit de Pétrarque enrichi de miniatures fut au nombre des trophées dévorés par les flammes. Les Huns et les Goths n'auraient pas mieux fait que le zélé prédicateur florentin.

Ce qui perdit Savonarole, ou du moins ce qui hâta sa perte, ce furent les animosités du clergé, qu'il avait quelquefois attaqué; et malheureusement il faut convenir que le sanctuaire alors n'offrait pas le modèle de toutes les vertus; de plus, la Providence avait permis que le gouvernement suprême de l'Église tombât dans des mains qui n'étaient point saintes : Alexandre VI occupait la chaire pontificale. Savonarole, exprimant des vœux de régénération, des idées de réforme, nous apparaît comme le précurseur de Luther. Il avait donc soulevé contre lui, d'un côté, le souverain pontife, de l'autre le parti des princes, le parti de Médicis ; mais le peuple de Florence, enthousiasmé par ses discours, lui

restait vivement dévoué. Le zèle imprudent d'un de ses disciples, frère Dominique de Pescia, amena pour Savonarole une occasion funeste : frère Dominique demandait à passer à travers les flammes d'un bûcher pour prouver à la face du ciel la vérité de la mission de Savonarole; celui-ci redoutait une pareille épreuve, et engageait le trop fervent disciple à ne pas tenter Dieu. Un bûcher est dressé sur cette place du Grand-Duc, le 17 avril 1498 : une immense multitude accourt pour voir le spectacle; à côté du frère Dominique figurait un religieux appartenant à un ordre rival, l'ordre des franciscains, prêt à braver le feu pour attester le mensonge des discours de Savonarole. Le prédicateur, peu sûr de lui-même, faisait tout ce qu'il pouvait afin de retarder cette terrible épreuve, lorsqu'une abondante pluie vint à son secours, et fit remettre le spectacle. Toutefois le peuple désappointé prêta facilement l'oreille à des accusations contre Savonarole; on le traita d'imposteur, on lui fit un procès où les règles de la justice furent assez peu observées, selon la coutume des partis en pareil cas; le malheureux prophète fut brûlé avec deux de ses disciples, le 23 mai de la même année, sur cette même place où trente-trois jours auparavant un bûcher avait été dressé pour décider de la vérité de son apostolat. Il y eut des gens qui placèrent Savonarole sur la liste des martyrs; sa mémoire fut pieusement gardée par l'ordre des dominicains, qui garda aussi ses doctrines démocratiques. Pendant deux siècles et demi, le matin du 23 mai, on trouvait des fleurs sur le lieu du supplice de Savonarole, hommage religieux rendu à son souve-

nir ! J'ai su que la famille de Florence qui la dernière a jeté furtivement les fleurs républicaines du 23 mai, est la famille Mormi. Ainsi, lorsque le temps a effacé les passions, lorsqu'un parti n'existe plus, il se rencontre encore des foyers où les révolutions n'ont rien changé, et qui conservent les affections, les regrets et même les erreurs du passé.

La première fois que je suis monté à la Galerie, j'ai porté tout de suite mes pas vers la Tribune, véritable sanctuaire où sont rassemblés de précieux chefs-d'œuvre, et j'y suis resté plusieurs heures en contemplation ; ce jour-là je ne pouvais m'arracher aux merveilleux ouvrages de la Tribune pour aller chercher, dans le reste de la galerie, d'autres objets d'admiration. Là sont confondues les inspirations les plus diverses, les siècles, les sujets, les sentiments ; là les temps modernes figurent à côté des temps antiques, les choses les plus saintes à côté des plus profanes. Le même espace renferme des Vénus et des Saintes Familles, la Fornarina et le pape Jules II, la tête de saint Jean-Baptiste tranchée par la fantaisie d'une danseuse et le Sommeil d'Endymion, un Christ couronné d'épines et une Sibylle, etc., etc. Ce ne sont point les convenances ni les similitudes, c'est le génie qui a donné le droit d'entrée sous cette voûte élevée par Michel-Ange, dans cette enceinte où l'habile distribution d'une douce lumière fait valoir chaque objet, et vous invite en quelque sorte au pieux recueillement de l'admiration. Que n'a-t-on pas dit de la Vénus de Médicis, et que n'en dira-t-on pas encore dans la suite des âges, tant que cette création charmante sera de-

bout! Mais les formes de la louange seront épuisées, avant que la parole ait pu parvenir à exprimer tout ce qu'il y a d'élégance, de séduction, de pudeur dans cette œuvre du ciseau grec. Le marbre disparaît, pour ainsi dire, sous la perfection vivante des formes; la femme vous apparaît dans son type idéal, et la Vénus de Médicis, comme la Vénus du temple de Gnide, si elle ne marche pas, c'est que, selon l'expression du poëte, la majesté divine la condamne à l'immobilité. La conservation de cette œuvre si délicate, depuis plus de deux mille ans, et à travers tant de révolutions dans le monde, étonne l'esprit. Une providence, qu'on pourrait appeler la providence du génie, a sauvé de la destruction les plus fragiles et les plus parfaits ouvrages de sculpture antique, comme elle a sauvé de l'ignorance barbare les poëmes d'Homère et de Virgile, les monuments littéraires des anciens âges.

Les statues du petit Apollon (*Apollino*), du Faune, des Lutteurs et du Rémouleur, forment comme le cortége de la Vénus de Médicis; on trouve là vraiment une représentation de l'art ancien dans son caractère le plus admirable. Le petit Apollon de Florence est la réalisation du beau gracieux, comme l'Apollon du Belvédère est la réalisation du beau sublime. La gaieté du Faune jouant des cymbales et pressant du pied droit le *crepezia* d'où s'échappent des sons, est d'une animation prodigieuse. Le Rémouleur, dont vous avez une copie au jardin des Tuileries, cette figure, que maintenant on sait être le Scythe chargé d'écorcher Marsyas, passe pour un incomparable monument d'expression. Et, enfin, le groupe des Lutteurs a été jugé

par beaucoup de connaisseurs comme le plus surprenant travail de sculpture. On ne sait rien de positif sur les auteurs de ces beaux ouvrages; on a prononcé différents noms par conjectures, mais aucun nom ne peut être inscrit sur le piédestal de ces statues avec une entière vérité. Le nom de ces maîtres a fait naufrage dans la route à travers les siècles; ces grands hommes ont vécu dans la mémoire des peuples moins longtemps que leurs œuvres : la gloire les a délaissés en chemin.

En vous parlant de la Tribune, je ne puis vous entretenir en détail des deux belles Vénus du Titien, dont l'une surtout, celle qui tient des fleurs, est véritablement vivante et d'une inexprimable volupté; de la magnifique Épiphanie d'Albert Durer, du portrait du cardinal Agucchi, par Dominiquin, du tableau de Notre-Dame entourée de saint François et de saint Jean l'Évangéliste, le chef-d'œuvre d'André del Sarto; de la Bacchante d'Annibal Carrache; du Saint Jérôme, de Joseph de Ribera; d'une curieuse et importante peinture de Michel-Ange, représentant Marie à genoux, qui donne par-dessus son épaule l'enfant Jésus à saint Joseph; de divers tableaux de Corrège, de frà Bartolomeo, de Bernardino Luini, de Jules Romain. Je veux même me borner à vous indiquer le jeune Saint Jean dans le désert, par Raphaël, et son portrait de Jules II, si admirable de coloris, et cette Fornarina, dont la tête est d'une si séduisante expression. En présence des deux Saintes Familles de Raphaël, qu'on trouve dans la Tribune, j'ai entendu quelquefois discuter pour savoir auquel de ces deux

tableaux il fallait donner la palme. L'un de ces tableaux représente Marie tenant de la main gauche un livre ouvert, et l'enfant Jésus tourné vers saint Jean-Baptiste, enfant comme lui, qui tient à la main un chardonneret. L'autre représente la Vierge assise; Jésus enfant l'embrasse; Jean-Baptiste enfant est auprès de Jésus. Les deux tableaux sont admirables; mais, s'il m'était permis de donner ici mon avis, je dirais que j'aime mieux le premier, et voici pourquoi :

Dans le premier tableau, Marie se montre avec une noblesse naïve, une simplicité calme et sublime ; elle semble comme recueillie dans son destin de mère de Dieu, recueillie aussi dans la contemplation de l'avenir de son fils, sauveur du monde; l'expression de Jésus annonce le Dieu sous les traits de l'enfant; le rayon divin s'échappe de son regard. Dans le second tableau, c'est une scène gracieuse, un groupe plein de naturel et de pureté; mais Marie n'apparaît là que comme une charmante mère, une jeune mère de la vie ordinaire; cette Marie-là n'a pas vu face à face l'ange de la Visitation, et n'a pas chanté le cantique où l'humble servante du Seigneur est élevée au rang céleste, où la Vierge galiléenne entend, dans le lointain des siècles, les bénédictions, les cris d'amour des générations futures. Quant à la figure de Jésus dans le second tableau, cette figure est simplement celle d'un enfant; le Dieu ne s'y montre point. Telles sont, en peu de mots, les raisons de ma préférence : le premier tableau me semble empreint de la vérité chrétienne beaucoup plus que le second; il me semble plus évangélique, plus inspiré, plus divin.

Les salles et les cabinets nombreux qui composent ce qu'on appelle la Galerie de Florence, vous présentent les divers âges, les divers caractères de la peinture et de la sculpture dans le monde; on peut s'y instruire à la fois dans les arts, dans l'histoire, et dans l'étude des mœurs. Avec quel intérêt on parcourt les corridors des bustes, des statues et des sarcophages, les salles des *inscriptions* et du *barroccio,* la collection des portraits des peintres, les cabinets des bronzes modernes et des bronzes antiques, le cabinet des *gemmes*, les salles des écoles vénitienne, flamande, hollandaise! Les voyageurs de notre nation ne peuvent pas, avec la meilleure volonté du monde, éprouver des sentiments d'orgueil en visitant la salle qui porte le nom d'*école française*. Elle est bien pauvre, et devient même quelque peu ridicule par le voisinage des grandes *écoles* dont elle est entourée. L'étranger qui passe à Florence, pourrait prendre une triste idée de notre génie dans les arts. Nous valons certes mieux que nos œuvres exposées aux ricanements des amateurs dans la cité des Florentins, et puisqu'on a ouvert à Versailles un vaste asile où nos pauvretés en ce genre ont trouvé place à côté de nos richesses, il serait bien à désirer que notre défroque de Florence fût envoyée à notre musée appelé national. La galerie de Florence y perdrait peu, et l'honneur de la France y gagnerait beaucoup; sauf quelques ouvrages de Nicolas Poussin et de Joseph Vernet dans la salle française, sauf le charmant portrait de madame Vigée Lebrun, peint par elle, et placé dans la collection des portraits des peintres, nous n'avons

rien ou presque rien à admirer de nos œuvres d'art dans la ville natale des Allori, de Bandinelli, de Carlo Dolci, de Léonard, de Masaccio et de Michel-Ange.

J'ai dû me résoudre à prononcer à peine le nom de ces salles et de ces cabinets, où s'offrent à nous tant de choses à étudier, tant de choses à admirer! mais il faut se condamner à des indications, à des appréciations rapides, quand on se trouve sur un chemin où tout le monde a passé; et d'ailleurs il est si difficile d'intéresser un lecteur en lui parlant d'objets qu'il ne voit pas! Si les descriptions n'étaient pas impuissantes, vous seriez entré avec moi dans la salle de Niobé, fille de Tantale, et femme d'Amphion. Homère nous raconte qu'elle s'était trop glorifiée de ses douze beaux enfants, et que, dans son orgueil, elle avait même regardé avec mépris Latone sa sœur, moins heureuse. La vengeance arriva; les fils et les filles de Niobé périrent sous les coups des deux enfants de Latone. J'ai vu, aux environs de Smyrne, le mont Sypile, ce mont où l'antiquité avait cru reconnaître l'image de Niobé changée en rocher. Ce groupe si fameux de Niobé et de sa famille exprime, dans toutes leurs variétés possibles, la terreur et le désespoir. La statue de Niobé est la plus admirable de toutes, elle a autour des genoux la plus jeune de ses filles qui, en son effroi, n'a pas cherché d'autre refuge. Niobé, qui souffre bien plus pour ses enfants que pour elle, nous montre les douleurs maternelles dans ce qu'elles ont de plus violent, de plus profond et de plus vrai. On dirait que le ciseau de l'artiste a déta-

ché du mont Sypile l'image de Niobé pétrifiée, et qu'il lui a rendu la vie pour la livrer une seconde fois à toutes ses angoisses de mère, à tout son malheur.

LETTRE X.

Le palais Pitti. — Le Dôme, le Campanile et le Baptistère de Florence.

Janvier 1839.

Ces masses noires et immobiles, curieux monuments de la vieille architecture toscane, le palais Strozzi, le palais Capponi, le palais Riccardi, frappent vivement le voyageur ; c'est le roc inébranlable, c'est la montagne au pied de laquelle passent les siècles. Les riches bourgeois florentins sont faits pour leurs demeures, comme les Pharaons pour leurs tombeaux : ces monuments paraissent avoir été taillés pour l'éternité. Il faut remarquer aussi que les fréquents orages politiques obligeaient les premiers citoyens, souvent chefs de parti, à se bâtir des habitations qui pussent résister aux attaques. Ces grands palais, semblables à des châteaux forts, nous représentent une époque où les factions veillaient

toujours, où la sécurité parfaite n'existait point. La plus remarquable de ces vieilles demeures florentines est le palais Pitti, qui date de la première moitié du quinzième siècle. On se demande comment il a été au pouvoir d'un simple bourgeois de construire cet imposant colosse de pierre, qui, placé sur un terrain élevé, semble exercer autour de lui une sévère domination. Vous diriez une redoutable citadelle, un inexpugnable asile où l'autorité réside avec son autorité la plus sombre. Lucca Pitti, devenu, par la mort de Côme, le premier citoyen de Florence, s'était mis à la tête d'une faction ennemie des Médicis; cette faction était celle de la *Montagne* (*del monte*), à cause de la situation élevée du palais de son chef Pitti; la faction contraire était celle de la *Plaine* (*del piano*). On sait que, depuis les premiers ducs, le palais Pitti est occupé par les souverains de Toscane. La bonté paternelle de Léopold II doit parfois être mal à l'aise dans cette demeure, qui paraît faite pour des tyrans. Les deux ailes avec les terrasses, qui, dans la saison des fleurs, deviennent comme des jardins suspendus; la cour du palais Pitti, œuvre magnifique d'Ammanati, dont notre cour du Luxembourg offre une assez pauvre imitation; la belle fontaine avec ses sculptures en marbre et en bronze; d'autres travaux destinés à compléter ou à orner le palais Pitti, appartiennent aux diverses époques des grands-ducs de Toscane. Les jardins de Boboli, que je me bornerai à vous indiquer, sont bien loin de valoir nos jardins de Versailles. Le peuple florentin n'a pas oublié qu'en 1814, du haut du balcon du premier étage du balcon Pitti, descendit sur lui la bénédiction du

pape Pie VII, ce pontife de vertueux caractère, dont un de nos amis (M. Artaud) a si noblement retracé l'histoire.

Toute l'Europe connaît la galerie du palais Pitti, plus riche en peinture que la riche galerie des *Uffizi*. N'oublions pas de mentionner, au rez-de-chaussée, la salle où le grand peintre à fresque *Giovanni da S. Giovanni*, à l'occasion du mariage de Ferdinand II avec Victoire de la Rovère, a fait preuve de tant de force d'imagination. A la suite de cette salle, plusieurs pièces offrent de précieuses curiosités. Montez à la galerie : là vous trouverez, en plus grand nombre que partout ailleurs en Europe, les plus remarquables œuvres qu'ait enfantées la peinture dans les temps modernes. Parcourez les salons de Vénus, d'Apollon, de Mars, de Jupiter et de Saturne, le salon appelé du nom de l'Iliade, parce que les peintures de la voûte représentent des scènes tirées de l'époque grecque, les chambres *della Stuffa* et *de l'éducation de Jupiter*; les chambres d'Ulysse et de Prométhée, de la Justice et de Flore. Dans toutes ces pièces qui composent la galerie du palais Pitti, que d'intéressantes études à faire, que de choses à admirer ! A quel monde d'idées et d'inspirations on se trouve tout à coup porté lorsqu'on est entouré des plus belles productions de Raphaël, de Carlo Dolci, de Salvator Rosa, de Rubens, de Titien, d'André del Sarto, de Paul Véronèse, de Carletto, de Cigoli, de frà Bartolomeo, de Vandyck, de Corrège, d'Albane, des Carrache et de tant d'autres ! On compte là jusqu'à cinq cents tableaux appartenant à des peintres renommés.

La *Vénus* de Canova se voit au milieu des dernières pièces de la galerie ; il est fâcheux pour elle qu'il existe une Vénus de Médicis. Les Italiens, qui avaient accueilli d'abord l'ouvrage de Canova avec un enthousiasme explicable peut-être par l'absence de la Vénus antique, se sont résignés à convenir que celle-ci est la Vénus du ciel, et celle-là la Vénus de la terre. La Vénus de Canova offre des détails d'un grand mérite, mais son ensemble est maniéré. C'est du *joli*, tel qu'on en rencontre dans certaine littérature de notre pays, heureusement passée de mode. Comme elle ressemble peu à la Vénus antique, si gracieusement simple, si noblement naturelle ! Je trouve, entre la Vénus de Canova et la Vénus de Médicis, à peu près la même différence qu'entre les poésies de Dorat et de Bernis, et les poésies d'Anacréon et d'Horace.

Les deux galeries des *Uffizi* et du palais Pitti, ouvrages glorieux des Médicis et de leurs successeurs, sont, à nos yeux, l'expression d'une grande idée politique ; cette idée n'a pas été saisie jusqu'ici. Nous trouvons une profonde connaissance des besoins des peuples dans cette séduction que le pouvoir voulut exercer, au moyen des arts, sur Florence dépouillée de son gouvernement républicain. On pourrait dire d'une nation ce que le divin Maître a dit de l'homme : *Non solo pane vivit homo* (l'homme ne vit pas seulement de pain). Il y a dans la vie quelque chose de plus que la satisfaction donnée aux besoins vulgaires ; il y a dans la marche d'un peuple d'autres intérêts que l'intérêt grossier du moment ; la part de l'intelligence, la part des nobles instincts doit toujours être faite. Dans la destinée de

chaque homme, cela se traduit par la science et l'amour du bien, par le vague des espérances infinies; dans la destinée de chaque nation, cela se traduit par la gloire. Il faut à un peuple de la gloire, quel que soit le côté par où elle lui arrive : la gloire est le pain immatériel des nations. Un ordre de choses sans gloire est un ordre de choses sans avenir. Les Médicis agirent donc en politiques clairvoyants, lorsqu'ils substituèrent toute la splendeur des arts à la liberté vaincue sous les murs de Florence en 1530; ils savaient que Florence, vieille patrie du génie, pourrait se consoler d'avoir des maîtres, en se voyant la dépositaire de tant de grandes choses. Nous aurions pu citer ici Bonaparte, qui osa confisquer la liberté de notre pays, mais qui la remplaça par un despotisme glorieux.

J'ai visité la bibliothèque du palais Pitti, riche en livres de voyage et d'histoire, riche en belles éditions, et renfermant en ce moment plus de quatre-vingt mille volumes. Le grand-duc Léopold II donne quatre-vingt mille francs par an pour l'acquisition d'ouvrages nouveaux, ou pour des reliures; il y a des rois de grande nation qui peut-être dépensent un peu moins pour l'entretien de leur bibliothèque. Grâce à l'obligeance du jeune conservateur que j'ai trouvé là, j'ai parcouru les manuscrits de Machiavel et de Galilée, et une centaine de pages de l'écriture du Tasse. J'ai remarqué une belle lettre du poëte de Sorrente, du temps de sa captivité; cette lettre, qui, je crois, n'a pas été imprimée, est datée du 28 juin 1586; elle est adressée à la fameuse Bianca Cappello, femme du duc François Ier. Le Tasse se plaint de sa captivité avec une douleur profonde; il

implore en termes touchants l'appui de Bianca Cappello, et parle de son malheureux destin comme d'une chose inouïe dans les siècles. L'écriture du Tasse est grosse et très-facile à lire ; l'écriture de Machiavel est menue et souvent indéchiffrable ; celle de Galilée se lit sans trop de difficultés.

La bibliothèque du palais Pitti me conduirait naturellement à vous parler des quatre autres bibliothèques de Florence, de la Magliabecchiana, de la Marucelliana, de la Riccardiana, et surtout de la fameuse Laurentiana composée uniquement de manuscrits, et qui en conserve environ dix mille en diverses langues d'Europe et de l'Orient. Mais je n'ai rien de nouveau à dire sur ces bibliothèques. On m'avait donné commission de chercher à la Laurentiana un manuscrit grec de la *vie d'Épaminondas*, par Plutarque, que Paul Courier avait vu, disait-on, à Florence, je n'en ai trouvé aucune trace. Tous les volumes manuscrits qui forment la bibliothèque Laurentienne sont enchaînés sur des pupitres ; il a fallu beaucoup de temps, beaucoup de circonstances heureuses, pour que ces trésors littéraires de différents âges, de différents pays, soient venus se réunir dans cette enceinte ; en les retenant avec des chaînes, on semble avoir voulu les défendre contre le flot des siècles et les vicissitudes d'ici-bas. Il est probable que la prudence a imaginé ces obstacles de fer pour prévenir de funestes larcins. Ce que les voyageurs ne manquent pas de voir à la Laurentienne, c'est le doigt de Galilée conservé dans un bocal, c'est le Virgile du cinquième siècle, ce sont les *Pandectes* enlevées aux Pisans par droit de conquête, et l'un des premiers

trophées de la république florentine, les deux Tacite, et le Décaméron copié par Amaretto Manelli, l'ami de Boccace. La Laurentienne ne possède rien de l'écriture de Dante; Florence n'a pas une seule ligne de son grand poëte; elle a cherché et fouillé partout, et n'a pas même pu déterrer sa signature. C'est principalement durant son long exil que Dante a travaillé à la *Divine Comédie*, et Dieu sait sur quelles feuilles et comment pouvait écrire le pauvre gibelin errant; la seigneurie florentine reçut de lui plusieurs lettres de supplication, mais cette mère de peu d'amour, *parvi Florentia mater amoris*, brùlait probablement les lettres de son fils proscrit, en même temps qu'elle lui fermait ses portes. Aujourd'hui Florence, devenue meilleure mère, demande à toute l'Italie si elle n'a point gardé quelque trace du chantre de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, et l'Italie répond qu'elle n'a rien gardé qu'un peu de cendre à Ravenne.

Arrivons au Dôme, au Campanile et au Baptistère de Florence, ces trois monuments par où j'aurais dû peut-être commencer, car ils ont coutume de recevoir la première visite, les premiers hommages du pèlerin curieux. Je n'aime pas les bruits et les images de la rue autour des monuments et surtout des monuments religieux; il leur faut un peu de solitude, un peu d'horizon. Le magnifique groupe des quatre monuments de Pise gagne beaucoup en aspect, en harmonie, au milieu de ce grand espace où rien d'étranger ne gêne le regard. Le Dôme, le Campanile et le Baptistère de Florence, sont comme emprisonnés par un amas de hautes maisons; la terre et le ciel leur manquent pour

se montrer dans leur naturelle majesté. Quelle différence avec les quatre monuments de Pise, entourés d'un vaste gazon solitaire, et planant librement dans une lumineuse étendue!

Florence avait voulu avoir, comme Pise sa rivale, un Dôme, un Campanile et un Baptistère; plusieurs villes de Toscane et d'autres provinces de l'Italie imitèrent les Pisans sur ce point. Les métropoles d'Italie qui portent le nom de Dôme ont été des imitations de la cathédrale des Pisans. La métropole de Florence fut dédiée, comme celle de Pise, à Marie, mère du Sauveur; seulement, empruntant à la riante nature de ce pays un surnom qui la distinguât, elle s'appela Sainte-Marie *del fiore*. Une remarque assez curieuse à faire, c'est que la cathédrale des Florentins, comme celle des Pisans, fut bâtie sur l'emplacement d'une église consacrée à sainte Reparata. Dans le décret de la république florentine qui ordonne la construction de ce monument, il est dit en propres termes que ce monument devra surpasser en grandeur, en beauté, tout ce que les hommes peuvent élever en ce genre; Arnolphe de Lapo, l'architecte du *Palazzo Vecchio*, fut chargé du dessin de cette œuvre, qui coûta plus d'un siècle et demi de travail; la première pierre de Sainte-Marie *del fiore* fut posée en 1293. L'extérieur de cette église présente comme une montagne de marbre de diverses couleurs, taillée en forme de croix latine de l'orient au couchant; la cathédrale florentine n'a pas l'élégante légèreté de la cathédrale des Pisans; ce qui frappe, c'est le caractère de solidité donné au monument; l'architecte semble avoir voulu affranchir

son œuvre de la condition des œuvres périssables.

Quel merveilleux travail que la coupole de Sainte-Marie *del fiore!* comme on admire la hardiesse, la puissance du génie qui a lancé vers le ciel cette voûte qu'on croirait suspendue au milieu de l'espace par des mains invisibles!

Quand on contemple la coupole de Florence, on se dit que son illustre auteur Brunelleschi n'a pas toute la renommée qu'il devrait avoir; les gens qui admirent ont trouvé les langues humaines trop pauvres pour l'expression de leur enthousiasme à la vue de la coupole de Saint-Pierre à Rome, et je ne sais pourquoi il paraît convenu de s'extasier un peu moins devant l'ouvrage de Brunelleschi, dont celui de Michel-Ange n'est qu'une imitation. Michel-Ange, plein d'admiration pour l'œuvre de son devancier, avait dit: « J'en ferai une semblable, mais non pas une pareille. » La coupole de Buonarroti [1] produit plus d'effet, parce que la cathédrale de Rome est plus haute que celle de Florence. Mais la coupole de Brunelleschi surpasse en hauteur la coupole de Michel-Ange; la première, avec sa voûte, sa lanterne, sa boule et sa croix, donne une mesure de cent quatre-vingt-six pieds quatre pouces; la seconde a sept pieds deux pouces de moins. Quant à la solidité des deux ouvrages, celui de Brunelleschi,

[1] Le nom du grand artiste florentin a été mal écrit jusqu'à notre temps, faute d'avoir la signature de ce grand homme. M. Artaud possède cette signature dans un écrit tout de la main de Michel-Ange. Le nom de famille de l'artiste est écrit avec deux *rr*, et de la manière suivante: *Buo narro ti,* ce qui pourrait se traduire par: *Bon récit à toi.*

quoique plus ancien, a jusqu'à ce jour beaucoup mieux résisté au temps. Depuis quatre siècles, la coupole de Florence, sauf quelques légers détails, n'a pas plus chancelé que la voûte du firmament dont elle offre une image. Et pourtant le peuple florentin abreuva d'amertume les derniers jours du grand Brunelleschi ! Savez-vous pourquoi ? Parce qu'une entreprise, ayant pour but d'inonder la ville de Lucques, entreprise à laquelle Brunelleschi avait mis la main, n'était point parvenue à un plein succès. La multitude railla et chansonna le grand homme ; la coupole de Florence, qui rendait témoignage de son génie et portait dans les cieux sa gloire, ne put protéger Brunelleschi contre les injures des Florentins ! mais, du moins, après sa mort, un monument lui fut élevé dans l'intérieur de la cathédrale, à l'ombre de son propre ouvrage.

Vous vous rappelez ce que nous avons dit de l'intérieur éblouissant de la métropole de Pise ; celle de Florence n'offre rien de semblable ; la nudité de Sainte-Marie *del fiore* donne une grande surprise aux voyageurs ; vous pourriez vous croire au premier aspect dans un temple protestant, ou bien encore, vous pourriez penser que la dévastation a passé par là. On y trouve pour toutes richesses un pavé en marbre de couleurs variées, les portes en bronze de la sacristie des chanoines, et le chœur en marbre de Bandinelli et de Jean *dell' Opera*. La Méridienne, tracée en 1467 par Paul del Pozzo-Toscanelli, et remise en état, dans le siècle dernier, par Léonard Ximénès sur la demande de La Condamine, est célèbre en Europe ; Lalande l'appelait le plus grand instrument d'astronomie qu'il

y eût au monde. Des planches recouvrent, au milieu de la chapelle de la *Sainte-Croix*, le carré de marbre blanc que les rayons du soleil viennent frapper, au jour du solstice d'été, en traversant une ouverture pratiquée dans la lanterne de la coupole. Comme je ne suis pas astronome, je ne vous dirai rien de plus du gnomon de Florence.

J'ai vu dans la cathédrale, à côté du tombeau de Brunelleschi, le tombeau de Giotto, l'un des chefs de l'école florentine, un des plus grands peintres et des plus grands architectes des temps modernes. Giotto a bâti ce Campanile splendidement élancé dans l'espace, ce Campanile devenu comme le symbole de la beauté dans la langue des Florentins. Cette tour, à laquelle on ne peut rien comparer en Europe que la *Giralda* de Séville, excitait l'enthousiasme de Charles-Quint; il aurait voulu qu'on l'enfermât dans un étui, et qu'on ne la montrât qu'aux jours de fêtes. Qui pourrait décrire le Campanile florentin tout incrusté de marbres de couleurs diverses avec un ordre si gracieux, une symétrie si parfaite! Et ne croyez point que le clocher de Giotto ait tout ce charme, tout cet éclat aux dépens de la solidité; il resplendit ainsi depuis cinq siècles, et s'est montré aussi ferme que la majestueuse masse de Sainte-Marie *del fiore*, dont il est une magnifique dépendance. Le Campanile a des ornements qui appartiennent à différents maîtres du temps passé; on y admire plusieurs bas-reliefs d'André de Pise et de Luc de la Robbia, et des statues de Donatello. Ce Giotto, qui a fait tant de belles et de grandes choses, commença par être un pauvre enfant bien obscur, un

pauvre petit pâtre dans les campagnes de Rondone. Un de ces hasards comme on en trouve parfois dans les annales du génie, permit que le célèbre Cimabue vît une figure de brebis dessinée par le petit berger sur une pièce de bois; Cimabue fut frappé de ce dessin et devina Giotto; il le fit venir à Florence, l'instruisit, le dirigea, et le pauvre enfant de Rondone prit place parmi les plus grands artistes du monde.

Le sanctuaire de Saint-Jean, de très-vieille origine, aujourd'hui le Baptistère, était la cathédrale des Florentins avant la construction de Sainte-Marie *del fiore*. Villani, historien du quatorzième siècle, nous raconte que, de son temps, aux jours de fêtes, on voyait dans cette église de Saint-Jean, l'étendard florentin, étendard rouge avec une fleur de lis, qui avait flotté sur les murs de Damiette, tombée au pouvoir des croisés en 1217. Les deux colonnes de porphyre qui ornent la porte orientale du Baptistère, se rattachent à des souvenirs d'histoire. Les Florentins avaient gardé la ville des Pisans, pendant que ceux-ci étaient allés combattre dans les îles Baléares. A leur retour, les Pisans donnèrent aux Florentins ces deux colonnes de porphyre, en témoignage de reconnaissance. Cette manière de reconnaître de tels services a quelque chose d'élevé, de poétique, qui honore les deux cités. Les chaînes attachées à ces colonnes appartiennent aussi aux Pisans; mais elles ne sont pas arrivées là par des voies pacifiques. Elles fermaient le port de Pise, et, dans un jour de victoire, les Florentins les emportèrent comme des trophées. Ce fut Arnolphe di Lapo qui revêtit le Baptistère de marbres noirs et blancs; ces

incrustations forment tout l'éclat extérieur de ce monument octogone. Il y a loin de là à la magnificence extérieure du Baptistère de Pise. Pour ce qui est de l'intérieur, le Baptistère des Florentins montre une richesse extrême. Que d'éclat! que de charmants travaux! que de trésors!

Mais ce qui donne au Baptistère de Florence une inexprimable valeur, ce sont les trois portes en bronze. La plus ancienne des trois, du côté du midi, consacrée aux principaux traits de la vie du saint précurseur, est l'ouvrage d'André de Pise; elle valut à son auteur l'honneur bien rare de la *cittadinanza* (le droit de bourgeoisie). André avait sans doute étudié la porte en bronze de la cathédrale de Pise, sculptée par son compatriote Bonanno. Ces deux ouvrages sont les seuls modèles où ait pu s'inspirer Laurent Ghiberti, pour exécuter ses fameuses portes, l'une à l'orient, l'autre au nord du Baptistère. Ghiberti, qui a mis quarante ans à créer ce que nous voyons là, laisse à un immense intervalle les œuvres de Bonanno et d'André. Ces deux portes, dont l'une retrace les souvenirs de l'Ancien Testament, l'autre les souvenirs de l'Évangile, sont les travaux les plus étonnants qu'il soit possible de rencontrer; je ne sais quel auteur les a appelés *les plus beaux ouvrages qu'il y ait au monde*.

J'avais admiré les portes en bronze du Dôme de Pise, mais j'ai été saisi de bien plus vives et plus profondes impressions, en contemplant les créations de Ghiberti. Où donc cet homme avait-il appris à rendre le bronze aussi complétement vivant, aussi merveilleusement expressif? Il fallait qu'un souffle d'en haut,

une divine énergie eût passé dans le génie de Ghiberti, pour qu'il pût répandre ainsi sur le bronze l'âme humaine.

Vers le côté méridional de Sainte-Marie *del fiore*, un petit carré de marbre blanc, enchâssé dans un trottoir, porte cette inscription : *Sasso di Dante*. Là venait souvent s'asseoir le poëte, si l'on en croit la tradition. Ni Sainte-Marie, ni le Campanile, n'existaient à cette époque. Le monument le plus important de la place était le Baptistère, qui n'avait point encore reçu son enveloppe de marbre et ses superbes portes en bronze ; mais Dante l'aimait ainsi. Du banc qui était son siége accoutumé, il pouvait contempler ce Baptistère, qu'il appelait « son beau Saint-Jean, » *Mio bel San Giovanni,* ce Baptistère où il avait failli se noyer quand il était enfant. Puisque Dante venait rêver sur ce banc, qui probablement, de son temps, était plus solitaire qu'aujourd'hui, il est bien permis de supposer qu'il y a médité son poëme ; c'est là peut-être que, songeant aux tristes guerres civiles qui déchiraient sa patrie, il a, pour la première fois, entrevu son *Enfer*.

LETTRE XI.

Diverses églises de Florence. — La chapelle des tombeaux, par Michel-Ange, et la chapelle des Médicis. — Maisons des grands hommes florentins. — Les tombeaux de l'église de Sainte-Croix.

—

Janvier 1839.

Dans ce pays d'Italie, beaucoup de sanctuaires chrétiens sont de véritables musées, et vouloir énumérer et décrire tous ces ouvrages de peinture, de sculpture, d'architecture, c'est presque entreprendre, comme on dit, de compter les étoiles du ciel, les grains de sable qui couvrent le rivage des mers. Admirable contrée que celle où le voyageur se lasse à force d'admirer, où l'intrépidité de l'intelligence la plus passionnée pour ce qui est beau, suffit à peine à la contemplation de tant de choses ! La plupart des églises d'Italie sont très-riches, comme chacun le sait : cette richesse me plaît, quoique dans l'esprit de certains penseurs, elle soit d'un contraste regrettable avec la pauvreté de Jésus-Christ. La

voie Douleureuse à Jérusalem n'offre que d'humbles débris, une triste et misérable solitude; ce chemin, où nous apparaît la souffrante humanité du Christ-Sauveur, aurait été étrangement dénaturé par des images de grandeur et d'opulence; nous avons aimé à le retrouver dans son deuil, après dix-huit siècles. Le même sentiment nous avait fait regretter de voir les splendeurs de la terre mises à la place de l'austérité du Calvaire et de la Grotte de Bethléem; ce marbre, ce porphyre, ces ornements d'argent, nous séparaient en quelque sorte de la vérité primitive des objets de notre adoration; mais de même qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, il y a aussi deux règnes dans sa mission : le règne que j'appellerai humble, et le règne que j'appellerai glorieux. J'aurais voulu que Bethléem et Jérusalem eussent pu rester comme l'expression de la pauvreté et des souffrances du fils de Dieu; mais après les humiliations est arrivée la victoire, et je me réjouis de voir, dans les sanctuaires où le Christ est adoré, la magnificence des arts et les trésors de la terre témoigner, à la face du genre humain, du règne glorieux de Jésus-Sauveur; je me réjouis de trouver dans les richesses de nos cathédrales et de nos chapelles une terrestre image de cette Jérusalem céleste qui me revenait à l'esprit au milieu de l'éblouissante métropole de Pise, une image, dis-je, de cette Jérusalem céleste dont les fondements et les murs sont en jaspe, en saphir, en topaze, en émeraude.

Je vous ai dit un mot de la cathédrale de Sainte-Marie *del fiore*, et du Baptistère, ou de l'église Saint-Jean. Mais on trouve dans les murs de Florence

quarante églises renfermant, plus ou moins, des œuvres d'art dignes d'étude ou d'admiration ; nous jetterons un rapide coup d'œil sur quelques-unes seulement.

L'*Or* (*Orto*) *San-Michele*, église bâtie vers le milieu du quatorzième siècle sur un dessin de Giotto, ne ressemble à aucune église de Florence : ce noir monument de l'architecture toscane, admirable de solidité, de fierté, de hardiesse, nous représente le moyen âge dans toute sa sévère grandeur ; son isolement complet au milieu de tout ce qui l'environne, achève de lui donner une physionomie qui appartient à lui seul. Les quatre façades d'Or San-Michele offrent, dans des niches, des statues de bronze et de marbre, dont trois ou quatre ont de la renommée. Le Saint Mathieu, de Laurent Ghiberti, prophétise le génie qui doit doter Florence des deux portes du Baptistère. Le Saint Jean en bronze, de Donatello, est d'une tout autre inspiration que sa Judith de la Loggia. Le Saint Marc du même artiste avait frappé Michel-Ange; « Marc, pourquoi ne me parles-tu pas? » lui disait-il; *Marco, perchè non mi parli?* Cette église renferme un des plus brillants ouvrages de sculpture que les siècles nous aient transmis : c'est le tabernacle en marbre d'Orgagna. Ce tabernacle fut fait pour recevoir l'image de la Vierge peinte sur bois par Ugolin de Sienne, qui était pour le peuple un objet particulier de vénération. Les étages supérieurs d'Or San-Michele, où l'on arrive par une arcade construite au-dessus de la rue, servent de dépôt public pour les testaments et les contrats; l'isolement de l'édifice le mettant à l'abri de tout péril d'incendie, on

a pensé que les archives ne pouvaient trouver un lieu plus sûr.

L'église de l'Annonciade est une des plus riches de Florence. Dans les corridors de la cour qui précèdent l'église, il faut contempler plusieurs fresques d'André del Sarto, l'Adoration des Mages, où l'artiste a laissé le portrait de sa femme; une troisième fresque, où il a peint son père sous les traits d'un vieillard tenant un bâton à la main; le maintien, l'expression de ce vieillard sont frappants de naturel et de vérité. La chapelle *della Santissima Vergine Annunziata,* située à gauche de la porte d'entrée, doit à sa miraculeuse image de 1250 les trésors amassés là par la piété des princes et du peuple florentin. Baccio Bandinelli et Jean Bologne reposent sous les voûtes de l'Annonciade; ils avaient tous les deux travaillé à orner leur dernier asile; le groupe qui surmonte le sépulcre de Bandinelli, et qui représente le corps du Sauveur mort soutenu par Nicodème, est d'une touchante beauté. Les deux génies tristement assis avec des flambeaux éteints sur le tombeau de Jean Bologne, portent l'empreinte d'une mélancolique inspiration. Jean Bologne avait plus de quatre-vingts ans lorsqu'il s'occupait ainsi des ornements de sa tombe, mais la main du grand artiste resta ferme en présence de ce marbre funèbre, sous lequel elle devait bientôt disparaître dans une froide immobilité.

Dans le beau cloître de l'Annonciade, nous admirons le miracle du noyé ressuscité, par Pocetti, et la fameuse madone *del Sacco,* d'André del Sarto; cette dernière fresque nous montre une Sainte Famille en repos. Le

sac de blé sur lequel est assis saint Joseph a fait donner à cette fresque célèbre le surnom *del Sacco*. Le génie d'André del Sarto, génie simple, gracieux et vrai, n'a rien produit de plus parfait. Quel malheur qu'un tel ouvrage s'efface de jour en jour! J'ai trouvé la madone del Sacco dans un état qui permet à peine de saisir tout ce qu'elle a de pur et d'achevé. Affligeante condition des œuvres de l'art! Les chefs-d'œuvre en littérature n'ont rien à craindre des coups du temps depuis la découverte de l'imprimerie, mais je pense quelquefois avec tristesse qu'une belle peinture doit finir tôt ou tard par s'effacer, qu'une belle pièce de sculpture doit se briser, qu'un beau monument d'architecture tombera inévitablement sous la dent des siècles, par les ravages de l'incendie, de la guerre ou des révolutions! Vous me direz que tous ces ouvrages peuvent se multiplier et franchir victorieusement les siècles par des copies et des dessins; mais des copies et des dessins suffisent tout au plus pour perpétuer le souvenir d'une œuvre, et ne la reproduisent jamais avec tout son mérite primitif. Ce n'est donc point à la production de l'artiste qu'on peut promettre l'immortalité, cet artiste s'appelât-il Raphaël ou Michel-Ange; l'immortalité ne saurait être promise qu'à son nom, à son souvenir.

De toutes les églises de Florence, Sainte-Marie-Novella est celle que j'aime le plus; j'avais senti cette prédilection avant de savoir que Michel-Ange appelait cette église la *sua sposa* (sa femme). Ne pensez pas cependant que j'aille entrer pour cela dans les détails de sa construction, de ses sculptures et de ses peintures :

vous verrez dans les livres que Sainte-Marie-Nouvelle fut élevée dans la dernière moitié du treizième siècle, et que sa façade date de la dernière moitié du quinzième. Les livres vous parleront de cette Vierge de Cimabue dont l'apparition fut une grande fête pour le peuple florentin; du Crucifix de bois de Brunelleschi, rempli d'une si noble douleur; des grandes pages de Ghirlandaio, le maître de Michel-Ange, dont la plupart des figures sont des portraits de Florentins; de la chapelle Strozzi avec son enfer et son paradis, tracés par Orgagna qui traduisait avec son pinceau les conceptions grandioses d'Alighieri; de plusieurs tombeaux ornés de sculptures élégantes, et enfin du cloître où, parmi les belles et les curieuses figures représentées dans ses cinquante lunettes, vous rencontrez celle de Savonarole, le tribun dominicain dont j'ai eu occasion de vous parler.

Ce qui plaît dans Sainte-Marie-Nouvelle, c'est une sorte d'élégante gravité qui vous sourit à travers les siècles; la position de cette église, au bout d'une vaste place bien ouverte au ciel, et dans un quartier appelé *Borgo-Allegri*, contribue aussi à lui donner un charme qui repose doucement l'esprit. Un souvenir littéraire est attaché à Sainte-Marie-Nouvelle, et c'est surtout ici qu'on pourrait s'affliger de ce qui manque au Décaméron, sous le rapport de la morale. Boccace a placé dans cette église les jeunes Florentines qui se décident à fuir la cité livrée à toutes les horreurs de la contagion; c'est là que Pampinéa, la plus âgée des sept jeunes filles, leur fait entendre que le spectacle des champs vaut mieux que le spectacle d'une ville pleine de funé-

railles : « Le chant des oiseaux, leur dit-elle, la verdure « des collines et des plaines, la vue des moissons on« doyantes comme la mer, l'éclatante variété des ar« bres, un vaste ciel, toutes ces beautés que rien ne « change, sont meilleures à contempler que les murs « solitaires de notre ville où règne la mort. »

Ma prédilection pour Sainte-Marie-Nouvelle ne m'empêchera pas de rendre hommage à l'église du Saint-Esprit, la plus élégante, la plus noble des églises florentines : une prédilection n'est pas un jugement. Je vous dirai donc que cette église de San Spirito, reconstruite par Brunelleschi vers la fin du quinzième siècle, est, après la coupole de Sainte-Marie del Fiore, le monument qui honore le plus son auteur. Quel bel ouvrage que ce chœur ! comme toute cette enceinte est magnifique dans sa simplicité! Que de précieuses sculptures et de beaux tableaux dans les différentes chapelles de San-Spirito! La chapelle du Saint-Sacrement a des sculptures de Contucci, représentant la Cène et d'autres souvenirs de l'Évangile, qui sont surprenantes d'expression. L'orgue du Saint-Esprit, qui date de quinze ans, forme à lui seul tout un orchestre quand il veut déployer toutes ses harmonies ; à l'aide d'instruments à vent imitant le violon, le violoncelle, la clarinette, le basson, la flûte, etc., cet orgue admirable fait l'office de cent musiciens réunis pour un concerto. Les deux cloîtres de San-Spirito, le second surtout, ouvrage d'Ammanati, méritent d'être visités. Un des monuments les plus curieux, les plus précieux de Florence, c'est la chapelle ornée de fresques, de Masaccio, dans l'église des Carmes. On trouve dans ces

pages de peinture échappées au temps, le germe de tout ce qu'ont enfanté plus tard les maîtres d'Italie; on y trouve la hardiesse de Michel-Ange, la pureté de Raphaël, la grâce d'André del Sarto, le naturel expressif de Vinci et de frà Bartolomeo. Masaccio est le premier qui ait su donner de la variété à ses figures; ce fut là un grand pas fait par le génie. Peindre, c'est imiter la création: mais, pour achever cette imitation, il faut que l'artiste s'efforce de reproduire dans ses œuvres cette frappante variété qui caractérise l'immense nature.

J'aurais pu vous parler encore de la belle église de Saint-Laurent et de ses vingt-quatre chapelles; je m'en tiendrai à ce qu'on appelle la nouvelle sacristie ou la chapelle des tombeaux, de Michel-Ange, et la chapelle de Médicis construite derrière le chœur de Saint-Laurent. Voilà bien longtemps qu'on admire, dans la nouvelle sacristie, les deux mausolées de Julien de Médicis et de Laurent, duc d'Urbin : le premier, avec ses deux statues du Jour et de la Nuit; le second, avec les statues du Crépuscule et de l'Aurore, et tous deux surmontés de l'image du prince dont ils gardent les restes. Que puis-je ajouter à ce qu'on a dit de cette statue de la Nuit couchée sur le tombeau de Julien? Oui, vraiment, elle est vivante, car elle dort; *E, perchè dorme, ha vita,* comme a dit Strozzi dans son quatrain. Oui, ce marbre animé par quelques coups rapides d'un ciseau puissant, c'est la Nuit; je la vois qui repose, et je vois passer les rêves, les images vaines qui traversent son sommeil. On sait que Michel-Ange était poëte; on a souvent cité, et le *custode* qui me montrait la nou-

velle sacristie savait par cœur la réponse de Michel-Ange au quatrain de Strozzi ; ce quatrain finissait par ces vers.

Destala, se nol credi, e parleratti.
(Éveillez-la, si vous ne me croyez, et elle vous parlera.)

La réponse de Michel-Ange est une curieuse protestation contre les maux qui pesaient alors sur sa patrie. La Nuit (c'est elle qui répond) dit que ce sommeil lui est doux, et qu'il y a du bonheur pour elle à ne pas voir, à ne pas sentir le malheur et la honte du pays florentin ; elle supplie qu'on ne l'éveille point, et recommande qu'on parle bas :

Grato m' è il sonno, e più l' esser di sasso :
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir m' è gran ventura ;
Però non mi destar : deh ! parla basso.

La figure de Laurent de Médicis, connue sous le nom d'*il Pensiero,* parce qu'elle est profondément pensive, nous montre ce qu'on appelle l'expression dans les arts, portée au plus haut degré ; cette tête est toute remplie de noirs projets ; il y a dans cet ensemble d'homme si menaçant et si sombre, quelque chose comme le muet et criminel enfantement du malheur. L'autel et les candélabres, le groupe de la Vierge et de Jésus enfant qu'on trouve à côté des deux tombeaux, sont de Michel-Ange. L'artiste a donné à Jésus enfant des proportions qui dépassent les proportions naturelles ; ce serait plutôt le fils d'Alcide que le fils de Marie.

Tout ce qu'on voit dans la nouvelle sacristie est inachevé : ces statues, ces tombeaux, placés parmi les plus étonnants ouvrages de Michel-Ange, ne sont que des ébauches. Une remarque à faire, c'est que Michel-Ange n'a presque rien fini ; plusieurs autres œuvres de lui à Florence, entre autres le fameux buste de Brutus, qu'on peut prendre pour le portrait de l'auteur, n'est qu'une prodigieuse ébauche. Ce grand génie, à qui semble avoir manqué la patience, n'a peut-être pas montré au monde tout ce qu'il était capable d'accomplir ; sa puissance d'artiste était une flamme ardente et féconde, mais une flamme qui ne durait pas longtemps ; sa vive et sublime énergie avait quelque ressemblance avec les torrents qui s'écoulent vite. Michel-Ange, qui aimait tant l'antiquité, a souvent manqué de ce calme qui est un des caractères de tous les génies de la Grèce et de Rome ; l'impétuosité est naturelle à l'inspiration, dans quelque genre que ce soit ; elle accompagne fort bien la conception, l'exécution : le feu créateur n'est pas un feu paisible, mais c'est le calme qui donne la perfection aux œuvres du génie, c'est le calme qui achève.

La chapelle de Michel-Ange, dont je viens de vous donner une idée, est d'une beauté simple ; celle qui porte le nom de chapelle de Médicis, et qui eut pour architecte un prince de cette famille, don Juan, est remarquable surtout par sa magnificence. Six grands-ducs de Toscane reposent là dans de riches tombeaux. Le grand-duc Ferdinand Ier avait eu l'espoir, dit-on, de placer dans cette chapelle le plus glorieux des sépulcres, le sépulcre vide du Christ-Sauveur ; l'émir

Fakkreddin, ce fameux prince druze que les traditions de l'ignorance ont fait descendre tour à tour de la famille des comtes de Dreux et de la famille des Godefroid, avait promis de donner à la ville de Florence le divin tombeau. Mais Jérusalem a gardé son trésor, et la chapelle dont je vous ai parlé a dû se contenter d'être le petit Saint-Denis des ducs de Toscane. Les armoiries en pierres dures de toutes les villes de Toscane font partie des splendides curiosités de cette chapelle. Commencé sous Ferdinand Ier, dans les premières années du dix-septième siècle, ce sanctuaire va se terminer sous Léopold II. Après la statue de Ferdinand Ier, par Jean Bologne, et la statue de Côme II, par Tacca, les seules belles choses de la chapelle des Médicis, ce sont les travaux en pierres dures, art merveilleux qui laisse bien loin la mosaïque des anciens, et qui de nos jours, en Toscane, est porté à son plus haut point de perfection. Je vous parlerai plus tard de la manufacture des pierres dures.

En étudiant à Florence ce qu'il y a de mémorable dans le passé, j'ai cherché les traces d'Améric Vespuce, et j'en ai peu trouvé; son palais est occupé, m'a-t-on dit, par l'hôpital de Saint-Jean de Dieu; rien, excepté une simple inscription latine des frères de Saint-Jean de Dieu, ne parle d'Améric Vespuce dans la cité où il naquit, comme s'il avait dû suffire à sa gloire d'avoir donné son nom à un monde. Parmi tant de noms florentins gravés dans le souvenir des hommes, il en est trois qui reviennent plus fréquemment à l'esprit du voyageur : Dante, Machiavel, Michel-Ange.

Le premier, créateur de la langue poétique des Ita-

liens, a représenté le moyen âge de l'Italie dans le cadre épique d'une immortelle composition ; le second, grand publiciste, esprit fécond et varié, a su pénétrer dans les ténébreuses profondeurs où la tyrannie cache ses derniers secrets, et ses écrits, semés d'odieuses maximes, nous donnent la mesure de ce qu'il y avait de violent et de pervers dans la politique de son temps. Machiavel, par sa longue expérience des choses modernes, et sa lecture continuelle des choses antiques, comme il le disait lui-même, est descendu dans l'abîme du cœur de l'homme ; en nous montrant les réalités du monde politique, il nous inspire de l'effroi ; mais son crime n'est souvent qu'une courageuse franchise. Il existe sur le célèbre secrétaire des jugements tout faits que le public d'Europe reçoit sans examen, et ces jugements ne répondent qu'au mauvais côté de Machiavel. L'auteur du *Prince* ou des *Principautés*, des *Discours* sur Tite-Live et des *Histoires florentines*, n'occupe peut-être pas, dans la mémoire des hommes, toute la place qu'il mérite [1]. Michel-Ange a ressuscité

[1] M. Artaud, le traducteur de la *Divine Comédie*, l'auteur d'importants ouvrages sur l'Italie, un des hommes qui connaissent le mieux la littérature, l'histoire et les sociétés des bords du Tibre et de l'Arno, a publié en 1833 deux volumes intitulés *Machiavel, son génie et ses erreurs*. Cet ouvrage offre une appréciation grave et savante de la carrière politique et des productions diverses du grand homme florentin. M. Artaud a cru la postérité injuste sur le compte de Machiavel, et a mis toutes les pièces sous nos yeux pour nous faire connaître l'homme dans les variétés de sa figure. On pourrait reprocher à ce livre une trop visible envie de vouloir réhabiliter Machiavel, mais il faut convenir que, sur divers points sérieux, M. Artaud a dissipé d'injurieuses erreurs.

pour les âges modernes le génie de l'antiquité, et s'est jeté dans le monde des arts avec toute la hardiesse et toute l'indépendance d'une intelligence qui puise dans son trésor. J'aurais voulu voir le lieu du berceau d'Alighieri, le lieu qui avait été sa demeure, mais on ne m'a rien montré qui ait pu sur ce point exciter mon intérêt. La maison de Machiavel, ou du moins l'emplacement de sa maison, vis-à-vis du palais qui fut la demeure de Guicciardini, a eu pour moi le charme d'un double souvenir. Ce n'est point là que mourut le secrétaire, mais à San Casciano, dans les environs de Florence. Quant à Guicciardini son ami, celui-là eut une plus malheureuse destinée ; sa mort est un de ces tristes mystères comme parfois on en rencontre dans l'histoire de l'établissement des pouvoirs nouveaux.

Une maison d'un intérêt plus calme et plus doux que les demeures du célèbre secrétaire et du célèbre historien, c'est celle de Michel-Ange dans la rue *Guibellina*. Le nom de Guibellina donné à une rue de Florence, rappelle une grande défaite du parti guelfe, la défaite de Monteaperti, en 1260 ; cet outrage de la faction gibeline un moment victorieuse, fut décrété dans l'assemblée d'Empoli, dans cette même assemblée où le patriotisme de Farinata degl' Uberti sauva Florence ; les Gibelins voulaient détruire la ville, ils se contentèrent d'imposer leur nom à une de ses rues.

La maison de Michel-Ange, habitée par un de ses descendants, est toute remplie de souvenirs de ce grand homme. On trouve au premier étage un salon avec des peintures représentant les principaux événe-

ments de la vie de Michel-Ange; une seconde pièce, qu'on appelle sa chambre à coucher; une autre pièce qu'on nomme sa chapelle, puis enfin son cabinet. Tout cela est arrangé pour produire un certain effet sur l'esprit du visiteur; la chambre à coucher a des fauteuils du seizième siècle, et je m'y suis assis avec la pensée que Michel-Ange avait pu s'y asseoir; la chapelle a de grands rosaires qui lui ont appartenu, dit-on, et qu'il avait coutume d'emporter avec lui dans ses voyages. Sur l'autel de cette chapelle est une vieille petite serinette; la personne qui me montrait ces reliques me disait que la serinette avait servi à la sœur de Michel-Ange pour apprendre à chanter à ses oiseaux. Dans le cabinet d'étude est une table avec un ancien service marqué des armes de Buonarroti, où j'ai remarqué trois fleurs de lis. J'ai apporté, dans ma visite à cet appartement de Michel-Ange, autant de crédulité qu'il en fallait pour jouir de tout ce que je rencontrais; ce n'est guère qu'en sortant que les doutes ont commencé; je me disais que cette maison n'avait rien du vieux temps dans sa construction, et que la *chambre à coucher*, la *chapelle* et le *cabinet d'étude* pouvaient n'être qu'une simple décoration; on y trouve quelques dessins du grand artiste; ces dessins forment la partie la plus historique des objets exposés aux regards des visiteurs. M. le chevalier Buonarroti possède le manuscrit autographe des poésies de Michel-Ange, et une liasse de *ricordi* (souvenirs). Si la demeure nommée aujourd'hui maison de Michel-Ange est une construction moderne, il n'en est pas moins vrai qu'on se trouve là sur le lieu même qui

fut habité par le Dante de la peinture, et cette pensée suffit pour nous intéresser vivement.

Des lieux qui ont été la demeure de ces grands hommes pendant leur vie, passons à leur demeure après leur mort. L'église de Sainte-Croix renferme de glorieux tombeaux ; on se recueille pieusement devant le mausolée de Michel-Ange, mort à Rome à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; il avait été enseveli à Saint-Pierre, sous cette coupole, monument de son génie ; le patriotisme florentin enleva furtivement les restes de Buonarroti, et, après de belles funérailles, lui donna le mausolée qu'on voit dans l'église de Sainte-Croix ; l'*Architecture*, la *Peinture* et la *Sculpture* pleurent sur le sépulcre de l'*homme aux quatre âmes*, comme l'appelle Pindemonte. Dans cette même enceinte reposent les cendres de Machiavel, et celles de Galilée, que Pise, sa patrie, aurait pu réclamer pour son *Campo Santo;* là aussi est un monument sépulcral récemment élevé à Dante, mais le monument est vide, et Ravenne a gardé les dépouilles du grand poëte. Si Ravenne avait voulu accorder les restes précieux d'Alighieri à Florence, qui les lui demandait pour la troisième fois, en 1559, par l'entremise de Léon X, l'église de Sainte-Croix nous montrerait aujourd'hui un magnifique mausolée, car Michel-Ange s'offrait à exécuter lui-même le tombeau de Dante, le *divin poëte*, comme il l'appelait. « Io Michel-Angelo, » disait-il dans son apostille au pape Léon X, « scultore « il medesimo a vostra Santità supplico, offerendomi « al divin poeta fare sepultura sua condecente e in « loco onorevole in questa città. »

Quelle illustre société de morts dans cette église de Sainte-Croix! quels noms vous y rencontrez! Dante, Machiavel, Galilée, Michel-Ange! Non-seulement le visiteur toscan, mais tout homme a le droit d'être fier en contemplant ces monuments élevés à des génies qui honorent tant la grande famille humaine. A la vue de ces glorieux sépulcres, je me rappelais le beau sonnet d'Alfieri : « Ici naquit Michel-« Ange; ici, le sublime compositeur qui sut tisser si « gracieusement la trame des écrits amoureux; ici, « le grand poëte qui sculpta en vers si énergiques les « travaux odieux de l'enfer; ici, l'inventeur céleste « qui, du fond de nos vallées, interrogea le cours des « planètes; ici, enfin, le penseur immense qui ex-« prima si bien les passions coupables des princes. « Ici même ils reçurent le jour, quand on n'avait pas « encore défendu de parler, de lire, d'entendre, « d'écrire, de penser, chose que maintenant on im-« pute à délit. Il n'y avait pas alors une école de « crainte ignoble; on ne voyait pas inscrire au livre « d'or l'homme qui savait espionner la pensée des « autres. »

Alfieri a sa place dans ce panthéon des Florentins, son tombeau est un bel ouvrage de Canova; beaucoup d'autres noms, plus ou moins célèbres, sont inscrits sur le marbre sépulcral à Sainte-Croix. J'ai vu dans la chapelle du Saint-Sacrement le buste de Joseph Raddi, botaniste d'un grand mérite, mort à l'île de Rhodes, au retour d'une savante excursion en Orient. Il y a huit ans, quand nous avons passé à Rhodes, le botaniste toscan y avait depuis peu terminé ses jours : une

simple fosse enfermait ses restes, et nous nous affligions que ce martyr de la science fût abandonné sans tombeau dans une île de la Grèce. Nous ignorons si un marbre, une colonne funèbre a marqué la sépulture de Raddi, depuis que nous avons quitté l'île du soleil; c'est un devoir que la Toscane remplira sans doute, si elle ne l'a pas rempli jusqu'à ce jour. En attendant, nous aimons à penser que le pauvre botaniste a obtenu un souvenir au milieu de ces tombeaux d'illustres enfants de l'Étrurie.

LETTRE XII.

Manufacture des pierres dures. — Cabinet d'histoire naturelle. — Tribunaux. — Prisons. — Hôpitaux. — Établissements religieux. — Confrérie de la Miséricorde. — Physionomie morale de Florence.

—

Janvier 1839.

L'âge présent, à Florence, n'est point un âge stérile pour les arts. Le nom du sculpteur Bartolini est bien connu : sa statue de *la Charité*, que j'ai vue dans une des salles du rez-de-chaussée du palais Pitti, a du

naturel, du sentiment, de l'élégance. J'ai remarqué dans les ateliers de Bartolini une *Nymphe piquée par un scorpion*, une *Confiance en Dieu*, une *Miséricorde*, qui annoncent un vrai talent. Le sculpteur Ricci, l'auteur du monument du Dante placé dans l'église Sainte-Croix, n'a pas donné dans cet ouvrage toute la mesure de son mérite; il a souvent mieux fait. Pierre Benvenuti a peint la coupole de la chapelle des Médicis : il y a dans ces peintures quelques parties estimables, mais les connaisseurs ne sont pas en grande admiration devant le travail de Benvenuti. On m'a parlé d'un peintre de ce pays qui a un talent prodigieux pour copier, et surtout pour copier les œuvres de Raphaël. Lorsqu'il est en train de reproduire un tableau dans la galerie des Uffizi, ou dans la galerie Pitti, les gardiens ne le perdent pas de vue, dans la crainte qu'il ne mette sa copie à la place du modèle. Les imitations de ce peintre sont si surprenantes, que les plus habiles connaisseurs s'y sont quelquefois trompés. Pour peu que cet incroyable imitateur de Raphaël ne soit pas l'esclave de sa conscience, il peut faire de son art un métier fort lucratif.

Ce qui m'a le plus frappé à Florence dans les productions actuelles du génie des arts, ce sont les ouvrages en pierres dures dans la manufacture de ce nom. L'habile directeur de cette manufacture, M. Siriès, m'a tout montré avec une obligeance dont je lui garde un souvenir reconnaissant. L'art de travailler les pierres dures, à Florence, date du règne de Côme Ier. Les tables du palais Pitti, les tombeaux de la chapelle des Médicis, les quatre tables de la galerie

des Uffizi dans la salle du Baroccio, magnifiques ouvrages que tous les voyageurs admirent, ont été faits du temps de Ferdinand Ier et de François II. La table octogone de la salle du Baroccio est renommée entre toutes par la richesse et la beauté de l'œuvre; elle occupa pendant vingt-cinq ans vingt-deux ouvriers sans interruption, et coûta quarante mille sequins. La plupart des ouvrages que M. Siriès m'a fait voir sont des ornements destinés à l'autel de la chapelle des Médicis : l'ostensoir et le calice, l'encensoir et la croix, sont retracés avec tout le fini d'une précision élégante, avec un éclat que vous prendriez pour de la peinture : vous y trouvez des vases avec la perfection exquise des formes, des fleurs avec toute leur naturelle vérité. La topaze et l'agate, l'onyx et le lapis-lazuli, diverses pierres de Volterra, de l'île d'Elbe, de l'île de Corse, de l'Égypte et d'autres contrées d'Orient, viennent confondre là leurs couleurs, leurs nuances, pour produire, sous la main de patients ouvriers, des merveilles qui sembleraient ne pouvoir être accomplies que par le pinceau.

J'ai visité les salles où travaillent les ouvriers toscans, penchés sur leurs petites pierres. Ce n'est pas trop de longs mois pour arriver à représenter un commencement de feuillage ou de fleur, pour arriver à représenter la moindre forme. Le choix des nuances dans les pierres est une très-grande affaire; quand ce choix est fait, il faut, pour tout polir, pour tout mettre en harmonie, pour tout achever, une habileté, un goût, un soin dont il nous est impossible de donner une idée. Cette manufacture appartient au

grand-duc ; une protection magnifique s'étend sur tous ceux qui en dépendent. Les ouvriers sont traités de manière à leur faire aimer ces travaux qui occupent leur vie ; aux jours de la maladie ou de la vieillesse, ils n'ont point à redouter la misère : les ouvriers en pierres dures reçoivent les invalides en échange de leur dévouement pour un art qui est devenu une des gloires de la Toscane. Cette splendide marqueterie, cette mosaïque florentine est déjà montée bien haut, mais les pierres dures sont appelées peut-être à de plus grandes destinées. Quelle belle chose si elles pouvaient parvenir un jour à nous représenter les images des grands hommes, les spectacles de la nature, les scènes de l'histoire ! Pour que de telles merveilles se fissent moins longtemps attendre, il faudrait, me dira-t-on, il faudrait que les jours de l'homme fussent moins courts ; car, ainsi que nous l'avons remarqué, la plus petite partie de ces travaux coûte des années ; mais pourquoi les générations ne se succéderaient-elles pas pour une même œuvre en pierres dures, comme elles se succédaient jadis pour la construction d'une cathédrale ou de tout autre monument ?

Un des établissements les plus curieux de Florence, c'est le cabinet d'histoire naturelle, qui est aussi le cabinet de physique. Dans une des salles réservées aux machines et aux instruments de physique, une relique intéressante excite l'attention : je me suis arrêté avec respect devant le télescope qui servit à Galilée pour ses premières découvertes. Combien est simple cet instrument à l'aide duquel le grand homme

pénétrait dans les cieux ! Les télescopes sont aujourd'hui bien autrement perfectionnés, mais ceux qui lisent dans les espaces d'en haut sont moins habiles à surprendre les secrets de la création. On m'a fait voir la grande lentille avec laquelle les savants de l'académie del Cimento démontrèrent en 1694 la combustibilité du diamant. La représentation en cire de toutes les parties du corps de l'homme, de tous les phénomènes de notre organisation, est une œuvre admirable : l'auteur de ce véritable cours d'anatomie, Clément Susini, mort il y a peu d'années, met sous nos yeux, sans dégoûtantes images et dans une rare perfection de détails, tous les mystérieux ressorts de notre nature. L'étude de la construction de l'homme est une manière de se pénétrer de la grandeur de Dieu : on retombe sur soi-même avec une surprise profonde, on est muet d'adoration devant le Créateur, quand on contemple la magnifique et inexprimable harmonie de la structure humaine. La collection des coquilles passe pour une des plus complètes de l'Europe ; celle des minéraux offre d'intéressantes variétés. Dans la salle des fossiles, j'ai été frappé de ces ossements d'hippopotames, de rhinocéros, d'éléphants, etc., ossements pétrifiés trouvés au *val sopra Arno*, monument des révolutions antiques du globe, qui avaient tout déplacé, tout dispersé. Une petite chambre, la dernière que j'ai visitée, offre, entre autres ouvrages en cire du Sicilien Michel Zummo, une représentation de la peste, qui produit un grand effet : le fléau vous apparaît là avec une frappante vérité, depuis l'instant où une victime est atteinte, jusqu'aux derniers rava-

ges de l'horrible contagion, jusque sous la pierre du cercueil. Celui qui m'accompagnait au cabinet d'histoire naturelle, et qui m'aidait à tout comprendre, c'est M. Antoir, secrétaire attaché à la légation française à Florence, un des meilleurs hommes que j'aie rencontrés, versé lui-même dans les sciences naturelles.

Je voulais savoir comment on rend la justice à Florence, et j'ai appris que, depuis le 11 novembre 1838, une nouvelle organisation des tribunaux a été établie en Toscane. Auparavant, le système judiciaire n'était pas uniforme dans les diverses provinces du grand-duché ; le voilà aujourd'hui le même partout, dans le pays de Florence comme dans le pays de Sienne et de Pise. Voici la classification des tribunaux : 1° la consulte royale ; 2° la cour royale ; 3° les tribunaux de première instance ; 4° les vicaires royaux, juges civils et juges instructeurs au criminel ; 5° les podestats. La consulte royale, ainsi que son nom l'indique, exerce des attributions consultatives en matière de justice et de grâce ; elle se constitue en cour de cassation, et prononce, s'il y a lieu, sur les jugements rendus par les autres tribunaux. La cour royale connaît en voie d'appel des jugements rendus au premier degré par les tribunaux et auditeurs de première instance ; ses décisions sont prises par cinq juges au moins à la pluralité des voix, et prononcées en audience publique ; elles sont définitives : il n'y a de recours qu'en cassation. Les commissaires de police de Florence et de Livourne, et les podestats du grand-duché, sont chargés des fonctions de la police judiciaire, quant à l'investi-

gation des délits et à la recherche des coupables; ils transmettent sans délai aux vicaires royaux ou juges instructeurs, les procès-verbaux de leurs opérations, et en adressent un extrait au procureur royal. Telle est, en peu de mots, la nouvelle organisation judiciaire en Toscane; elle témoigne des intentions droites et des désirs d'amélioration qui caractérisent le gouvernement de Léopold II. La justice n'a pas toujours été rendue ici dans ses conditions saintes et pures. Par tout pays, les procès profitent peu à ceux qui les font; mais à Florence l'homme qui cherchait son bon droit n'arrivait qu'à sa ruine. On m'a cité de grandes familles de ce pays dont la fortune s'est évanouie à travers les paperasses des gens de loi. J'ajouterai que, sous le rapport de l'administration de la justice, on aime à se ressouvenir ici de la domination française. On a entendu dire à plus d'une victime de l'iniquité : *Ce n'était pas comme cela au temps des Français.* La nouvelle organisation des tribunaux sera un bienfait pour le pays ; cependant le manque d'un corps complet de lois doit empêcher qu'il soit toujours fait à chacun selon son droit. A défaut d'une législation claire, précise, prévoyante en toutes choses, la chicane et la mauvaise foi trouvent toujours à leur disposition un texte, un arrêt, un précédent, pour égarer l'esprit du juge.

Des tribunaux aux prisons, la transition est toute simple. L'amélioration du système pénitentiaire a beaucoup occupé Léopold II dans ces derniers temps. Le grand-duc a supprimé, en 1837, l'ancienne peine du *confino,* ou relégation dans les Maremmes; elle a été remplacée par une reclusion dans des maisons de tra-

vail, pour une durée moindre de moitié. Il y avait à Florence une prison pour dettes, c'était le palais appelé *Stinche Vecchie*[1]; il fallait, comme chez nous, que le créancier se chargeât de la nourriture de son débiteur prisonnier; ses obligations envers le captif étaient une charge que ne balançait pas même le moindre espoir du recouvrement de sa dette. Les créanciers avaient fini par y renoncer, et la prison pour dettes était vide : les Stinche Vecchie ont disparu depuis deux ans. Ces vieilles et sombres demeures, dont l'aspect attristait la rue *del Palaggio*, ont été vendues à une compagnie, qui a mis à la place un manége, des boutiques, la société Philharmonique et divers établissements d'industrie. En démolissant les Stinche Vecchie, on a trouvé, dit-on, des cadavres debout, pressés entre deux murs; tristes souvenirs de vengeance ou de politique barbare! C'est dans les Stinche que fut enfermé Machiavel en 1513, et c'est là qu'il eut à subir la torture. Ce grand homme politique qui était aussi poëte, adressa, du fond de sa prison, à Julien de Médicis alors maître de Florence, deux sonnets fort curieux pour obtenir sa liberté. Ces sonnets sont peu connus; je les trouve dans le *Machiavel* de M. Artaud. Voici le premier :

« Julien, j'ai autour des jambes une paire de chai-
« nes avec six tours de corde sur les épaules; je ne

[1] *Stinche* est le nom d'une place dont tous les habitants avaient été faits prisonniers par les Guelfes florentins; les captifs furent enfermés dans une prison de Florence qu'on désigna sous le nom de *Stinche*.

« veux pas conter mes autres misères, puisqu'on « traite ainsi les poëtes. Ces murailles sont tapissées « d'une vermine énorme, et si bien nourrie qu'elle « semble une nuée de papillons. Jamais il n'y eut à « Roncevaux, ni en Sardaigne dans ses forêts, une « infection pareille à celle de mon délicat asile, avec « un bruit tel, qu'il semble que Jupiter et tout « Montgibel foudroient la terre : on enchaîne celui-ci, « on déferre celui-là en battant des coins et des clous « rivés ; un autre crie qu'il est trop élevé de terre : ce « qui me fit le plus la guerre, c'est qu'en dormant, « aux approches de l'aurore, j'entendis qu'on disait « en chantant : *On prie pour vous*. Qu'ils aillent au « diable, pourvu que votre compassion se tourne « vers moi, père bienfaisant, et me délivre de ces « indignes fers. »

La tournure du second sonnet n'est pas moins ingénieuse que celle du premier :

« Cette nuit, je priais les Muses d'aller avec leur « douce lyre et leurs doux chants visiter Votre Magni« ficence pour me consoler, et lui offrir ma justifica« tion ; une d'elles m'apparut, et me confondit, en me « disant : Qui es-tu, toi, qui oses m'appeler ainsi? « J'articulai mon nom, et celle-ci, pour m'outrager, « me frappa le visage, et me ferma la bouche, en s'é« criant : Non, tu n'es pas Nicolas : tu es le *Dazzo*, « puisqu'on t'a lié les jambes et les pieds : tu es en« chaîné comme un insensé. Je voulais dire mes rai« sons, elle répliqua : Va joindre les bouffons avec « ton histoire dans les poches. Magnifique Julien, au « nom du Dieu tout-puissant, soyez garant que je ne

« suis pas le *Dazzo*, mais que je suis moi! » Ce Dazzo, dit M. Artaud, était apparemment un fou célèbre de ce temps-là, ou un des plus grands criminels détenus dans les prisons [1].

Florence n'a plus qu'une seule prison; elle est au Bargello, ce hardi et noir palais, construit au milieu du treizième siècle, par Arnolphe de Lapo, l'architecte de tant de beaux monuments florentins. La Toscane est aujourd'hui la contrée d'Europe où le régime des prisons se trouve le moins sévère. Nous aurons un peu plus tard occasion d'examiner comment il se fait qu'en ce pays de Toscane, où la loi est aussi douce, les crimes soient aussi rares; comment il se fait que, dans ces provinces, on ait pu, sans danger pour la sécurité publique, réaliser, ou peut s'en faut, l'un des principaux rêves de la philanthropie française, l'abolition de la peine de mort.

Les inspirations de la charité n'ont pas manqué chez les Florentins : on trouve ici des asiles pour toutes les souffrances, pour toutes les misères. L'hôpital de Saint-Jean de Dieu, ouvert aux hommes seuls, pour une très-légère somme, offre une grande salle de cent vingt-trois pieds de long sur trente-trois pieds de large; l'air y circule librement, et garde sa pureté; aussi la mortalité est moindre qu'en beaucoup d'autres établissements du même genre en Europe. Année moyenne, il n'y meurt que sept malades sur cent; l'hôpital Saint-Jean de Dieu reçoit environ quatre cents malades par an. L'hôpital militaire, appelé Bonifazio, du

[1] *Machiavel, son génie et ses erreurs*, t. Ier, p. 226.

nom de l'ancien fondateur de ce pieux asile, est un bel édifice agrandi par Léopold Ier, ce grand-duc dont le règne fut pour la Toscane une époque d'heureuse régénération. L'hôpital de Sainte-Marie Neuve, devenu un des plus beaux de l'Europe, avait été fondé en 1287, par Folco Portinari, bourgeois florentin; Folco Portinari a le mérite d'avoir établi à Florence une des premières demeures de la charité; toutefois il est moins connu comme fondateur de l'hôpital de Sainte-Marie Neuve que comme père de Béatrix, cette Béatrix à qui le chantre *del Paradiso* a donné une si radieuse immortalité. La façade de Sainte-Marie Neuve vous montre le buste des princes qui l'ont soutenu ou enrichi de leurs bienfaits. L'église qui en dépend est ornée de tableaux appartenant à divers maîtres : les créations du génie sont entrées jusque-là comme pour achever d'ennoblir les misères qu'on y recueille. L'établissement se partage en deux moitiés, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes; celles-ci sont confiées aux soins touchants de religieuses. Dans la portion de l'hospice occupée par les hommes, on a placé l'amphithéâtre anatomique, la pharmacie, une bibliothèque toute composée d'ouvrages de sciences médicales, et les chaires des professeurs de la faculté de médecine. Il entre dans l'hôpital de Sainte-Marie Neuve plus de trois mille malades par an.

J'ai deux autres hospices à vous mentionner, l'hospice des Innocents, et celui qui porte le nom d'Orbatello. Tous les esprits droits et les cœurs généreux se sont plaints de la suppression des tours en France, suppression funeste qui ne laisse à la honte que les

inspirations du crime. Cette triste législation n'a pas encore été imitée en Toscane, Dieu merci! les pauvres enfants qui naissent orphelins trouvent dans l'hospice des Innocents les secours d'une douce pitié. La charité ne se borne pas aux premiers soins de la vie de ces pauvres créatures; on place les enfants chez les *contadini* ou paysans, qui leur donnent place dans leur famille, moyennant une modique pension destinée à payer leur entretien. Cette pension cesse à l'âge où l'enfant peut travailler et gagner sa vie; c'est à dix ans pour les garçons, à dix-huit ans pour les filles. De plus, lorsque les filles se marient, l'administration de l'hospice leur fait une petite dot de 25 écus toscans (environ 150 fr. de notre monnaie). Les garçons demeurent soumis à la juridiction de l'établissement jusqu'à l'âge de dix-huit ans, les filles jusqu'à l'âge de trente-cinq ans. Les enfants venus au monde avec des infirmités qui les condamnent à une vie inutile, restent à l'hospice; le père ou la mère peut, en se faisant connaître, redemander, quand il veut, son enfant. Tous ces usages, ces règlements portent le caractère de la prévoyance et de l'utilité sociale, et nous voudrions bien les voir s'établir dans notre pays. Cette famille donnée aux malheureux orphelins, dès leurs premiers pas dans la vie; cette adoption qui les fait placer à la même table, au même foyer que les enfants de la maison; cette longue bienveillance d'une administration qui veille sur eux : tout cela nous semble parfaitement sage, parfaitement moral; tout cela nous semble l'œuvre du plus pur et du plus intelligent amour de l'humanité. L'hospice d'Orbatello est réservé aux femmes âgées qui n'ont ni abri ni

pain ; c'est là aussi que viennent cacher leur faute et recevoir des secours les jeunes malheureuses qui sont mères sans être épouses. Les ressources de tous ces établissements de charité sont diverses ; des dotations en biens-fonds, des journées de malades payées par les communes, par les particuliers, ou par le gouvernement (à l'hospice militaire) ; des subsides annuels alloués par l'État, une taxe de bienfaisance prélevée sur la consommation du sel dans la ville, sur les denrées, et sur la loterie : tels sont les revenus qui servent à soulager les misères recueillies dans les hospices florentins.

Je ne vous parlerai point du clergé de Florence, je me réserve de vous entretenir une autre fois du caractère général du clergé en Italie. Je puis vous apprendre, si vous voulez, que l'archevêque de Florence jouit d'un revenu de 6,000 écus de Toscane (36,000 fr.), que la ville se compose de vingt-neuf paroisses, dont les plus considérables sont celles de Saint-Laurent et de Saint-Fredian *in cestello*, qu'elle renferme dix-sept monastères d'hommes et quatorze monastères de femmes, et sept conservatoires (*educatori*), dirigés par des religieuses; dans ces *educatori*, les jeunes demoiselles sont mises à l'abri des dangers et des séductions du monde, jusqu'au moment où elles prennent un époux. Une généreuse pensée a présidé à l'institution des Douze Bonshommes de Saint-Martin. Cette confrérie, composée de douze nobles, reçoit les aumônes et les legs pieux en faveur des pauvres familles qui n'osent point descendre jusqu'à la mendicité, surtout en faveur de celles qui, ayant connu la fortune, ont été tout à coup précipitées dans l'indigence.

Il est une confrérie admirable entre toutes, c'est la confrérie de la Miséricorde à Florence, dont l'origine remonte à l'année 1244; de zélés Florentins de la classe des artisans furent les premiers qui en conçurent la pensée; les contagions qui désolaient fréquemment Florence et laissaient la foule des malades sans secours, la foule des morts sans sépulture, entraînèrent les artisans florentins à cette belle association de charité. De riches donations, d'abondantes aumônes, ne tardèrent pas à placer la confrérie de la Miséricorde au rang des plus importantes institutions; ses protecteurs célestes étaient la Vierge, saint Tobie et saint Sébastien. Nous n'entrerons pas dans les détails des règlements qui, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, ont été multipliés dans l'intérêt de l'œuvre; qu'il nous suffise de dire que ces règlements nombreux ont pour but de rendre plus prompt ou plus énergique l'accomplissement du bien. La direction des œuvres de charité, l'administration du patrimoine et la distribution des aumônes, sont confiées à un conseil de soixante-douze membres de la confrérie; ces membres sont appelés *capi di guardia* (chefs de garde); on y compte dix prélats, douze nobles, vingt prêtres et vingt-huit artisans. Sous les ordres des *capi di guardia*, nous voyons deux cent quatre-vingts *giornanti* (journaliers), ecclésiastiques et séculiers; quarante d'entre eux sont de service chaque semaine; au son de la cloche, ils accourent partout où un malheur les appelle. La cloche sonne trois coups; le premier à *ferita* (pour une blessure), le second à *ferita mortale* (blessure mortelle), le troisième à *morto* (pour un mort).

On reconnait les frères de la Miséricorde à leur robe noire, à leur large chapeau monastique, au masque noir qui cache leur figure. La confrérie compte sur ses listes plus de douze cents hommes qui, de leur plein gré, se réunissent aux giornanti pour les aider dans leurs œuvres de charité; ces frères de bonne volonté s'appellent *Buonevoglie*.

Maintenant voulez-vous savoir en quoi consistent les œuvres des confrères de la Miséricorde? Ce sont eux qui transportent les malades aux hôpitaux, ou d'un lieu à un autre, selon le besoin; ce sont eux qui vont trouver dans leurs maisons les infirmes, les malades indigents; ils les consolent, leur prodiguent les soins que d'ordinaire on reçoit seulement des parents les plus proches, des amis ou des serviteurs les plus dévoués; ils passent les nuits au chevet de leur lit. En tout lieu, à toute heure, si un accident arrive, les frères de la Miséricorde sont là pour secourir les victimes, quelle que soit la religion à laquelle ces victimes puissent appartenir; leur charité embrasse tous les hommes, sans distinction d'origine ni de croyance. Parfois des malheureux sont frappés d'une mort soudaine, hors de leur propre demeure; les frères de la Miséricorde enlèvent les cadavres et les portent eux-mêmes à la sépulture. Enfin, lorsque (chose rare dans ce pays!) la tête d'un condamné tombe sous la hache du bourreau, vous retrouvez encore au pied de l'échafaud ces intrépides athlètes de la charité; ils recueillent les débris sanglants que leur laisse la justice des hommes, et vont pieusement les ensevelir. Ainsi donc, la confrérie de la Miséricorde se montre l'hum-

ble et infatigable servante du malheur; le vêtement noir de ces hommes de dévouement vous apparaît partout où il y a des souffrances à soulager, des faiblesses à soutenir, partout où il y a de pénibles services à rendre, de douloureuses fonctions à remplir. Une telle ardeur de l'amour du prochain, une telle énergie dans l'accomplissement des bonnes œuvres, ne s'expliquerait pas, ne se comprendrait pas en dehors du christianisme; mais la charité naquit d'une goutte de sang de l'Homme-Dieu immolé, il y a dix-huit siècles, sur le Calvaire, et depuis lors la charité console le monde.

Il me resterait à vous donner une idée de la population de Florence telle qu'elle est aujourd'hui; et d'abord je pourrais vous dire que, d'après les calculs les plus exacts, le chiffre actuel de la population de cette ville s'élève à plus de quatre-vingt-dix-neuf mille habitants. Sur ce nombre, on compte vingt-cinq ou trente mille juifs, car les juifs se trouvent fort bien en Toscane, depuis que le grand-duc Léopold Ier leur a accordé les mêmes droits et priviléges qu'aux gens du pays. Il est bon de se ressouvenir ici que les juifs furent appelés à Florence, dans la première moitié du quinzième siècle, pour venir établir une concurrence contre les usuriers toscans; je ne vous garantirais pas que les prêteurs israélites d'aujourd'hui soient beaucoup plus doux que les prêteurs florentins du quinzième siècle. Les jeux publics font partie de la physionomie d'un peuple; j'ai demandé ce qu'étaient devenus les anciens jeux florentins; le jeu de paume, le jeu du *calcio*, et j'ai su qu'ils étaient oubliés. J'aurais voulu

voir ce belliqueux exercice du calcio. Deux troupes de jeunes gens à pied, tous militaires ou gentilshommes, rangés sur la vaste place de Sainte-Croix, luttaient ensemble de force, d'agilité, pour lancer au loin un gros ballon; les deux troupes avaient chacune un uniforme de couleur différente, et la multitude présente à la fête proclamait la couleur victorieuse. En fait de divertissement populaire, on ne connaît plus guère maintenant que les fêtes de Saint-Jean ; la cour et le corps diplomatique ont coutume d'y assister. Ces fêtes commencent la veille de la Saint-Jean; elles s'ouvrent par la course des chars (*dei cocchi*) sur la place de Sainte-Marie Nouvelle, et par des feux d'artifice tirés sur le pont de la Carraia. Le lendemain, on donne la course aux chevaux sans cavalier, qui partent de la porte de *Prato* pour courir le long de la rue del Corso jusqu'à la porte *della Croce;* la course est d'environ deux milles.

Ce peuple, qui se passionne pour tous les divertissements comme le peuple grec d'autrefois, aurait dû ne laisser perdre aucun des jeux du vieux temps. Mais Florence garde mal son ancien caractère : mœurs, costumes, traditions, tout cela peu à peu s'en va; chaque jour enlève à la ville des Florentins quelque chose de ses vieux traits. Même quand ils se construisent des demeures, les habitants négligent le souvenir des aïeux; l'architecture toscane leur paraît trop simple ou trop sévère. Ces portes en pierre grise et d'une élégante gravité ne suffisent point aux besoins nouveaux de leur vanité; les maisons françaises ou anglaises ont une certaine physionomie brillante qu'ils

aiment mieux imiter que l'austère physionomie des anciennes demeures des Florentins. Le caractère de Florence a été fortement modifié par notre domination : le pays de l'Arno, changé par la conquête en département français, avait rapidement oublié qu'il était le vieux pays de l'Étrurie. Ajoutez que, depuis quinze ou vingt ans, la Toscane, comme les autres contrées de l'Italie, a été inondée de voyageurs. Cette année, le nombre des étrangers qui ont visité ce pays, est tel, que les voyages ont pris le caractère d'une véritable invasion. Que voulez-vous que devienne cette pauvre Italie au milieu de toutes ces mœurs diverses, au milieu de cette corruption vagabonde, de tous ces vices qui la traversent perpétuellement dans tous les temps! Français, Anglais, Allemands, Russes, y laissent avec leur or toutes sortes de misères morales. Un beau ciel et les merveilles du génie des arts, ont fait de l'Italie la grande promenade des nations : l'Italie, dans un dernier malheur, serait-elle condamnée à payer, par la perte de sa physionomie, le bonheur du climat et la gloire du passé?

LETTRE XIII.

**M. Micali et Mlle de Fauveau.
Bello Sguardo.—San-Miniato al Monte.—
La maison de Galilée sur la colline Arcetri. —La villa
Boccacio.—Fiesole.—Carregi et l'Académie
platonicienne.—Les Harmonies de M. de
Lamartine.—Les fleurs au mois
de janvier.**

Janvier 1839.

En commençant cette lettre, je m'aperçois que je ne vous ai pas encore prononcé deux noms qui sont aujourd'hui célèbres dans Florence, et qui ont aussi retenti en Europe, le nom de M. Micali et celui de mademoiselle de Fauveau. M. Micali représente la gloire des études historiques dans la patrie de Guicciardini et de Machiavel. Il a fouillé dans la poussière des plus lointaines époques de l'Italie, il a cherché à connaître ce qu'étaient les pays des bords du Tibre et de l'Arno avant que le colosse romain épouvantât le monde de sa gloire; il a patiemment étudié ce grand mystère historique du peuple étrusque, dont la langue a péri comme celle des anciens Égyptiens, et, maintenant

même, sans autre encouragement que son zèle, sans autre récompense que les secrètes joies attachées aux conquêtes de l'intelligence, il continue à chercher la lumière à travers l'antique nuit de l'Étrurie. J'avais vu M. Micali à Paris, il y a quatre-ans, et j'avais publiquement rendu justice à ses travaux : en le retrouvant à Florence, j'ai pu apprécier en lui cette urbanité italienne si exquise et si obligeante.

Qui ne connaît mademoiselle de Fauveau? Par l'exil et par le génie, elle est devenue, dans la cité des Florentins, comme une digne compatriote de Michel-Ange, tout en restant Française comme Jeanne d'Arc. Tout ce que Paris renferme d'hommes amis des arts, a admiré, il y a deux ans, l'œuvre qui attache magnifiquement le nom de mademoiselle de Fauveau à celui de l'Homère florentin; depuis ce temps, beaucoup d'œuvres nouvelles sont sorties du ciseau de la jeune exilée; ce qui attriste son cœur, c'est que la plupart de ses ouvrages aient été emportés à l'étranger, au lieu de prendre le chemin de France. J'ai vu mademoiselle de Fauveau dans son atelier; je l'ai trouvée simple, gracieuse et calme; son air, son maintien, sa coiffure à la Raphaël, lui donnent quelque chose qui n'est pas de notre temps. Mademoiselle de Fauveau est délicate et frêle; et d'abord on s'étonne que, sous cette enveloppe aérienne, soient renfermées les fortes passions de la Vendéenne : en l'écoutant, en la contemplant, il me semblait voir en elle tour à tour la Muse des beaux-arts et l'héroïque jeune fille de Domremy.

Pour bien jouir du spectacle de Florence et de la

riche et grande nature qui l'environne, il faut se placer sur une colline située au sud de la ville, et appelée *Bello Sguardo* (Belle Vue). C'est du haut de Bello Sguardo que j'avais laissé aller mon esprit à la contemplation des divers âges de Florence. En voyant, du côté de l'est, les montagnes de Vallombrose, j'avais senti un vif désir d'aller visiter cette retraite, et je fus triste quand on m'apprit que la neige empêchait maintenant ce pèlerinage. J'aime les montagnes, surtout celles que la prière habite, et j'ai toujours porté envie à ces oiseaux aux larges ailes qui peuvent visiter tout à leur aise les grands sommets.

San-Miniato al Monte, avec sa vieille basilique et les fortifications de Michel-Ange, fournirait un volume d'observations au voyageur patient et instruit qui pourrait y consacrer plusieurs jours. La plupart des églises de Florence n'ont pas de façade; la basilique de San-Miniato en a une qui date de la Renaissance. Cette façade est la seule partie moderne de ce vieux temple catholique, qui nous représente les premiers âges de l'architecture italienne, et qui fut remis en 1013 dans l'état où nous le voyons aujourd'hui. Les dépouilles de l'antiquité païenne se montrent partout dans l'imposante église de San-Miniato; on y trouve de belles colonnes, des marbres appartenant à des monuments anciens; on y trouve aussi de curieuses mosaïques byzantines. La magnifique enceinte appelée *la Confession*, parce qu'on y déposa jadis les ossements des martyrs, est fermée par une balustrade où j'ai remarqué de riches pièces de marbre grec, absolument semblables aux marbres des fonts baptis-

maux de Pise : ce fut là autrefois, peut-être, un butin que se partagèrent les Pisans et les Florentins. Le tombeau du cardinal de Portugal, ouvrage d'Antoine Rossellini, et surtout les bas-reliefs de Luc de la Robbia, font de la petite chapelle de Saint-Jacques un sanctuaire précieux.

Les fortifications de Michel-Ange, construites en 1529 pour aider les Florentins à se défendre contre les armées impériales, et aussi pour protéger la vénérable basilique de San-Miniato, sont un monument du patriotisme du grand artiste. « De concert avec Francesco « da San-Gallo, Michel-Ange fit élever hors de la porte « de San-Miniato, dit M. Delécluze [1], un grand bas- « tion dont le mur, passant par la colline qui est de- « vant, entourait le couvent et l'église de San-Miniato, « puis retournait en descendant, et formait une en- « ceinte de forme à peu près elliptique. Sur ce mur, « et de distance en distance, étaient établies des tou- « relles propres à l'attaque comme à la défense, d'a- « près les usages de l'art de la guerre au quinzième « siècle. Du principal bastion, ou plutôt de la forte- « resse de San-Miniato, descendait, à main gauche, « un parapet jusqu'à la route de la porte de San-Ni- « colo, et jusqu'à l'Arno. A droite, une autre parapet « analogue allait jusqu'à la porte San-Giorgio, embras- « sant dans son contour tous les lieux élevés d'où on « aurait pu inquiéter la ville. La porte San-Giorgio « restait sur l'éminence, et sa position lui servait de « défense. Les points les plus faibles étaient les portes

[1] *Florence et ses Vicissitudes*, tom. II, pag. 422.

« San-Pier Gattolini et San-Frediano, dominées par « des collines ; aussi Michel-Ange avait-il établi entre « elles de forts bastions et d'autres constructions de « défense. Des ouvrages du même genre, mais moins « importants, furent faits sur tous les autres côtés des « murs de la ville, où elle était moins exposée aux at- « taques de l'ennemi. Ce système de fortification, jugé « un chef-d'œuvre par les hommes du métier, a cer- « tainement favorisé la défense longue et opiniâtre des « Florentins. » Un célèbre biographie de Michel-Ange, Vasari, raconte que l'artiste fit entourer de matelas de laine le clocher de l'église de San-Miniato, pour le défendre contre les boulets de l'ennemi.

Galilée, condamné pour ses découvertes comme on le serait pour de criminelles aberrations, ce grand homme, véritable Prométhée de la science, passa les neuf dernières années de sa vie sur la colline Arcetri, dans une maison qu'un de ses élèves lui avait louée quinze écus par an. Cette maison est située à une demiheure au-dessus du *Poggio imperiale*. En allant vers la colline Arcetri, consacrée par une illustre mémoire, je regrettais de suivre un chemin de construction récente. Combien j'aurais aimé à me croire dans ce même chemin qu'avait pris Milton, lorsque, jeune voyageur, il allait visiter Galilée déjà vieux et prisonnier sublime. Sur le mur extérieur de la maison, une inscription annonce que cette demeure fut celle de Galilée depuis l'année 1633 jusqu'au jour de sa mort, le 8 janvier 1642. Elle est d'une humble apparence, son ensemble n'a rien d'élégant, et je ne vois pas comment on a pu la croire encore digne de son ancien surnom de *Giojello* (joyau).

Des voyageurs qui nous ont précédé ont dit que la chambre de Galilée est tapissée de cuir et garnie de siéges : cette chambre est aujourd'hui dans un état de complète nudité. C'est un enfant de paysan qui me montrait la demeure de Galilée. En me conduisant sur la petite terrasse de la maison : « C'est ici, m'a-t-il « dit, que Galilée avait coutume de prendre le frais. » L'enfant ne trouvait rien de mieux à dire, et comme il n'avait jamais entendu parler de télescope, je n'ai pas entrepris de lui faire entendre que peut-être, de cette terrasse, Galilée, armé de l'instrument inventé par son génie, pénétrait dans les secrets des mondes. On remarque sur la terrasse quelques vieux fauteuils en bois, et des portraits du seizième ou du dix-septième siècle, suspendus à la muraille. J'ignore quels personnages sont représentés dans ces portraits, et j'ignore aussi la date précise de ces vieux siéges de la terrasse, mais ces souvenirs, ces images d'un passé qui peut correspondre au temps de Galilée, m'ont fait plaisir.

Galilée avait soixante-neuf ans quand il vint s'établir dans cette maison de la colline Arcetri, sous la surveillance de l'inquisition; il avait soixante-dix-huit ans quand il y mourut. La vieillesse ne fut point pour lui la saison du repos; il travaillait, travaillait toujours. Les infirmités et le poids des ans n'avaient point étouffé la flamme de son génie. Galilée fut aveugle durant les quatre dernières années de sa vie ; ses yeux s'étaient usés à lire dans le grand livre des cieux. Dans mes promenades autour des monuments de Pise, Galilée m'avait apparu jeune homme, simple étudiant de l'univer-

sité, et dans l'ignorance de son destin; sur la colline Arcetri, je le trouve au terme d'une longue vie pleine d'immortels travaux, je le trouve vieillard chargé d'ennuis et de gloire, quittant la terre, dont il avait le premier trouvé le grand secret.

Nous avons eu déjà occasion de parler de Fiesole, l'antique ville étrusque ; je suis allé jusque sur la haute montagne de Fiesole qui domine Florence, du côté du septentrion. Chemin faisant, j'ai vu l'élégante villa Boccacio, habitée maintenant par une dame anglaise. La situation de cette villa, dans le voisinage du Mugnone, au milieu d'une charmante nature, offre une sorte d'harmonie avec la joyeuse vie du Décaméron. Les restes des anciens murs de Fiesole m'ont rappelé les murs de Mycènes et de Tyrinte : ils appartiennent à cette primitive architecture qu'on a désignée sous le nom de cyclopéenne, parce qu'on supposait que les géants seuls avaient pu remuer et aligner ces lourdes masses, ces quartiers de rocs. De ceci peut-être serait-il permis de conclure que la race étrusque a quelque parenté avec les premiers fondateurs de Tyrinte et de Mycènes, mais des questions pareilles nous entraîneraient à de trop longues dissertations. Les débris des murailles de Fiesole ont été jugés par Niebuhr comme ayant appartenu à un édifice colossal des Étrusques; un voyageur moderne, M. Valery, qui a voulu relever cette opinion de Niebuhr, est tombé dans une plus grande erreur en voyant, dans ce qu'il appelle le *petit tas de pierres*, les restes peu antiques d'un théâtre romain. La ligne des anciens remparts de Fiesole est facile à reconnaître.

Cette ville fut une des places dont s'était assuré Catilina dans sa conjuration; en prononçant le nom de Fiesole, Cicéron n'épargne pas les habitants de cette place, et leur reproche surtout un luxe vain et de molles habitudes. Dans les premières années du cinquième siècle, les légions romaines remportèrent, aux environs de Fiesole, une victoire sur les Goths. On sait comment, dans l'année 1010, l'antique cité, surprise par les Florentins, descendit de sa montagne, pour se confondre et se perdre au sein de sa rivale assise aux bords de l'Arno. Je ne vous parlerai pas du village qui porte encore le nom de Fiesole, et je ne vous dirai rien aussi de sa cathédrale. Assez de voyageurs ont décrit cela. Ce qui est éternellement beau, et ce que je vous peindrais si les descriptions n'étaient pas trop impuissantes, c'est la perspective qui s'offre à vous du haut de Fiesole : à vos pieds, Florence, et de tous côtés, devant vous et autour de vous, des vallées, des collines, des montagnes, avec quinze mille villas répandues à travers une riche et radieuse nature.

Non loin de Fiesole, Carregi, la maison de plaisance de Côme l'Ancien, a des souvenirs qui intéressent. C'est là que l'académie platonicienne, fondée par Côme vers le milieu du quinzième siècle, tint ses premières séances; c'est là qu'elle célébrait chaque année, le 7 novembre, l'anniversaire de la naissance de Platon. Marsilio Ficino, un des principaux membres de cette académie qui comptait aussi sur sa liste Pic de la Mirandole et Politien, nous a donné le récit d'une de ces fêtes véritablement antiques. C'était en 1477; Laurent de Médicis, qui protégea jusqu'à sa mort l'académie de Carregi,

invita lui-même neuf Platoniciens en mémoire des neuf Muses ; l'évêque de Fiesole se trouva de la fête. On fit la lecture du *Banquet d'amour* de Platon, et chacun des assistants fut chargé de commenter, séance tenante, un des discours du philosophe grec. Nous ne dirons point comment, après la mort de Laurent de Médicis, la société platonicienne passa de la villa de Côme au palais et aux jardins de Ruccellai, et comment elle disparut dans les premières années du seizième siècle. Ce qui me frappe ici, c'est ce culte de l'antiquité qui, dans le quatorzième et le quinzième siècle, avait saisi tous les hommes supérieurs de Florence : Dante, l'admirateur de Platon, d'Aristote et de Virgile, avait le premier poussé l'Italie dans cette ferveur pour le génie des anciens ; puis était venu Pétrarque, qui n'était pas seulement le chantre harmonieux et l'amant de Laure, mais qui possédait d'immenses connaissances, et se mettait à deux genoux devant les dieux littéraires de la Grèce et de Rome. Boccace, qui eut la gloire de fixer la prose italienne, contribua puissamment à tirer de la nuit les chefs-d'œuvre des temps antiques, et à remettre en honneur la langue d'Homère et de Platon. L'académie de Careggi fut une expression nouvelle de ce penchant des grandes intelligences pour les œuvres des maîtres d'autrefois. Ce mouvement si fécond, qu'on appelle la Renaissance, était donc parti de Florence, pour se répandre à travers les diverses contrées de l'Europe, et en France surtout.

De nos jours, beaucoup d'écrivains ne veulent voir dans la grande époque de la renaissance qu'un grand âge de calamité. La renaissance, nous dit-on, arrêtant

l'essor du génie moderne, l'a condamné à de pâles imitations; elle l'a empêché d'être lui-même en le soumettant au joug de l'antiquité. Je ne partage pas de telles opinions, de tels regrets. Je pense que c'est toujours un immense bonheur pour une société jeune et grossière, que de pouvoir contempler, étudier les modèles appartenant aux sociétés qui ne sont plus. Vous donnez des maîtres à l'enfant qui commence la vie, vous ne craignez pas de mettre sous ses yeux ce que vous jugez le plus digne d'admiration, et vous redoutez pour les nations nouvelles l'expérience, les œuvres, l'influence des nations qui ont figuré avec le plus d'éclat sur la scène du monde! L'enfant commence par des imitations, et, plus tard, s'il a du génie, il crée à sa propre image. Il en est de même des jeunes sociétés; elles font d'abord leur éducation avec tout ce qu'elles peuvent recueillir autour d'elles, et puis s'élancent vers l'accomplissement de leurs propres destins.

J'ai fait ma course à Fiesole, par un beau soleil, avec M. Antoir, dont je vous ai déjà parlé; il possède au penchant de la montagne une petite villa, charmante retraite comme le poëte ou le philosophe peut la rêver quand il soupire après l'obscurité d'un doux repos. Il y a plus de trente ans que M. Antoir est attaché à la légation de France à Florence, et depuis ce temps il a vu passer bien des dominations. Ses souvenirs les plus chers se rapportent à l'époque où M. de Lamartine remplissait les fonctions de chargé d'affaires à Florence; M. Antoir, avec son âme rêveuse, sa sensibilité exquise et sa vive imagination, se passionne pour tout ce qui est noble et grand, pour tout ce qui s'échappe du

cœur ; c'est une bonne et riche nature d'homme. Il s'était tout d'abord et fortement attaché au chantre des *Méditations*. Vous connaissez les *Harmonies* de M. de Lamartine, qui sont ses derniers beaux ouvrages poétiques ; M. Antoir fut la cause de ces magnifiques compositions ; c'est une anecdote littéraire assez curieuse, la voici un deux mots :

M. Antoir aime la nature ; il reçoit ses joies les plus vives, ses jouissances les plus complètes, des bois, des vallons et des montagnes, du coucher du soleil, des belles nuits, de l'aube resplendissante, de tous ces ravissants tableaux de la création. Un matin qu'il revenait de sa promenade accoutumée, il trouve M. de Lamartine chez lui, dans l'attitude de l'ennui et de la fatigue ; celui-ci avait passé dans un bal les deux tiers de la nuit ; il demande à M. Antoir d'où il vient, et l'heureux promeneur répond qu'il a passé la matinée au milieu de la nature, si belle à son réveil. « Que je voudrais faire comme vous ! lui dit M. de Lamartine ; mais, par des devoirs de position, par des obligations du monde, je passe la moitié de mes nuits dans les salons ; et puis il faut que je donne au repos ces heures du matin que j'aimerais à donner à la nature. » Là-dessus, le poëte demande à son cher Antoir ce qu'il éprouve au milieu du radieux spectacle de la création ; il lui demande ses impressions, ses joies intérieures, son bonheur. M. Antoir, parlant alors au poëte dans la naturelle simplicité de son langage et aussi dans la naïve chaleur de son âme, lui dit tout ce qu'il sent ; à mesure que M. Antoir ouvre les trésors de ses impressions jeunes et profondes, les regards de M. de Lamar-

tine étincellent, son visage devient tout de feu : l'inspiration saisissait le poëte; à l'instant même M. de Lamartine se met à écrire; dans moins de trois quarts d'heure, l'Hymne à la Nuit, dédié à son *ami Antoir*, était composé. Cette pièce de vers, dont M. Antoir conserve le manuscrit original, fut la première *Harmonie*. M. de Lamartine écrivit la plupart des autres Harmonies dans la retraite, aux environs de Livourne, car Florence laissait au poëte trop peu de liberté. Je regrette que, dans l'ouvrage publié, le nom de M. Antoir ne soit pas resté en tête de l'Hymne à la Nuit, comme l'avait placé l'auteur lui-même, au moment où cette composition sortit de sa plume : c'était un charmant et poétique souvenir à garder.

Nous sommes maintenant dans le mois le plus rigoureux de la saison d'hiver, et les fleurs abondent à Florence, comme à Paris dans les plus beaux mois de l'année. Florence, restée fidèle à l'origine primitive de son nom, est bien la ville des fleurs ; à chaque pas, à tous les coins de rue, sur toutes les places, vous voyez des lis, des violettes, des renoncules, des jacinthes, des roses et des giroflées ; des marchands de fleurs, paysans, femmes ou jeunes filles, s'offrent à vous avec des brassées odorantes. Les Florentins entendent la culture des fleurs mieux qu'aucun autre peuple de la terre, et, grâce à leur génie et aussi à la riche nature de leur pays, l'année à Florence n'est qu'un long mois de mai. Ces jours-ci, en sortant de mon hôtel du *Pélican*, je vois s'arrêter devant moi une jeune marchande de fleurs, qui me jette un gros bouquet de violettes et de renoncules, et puis dispa-

raît. L'abondance des fleurs est une céleste chose dans la vie; c'est du calme et de la sérénité; c'est une moisson de douces et de riantes images. Heureuse contrée que celle où le ciel garde toujours de l'azur, et la terre toujours des fleurs!

LETTRE XIV.

Physionomie générale de la Toscane.

—

Février 1839.

En visitant ces contrées de la Toscane où la culture est si parfaite, j'ai dû m'enquérir de la législation agricole qui régit ce pays; les encouragements donnés à l'agriculture nous donnent la mesure de la sagesse d'un gouvernement. La première richesse d'un peuple est dans son propre sol; c'est à la terre, l'antique nourrice de l'homme, qu'il faut d'abord demander sa vie. Le grand-duc Léopold Ier, qui a tant fait pour la Toscane, s'était occupé de l'agriculture avec une vive sollicitude; sa législation pour la culture des terres est toute favorable au paysan ou fer-

mier ; il a bien plus songé au travailleur des champs qu'au propriétaire. Voici donc les renseignements que j'ai recueillis sur ce point :

Une convention entre le propriétaire et le paysan ou *contadino*, ne dure pas moins d'une année ; elle se fait sous seing privé, en présence de deux témoins. Quand le paysan et le propriétaire doivent se séparer, c'est au mois de novembre qu'on donne ce qui s'appelle la *disdetta*. Le paysan reste jusqu'au mois de mars ; il a droit à la moitié de toutes les récoltes de l'année courante, par la raison qu'il a lui-même semé ; mais il n'a aucun droit au partage des menus produits ou *ripresa*. On comprend sous ce nom les fleurs, les pampres de vignes, le lait, les fruits, les légumes, qui forment tous les ans des revenus considérables.

Le domaine cultivable se nomme *podere*. La *villa* c'est la demeure du propriétaire, la *casa* c'est le logement du paysan ; ce logement est gratuit. On ne voit point ici la charrue traînée par des mulets ou des chevaux ; on ne laboure qu'avec des bœufs. Dans chaque villa on élève des veaux pour avoir de l'engrais ; on les vend dès qu'ils sont grands, et c'est là un des bons revenus du *podere*.

Le paysan se charge de la culture du domaine et des récoltes, moyennant la moitié de tous les revenus. C'est le propriétaire qui paye les impôts et supporte les charges, tous les frais de construction ou de réparation. Le propriétaire n'a aucun ordre à donner pour tout ce qui touche l'entretien du *podere ;* les rapports entre lui et le paysan sont des rapports de pleine et entière confiance. Chacun d'eux fournit la moi-

tié des semences pour les terres labourables. Le propriétaire fournit seul les semences nécessaires pour les terrains où la bêche du paysan doit remplacer la charrue. Il est tenu de payer séparément tout le travail d'amélioration que fait un paysan en dehors des conditions stipulées. N'oublions pas de mentionner ici une classe de gens appelés *fattori*, chargés de surveiller les intérêts du propriétaire, et qui finissent toujours par s'enrichir à ses dépens. Les facteurs sont les fléaux des *podere*.

D'après ce peu de mots, vous pouvez voir que la condition du paysan en Toscane est plus heureuse qu'en tous les autres pays du monde. Ici le *contadino* a plus de profit que le maître. Il m'est arrivé de pénétrer dans l'habitation du paysan; tout y révèle une paisible aisance; la famille est nombreuse; la sérénité se montre sur tous les fronts. Il n'est pas rare que la femme du paysan, quoique mal habillée, porte tous les jours un collier de perles fines de la valeur de deux cents *francesconi*. Ce qu'on appelle le bonheur se trouve véritablement dans la *casa* du fermier de Toscane. Je ne passe jamais auprès d'une de ces champêtres habitations sans y jeter un œil d'envie.

Je ne vous parlerai point de l'assainissement des Maremmes, vaste entreprise qui se poursuit avec persévérance, et qui a déjà coûté au grand-duc dix ou douze millions. Le commerce des ouvrages d'albâtre a été de tout temps fort considérable en Toscane; il a beaucoup diminué depuis que Ferdinand III a permis l'exportation de l'albâtre brut. On sait que Volterra, la plus antique des cités de l'Italie, possède les pre-

mières carrières d'albâtre de l'Europe. Presque tous les habitants sont sculpteurs. La *serpentine* de Monteferrato, au nord-ouest de Prato, est sculptée à Florence et à Pise; cette pierre est ainsi appelée parce qu'elle présente les nuances du serpent. On trouve à Monteferrato une sorte de serpentine noirâtre sur laquelle l'aimant agit comme sur le fer. La montagne d'Imprunetta, à sept milles au midi de Florence, et, de ce côté, toute la chaîne des Apennins, renferment de la serpentine.

J'ai demandé ce qui était resté de la domination française dans ce pays; il n'est resté, m'a-t-on répondu, que le bureau des hypothèques. Dépuis ce temps on a fondé des banques d'escompte et des caisses d'épargne. Toute domination étrangère est en exécration dans ce pays, et l'invasion de nos armes en Toscane rencontra de sérieuses difficultés. L'ivresse fut universelle dans la contrée quand les Français s'en allèrent. Les cloches de notre Campanile, disent les Pisans, s'agitaient toutes seules de joie en voyant partir les Français.

Je puis vous dire avec précision l'état actuel de la population dans le grand-duché de Toscane; elle s'élève, d'après le dernier recensement, à 1,466,752 habitants; le chiffre de la population, dans l'année 1824, était de 1,237,738. Dans l'espace de quatorze ans, le nombre des habitants a augmenté de plus de deux cent vingt-neuf mille. Vous voyez, par ce simple fait, que le grand-duché est en prospérité. Cependant toutes les villes de Toscane ne participent pas également a ce mouvement de progrès. Pise, par exemple, n'est

point peuplée comme elle pourrait l'être. Pour mieux comprendre ce qui lui manque sous le rapport de la vie, on n'a qu'à visiter le duché de Lucques, séparé de Pise par quelques lieues seulement. L'étendue de Pise et de Lucques est la même, et cette dernière cité renferme six mille habitants de plus que la première. Entre l'heureux pays de Lucques et Pise, j'ai trouvé la différence du mouvement à l'immobilité, de l'activité laborieuse à l'insouciante paresse.

Le peuple de Toscane est bon, intelligent, hospitalier. Il est d'un facile caractère, et donne peu de soucis à son gouvernement. Durant trois mois de séjour à Pise, nous n'avons pas vu une seule querelle. C'est surtout au temps du carnaval que la douceur des mœurs populaires frappe le voyageur. Vous ne trouvez ici ni clameurs grossières, ni désordres, ni dégoûtantes orgies; tout se passe comme dans un salon, avec une sorte de dignité, avec une gaieté calme et une joie élégante. Il n'en est pas de même dans nos cités de France, et particulièrement à Paris, où le carnaval est si désordonné, si ignoble, si effrayant dans son immoralité.

Certains cantons de la Toscane, et même des quartiers de Pise, gardent encore quelque chose d'antique et d'oriental dans les mœurs; on y retrouve les souvenirs de la Grande Grèce, les primitives images venues de l'Asie. Parfois, dans mes promenades à travers les campagnes, il m'est arrivé d'entendre des airs dont le caractère me reportait aux temps reculés. Je n'oublierai jamais un pauvre homme qui, sans s'en douter, charma mon âme, un soir que je me prome-

nais aux environs de Pise en suivant lentement les rives de l'Arno ; ce pauvre homme portait un fagot sur l'épaule, marchait tout doucement le long des bords du fleuve, et chantait je ne sais quelle complainte comme j'en avais entendu dans mes voyages en Orient; cette chanson, empreinte d'une sorte de tristesse antique, me rappelait tour à tour la chanson mélancolique du chamelier arabe et les monotones refrains du matelot grec couché sur le pont de son brick au milieu des nuits de l'Archipel.

Ceci pourrait m'amener à vous parler de la musique dans ce pays. Le peuple toscan aime beaucoup les spectacles, surtout l'opéra; il a pour quelques sous sa place au parterre; dans cette manière de passer ses soirées, il trouve à la fois une économie, une occupation et un plaisir. On exécute à Florence, à Pise, à Sienne les compositions musicales des maîtres, mais Paris et Londres enlèvent à l'Italie ses grands chanteurs, et la terre natale de l'harmonie est réduite à de fort médiocres sujets. Le peuple n'écoute pas, et cause pendant que les acteurs chantent; à la sortie des théâtres, il semble vouloir se dédommager lui-même, et tous les soirs, dans les rues de Florence, de minuit à une heure du matin, on entend les chœurs ou les plus beaux morceaux des chefs-d'œuvre de l'école italienne chantés avec un parfait ensemble. Pendant mon séjour à Florence, le soir, je ne m'endormais jamais avant que ces groupes mélodieux eussent passé sous mes fenêtres; ces chants, au milieu de la grande cité muette, ravissaient mon imagination.

Un fait à constater en Toscane, c'est, d'un côté, la

libre entrée donnée à tous les journaux de France, même à ceux qui attaquent le plus la monarchie et la religion, et, de l'autre, c'est l'immobilité du gouvernement pour tout ce qui tient au développement des intelligences. Les feuilles de notre pays viennent, chaque jour, mettre, sous les yeux des Toscans, les enseignements de la démocratie et le spectacle de nos révolutions, et nous voyons en même temps un système qui s'abstient de tout mouvement, de toute impulsion. Il y a là, au premier abord, une contradiction évidente. Il est vrai qu'aujourd'hui des expériences politiques, faites à grand bruit, n'ont abouti qu'à des mécomptes et à de nouvelles misères; le gouvernement toscan peut penser que ce qui se passe maintenant en France est surtout infiniment propre à dégoûter des révolutions. Ce serait d'ailleurs une tâche difficile que de vouloir soulever la Toscane; vous auriez autant de peine à faire sortir le peuple de son chemin accoutumé qu'à transporter les Apennins sous d'autres cieux. Le peuple ne peut pas voir un tyran dans ce grand-duc qui se promène paisiblement et bourgeoisement avec sa femme sur les quais de l'Arno; il a, sans trop d'efforts, son pain quotidien, et puis il lui est si doux de vivre sans secousses! Moi, j'aime la Toscane, d'abord par les grands souvenirs d'histoire, de poésie et d'art que cette contrée rappelle, ensuite parce que la Toscane est le pays du calme, de la paix profonde. C'est quelque chose, croyez-moi, qu'une région où tout est doux et tranquille, dans cette époque de bruit et d'inquiétudes, de scandales et de perturbation immense.

Ce qui m'afflige en Toscane, c'est l'oisiveté de la jeu-

nesse; cette oisiveté conduit à la dégradation morale. Les jeunes gens qui, par leur position, se trouvent au-dessus des travaux des champs et au-dessus des métiers, ne savent que devenir. En Toscane, c'est un peu comme en Turquie; de grands encouragements sont donnés aux écoles primaires, pas beaucoup aux écoles supérieures. Une nombreuse jeunesse consume ses jours dans les plaisirs monotones du théâtre ou du café; des intelligences qui pourraient grandir pour l'honneur ou l'utilité du pays, languissent et finissent par s'éteindre dans les estaminets. N'y aurait-il pas moyen d'occuper cette jeunesse, de lui ouvrir une voie, une carrière?

J'ai eu déjà occasion de vous dire qu'en Toscane la pénalité n'est pas sévère, et que cette douceur des lois n'a pas augmenté le nombre des criminels. La peine de mort, qui avait d'abord disparu de la législation du grand-duché, n'y a été rétablie que pour la forme, et l'extrême rareté de l'application de la peine équivaut presque à une abolition. Beaucoup de publicistes, poussés par des idées généreuses, sont partis de l'exemple de la Toscane pour demander, en France, la destruction des échafauds. Dans cette question, on a oublié que la législation doit toujours être faite à l'image des mœurs. Or, comparez les mœurs du peuple en France et celles du peuple en Toscane. Tout resplendissant que soit le soleil de notre civilisation, nous trouvons, dans nos cités et nos bourgades, des caractères, des instincts bien différents de ce qui se rencontre sur les rives de l'Arno et de l'Ombrone. Dans l'intérieur de nos provinces, chez notre peuple de Paris et dans les environs

de la grande métropole française, vous découvrirez souvent une grossièreté d'ignorance, un abrutissement stupide, des passions féroces. Ce qu'on appelle la populace, en France, a beaucoup moins d'intelligence, d'humanité, de moralité que la populace en Toscane : la race des bords de l'Arno, il faut en convenir, est supérieure à la race des bords de la Seine, de la Meuse ou de la Loire. Ajoutez à cela que l'influence religieuse, sur les masses, est bien autrement puissante en Toscane que chez nous; dans nos pays, où la foi anime faiblement les classes inférieures, la crainte de la hache du bourreau arrête bien plus de malheureux que les terreurs de l'éternité. Nos révolutions, qui ont l'inconvénient terrible de tout mettre en question, de jeter la confusion dans toutes les idées, dans toutes les doctrines, ne hâtent point le progrès moral des sociétés, et ce n'est point dans des temps pareils aux nôtres, que les caractères s'adoucissent et que les consciences se fortifient. Il faut, hélas! un bourreau à notre société jusqu'à ce que les générations soient devenues plus éclairées, plus humaines, plus religieuses.

Une dernière comparaison achèvera de vous montrer la différence entre le peuple de notre pays et le peuple de Toscane. Chez nous, quand l'échafaud se dresse, la multitude se précipite vers le lieu du supplice; elle y accourt comme à un drame, et ne veut rien perdre du spectacle. Dans ces derniers temps, en 1816, un homicide fut commis sur la frontière de Toscane; il fallut appliquer la peine de mort! C'est à Florence que le condamné devait recevoir le châtiment de son crime. Le matin de l'exécution, la moitié des habitants sort

de Florence pour se retirer dans les *villas*, et, à l'heure fatale, l'autre moitié s'enferme dans les églises; il n'y a de présents au supplice que l'exécuteur, ses valets, les gardes commandés et trois Anglais [1].

LETTRE XV.

De Pise à Sienne.

Mars 1839.

Nous voici en route pour Rome; notre cher malade n'a pas retiré grand profit de ce soleil de Pise qui nous a manqué plus d'une fois, et s'il se dirige vers Rome, ce n'est pas qu'il soit devenu bien fort. Mais quand on a vécu de la vie littéraire comme M. Michaud, et, de plus, quand on a, comme lui, suivi la papauté en historien, dans ses grandes luttes et son influence glorieuse au moyen âge, peut-on se voir à quelques journées de la ville éternelle sans recueillir toutes ses forces pour se traîner jusqu'aux Sept Collines? Je ne vous parle pas de la joie que j'éprouve en songeant que,

[1] *Machiavel*, par M. Artaud, dédicace à la ville de Florence.

dans une semaine, je verrai le Colisée et le Forum, l'église de Saint-Pierre et le Vatican.

Nous sommes partis de Pise le 9 mars dans la matinée. Nous avons pris un voiturin. La route de terre nous a semblé préférable à la route par mer. Les bateaux à vapeur, qui vous transportent en douze ou quinze heures de Livourne à Civita-Vecchia, sont une merveilleuse chose pour franchir les distances et pour arriver; mais on se condamne à ne rien voir, à ne rien connaître du pays; on aperçoit des horizons, des rivages et voilà tout. La commodité des paquebots attire la foule, et maintenant il est rare qu'on se rende à Rome par terre. Les pays de Sienne, de Perugia, de Viterbe cesseront d'être visités, et peu à peu cette portion si curieuse de l'Italie sera oubliée. Nous pourrions faire la même remarque pour l'Orient; avec les bateaux à vapeur, on peut, en deux ou trois mois, visiter quelques places maritimes de l'Égypte et de la Syrie, quelques îles de la Grèce, les rives de l'Hellespont; et puis on pense avoir vu l'Orient parce qu'on a vu des côtes; l'intérieur des pays est mis de côté dans le programme de ces nouveaux explorateurs du monde. Au moyen des paquebots, vous aurez des voyages faciles comme vous avez en France une littérature facile; il n'est donc pas à croire que le génie des découvertes ni le génie de l'observation aient jamais beaucoup de grâces à rendre à la vapeur.

Nous sommes venus de Pise à Castel-Fiorentino, cité de quatre mille habitants dont je ne vous dirai rien. Cette première journée a été de neuf ou dix lieues; la pluie ne nous a pas quittés; le soleil du mois de mars

aurait été magnifique à voir au milieu de la nature que nous traversions. Le lendemain, le temps était assez beau; nous sommes entrés dans une région coupée perpétuellement par des collines; nous avons vu Certaldo, bâti sur une hauteur; le vieux Certaldo couvre le sommet; au bas, le nouveau village, qui date à peine de cinquante ans. Vous jetteriez un regard assez indifférent sur la colline et sur le double village; mais si on vous dit, Ce lieu est la patrie de Boccace, le conteur spirituel, le créateur de la prose italienne, l'interprète de Dante, l'infatigable chercheur de monuments littéraires de l'antiquité, alors vous attachez un regard à cette colline, à cette nature qui vous environne, et vous interrogez toute chose sur ce génie qui eut là sa demeure. Le nom, la mémoire de Boccace vivent encore à Certaldo, mais son tombeau, ses restes ont disparu vers la fin du siècle dernier : Certaldo n'a pas su garder le sépulcre de son grand homme. La Fontaine a quelquefois, dans ses *Contes*, emprunté des sujets à Boccace; une curieuse ressemblance entre ces deux grands écrivains, c'est que tous les deux se repentirent de leur œuvre. Toutefois la contrition du poëte de Château-Thierry fut moins vive que celle du prosateur toscan; les regrets de Boccace étaient devenus une sorte de désespoir religieux; il voulait brûler le *Décaméron;* son vœu était qu'il n'en subsistât aucune trace sur la terre. Ce fut Pétrarque qui sauva le *Décaméron* de la violence de ces remords.

A deux lieues et demie de Certaldo, on trouve le bourg de Poggibonsi. Notre route a traversé une nature gracieuse : autour de nous se succédaient les col-

lines couvertes d'oliviers ou de chênes, avec des villages, des fermes ou des *villas* au sommet; la plupart de ces coteaux se terminent en mamelons; de nombreux points de vue fort pittoresques varient ces tableaux. A chaque pas, nous rencontrions des charbonniers, et les charbonniers nous rappelaient Boccace, qui en a parlé; leur costume, leur tournure, leurs habitudes n'ont probablement pas changé depuis quatre siècles. Depuis Certaldo jusqu'à Poggibonsi, les images de la vie champêtre s'offrent de tous côtés avec un charme naïf qui pénètre doucement l'esprit. On y retrouve cette paix, ces joies, ce bonheur rustique dont Boccace s'enivrait en silence, aux jours où il fuyait les persécutions du gouvernement florentin.

Les charbonniers, les rouliers, et même les bergers que nous rencontrions avaient pris leurs précautions contre les nuages dont le ciel était couvert; le croiriez-vous? ils avaient des parapluies; l'étoffe de ces parapluies est jaune, la canne en est solide et leur dimension est vaste. On se moquerait d'un poëte qui, voulant peindre les mœurs des pâtres de Toscane, les représenterait au milieu de leurs moutons avec un parapluie sous le bras. Cela nous semblerait peu pastoral, mais cela serait exact. Convenons toutefois que le branchage des sapins ou des chênes serait plus poétique que le parapluie jaune des bergers toscans.

Nous avons déjeuné à Poggibonsi; c'était la foire de ce bourg. Les paysans et les paysannes étaient nombreux; tout était calme, doux et bon dans la physionomie de ce peuple des champs; il y avait réellement sur toutes ces figures comme un épanouissement de bon-

heur moral. Nous comparions, dans notre pensée, ces paysans à ceux de la plupart des provinces de France. Trouvez-vous, dans nos pays, au milieu d'une foire de paysans ; voyez comme ils sont rudes et querelleurs, comme leur visage exprime des instincts grossiers et le trouble des passions mauvaises ! Je n'aime pas les chapeaux d'homme que portent les paysans de Toscane ; cette coiffure est horrible ; c'est depuis trente ou quarante ans qu'elle a remplacé, m'a-t-on dit, la vieille coiffure nationale. J'avais déjà remarqué ces vilains chapeaux aux environs de Florence ; on ne les voit pas encore dans les campagnes de Pise ; les femmes y ont conservé ce fichu qu'elles portent sur leur grand peigne, et qu'elles nouent gracieusement sous le menton. J'avais pu tout à mon aise observer cette simple et charmante coiffure des paysannes des environs de Pise, la veille de Noël, alors qu'elles venaient par bandes vendre leurs poules sur le quai de l'Arno. Le grand-duc de Toscane possède une belle villa sur un coteau voisin de Poggibonsi.

Un souvenir intéressant du seizième siècle se présente à mon esprit. C'est à Poggibonsi que les courriers de Jules II joignirent Michel-Ange. Vous savez cette histoire. Michel-Ange, alors à peine âgé de trente ans, était allé à Rome pour s'entendre avec Jules II, qui lui avait demandé de lui faire son tombeau. S'étant présenté au Vatican pour avoir une audience, il ne l'avait pas obtenue par la faute d'un camérier. Le grand artiste fit aussitôt savoir au pape que, s'il avait des ordres à lui donner, il les lui adressât ailleurs qu'à Rome, et furieux, il reprit la route de Florence.

Jules II lui envoya cinq courriers qui atteignirent Michel-Ange à Poggibonsi ; mais Buonarroti poursuivit son chemin vers Florence, et c'est alors que blessé, mécontent, il voulait quitter l'Italie pour aller à Constantinople, à la demande de l'empereur ottoman, jeter un pont sur la Corne-d'Or. Longtemps Michel-Ange fut sourd aux paroles de Jules II, qui n'était pas accoutumé à rencontrer de telles résistances ; sa nomination au poste d'ambassadeur de la république florentine auprès du pape termina cette grande affaire. « Le « roi de France lui-même, dit à Michel-Ange le gonfa« lonier Soderini, n'aurait peut-être pas osé se com« porter envers Sa Sainteté comme tu l'as fait ; elle ne « doit pas être réduite à descendre jusqu'à la prière ; « et nous-même, nous ne devons pas, pour l'amour de « toi, exposer l'État à une guerre, ni compromettre « sa sûreté. Retourne donc à Rome, et si tu conçois « quelque crainte pour ta liberté, nous te donnerons « le titre d'ambassadeur, qui te mettra à l'abri du « courroux du pape. » Ce qui fut accepté.

De Poggibonsi à Sienne, cinq lieues ; la route est pénible ; elle passe constamment sur des collines. La nature change d'aspect : ce ne sont plus les riantes campagnes auxquelles l'œil du voyageur est accoutumé en Toscane ; c'est un pays sauvage et montagneux, où se montrent rarement des traces de culture ; toute la végétation consiste en bois de chênes, qui gardent encore dans cette saison les teintes pâles de l'hiver. Nous avons vu au milieu de ces montagnes plusieurs châteaux forts entourés de murs ; ces châteaux sont des monuments des vieilles guerres civiles, des vieilles

guerres féodales. Que de misères, que de combats autour de ces forteresses, dans ces vallons étroits, sur ces sommets escarpés! Et la plupart de ces faits sont ignorés! ils sont ensevelis dans les tombeaux de ces vieux siècles! Les annales de la Toscane parlent des événements en général, mais il y a une histoire pour chacun des châteaux qui couvrent ces collines; et cette histoire restera éternellement inconnue. Les annales humaines renferment peu de chose en comparaison de toutes les choses qui n'ont pas eu de narrateur, ou qui ont disparu dans le naufrage des temps. Il y a des malheurs, des dévouements, de l'héroïsme que le monde ne saura jamais.

LETTRE XVI.

Sienne.

—

Mars 1839.

Le monde n'offre pas un autre espace de terre que la Toscane, où se soient rencontrées, sur une distance d'une vingtaine de lieues, trois villes qui aient eu leur destinée, leur nationalité, leur physionomie aussi forte-

ment marquées que Pise, Florence et Sienne, et qui aient jeté autant d'éclat, et occupé autant la renommée. Chacune de ces trois cités a eu ses hommes de génie et ses monuments ; au temps de leurs républiques, les trois villes ont soutenu les unes contre les autres de violentes guerres ; maintenant, réunies sous un même gouvernement, elles gardent leurs vieilles rivalités, leurs préventions, leurs rancunes.

Voici donc Sienne, la ville bâtie sur trois collines ; les rues montent et descendent, et de tous côtés vos regards découvrent des horizons divers. Sienne est plus gaie que Pise ; le mouvement de ses trois collines est une variété que ne saurait offrir le terrain plat de Pise aux bords de l'Arno.

Sienne est une des villes d'Italie les plus riches en œuvres d'art ; je n'entrerai point dans le détail de ces œuvres répandues en diverses églises ; j'aime mieux vous renvoyer sur ce point au Voyage de M. Valery, qui est un excellent indicateur, et me borner à des généralités. L'art, au treizième et au quatorzième siècle, n'a rien enfanté d'aussi beau, d'aussi exquis, d'aussi fini que la cathédrale de Sienne. Quelle splendeur dans les sculptures de la façade ! Quel éblouissant amas de magnifiques choses sorties du ciseau des vieux maîtres ! Entrez dans l'église ; son architecture si élégante, si harmonieuse, si achevée, jette notre âme dans le recueillement d'une admiration profonde. La forme intérieure de la métropole m'a rappelé celle de Lucques, mais quelle différence sous le rapport de la richesse des ouvrages d'art réunis sous ces voûtes ! Ce plafond d'azur semé d'étoiles d'or, cette chaire de Ni-

colas de Pise, plus magnifique que la chaire renfermée dans le Baptistère des Pisans, les admirables mosaïques du pavé où brille le génie des artistes siennois et surtout le génie de Beccafumi, ce chœur en bois de noyer sculpté avec tant de finesse et d'expression, tout cet ensemble qui échappe aux descriptions, offre quelque chose d'unique au monde.

On visite dans la cathédrale une salle qu'on pourrait appeler la salle de l'histoire, et qui porte le nom de Bibliothèque, parce qu'elle renferme de vieux et de grands livres de chœur; les murs de la salle présentent dix fresques consacrées aux principaux souvenirs de la vie de Pie II, et une onzième fresque qui retrace le couronnement de Pie III; ces peintures furent exécutées sur le dessin de Raphaël, qui avait alors à peine vingt ans; on est surpris de leur conservation, de leur éclat. M. Michaud, qui, dans *l'Histoire des Croisades,* a beaucoup parlé de Pie II, était là avec moi en face de ces fresques, dont une représente la prédication de la croisade au concile de Mantoue, et une autre, cette belle et touchante scène d'Ancône, où l'admirable vieillard, se sentant surpris par la mort, rassemble ses cardinaux, et leur demande le serment de continuer après lui l'expédition à la tête de laquelle il marchait lui-même. Dans ces deux fresques, M. Michaud retrouvait ses propres récits; ce que Raphaël avait retracé dans les premières années du seizième siècle, trente-neuf ans après la mort de Pie II, M. Michaud l'a écrit dans son livre; j'ai ouvert ce livre, et les pages de l'historien m'ont servi à mieux comprendre l'œuvre du peintre :

En face de la fresque de la Prédication de la guerre

sainte à Mantoue, je lisais : « Tous les États de la chré-« tienté promirent d'envoyer à Mantoue leurs ambas-« sadeurs. Pie II s'y rendit lui-même; et dans son « discours d'ouverture, il s'éleva avec force contre l'in-« différence des princes et des souverains; il montra « les Turcs ravageant la Bosnie et la Grèce, prêts à « se porter, comme un rapide incendie, sur tous les « pays de l'Europe. Le pontife déclara qu'il ne quitte-« rait point Mantoue, avant que les princes et les « États chrétiens lui eussent donné des gages de leur « dévouement à la cause de la chrétienté; il protesta « enfin que, s'il était abandonné des puissances chré-« tiennes, il se présenterait seul dans cette lutte glo-« rieuse, et mourrait en défendant l'indépendance de « l'Europe et de l'Église. »

La fin de ce pontife à Ancône me frappait comme un des plus nobles spectacles qui aient jamais été donnés au monde, et je lisais : « La petite ville d'Ancône « attirait les regards de toute l'Europe. Quel spectacle, « en effet, plus intéressant pour la chrétienté que ce-« lui du père commun des fidèles, bravant les périls « de la guerre et de la mer, pour aller, dans des con-« trées lointaines, venger l'humanité outragée, briser « les fers des chrétiens, et visiter ses enfants dans « leur affliction! Malheureusement les forces de Pie II « ne répondaient point à son zèle, et ne lui permirent « pas d'achever son sacrifice. La flotte était prête à « mettre à la voile, lorsque la fièvre qu'il avait en sor-« tant de Rome, aggravée par les fatigues du voyage, « devint une maladie mortelle; sentant sa fin appro-« cher, il convoqua les cardinaux, et leur fit jurer de

« poursuivre la guerre contre les infidèles. Il mourut « en leur recommandant les chrétiens d'Orient, et les « derniers regards qu'il jeta sur la terre se portèrent « sur la Grèce opprimée par les ennemis de Jésus-« Christ. »

Aucune peinture ne m'a plus frappé que le *Christ à la colonne*, de Sodoma, dans le cloître de l'église de Saint-François; c'est l'image de la douleur d'un Dieu dans son expression la plus parfaite. Sodoma n'aurait pas peint autrement, s'il avait été de ceux qui furent témoins, il y a dix-huit siècles, de la flagellation du Sauveur du monde; en se recueillant dans son génie, l'artiste a vu face à face l'Homme-Dieu attaché à la colonne; il a vu tout ce qu'il y avait de profond et de grand, d'auguste et de saint dans les souffrances du Christ. Les églises de Sienne possèdent les plus remarquables œuvres de Sodoma; que d'admirables fresques dans la chapelle des Bernardins! C'est à Sienne seulement qu'on peut se faire une juste idée du talent de Sodoma, qu'on peut connaître toute la merveilleuse puissance de son pinceau. Une observation qu'on fait ici, c'est que nul artiste n'a su donner à la Vierge des formes aussi ravissantes; dans aucune autre peinture, Marie ne se montre avec autant d'élégance, de charme, de beauté. Et ce peintre-là mena une vie qui n'avait rien de commun avec les inspirations célestes; il mourut dans une honteuse misère à l'hôpital! O génie! ô mystère!

Les galeries de l'académie des Beaux-Arts sont un intéressant sujet d'étude; elles offrent une curieuse collection des peintures du treizième et du quator-

zième siècle de l'école de Sienne; ces peintures ont appartenu à des couvents de la Toscane; elles sont arrivées dans cette académie des Beaux-Arts, par suite de la suppression des monastères. Parmi les principaux artistes siennois dont les œuvres sont là, nous pouvons citer Mino, Guido, Simon Memmi, Cecco, Nicolo di Segna, Pietro Laurati, Ambrogio Lorenzetti, Taddeo Bartoli. Quand le quinzième siècle arrive, l'école de Sienne tombe; elle semble avoir suivi les destinées de la liberté dans le pays siennois. La bibliothèque de la ville est de date récente; ses trente mille volumes proviennent des diverses bibliothèques des couvents supprimés. Dans sa partie des manuscrits, elle possède de très-nombreux et très-riches matériaux pour l'histoire de la république de Sienne.

J'ai visité la maison de sainte Catherine, qui était fille, comme vous savez, d'un teinturier de Sienne, Jacques Benincasa. La demeure et la boutique de Benincasa ont été converties en chapelle. On m'a montré l'endroit qui fut la chambre de Catherine, la place où fut son chevet. J'avais vu, une heure auparavant, dans une église de Sienne, le portrait de la sainte fait par un contemporain. Catherine ne fut pas seulement une sainte, mais une grande femme du quatorzième siècle. Sa courte vie, car elle mourut à trente-six ans, se remplit de mémorables choses. La sainteté était pour elle comme une seconde vue qui lui permettait de lire dans les consciences, d'aller au fond de toutes les âmes; Catherine savait toujours ce qu'il fallait dire aux hommes; elle exerçait sur eux un grand empire. Sa parole était vive, persuasive; l'illustre fille de Benincasa

n'a jamais su écrire, dit-on; nous avons trois cent quatre-vingt-sept lettres dictées par elle dans le style le plus élégant et le plus pur. A combien de misères, l'église se trouva livrée en ce temps-là! Dieu avait suscité cette admirable fille comme un instrument de salut. Quand les guerres civiles grondaient contre Grégoire XI, Catherine sut garder pour la cause du pape les villes de Sienne, d'Arezzo et de Lucques. Dans un voyage à Avignon, elle parvint à décider le souverain pontife à reprendre le chemin de Rome; il y avait soixante-dix ans que Rome était veuve de ses papes. Durant le schisme qui suivit la mort de Grégoire XI, quels inexprimables efforts de la part de Catherine pour rétablir l'harmonie dans la société religieuse! Avec quelle pieuse audace elle accusait les cardinaux, les rois et les papes eux-mêmes! Dans cette courageuse lutte, elle se montre souvent à nous avec le zèle et le puissant enthousiasme de saint Bernard.

La belle place appelée d'abord *della Signoria*, et qui a gardé le nom *del Campo* que Dante lui a donné, surprend les voyageurs par l'étrangeté de son aspect; elle présente une vaste pente inclinée qui décrit la forme d'une coquille. La fontaine dont elle est ornée, et qui a valu à Jacques della Quercia son auteur le surnom *della Fonte*, est dans un état de déplorable dégradation. Sur cette place *del Campo*, où jadis s'assemblait tumultueusement le peuple, on voit encore, chaque année, le 2 juillet et le 16 août, la multitude se réunir pour assister à la course du *Pallio*. Ce sont des courses de chevaux qui mettent en émoi toute la ville. Les chevaux font trois fois le tour du Champ; ils sont

petits ; on choisit aussi des cavaliers minces et de petite taille ; voilà pourquoi on les appelle *fantini*. Une bannière et soixante *francesconi* sont le prix du vainqueur ; de plus, celui-ci est promené dans les rues de Sienne, et va recevoir des étrennes chez les riches de la ville. Ceux qui montent les coursiers dans la fête du *Pallio*, se confessent et communient comme pour être tout prêts à mourir, car les cavaliers peuvent se donner des coups de nerf de bœuf pour se démonter et se tuer ; la course est en même temps un cruel combat. Les divers quartiers ou *contrade* de Sienne ont chacun leur cavalier ; vous jugez comme la foule doit se passionner autour de ces courses. Quelquefois il arrive que des *fantini* trahissent le quartier qu'ils représentent, au profit d'un autre quartier qui leur a donné ou promis plus d'argent. Ces sortes de trahison n'échappent point aux assistants ; le cavalier coupable se constitue prisonnier ; puis, après quelques jours de reclusion, on le laisse s'échapper.

Le palais *Pubblico*, surmonté d'une tour hardie semblable à la tour du Palazzo Vecchio à Florence, renferme à la fois le tribunal, le théâtre et les prisons. La plupart des salles ont d'importantes peintures. Ce palais de la seigneurie siennoise n'a pas les grandes proportions du palais de la seigneurie florentine. La vieille chapelle de la république vous offre d'admirables fresques de Taddeo Bartoli, représentant la mort de la Vierge, son convoi, sa résurrection. Le Sauveur donnant la main à sa mère pour l'arracher à la tombe, et les anges qui soulèvent la Vierge, sont d'une poétique conception. En voyant Jésus-Christ et les anges

retirant la Vierge des bras de la Mort, je me suis souvenu du tombeau de Marie à Gethsemani, tombeau vide comme celui de son fils. Il fallait bien que celle que nous appelons l'Étoile du matin (*stella matutina*), se levât radieuse dans les cieux pour y resplendir éternellement. J'ai remarqué une belle expression du peuple en Italie, pour signifier la mort de la Vierge; il ne dit point , *morte,* mais *il transito,* le passage; c'est le passage à travers la tombe.

Je vous ai parlé plus haut des divers quartiers ou *contrade* de Sienne; ces *contrade* sont au nombre de dix-sept, et portent chacune le nom d'un animal, excepté le quartier appelé *Sylva* (forêt). Voici les dix-sept noms : 1° Unicorno; 2° Montone; 3° Nichio (coquillage); 4° Torre : c'est l'éléphant portant une tour; 5° Aquila; 6° Tartaruga; 7° Quincola; 8° Onda : il faut entendre le dauphin vivant dans les ondes; 9° Pantera; 10° Sylva; 11° Oca; 12° Drago; 13° Lupa; 14° Civetta; 15° Istrice; 16° Giraffa; 17° Bronco. Tous ces quartiers ont leurs armoiries représentées par l'animal dont ils portent le nom; ils ont tous leur paroisse, leurs rivalités. Cette diversité de population et d'intérêts remonte à l'époque de la république; elle pouvait rompre l'unité politique, et nuire à l'État; mais c'était aussi un grand motif d'émulation et de zèle. Toutefois, c'est un curieux spectacle que celui d'une ville de vingt mille habitants partagée en dix-sept petites cités, nourrissant les unes contre les autres des rancunes immortelles.

Le quartier de l'*Oca* (l'oie), où se trouve la maison de sainte Catherine, n'est habité que par des teintu-

riers, des corroyeurs et des blanchisseurs; c'est le quartier de Sienne le plus redouté. Les deux cents familles qui vivent là ne sont pas faciles à gouverner ; les habitants se soutiennent tous avec une ardente fidélité que rien n'affaiblit, et ne permettent pas à la justice d'aller saisir chez eux un coupable. Lorsqu'on veut prendre un homme de l'Oca, on attend qu'il soit hors de son quartier. Cette population rude et pauvre s'est placée au-dessus de tout pouvoir; elle ne reconnaît que sainte Catherine pour tout gouvernement, pour toute autorité. Les habitants de l'Oca forment un peuple à part dans la ville; ils ont des chefs, et c'est avec eux que traite le gouverneur de Sienne. Les deux mois qui précèdent la fête du Pallio sont des mois passionnés et joyeux dans la contrada de l'Oca; on s'y prépare aux courses *del Campo,* bien longtemps à l'avance, et ces courses sont une grande affaire pour les habitants.

Les souvenirs de la bataille de Monteaperto semblent revivre encore dans l'esprit des deux villes, Sienne et Florence; une sérieuse rivalité divise les deux cités comme au temps de la république, à tel point que les Siennois entretiennent le moins de rapports possibles avec les Florentins : c'est avec Livourne qu'ils font leur commerce de soie, de laine, de vin et de peaux. Les Florentins appellent les Siennois des *fous* (pazzi); ils disent que l'eau de la fontaine Branda leur fait perdre la raison. Les Siennois ne restent pas en arrière d'épigrammes avec leurs anciens rivaux.

En parcourant la ville, je me suis arrêté devant le

palais du fameux Petrucci, l'oppresseur de Sienne. La porte est de fer ; elle annonçait bien la demeure d'un tyran. Des bras et des anneaux en bronze sont plantés dans les pierres extérieures du palais, comme on en voit aux principaux palais de Florence. Des voyageurs ont cru que ces bras étaient faits pour recevoir des cierges, d'autres ont pensé que ces bronzes servaient à attacher les chevaux des nobles siennois, avant l'usage des carrosses. Ces deux opinions nous paraissent peu conformes à la vérité : les bronzes du palais Petrucci, comme ceux des grands palais florentins, étaient destinés à recevoir des bannières : les gonfaloniers, le jour de leur avénement à cette dignité, et aux différentes solennités religieuses ou politiques, plaçaient leurs bannières dans ces mains de bronze autour de leur palais.

Sienne n'est pas riche ; son territoire est peu fertile, et les habitants, médiocrement industrieux, sont loin de faire violence à la nature. L'archevêché de Sienne est celui des trois archevêchés de Toscane qui a le moins de revenus ; il reçoit à peine quatre mille francesconi. De précédents voyageurs ont vanté la beauté des femmes de Sienne : d'après ce que j'ai pu voir, il m'a semblé que la beauté des Siennoises était surtout la fraîcheur. Il y a dans l'air qu'on respire ici quelque chose de vivace et de léger qui conserve les chefs-d'œuvre de la peinture et donne de l'éclat aux femmes. On vante beaucoup aussi la bonté, l'hospitalité gracieuse, la finesse d'esprit des Siennois ; nous avons retrouvé tout cela dans M. Pini, jeune dessinateur d'un grand mérite, qui a bien voulu nous montrer les

curiosités de Sienne avec une obligeance dont nous conservons la mémoire.

LETTRE XVII.

De Sienne à Rome en passant par Viterbe.

Le 9 mars, à sept heures du matin, nous étions remontés en voiturin. En quittant Sienne, nous avions à droite et à gauche de charmants paysages, des villas élégamment posées sur des coteaux; derrière nous, la cité s'élevait fièrement à l'horizon. Après une heure et demie de marche, la nature devient moins riante, la culture plus rare. Nous avons déjeuné au village de Buonconvento, de là nous sommes venus à Ricorsi; notre journée a été de douze lieues.

Dans le trajet de Buonconvento à Ricorsi, les points de vue se multiplient devant nous : le vallon où coule la petite rivière d'Orcia est d'un curieux aspect; ce pont jeté sur la rivière qui tombe là en nappe bruyante, les hauteurs voisines couvertes de bois, une tour à peu de distance sur un sommet, tout cela forme tableau. Des villages assis sur des hauteurs bordent l'horizon

d'une façon poétique. En poursuivant notre marche. nous avons eu devant nous le mont Amaniato, qui porte dans le ciel sa tête neigeuse : les blanches cimes de l'Amaniato nous avaient apparu de loin. Les flancs du mont, couverts de neige comme son sommet, figuraient à l'œil d'éblouissantes nappes qui seraient retombées du vaste bassin d'une fontaine.

Les trois dernières lieues avant Ricorsi nous offrent une sauvage nature qui a subi d'immenses déchirements; les montagnes se partagent en petits groupes grisâtres, et chacun de ces groupes représente comme la large empreinte des pas d'une bête fauve. Le sol est volcanique : que de révolutions ont bouleversé cette chaîne montagneuse! et qui pourrait nous donner la date et l'histoire de ces révolutions profondes? Il ne croît rien sur cette terre; il ne s'y rencontre aucune trace de vie. Je me suis cru de temps en temps au milieu des montagnes méridionales de la pâle Judée. Nous sommes arrivés à Ricorsi à la nuit tombante, après avoir beaucoup monté; d'épais nuages couvraient les cieux. Ricorsi n'est pas même un village; c'est tout simplement une auberge placée à côté de la poste aux chevaux. Vaste cuisine qui sert de bûcher, écurie à côté, chambres au-dessus, quatre ou cinq femmes faisant le service, et deux ou trois hommes, voilà l'auberge de Ricorsi. On éprouve une sorte de surprise à trouver de quoi dîner dans ce désert.

La nuit du 9 au 10 mars a été bien orageuse et bien noire : les petites fenêtres des chambres de l'auberge avaient été soigneusement fermées, mais le vent y sifflait, mêlé au bruit de la pluie tombant sur les toits.

Durant la nuit, j'ai ouvert ma petite fenêtre pour contempler l'immensité noire et pour écouter la longue et monotone harmonie de la pluie et du vent, et le mugissement d'un torrent appelé *Formone,* qui roulait autour de Ricorsi. La voix de ce torrent, à travers les ténèbres, avait un grand charme mélancolique. Cette nuit dans le désert montagneux de Ricorsi m'est restée à l'esprit : dans ces moments-là, et au milieu de tels spectacles qui n'ont plus rien de commun avec le monde et les hommes, toutes les choses de la société, de la vie, prennent dans notre imagination un mystérieux caractère. La nuit, dans les montagnes solitaires, la nature vous parle d'une manière qui émeut et trouble, comme si Dieu vous parlait : le cœur de l'homme se trouve alors trop étroit, trop faible pour contenir tout ce qui pénètre en lui.

De Ricorsi, nous sommes venus déjeuner à Ponte Centino; six lieues. Tout cet espace, excepté la dernière lieue, n'est que montagne âpre et stérile : cette portion de la Toscane ne ressemble en rien aux contrées de Pise, de Florence et de Sienne. Les rares habitations qu'on rencontre sont placées sur les plus hauts sommets des montagnes. J'ai remarqué qu'il y avait une demeure d'homme partout où le terrain avait gardé quelque peu de végétation; mais ces vestiges de la vie ne s'offrent qu'à de longues distances : la flamme des volcans a passé par là. De six heures à huit heures du matin, nous avons eu un épais brouillard, et nous marchions à travers d'humides ténèbres. A neuf heures. le soleil s'est montré; des vallons lointains ont commencé à resplendir sous ses rayons; la pointe neigeuse

du mont Amaniato se dépouillait lentement, et vous auriez dit qu'on tirait doucement le rideau du brouillard qui cachait la montagne. Nous sommes descendus dans la vallée qui conduit à Ponte Centino, frontière de la Toscane : le torrent Evello sépare le pays de Toscane des États du pape. Les armes du souverain pontife, attachées sur le devant d'un humble édifice entouré de gardiens et de soldats, vous annoncent que vous entrez sous une domination nouvelle.

Autour des pauvres masures de Ponte Centino, la nature est assez riante; on ne trouve plus les austères aspects de Ricorsi et de Radicofani. Les collines d'Aquapendente avec leurs flancs taillés en amphithéâtre, leurs cascades, leurs sauvages rochers, avec toute leur variété pittoresque, offrent un tableau à part dans cette entrée des États de l'Église. La petite cité d'Aquapendente est laide et mal bâtie; les habitants ont l'air pauvre et malheureux, ils montrent un sérieux triste, une simplicité rude qu'on ne voit pas en Toscane. En contemplant pour la première fois ce peuple de l'État romain, il m'a semblé contempler quelque chose d'oublié par le temps, quelque chose de resté immobile sur le chemin des siècles.

D'Aquapendente à San-Lorenzo Novo, vous avez des champs de blé et des collines couvertes de forêts de chênes. A partir de San-Lorenzo Novo, une magnifique nature se déploie; le beau lac de Bolsène, les campagnes qui l'environnent, les montagnes qui dominent le lac à l'horizon, forment un ravissant spectacle. Du haut de la côte de San-Lorenzo Novo, le lac de Bolsène m'a rappelé le beau spectacle de l'étang

de Berre, en Provence, vu des hauteurs de Vitrolles. Après San-Lorenzo Novo, vient San-Lorenzo Vecchio. Là, des bois épais s'offrent partout aux yeux; on y trouve des cavernes tour à tour refuge des bergers, des paysans, et d'où quelquefois les bandits s'élancent sur les voyageurs. La nuit, ce lieu est un dangereux passage; notre voiturin en parlait avec effroi.

Bolsène, où nous avons couché, est un bourg d'environ deux mille habitants. Le lac appartient aux diverses communes qui confinent à ses rivages; il est poissonneux; on y pêche des anguilles renommées. Une seule des deux îles du lac est habitée; c'est la plus grande; elle a des terrains cultivés avec soin. Des bataillons de canards étaient posés sur la surface du lac comme des points noirs immobiles. Ce lac est une grande surprise pour le voyageur, quand il l'aperçoit tout à coup du haut de San-Lorenzo. L'esprit curieux se demande comment ce brillant amas d'eau s'est formé dans la plaine, à quelle époque, et par suite de quelles révolutions. Le lac s'en va à la mer par la rivière appelée *la Marta*.

De Bolsène à Montefiascone, deux lieues et demie à travers des collines couvertes de bois. Nous avons rencontré un pauvre pèlerin qui revenait de Lorette; il nous a demandé l'aumône en nous montrant un petit tabernacle de bois représentant l'image de la Vierge. Ces rencontres-là ne sont pas sans poésie. Depuis la frontière de l'État romain, nous avons vu les paysans et les bergers avec de larges chapeaux, des culottes courtes en laine verte ou rouge, des bas de laine blancs. Montefiascone se voit de loin; c'est une

petite cité bâtie sur le sommet de la montagne. L'abbé Maury fut, comme on sait, cardinal et évêque de Montefiascone; Pie VI lui avait donné cette récompense de son zèle à défendre les intérêts de l'Église à l'assemblée constituante. L'invasion française à Rome, en 1798, obligea le cardinal Maury à s'enfuir. Revenu à Rome à la suite de Pie VII, remplissant auprès du saint-siége le titre d'ambassadeur de Louis XVIII alors à Mittau, il reprit possession de son siége de Montefiascone. Maury était, à cette époque, une des plus belles renommées de l'Europe; mais cet homme avait besoin de Paris : son esprit, ses habitudes, son caractère, ne pouvaient longtemps s'accommoder de la solitude de Montefiascone; il trouva que l'exil de Louis XVIII se prolongeait trop; et, perdant patience, il se prit d'une admiration soudaine pour Napoléon. Le cardinal Maury quitta Montefiascone pour entrer dans la France impériale, et depuis lors, il ne fit que tomber.

Du sommet de Montefiascone, on jouit d'un grand spectacle. Sans parler du magnifique tableau du lac et des plaines de Bolsène, on arrête avec admiration ses regards sur les plaines de Viterbe, entourées de montagnes de tous côtés. Vers le nord-est, les Apennins mêlaient la neige de leurs cimes aux nuages blancs suspendus à l'horizon. Trois heures de marche nous ont conduits à Viterbe; la culture et les marécages se partagent la plaine que nous traversions. A mesure qu'on approche de la ville, la végétation renaît; des jardins environnent la cité.

Viterbe, chef-lieu du Patrimoine de Saint-Pierre,

est une vaste cité qui renferme à peine douze mille habitants. L'aspect des rues, la physionomie de la ville, révèlent une grande misère. On rencontre peu de monde dans les rues, et ce ne sont pas des fronts joyeux. Toute pauvre et toute triste qu'elle est, Viterbe peut cependant être appelée avec vérité la ville aux belles filles et aux belles fontaines, car les fontaines y sont élégantes, et le sang y est beau. La cathédrale, dédiée à saint Laurent, n'a rien de remarquable comme œuvre d'architecture; l'intérieur est restauré. Un beau tableau de Saint Laurent couronné par des anges, se voit au-dessus du maître-autel; les fresques du chœur ont des parties estimables : Romanelli a fait le Saint Laurent; Passeri a fait les fresques. Une Madone, qui rappelle les madones de l'école de Sienne au quatorzième siècle, décore l'autel d'une des chapelles de la cathédrale; cette madone porte le nom de Vierge de l'Étoile, parce qu'une couronne d'étoiles environne son front.

La sacristie est belle; elle fut construite par le cardinal Gallo, dont on y voit le tombeau, et dont la pierre sépulcrale est marquée d'un coq; il faut admirer dans cette sacristie un tableau de Montegna, représentant le Sauveur entouré de Jean et des principaux apôtres. La métropole renferme trois caveaux funèbres, où reposent trois pontifes de Rome, et un quatrième tombeau, celui de Jean XXII, placé dans le mur près de la grande porte; ce pape est représenté couché sur sa tombe. Plusieurs tombeaux de cardinaux sont renfermés dans la cathédrale. Une inscription au-dessus d'un portrait d'Innocent III annonce

que ce pape fit présent à la cathédrale de Viterbe d'une lampe qui devait veiller nuit et jour à ses frais. Il n'est pas besoin de rappeler ici qu'au moyen âge les papes résidèrent plus d'une fois à Viterbe, et que ce fut souvent dans les mauvais jours.

Ainsi que la ville de Sienne, Viterbe a sa protectrice particulière dans les cieux : elle a sainte Rose, comme Sienne a sainte Catherine. J'ai vu dans l'église de Sainte-Rose le corps de cette sublime jeune fille du treizième siècle, qui mourut à la fleur de ses ans, et fut la Jeanne d'Arc de son pays. Ce corps, d'une miraculeuse conservation, est là tout entier et d'une teinte noire. La jeune sainte, vêtue du costume de religieuse, est étendue dans une sorte de brillant tabernacle, à côté du maître-autel ; des flambeaux veillent nuit et jour auprès de la jeune sainte, qu'on croirait endormie. Ce tabernacle ou petit sanctuaire est tapissé d'*ex-voto* et d'offrandes en or ou en argent, touchants témoignages de la dévotion des Viterbois.

Le petit sanctuaire est séparé du reste de l'église par un grillage ; une religieuse est venue me l'ouvrir. Cette religieuse appartient à un monastère de femmes attenant à l'église, et placé sous l'invocation de sainte Rose, dont il porte le nom : les sœurs du couvent sont au nombre de soixante. Au pied de la petite chapelle, on m'a montré des bombes qui furent, disent les *cicerone*, lancées par les Français contre Viterbe, à l'époque de leur invasion des États romains, vers la fin du siècle dernier ; aucune de ces bombes n'atteignit les habitants ; personne ne fut touché ; les Viterbois attribuèrent ce bonheur à la protection de sainte Rose, et

déposèrent pieusement auprès de son tabernacle les bombes détournées par sa puissante intervention. Je ne demanderais pas mieux que de croire au miracle, mais j'ai appris d'un Français, témoin oculaire, que pas une seule bombe ne fut lancée contre Viterbe.

L'église de Saint-François garde une remarquable peinture de Sébastien del Piombo; c'est le corps du Christ mort, étendu aux pieds de sa mère debout et en proie à une immense douleur. La tête du Sauveur, ses bras, tous ses membres, sont d'une admirable vérité. C'est bien là un mort; mais j'aurais voulu dans la face du Christ une expression, quelque chose qui annonçât le Dieu; le Jésus mort de Sébastien del Piombo n'est qu'un homme. J'avais demandé à un pauvre petit enfant de la rue, de quel côté se trouvait l'église de Saint-François; il a voulu m'y conduire lui-même, et m'a dit en chemin, qu'il y avait dans cette église, un beau tableau : *C'è un bravo quaddro*, me répétait-il. Je suis toujours frappé, dans ce pays d'Italie, d'entendre les enfants de la rue parler eux-mêmes des grandes œuvres d'art ou des monuments. Le génie des arts est ici comme Dieu qui n'est inconnu à personne, et dont on apprend le nom en même temps que le nom de son père et de sa mère.

La place du palais n'est pas magnifique; on y voit d'un côté la demeure du gouverneur, de l'autre le palais de la commune, en face, les prisons. Dans la cour du palais de la commune, j'ai vu, placés sur un seul rang, auprès d'une fontaine, huit tombeaux avec des statues de femmes couchées dessus. Ces statues de femmes sont en mauvais état. Un seul des tombeaux a con-

servé ses bas-reliefs ; ils retracent les scènes d'un combat. Les portes des maisons, à Viterbe, sont larges et fermées par un grand verrou de fer ; j'avais déjà remarqué ces verrous à Acqupendente. Observons aussi qu'à partir de Montefiascone, le rouge est la couleur dominante dans le vêtement des gens du pays ; les femmes ont des robes de drap rouge, ou des étoffes rouges en guise de manteau. Les enfants et les hommes se drapent avec une noblesse naturelle, dans des lambeaux d'étoffe rouge : c'est la pourpre romaine qui nous apparaît.

Nous avions déjeuné à Viterbe ; nous avons dîné et couché à Ronciglione, après une marche de cinq lieues dans les montagnes couvertes de chênes, de gênets, de sycomores et de châtaigniers ; des chevaux y paissent en liberté. Du haut du mont Cimino, les plaines, du côté du sud-ouest, se montrent comme une vaste mer qui n'a pour limites que l'horizon. Quand on a dépassé le Cimino, de riches points de vue s'offrent aux regards : à droite, le lac Vico et sa colline ronde couverte de chênes, qui jadis a dû être tout à fait environnée par les eaux ; au delà du lac, des coteaux charmants, d'élégantes montagnes. A droite, la nature a d'autres aspects : vastes plaines qui aboutissent aux Apennins.

A mesure qu'on approche de Rome, il semble que la nature prend un grand caractère. Elle m'intéresse plus que des monuments, plus que les œuvres du génie humain, qui sont toujours des imitations de toutes ces merveilles créées pour l'homme. Ces collines, ces monts azurés, ces brillants horizons, me frappent bien autrement que des amas de pierres élevées par de savantes

mains. Et puis, ce n'est pas la nature, la création toute seule qui se montre ici : au milieu de ces spectacles d'une beauté éternelle, je contemple l'ombre, j'entrevois le souvenir d'un grand peuple qui a passé par là. Ces nations, ces renommées, ces légions vaillantes, ces maîtres dont la voix allait retentir jusqu'au bout de la terre, toutes ces gloires humaines ne sont plus, et la nature est toujours là, jeune et belle, comme sous les splendeurs de la première aurore.

Près du lac Vico est un défilé gardé par des soldats; ce lieu n'est pas sûr. L'an dernier, une troupe de bandits établie dans ces gorges, pillaient les passants. La troupe a été prise. Depuis ce temps, on veille à ce passage. Ronciglione renferme environ deux mille cinq cents habitants. De Ronciglione à Rome, douze lieues. La route est presque toujours en plaine; des ondulations de terrain découpent çà et là la vaste étendue du pays.

On nous avait dit qu'on apercevait Rome du haut d'une colline de la route, à une distance de cinq ou six lieues. Je suis descendu de voiture longtemps avant d'arriver à l'endroit d'où pouvait, disait-on, se découvrir la grande ville : *Urbem quam dicunt Romam*. Je cheminais, contemplant la nature, attachant mes regards à tout ce que je rencontrais, comme pour chercher quelque chose de particulier, de significatif dans les approches du Tibre et du Capitole. Je marchais, je marchais avec le feu dans l'esprit, regardant toujours à l'horizon, impatient d'apercevoir le dôme de Saint-Pierre, le château de Saint-Ange, et les collines d'où sont descendues les grandes choses qui ont remué

le monde pendant si longtemps. Toute l'histoire romaine passait et repassait devant moi; j'étais dans les siècles, et tout à coup j'étais devenu le véritable contemporain des anciens dominateurs du monde. Enfin, près de la quinzième borne indiquant que j'étais à cinq lieues et demie de Rome, je recônnais, du haut d'une côte, le dôme de Saint-Pierre, et je distingue les collines de la grande cité. Une demi-heure après, Rome s'est parfaitement montrée à moi; un grand air de sublimité, d'imposantes perspectives, les images des âges lointains, les merveilles du christianisme, tout un monde historique et religieux : voilà ce que je voyais. J'ai senti, aux approches de Rome, ce que j'avais senti, il y a huit ans, aux approches de Jérusalem. Jérusalem et Rome, quels lieux! ce sont les deux cités de l'univers qui remuent le plus profondément le cœur de l'homme.

Durant les cinq lieues de chemin qui précèdent Rome, solitude entière, absence de tout mouvement humain. On s'avance vers la capitale du monde religieux à travers le silence du désert. Les voies romaines pleurent, comme les voies de Sion. Les seules images de la vie qu'on rencontre, appartiennent à la vie pastorale; ce qui me faisait songer aux églogues de Virgile et au successeur de saint Pierre, qui est le pasteur couronné.

Nous sommes entrés à Rome, le 12 mars, à cinq heures du soir, par la porte du Peuple.

LETTRE XVIII.

Impressions générales à Rome. — Présentation au saint-père.

—

Mars 1839.

Il est des sujets qui jamais ne s'épuisent, parce qu'ils tiennent de trop près à la nature de l'homme et à son histoire, longs mystères sur lesquels il y aura toujours à dire jusqu'à la fin des temps. Les débris, la poussière de Rome nous racontent les annales de l'humanité depuis plus de vingt-cinq siècles; or, ce langage des ruines, qui peut croire qu'il l'aura entendu tout entier? De même que Jérusalem est notre patrie religieuse, de même Rome des anciens jours est notre patrie littéraire. Nous sommes citoyens romains, nous tous dont l'enfance a été nourrie de la lecture des poëtes, des historiens, des orateurs des bords du Tibre; nous tous qui, à nos premiers pas dans la route des études, avons trouvé pour guides Cicéron, Virgile, Tite-Live, et qui, dans la suite de notre carrière,

avons souvent demandé à ces maîtres des consolations ou des enseignements. Nous sommes citoyens romains, nous tous qui avons connu, presque en même temps que les collines de la région natale, les sept collines d'où partaient les lois pour l'univers, ce mont Palatin où furent tour à tour la chaumière du bon Évandre, l'humble demeure de Romulus, et le magnifique palais des Césars; ce mont Capitolin, où nous aimions à suivre le char des vainqueurs du monde! Le Tibre, que nous voyons là roulant paisiblement ses flots jaunes, nous est connu comme un fleuve de notre pays : nous avons vécu sur ses bords. J'ai toujours été vivement frappé par la vue des fleuves dans les lieux où de grands empires ont passé. Ces eaux qui sans cesse se renouvellent, cette perpétuelle image de la vie au milieu d'un pays couvert d'immobiles tombeaux, ces fleuves qui ont coulé au pied de tant de dominations, et qui coulent encore quand toutes ces dominations ont disparu, sont pour l'homme comme une insultante ironie. Le Tibre, surtout, fait éprouver ce genre d'impression, car aucun fleuve de la terre n'a vu s'élever et tomber autant de choses.

L'esprit de l'homme est pleinement à son aise à Rome; rien ne l'arrête, rien ne le détourne de ses voies; bien au contraire, tout lui parle vivement. C'est ici qu'on rencontre le plus de choses qui frappent, qui étonnent, qui font rêver ou penser. Rome grandit tout homme qui la contemple, qui l'étudie, parce qu'un monde d'idées s'échappe de ce qu'on y voit. A chaque pas qu'on fait, l'horizon de l'intelligence s'étend par des initiations nouvelles; les monu-

ments ou les débris expliquent, complètent les souvenirs qui vous assiégent; par la puissance de votre imagination, la poussière s'anime, les tombeaux romains rendent leurs illustres morts, et vous entrez en société avec les grandes figures dont le monde sait le nom. Ce qui, jusque-là, avait été une sorte de songe brillant de votre esprit, devient une réalité plus magnifique que le rêve, une réalité vivante que vous voyez de vos yeux, que vous touchez de vos mains.

La ville où nous sommes résume les gloires de l'homme, et nous donne la plus haute mesure de son génie et de sa force. Toutes les splendeurs de l'ancien monde nous apparaissent sur les sept collines : à côté de la grandeur de l'humanité, vous trouvez aussi toutes ses erreurs, toutes ses faiblesses, toutes ses chutes. Cette ville de Rome, où les débris des empires n'occupent pas plus d'espace que la cendre d'un tombeau, cette éternelle métropole de l'univers est comme une grande école toujours ouverte pour enseigner la science du passé, la science de la vie. Dans le monde intellectuel et moral, Rome est la montagne d'où le regard du penseur découvre les horizons les plus lointains.

Rome, avec ses monuments si nombreux et ses ruines infinies, offre d'abord comme de vastes images qui laissent l'esprit dans le vague. On flotte à travers les souvenirs des temps évanouis; tout vous intéresse, mais rien ne vous saisit profondément; rien ne vous domine et ne vous touche d'une façon particulière et suivie. Au milieu de ces images éloquentes qui vous parlent toutes à la fois, l'âme reçoit des impressions

diverses et confuses, semblable à un instrument d'harmonie qu'on livrerait au souffle des quatre vents du ciel, et dont les accords retentiraient vaguement dans l'étendue. Pour jouir du Capitole et du Forum, du Colisée et du mont Palatin, du Panthéon et de tous ces débris de temples épars sur le sol de Rome; pour jouir des catacombes, de Saint-Pierre, de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie-Majeure ou de Sainte-Marie des Anges, il faut y revenir plusieurs fois, et contempler chaque monument, chaque ruine avec le sens qui s'y trouve attaché.

Le Colisée ne se comprend pas au premier aspect; montez à l'un des étages de l'amphithéâtre, examinez cette masse dans ses prodigieuses proportions; là se plaçait l'empereur entouré de sa famille; en face de lui, de l'autre côté, les vestales; à l'ouest, les sénateurs; à l'est, les magistrats; ces gradins, dont vous reconnaissez les vestiges tout autour du monument, contenaient quatre-vingt mille spectateurs; remarquez dans ces murs ou ces piliers les traces des fers qui servaient à soutenir l'immense tente destinée à protéger les spectateurs contre la pluie ou les ardeurs du soleil; il faut aussi, par la pensée, rendre au Colisée ses riches ornements, ses décorations d'or, d'argent ou d'ambre; l'or de ses portiques, les mosaïques de ses degrés, les filets d'or qui empêchaient les bêtes sauvages de s'élancer sur les spectateurs. L'enceinte se couvrait quelquefois d'arbres d'où partaient, pour les plaisirs de la multitude, des milliers d'autruches, de daims, de cerfs et de sangliers. Quelquefois encore, au moyen de canaux souterrains, l'enceinte se

changeait en un lac où paraissaient des galères armées qui combattaient entre elles. Les barbares ont dépouillé le Colisée des riches matériaux qui le décoraient ; nous les comparerions volontiers à des légions de chenilles rongeant les feuilles des grands chênes, rois des forêts.

Voilà donc l'enceinte où les hommes luttaient avec les bêtes féroces pour l'amusement du peuple romain, où ceux qui allaient mourir saluaient César! Voilà l'arène où s'avilissait l'empereur Commode, en combattant tour à tour des gladiateurs et des bêtes; il ne se mesurait qu'avec des gladiateurs qu'il était sûr de pouvoir tuer, et avec des bêtes dont il n'avait rien à craindre. Un jour, ce fut une girafe qui tomba sous ses coups. Tels étaient les exploits glorieux qu'il faisait inscrire dans les fastes de l'empire.

Mais le souvenir qui domine tout dans cette enceinte, c'est celui des premiers chrétiens livrés aux animaux du cirque, et servant de spectacle à la barbarie du peuple roi. Il est impossible de traverser sans émotion cet espace où tant de confesseurs périrent sous la dent des lions, des tigres ou des léopards; ce sol est un des lieux les plus saints de l'univers. Qui pourrait dire ce qui se passait dans l'âme du chrétien lorsque, seul de sa croyance au milieu des maîtres du monde rassemblés pour jouir de son supplice, il voyait s'avancer contre lui la bête qui allait le dévorer? Que de sublimes prières qui ne furent point entendues par les hommes! Ces pieux et touchants regards levés en haut comme pour chercher Dieu, les anges seuls les comprirent! Ces élans d'amour et de foi qui s'échappaient du cœur

des martyrs prêts à disparaître de la terre, cette espérance aux ailes de feu, qui ouvrait le ciel sur la tête des confesseurs de l'Évangile, tous les sentiments qui animaient les martyrs en face de la mort, et en face d'une mort terrible, sont d'une trop divine nature pour être exprimés dans nos langues grossières. Comme ils sont éloquents les sanctuaires placés autour de l'enceinte même du Colisée! Comme elle parle haut cette croix plantée au milieu du cirque! Les Romains ont passé; les dieux auxquels les chrétiens refusaient de sacrifier sont devenus de la poussière dont se jouent les vents, et la croix, le signe de la *folie* des chrétiens, *stultitia crucis*, est adorée à travers les siècles au milieu de ces débris!

La dernière fois que je suis allé au Colisée, la journée était fort douce. Je passai plusieurs heures sur des restes de gradins où croissent aujourd'hui la giroflée jaune et la marguerite lilas; je voyais des hommes, des femmes, des enfants qui arrivaient dans l'enceinte, et se prosternaient au pied de la croix. Cette piété chrétienne à la place où des milliers de chrétiens avaient été livrés à la mort, me touchait beaucoup. Je songeais aux martyrs entrant dans le cirque, lorsque passent devant moi deux pèlerins, avec la robe et le bâton accoutumé, venus à Rome pour assister aux cérémonies de la semaine sainte. Ces deux pauvres pèlerins s'avançaient dans l'enceinte tête nue, l'air profondément recueilli; un moment ils ont représenté à mon imagination les anciens chrétiens conduits des pays lointains dans cette arène où les attendaient les palmes du martyre! Le Colisée, qui, en des temps différents,

a été tour à tour un lieu de défense et une carrière, ce vaste monument qu'on menaçait de destinations grossières ou qu'on dépouillait de ses pierres pour construire des palais, aurait fini par être complétement défiguré ou même par disparaître, sans la protection des souverains pontifes de notre siècle. La croix conservera ce qui reste du Colisée, comme elle a conservé Rome.

Les premiers disciples de l'Évangile mouraient au Colisée; ils adoraient la croix, ils priaient dans les catacombes. Nous trouvons sur la voie Appienne bien des débris antiques, les tombeaux des Scipions, le cirque de Romulus, le tombeau de Cécilia Metella, beaucoup d'autres funèbres demeures qui bordent le chemin; mais pour le voyageur chrétien qui parcourt ce côté des environs de Rome, l'intérêt des divers monuments de la voie Appienne saisit bien moins que l'intérêt des catacombes de Saint-Sébastien.

En visitant, à la lueur des flambeaux, les lieux où furent ensevelis les Scipions, nous nous souvenions d'éclatantes pages de l'histoire ancienne, et nous étions frappés du peu de place que les plus grands hommes occupent après la mort; gloire et néant, répétions nous, et notre cœur restait calme. Il n'en est pas de même aux catacombes, car nous trouvons ici les pages les plus touchantes du christianisme, et le christianisme est notre propre histoire : il est entré dans les profondeurs de notre âme. Lorsque, tenant en main des cierges allumés, nous nous avancions dans les corridors souterrains, nous étions bien autrement

émus que par des souvenirs d'exploits anciens ou par des images d'une grandeur évanouie. J'assistais au spectacle de la société chrétienne naissante au milieu du pouvoir romain armé contre elle; je voyais l'Église des premiers temps cherchant un asile dans les entrailles de la terre, se formant et grandissant sous la hache des bourreaux. Le long des parois des catacombes, voici des places vides où furent déposés des corps de fidèles, les uns paisiblement endormis dans une mort naturelle, les autres immolés par les persécuteurs païens; des signes particuliers indiquaient les sépultures de ceux qui avaient péri pour la foi; et, plus tard, ces signes ont servi à faire reconnaître les ossements qu'il fallait vénérer comme des ossements de martyrs. Nous rencontrons des cercueils en pierre de saints pontifes de ces premiers temps; ces cercueils sont maintenant vides; les dépouilles qu'ils renfermaient sont devenus de précieuses reliques honorées par l'Église. De distance en distance, on remarque des trous pratiqués dans les parois des corridors pour y placer des lampions. De quel respect on est saisi quand on arrive aux chambres où se célébraient les saints mystères, à la lueur d'une lampe suspendue à la voûte! Des tombeaux de martyrs servaient d'autels. Le monde n'a jamais offert un plus intéressant et plus touchant spectacle que celui de la multitude chrétienne, hommes, femmes, enfants, vieillards prosternés dans la poussière, remplissant les catacombes du bruit des chants pieux, et puis recevant le pain des anges, qui donnait la force de mourir au milieu des supplices. Il y avait alors deux Rome, celle des empereurs et des dieux, celle des

chrétiens ; l'une couvrant de ses gloires les sept collines et commandant à toutes les nations de la terre, l'autre cachée dans des régions ténébreuses, pauvre, méprisée, poursuivie par des arrêts d'extermination. Vous savez ce qu'est devenue la première, celle qui se promettait l'éternité ; nous en contemplons les débris comme on contemple les ossements d'un colosse dans la tombe ; vous savez les grands destins de la seconde, celle qui priait, souffrait et mourait ; elle est sortie des catacombes la croix à la main, et s'est élevée à l'empire du monde !

Les religieux qui, depuis six ans, sont les nouveaux gardiens des catacombes, ont découvert l'ancien escalier par lequel les fidèles descendaient dans les demeures souterraines ; cet escalier, où se voit l'empreinte des pas de ces générations saintes, m'a fait une vive impression : c'est par là que nous sommes sortis des catacombes.

Au sortir de ces grottes qui furent les premiers sanctuaires de la foi, lorsqu'on aperçoit les dômes des églises de Rome, et qu'on songe aux magnificences de Saint-Pierre, de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie Majeure et de Sainte-Marie des Anges, au Panthéon d'Agrippa changé en église, aux colonnes, aux bronzes des temples des dieux devenus les ornements des temples catholiques de Rome nouvelle, on mesure d'un seul regard l'étendue de la révolution morale accomplie chez les hommes. En ce moment, l'esprit est plus frappé du spectacle de l'empire intellectuel qui a remplacé l'empire matériel de Rome païenne, du spectacle du règne de la foi mis à la place du règne de la force.

On se rappelle alors que le monde moral a été près de disparaître dans un immense déluge, et que l'Église s'est montrée pour la civilisation des temps modernes comme une arche de salut portant dans ses flancs les consolations du genre humain. On admire tout ce qu'il y a d'éternellement beau, d'éternellement glorieux dans les destins que la Providence a faits pour Rome.

L'immobile grandeur de l'Église éclate surtout dans les époques où les ruines s'accumnlent au milieu des peuples, et c'est alors qu'on se plaît à appliquer au Capitole des pontifes les paroles du poëte pour le Capitole des Césars : *Capitoli immobile saxum*. Voyez les institutions politiques périr, les pouvoirs tomber, les sociétés se précipiter d'erreur en erreur, de misère en misère, comme si une irrésistible et fatale loi les poussait à l'impuissance de vivre ; et, par-dessus ces débris qui roulent, voyez le calme majestueux de la papauté s'avançant dans sa force. Semblable au divin maître marchant sur les flots du lac galiléen, la papauté s'avance sur les flots orageux des révolutions, et ne craint pas que l'abîme s'ouvre pour elle, parce que l'esprit de Dieu la soutient. Que de bruits, d'efforts, de conjurations de toute nature, depuis soixante ans, pour jeter à bas le successeur de Pierre ! et le vieillard sublime est toujours là ! De nos jours, il s'est trouvé des plumes célèbres qui ont eu l'ambition de faire pour la papauté l'office de la bêche du fossoyeur ! Ceux qui avaient cet espoir font maintenant partie des ruines amoncelées dans le monde autour de l'inébranlable papauté !

Tout voyageur de notre foi, passant à Rome, a le

désir naturel d'être admis aux pieds du père commun ; c'est un hommage qu'il est doux et glorieux de pouvoir rendre au chef de l'Église universelle, au pontife suprême, chargé des clefs du royaume des cieux. Nous avons obtenus la faveur d'être présentés à Grégoire XVI, le 22 mars ; on nous avait dit que le pape ne recevait point dans la semaine sainte ni dans la semaine de Pâques ; notre pieuse impatience d'offrir à Sa Sainteté l'hommage d'un filial dévouement, nous faisait paraître bien long un tel retard ; nous fûmes donc heureux d'être inscrits pour être reçus l'avant-veille du dimanche des Rameaux, dans l'après-midi. Le lieu de réception de l'après-midi est à la bibliothèque, au premier étage du Vatican. A quatre heures et demie, M. Michaud et moi, nous étions dans le salon d'attente ; nous y trouvâmes quelques Français qui devaient être reçus comme nous. Le cérémonial de la présentation est fort simple ; on fait trois génuflexions devant le saint-père, puis on baise la croix de sa mule. On ne paraît point devant Sa Sainteté avec des gants. Un pénitencier de notre nation, le père Vaures, dont le nom est prononcé avec reconnaissance par tous les voyageurs français à Rome, s'était chargé de nous accompagner les uns après les autres auprès du souverain pontife. Les divers présentations ont été courtes ; la plupart de ceux qui étaient là ne voulaient que recevoir la bénédiction du saint-père et faire bénir des chapelets. Nous avons été reçus les derniers, et, nous avons du bonheur à le dire ici, le pape a daigné nous permettre de rester auprès de lui plus longtemps que nous ne l'avions espéré.

M. Michand arrivait aux pieds de Grégoire XVI avec sa double renommée d'historien et de voyageur ; il avait composé le livre des grandes guerres religieuses du moyen âge, où la papauté joue un rôle si important, et puis, il était allé visiter le divin sépulcre, qui ne put avoir qu'une délivrance passagère. M. Michaud a demandé à Sa Sainteté, comme une haute faveur, la permission de lui faire hommage d'un exemplaire de l'*Histoire des Croisades*. « Mais nous avons dans notre bibliothèque, a répondu le pape, nous avons ce beau livre, et nous l'avons lu. » Grégoire XVI est un pontife d'un grand savoir et d'un grand jugement, et M. Michaud recevait là le plus glorieux des suffrages.

L'écrivain royaliste et religieux, jadis emprisonné et condamné à mort pour la cause de la monarchie qui, en France, est devenue la cause de la morale, trouvait, dans le bienveillant accueil du père commun des fidèles, la récompense de longs travaux, de longs sacrifices. M. Michaud a bien voulu parler de moi comme d'un disciple qu'il aime, ajoutant que les infirmités et les ans l'avaient réduit à ne plus pouvoir défendre les intérêts de la religion ; alors le saint-père l'interrompant : « Reposez-vous, reposez-vous maintenant, a-t-il dit à « M. Michaud ; lui, qui est votre disciple, ajoutait Sa « Sainteté en se tournant vers moi, il vous remplacera « et défendra la religion. » J'ai répondu que j'étais du trop petit nombre des soldats qui combattent sous les saintes bannières ; que la défense des croyances chrétiennes avait été la gloire de ma jeunesse, et qu'après le bonheur d'avoir été admis aux pieds de Sa Sainteté, il me semblait que je serais plus fort pour soutenir les

grandes luttes. « Oui, oui, a repliqué le pape avec une grâce toute paternelle, ceci vous portera bonheur. »

Comme Sa Sainteté se montrait d'une bonté vraiment encourageante, j'ai osé lui dire que j'avais eu le malheur d'encourir, il y a deux ans, la censure pontificale pour un petit livre sorti du désert, intitulé *la Bédouine;* j'ajoutais que je m'étais publiquement soumis à la décision du saint-siége, et qu'une lettre écrite au nom de Sa Sainteté par le cardinal Giustiniani, lettre pleine d'honorables témoignages, avait été le prix de ma prompte soumission. — « Nous nous en souvenons (*ce* « *ne ricordiamo*), m'a répondu le pape ; c'est donc « vous qui êtes l'auteur de ce livre. Nous avons voulu le « lire nous-même, et nous vous avons censuré parce que « vous aviez abusé du texte des saintes Écritures. Que « deviendraient les livres saints, si nous les livrions « aux fantaisies des hommes? Mais après votre sou- « mission tout est oublié. — J'ai pensé, ai-je répondu, « que Sa Sainteté avait daigné me pardonner, car j'ai « trouvé *la Bédouine* chez les libraires de Rome. »

Le pape nous a permis de l'entretenir des lieux saints; nous lui avons fait entendre que les pères latins de la terre-sainte n'avaient pas toutes les lumières désirables, et qu'il faudrait que le divin tombeau fût non-seulement sous la garde de la piété, mais encore sous la garde du savoir. Nous disions à Sa Sainteté que le peu de science des religieux franciscains était, pour les voyageurs de mauvaise foi, un prétexte de calomnie contre la religion; nous exprimions le vœu qu'une bibliothèque formée des meilleurs livres de voyage et des meilleurs livres d'histoire fût placée au couvent

latin de Jérusalem, comme cela se voyait déjà au temps de Charlemagne ; nous ajoutions que cette bibliothèque de terre-sainte pourrait être le produit de dons volontaires en Europe. Le vicaire de Jésus-Christ écoutait avec un remarquable intérêt ce qui touche l'honneur des lieux saints ; il a gémi de l'état d'ignorance où se trouvent la plupart de nos religieux de Palestine, et nous a laissé voir qu'une réforme serait bien difficile. Sa Sainteté nous faisait l'énumération de tous les genres de voyageurs qui arrivent à Jérusalem, nous montrait le pays de la rédemption visité par toutes les erreurs, et observait qu'il n'était malheureusement au pouvoir de personne d'empêcher les explications fausses, les mensonges, les récits inexacts. En nous donnant congé, Sa Sainteté nous a dit : « Continuez à défendre la religion avec le même zèle. » Et, s'adressant à M. Michaud : « Que Dieu prolonge vos jours ! » Puis nous avons reçu la bénédiction paternelle.

Grégoire XVI ne parle pas français, mais il paraît l'entendre quand on s'exprime doucement. Toutefois, il lui est plus agréable et plus commode qu'on parle italien. C'est ce que nous avons fait, grâce au bon père Vaures, qui était l'interprète de M. Michaud, et qui, de temps en temps, venait aussi au secours de mon inexpérience dans la langue italienne. Le saint-père est resté debout, adossé contre une table, tout le temps qu'ont duré les réceptions. Il n'était entouré d'aucune pompe, et n'avait rien d'éclatant dans son costume ; Sa Sainteté portait une simple robe et une calotte blanche. Grégoire XVI, deux cent cinquante-huitième successeur de saint Pierre, garde dans sa vie

de souverain pontife toute la simplicité de son ancienne vie de camaldule.

Pendant mon séjour à Rome, mes principales études ne porteront point sur les monuments et les ruines, sur les musées ; ce travail de voyageur n'offrirait rien de bien nouveau; il a été fait et refait de cent manières. Ce qui m'occupera surtout, c'est Rome ecclésiastique, Rome chrétienne, Rome vivante; assez de mains ont remué les débris du peuple roi; il serait temps de voir, non plus ce qui a été, mais ce qui est; or, cette Rome nouvelle qui respire et ne doit point mourir, peut fournir des observations curieuses, des considérations de l'ordre le plus élevé. Il y a aussi une Rome politique qui forme comme le côté humain de cette institution divine contre laquelle les portes de l'enfer ne doivent point prévaloir; nous examinerons sa situation dans la grande famille des gouvernements européens, et nous chercherons quel sera son avenir, quel doit être son point d'appui.

Nous venons d'assister à un beau et solennel spectacle religieux, aux cérémonies de la semaine sainte, au milieu d'un concours prodigieux d'étrangers accourus à Rome, comme aux vieilles époques du jubilé. Ma prochaine lettre sera un tableau de cette grande semaine chrétienne.

LETTRE XIX.

La semaine sainte à Rome.

—

Mars 1839.

En 1831, j'assistais aux cérémonies de la semaine sainte à Jérusalem ; le jour des Rameaux, je suivais de Bethphagé à Jérusalem le même chemin qu'avait suivi le Sauveur au milieu des acclamations de la multitude qui étendait sur ses pas des palmes et des vêtements ; j'entendais chanter les Lamentations à peu de distance de la grotte de Jérémie : une croix plantée sur le Calvaire, à l'endroit même où le Dieu éternellement vivant consentit à passer par les souffrances de la mort, me retraçait, de la manière la plus solennelle et la plus touchante, le sanglant mystère ; puis je voyais célébrer la résurrection du Christ en face même du tombeau où fut vaincue la mort. La commémoration des dernières douleurs par lesquelles s'est accomplie la rédemption des hommes, commémoration toujours lugubre dans les églises de la catholicité, recevait de

l'aspect des lieux saints, un caractère de tristesse infinie. A Rome, dans les cérémonies de la sainte semaine, nous trouvons le deuil qui accompagne inévitablement les souvenirs de la Passion, mais ce deuil se mêle à des impressions d'une nature particulière, qui tiennent à la grande bataille gagnée par le Dieu du Calvaire contre les dieux de l'ancien monde.

Jérusalem n'a rien, ou presque rien, qui nous avertisse du triomphe de l'Évangile, car la ville est soumise à une loi ennemie de la loi chrétienne, et le divin tombeau n'est pas libre; si vous oubliez le reste du monde, si vous arrêtez uniquement votre esprit sur la voie Douloureuse et le Calvaire, vous vous trouvez face à face avec le spectacle des humiliations, des souffrances et des supplices de l'homme-Dieu; vous ne voyez que le côté humble, le côté ignominieux de la mission du Fils de l'homme. A Rome, vous entendez le récit des persécutions, des outrages et de la mort; mais c'est au milieu de l'antique métropole des Césars devenue la métropole des pontifes de Jésus-Christ, c'est au milieu de la cité reine, où les monuments, les débris, la poussière, tout semble crier : *Tu as vaincu, Galiléen!*

La solennité du jour des Rameaux a été célébrée dans la basilique de Saint-Pierre. Un trône pour le pape avait été élevé dans le chœur, entre la chaire de Saint-Pierre et le maître-autel de la métropole; à droite et à gauche du siége du souverain pontife étaient placés des tribunes et des bancs pour les princes de passage à Rome, pour le corps diplomatique, et les étrangers ayant un rang dans le monde. Le premier

banc devait être occupé par les cardinaux, le second par les prêtres pénitenciers. Autour du maître-autel, sur les deux côtés, des estrades sur plusieurs rangs étaient réservées aux dames munies d'un billet d'admission. Un détachement de la milice pontificale arrêtait les envahissements de la foule.

Avant d'entrer dans le récit de la cérémonie, je vous donnerai de curieux détails sur la fourniture des palmes. L'histoire a retenu le nom de ce jeune marin qui, mêlé à la multitude pendant qu'on élevait l'obélisque sur la place du Vatican, interrompit le silence prescrit par Sixte V sous peine de mort, pour crier : *Mouillez les cordes! Aqua alle funi!* Sans cet avertissement, les cordes se brisaient, et l'entreprise de Fontana échouait. Sixte V fit appeler le jeune marin, et lui demanda ce qu'il voulait pour sa récompense. « Je « désire, répondit l'étranger, avoir seul le droit de « fournir les palmes à Rome le jour des Rameaux. » Ce droit lui fut accordé. Or, le jeune homme, nommé Bresca, était de San Remo, cité éloignée de Gênes d'environ vingt-cinq ou trente lieues; les palmes croissent en abondance dans ce pays : les campagnes de Bordiguiera, à deux lieues de San Remo, en sont couvertes. Depuis ce temps, la famille Bresca a toujours gardé ce privilége, et le garde encore. J'ajouterai que cette famille avait un autre privilége, celui d'envoyer à Rome des bateaux de marchandises affranchies de tout tribut. Comme cette permission avait fini par entraîner trop d'abus, Pie VII la remplaça par une pension annuelle de cent vingt écus romains; de plus, Pie VII conféra à perpétuité le grade de capitaine de

marine au chef de la famille Bresca. Lorsque ce pontife revint de l'exil dans sa métropole, une troupe de jeunes filles, avec des palmes, l'attendaient à la porte du Peuple. C'est le chevalier Bresca, aujourd'hui établi à Rome, qui avait eu l'idée de ce gracieux cortége triomphal. Je reviens à la cérémonie du dimanche des Rameaux.

Un mouvement de la foule à travers la basilique de Saint-Pierre, annonce l'approche du pasteur suprême de la catholicité; d'abord s'avancent deux à deux et processionnellement les pères pénitenciers en chasuble, et les cardinaux revêtus de la chape; puis voilà le successeur de Pierre porté dans un fauteil, sous un dais, entre deux larges éventails à plumes blanches; le vicaire de Jésus-Christ se trouve comme placé dans une sorte de tabernacle on sanctuaire mouvant. Il ne portait pas la tiare ce jour-là, mais une simple mitre en argent; assis immobile avec la chape qui le couvrait, il était semblable à une statue de corps saint : le pape ne sortait de son recueillement immobile que pour bénir les fidèles autour de lui. Le saint-père a été déposé en face du maître-autel; après de courtes prières, il est allé prendre place sur le trône, où il devait bénir, ensuite distribuer les palmes. Ces palmes sont longues et tissées avec élégance; celle du saint-père avait la forme d'une croix; elle était petite, pour que le pape pût la porter sans efforts. La distribution s'est faite au bruit des chants pieux, avec une dignité grave et un ordre solennel. Les cardinaux, les pénitenciers, et beaucoup d'assistants en uniforme, ou en habit habillé, sont allés deux à deux, et tour à tour, re-

cevoir une palme des mains du pontife suprême. On fléchissait le genou devant le représentant de l'homme-Dieu, et ensuite on baisait la croix de sa mule; les cardinaux baisaient la palme qu'ils recevaient, la main et le genou droit du saint-père, et revenaient en laissant traîner sur les marches du trône pontifical la longue queue de leur robe de pourpre. Il y avait dans cette grande fête des palmes, dans cet appareil de splendeur et de triomphe, au milieu d'une immense multitude et sous les voûtes du plus beau temple du monde, quelque chose qui exprimait d'une manière magnifique la marche victorieuse de l'Église à travers les temps.

La messe a été célébrée par un cardinal. Je ne m'arrêterai point aux détails des cérémonies qui se pratiquent lorsque le souverain pontife assiste à la grand' messe : je me bornerai à vous dire que le chant de la Passion a été beau et solennel; les voix de Jésus, de l'historien et du peuple, touchaient et remuaient les âmes. En vous parlant de la Passion, je pourrais vous rappeler ces différences d'impression que j'ai indiquées plus haut, entre la semaine sainte à Jérusalem et la semaine sainte à Rome; je n'étais point entre le Calvaire et le divin tombeau, et mon esprit n'était pas accablé par le spectacle, devenu présent, des souffrances du libérateur du monde; le mystère de douleur accompli sur le Golgotha, me pénétrait profondément, mais la vue de Rome chrétienne était toujours là comme une distraction à mes pieuses tristesses.

En relisant, dans la basilique de Saint-Pierre, le récit des dernières heures du Christ, le récit de sa mort, je

m'arrêtais à l'idée que ceux qui avaient jugé, livré le Sauveur, étaient Romains, et que des soldats romains figuraient dans le sanglant mystère de la Passion; qu'auraient-ils répondu à l'homme qui leur eût dit : Vous êtes citoyens de Rome, et vous avez sur les sept collines de votre ville éternelle des temples pour tous les dieux, et des palais pour César; eh bien! ce Jésus, que vous venez de faire mourir de la mort des infâmes, sera adoré seul dans votre Panthéon désert, sur les ruines de vos temples de Jupiter Capitolin, de Junon, de Vénus et de Minerve; on prendra les colonnes, les bronzes, les pierres des sanctuaires de vos divinités, des Thermes, et des palais de vos empereurs, pour élever des temples à celui qui a reçu hier des soufflets de vos mains chez Anne et chez Pilate. Ce disciple, appelé Simon Pierre, qui, faible et timide, a trois fois cette nuit renié son maître devant vous, ira dans votre ville de Rome prêcher les doctrines de Jésus; vos concitoyens le mettront à mort, votre mont Janicule sera son Calvaire; mais Simon Pierre aura des successeurs pour enseigner le Dieu crucifié, et ses successeurs occuperont à Rome la place de vos Césars! — L'homme qui aurait fait entendre à Jérusalem de telles paroles le jour du crucifiement du fils de Marie, aurait été regardé comme le plus extravagant des visionnaires.

L'office des Ténèbres du mercredi saint a eu lieu dans la chapelle Sixtine, cette chapelle des pontifes toute remplie des grandioses conceptions de Michel-Ange. La chapelle Sixtine peut à peine contenir cinq cents personnes, et des milliers d'étrangers voulaient y pénétrer; on a reçu dans son enceinte plus de

monde qu'elle ne pouvait en renfermer, et nous étions pressés, étouffés durant le chant des psaumes et des lamentations. J'avoue que j'aurais mieux joui de cet office des Ténèbres, si touchant et si beau, dans une de nos plus humbles églises de France, que dans cette magnifique enceinte, où ni recueillement ni liberté n'étaient possibles; les *soprani* qui ont soupiré les poétiques plaintes de Jérémie n'étaient pas une assez brillante compensation. Les Ténèbres du mercredi saint ont été comme dans toutes les églises du monde catholique : aucune cérémonie particulière n'a marqué cet office dans la chapelle du Vatican.

Mes impressious accoutumées me revenaient en entendant les psaumes et les Lamentations. Comme je l'ai dit ailleurs, les psaumes de David sont tour à tour des enseignements et des plaintes; tantôt c'est un ami de Dieu qui célèbre le bonheur du juste, tantôt c'est un humble criminel qui se repent; ici c'est un roi victorieux qui rend grâce au Dieu des batailles, là une créature toute remplie de misère qui crie vers son Seigneur. Il n'est pas un sentiment du cœur qui ne soit exprimé dans les psaumes; l'humanité s'y retrouve partout avec son véritable caractère, avec ses biens et ses maux, avec ses vicissitudes infinies. Notre vie est là, avec ses destinées si diverses, étrange vie, étrange passage, qui, en d'étroites limites, présente tous les contrastes de la création, des vallons fleuris et des vallons pâles, des sites verdoyants et des abîmes. En écoutant les psaumes, il semble qu'on s'écoute soi-même; car c'est la voix intérieure de l'homme qui a retenti sur la harpe de David; en écoutant les psaumes, on

apprend à se connaître soi-même, on apprend à mieux connaître et à aimer la vertu. Quel homme que Jérémie! quel génie! quel caractère! Resté seul avec quelques pauvres Hébreux, il pleura sur les ruines de la cité; les Lamentations sont les poétiques larmes qui coulèrent alors des yeux du prophète. Comme ces plaintes sont tristes! comme elles sont touchantes! Jérémie est bien le poëte des grandes douleurs. Au chant des Lamentations, l'imagination prend son vol sans peine du côté de Jérusalem, et se promène parmi les ruines de la cité qui faisait la joie de toute la terre.

Ce qu'il y a eu de remarquable dans l'office du mercredi saint à la chapelle Sixtine, c'est le *Miserere* qui a terminé les Ténèbres. La foule contenue dans l'enceinte était immobile, et gardait un profond et pieux silence; le soleil avait disparu du ciel, les dernières clartés du jour glissaient aux fenêtres de la chapelle; au milieu des ombres du soir tombant sur la foule muette, le *Miserere* d'Allegri retentissait avec des harmonies pleines de deuil et de larmes.

Le jeudi saint, dans la matinée, la multitude s'était portée à Saint-Pierre pour y assister à la cérémonie du lavement des pieds; cette cérémonie devait avoir lieu dans une des vastes chapelles latérales de la basilique. Un trône fort simple avait été élevé pour le pape au fond de la chapelle; une estrade était destinée aux treize apôtres, tous prêtres ou diacres appartenant à des nations différentes. Sur les deux côtés de la chapelle, il y avait des bancs pour les dames; les hommes en habit habillé pénétraient dans l'enceinte, mais restaient debout. Les princes se plaçaient dans une tri-

bune; au bas de cette tribune, le corps diplomatique. A mesure que l'heure de la cérémonie approchait, les flots de curieux, on ne peut guère dire les flots de fidèles, se pressaient vers l'enceinte réservée; la foule était partout. En levant les yeux vers le dôme où resplendit le génie de Michel-Ange, on apercevait des centaines d'hommes qui se montraient comme des points noirs autour de la galerie de la coupole; chacun de ces hommes, armé d'une lorgnette, plongeait sur la chapelle où nous étions entassés. Les treize apôtres ont pris place sur des bancs qui se trouvaient placés au-dessous d'une tapisserie représentant la Cène, d'après le tableau de Léonard de Vinci : ils portaient une soutane de laine blanche et une espèce de bonnet carré blanc; leur pied droit était nu, c'est le pied que le saint-père lave dans un bassin en vermeil. Un spectacle bien chrétien s'est offert à nous, quand le chef de l'univers catholique, le souverain pasteur des âmes, portant à la ceinture un petit tablier, lavait les pieds des treize apôtres, les essuyait et les baisait. Rien ne frappe dans ce monde comme la puissance qui se fait humble; les temps anciens, les héros, les rois, les grands hommes des âges païens n'ont pas connu l'humilité; c'est une vertu qui naquit dans l'étable de Bethléem avec le fils de Marie; et, de toutes les vertus, c'est celle qui paraît la plus divine aux yeux de l'homme. Chaque apôtre, après que son pied droit était lavé, recevait du prélat trésorier deux médailles, l'une d'or, l'autre d'argent, et d'un cardinal, un bouquet. Tous ces prêtres ou diacres montraient, dans leur physionomie, des sentiments de piété profonde; ils

semblaient souffrir à la vue du représentant de Jésus-Christ, humblement incliné devant eux.

La cérémonie de la Cène, en commémoration du dernier repas du Sauveur avec ses disciples, sur le mont Sion, a suivi le lavement des pieds; la table des treize apôtres n'était point préparée dans la même chapelle, mais dans une salle du Vatican. La foule s'est précipitée aux escaliers qui mènent à cette salle, et la confusion a été grande; on entendait les cris et les sanglots des femmes; le lieu de la cérémonie ne pouvait suffire qu'à un certain nombre d'assistants, et une mer de peuple y montait avec violence! On se demandait pourquoi l'enceinte immense de la basilique de Saint-Pierre n'avait pas été préférée à une simple salle de palais.

Je ne pourrai pas vous donner beaucoup de détails sur la Cène; le désordre m'a permis à peine d'apercevoir le banquet sacré. Les treize apôtres se sont assis autour d'une table qui avait une sorte d'éclat. Le pape, en aube et en étole, a d'abord béni le festin; il a présenté aux apôtres de l'eau pour se laver les mains, et les a lui-même servis. Nous nous rappelions alors ces paroles du Sauveur : *Que celui qui est le plus grand d'entre vous devienne comme le plus petit, et que celui qui est le maître se fasse comme le serviteur*.

De pieux usages, qu'on ne trouve qu'à la basilique de Saint-Pierre, y avaient attiré la foule dans l'après-midi du jeudi saint. Le cardinal grand pénitencier, reçu avec honneur à la porte de la métropole, s'en va prier au saint tombeau, et puis s'établit dans son tribunal, pour y entendre la confession de tous ceux

qui se présentent. Le cardinal pénitencier tient en main une baguette ; il en frappe légèrement la tête des fidèles qui accourent pour gagner les indulgences attachées à cet acte d'humilité : l'Église catholique répand autour d'elle le pardon par les moyens les plus divers. Une autre cérémonie, avant les Ténèbres du jeudi saint, ce sont les processions des pauvres pèlerins qui arrivent à la basilique, accompagnés des plus grandes dames romaines ; ils vont prier aux pieds de ce tombeau, où se trouve déposée la sainte hostie, mystérieuse image de l'éternelle vie au milieu de ce deuil d'un grand sépulcre. Les princesses romaines qui se mêlent au cortége des pauvres étrangers, nous offrent une douce inspiration de ce christianisme venu au monde pour les humbles et les petits.

Le soir du jeudi saint, lorsque déjà les ombres de la nuit remplissaient la basilique, j'allais de chapelle en chapelle, et j'étais heureux du recueillement que permettait l'absence de la multitude. Un grand chandelier était allumé au milieu de la nef, car les cent douze lampes de la Confession de Saint-Pierre ne brûlaient point dans cette semaine de deuil religieux ; d'autres clartés se montraient sur un point de la basilique, c'étaient les cierges de l'autel du saint tombeau, autour duquel priaient des hommes et des femmes dans l'attitude la plus touchante. Ceux qu'on rencontrait à ces heures-là dans la métropole, n'étaient pas des curieux, mais des fidèles. Une scène pieuse m'a intéressé. Du haut d'une petite tribune, éclairée par des cierges, au-dessus de la statue de sainte Véronique, un prêtre a béni les assistants avec de saintes reliques :

un morceau de bois de la vraie croix, le voile de sainte Véronique, un débris de la sainte lance, objets d'une ancienne vénération; chacune de ces reliques était enchâssée dans un soleil d'argent, et de ce soleil s'échappaient aux alentours des rayons qui formaient des jeux de lumière d'un charmant effet; la foule des assistants, prosternée sur le pavé de la basilique, adorait en silence. J'ai trouvé, dans les rapides impressions de ce moment, un charme religieux inexprimable.

La multitude des étrangers s'était lassée dans le tumulte des jours précédents; quelques-uns avaient été martyrs de leur curiosité. La cérémonie de l'adoration de la croix, à la chapelle Sixtine, le vendredi saint, à dix heures du matin, s'est passée avec le calme que demandait la gravité solennelle de l'office de ce jour. L'adoration de la croix par le saint-père, les cardinaux et les prélats, a présenté un spectacle d'une sublimité attendrissante; on était saisi d'émotion à l'aspect du souverain pontife, le saint vieillard, tête nue, sans chaussure et les mains jointes, prosterné au pied du bois de la rédemption, à l'aspect des princes de l'Église adorant la croix dans l'attitude d'une humilité profonde; en ce moment, il n'y avait plus ni éclat, ni pompe, ni rang suprême : toute grandeur avait disparu, toute gloire s'était effacée; plus rien n'existait que le bois sacré; et cette adoration de la croix se passait à Rome, dans cette ville de Rome, où la croix fut longtemps un signe d'infamie! Pendant cette cérémonie, le chant de la chapelle était admirable de simplicité et de sentiment religieux. L'*Improperium* de Palestrina frappait notre oreille, comme la tendre

et touchante expression des reproches que le Messie adressait à Israël ingrat ; ces accents du Christ s'adressaient encore à l'humanité vagabonde qui a oublié le sang du Calvaire, versé pour elle.

Dans cet office à la chapelle Sixtine, toute chose s'offrait à l'image du grand deuil du vendredi saint. Le trône du pape était sans tenture et sans baldaquin ; les bancs des cardinaux, sans tapis ; les princes de l'Église avaient quitté leur anneau ; les masses portées devant eux étaient renversées ; une chape de serge violette composait tout leur ornement ; le pape aussi portait une simple chape de serge ; il était sans anneau, et ce jour-là, le père des fidèles ne donne pas sa bénédiction : toutes les grâces, tous les trésors du ciel sont suspendus ; une immense mort morale plane sur le monde.

Je ne vous dirai rien des cérémonies du samedi saint, qui n'offrent, à Rome, aucune particularité d'un grand intérêt ; le trait le plus curieux de ce jour, c'est le baptême de nouveaux convertis, qui a lieu tous les ans, à Saint-Jean de Latran ; j'ai assisté à cette cérémonie, j'ai vu un jeune juif, d'une vingtaine d'années, vêtu de blanc, qui a reçu le baptême avec la ferveur des premiers chrétiens ; lui-même a répondu à toutes les questions accoutumées qui touchent à la foi catholique ; cette scène était touchante.

Le samedi saint, à midi, un bruit universel d'allégresse retentissait dans la métropole du monde chrétien ; le Christ avait brisé la pierre de son sépulcre : pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans le monde, la mort laissait échapper sa proie. Les clo-

ches de toutes les églises, l'artillerie du château Saint-Ange, les pétards dans les rues et sur les places publiques, toutes sortes de bruits joyeux et de bruits de victoire remplissaient les airs; Rome chrétienne, du haut de ses collines, annonçait la grande nouvelle de la résurrection à tout l'univers.

La cérémonie la plus imposante, la plus magnifique, est celle du jour de Pâques, à Saint-Pierre; c'est le pape lui-même qui officie; cette solennité s'appelle le Pontifical. Quel spectacle que celui du souverain pontife porté comme un dieu au bruit des fanfares, au milieu d'un peuple immense inondant la basilique, précédé de tous les ordres religieux, de toute sa cour, de tous les prélats, de tous les cardinaux, dans les splendeurs variées de leurs costumes et de leurs ornements! Le cortége du souverain pontife est la représentation de l'Église catholique de tous les coins du monde. Le pape se montre avec tout l'éclat qui convient au représentant du Christ victorieux; la triple couronne brille à son front; quatre tiares et deux mitres sont portées par des chapelains en soutane rouge, qui font partie du cortége

Je ne puis pas, dans ces pages, mettre sous vos yeux les nombreux détails du Pontifical; je m'en tiendrai aux deux points qui m'ont le plus touché, à l'élévation et à la communion. Ce moment de l'élévation au son des fanfares, a été sublime; un silence profond régnait dans la basilique, et vous savez que le silence d'une immense multitude a quelque chose de très-imposant; ici, c'est l'émotion religieuse qui avait rendu immobile et muette toute une masse d'hommes; et vraiment, en

ce moment-là, on sentait qu'un grand mystère s'accomplissait sur l'autel! Trente ou quarante mille personnes venaient de tomber à genoux; le pape seul était debout à l'autel, élevant dans ses mains la blanche hostie. L'instant de la communion a saisi tous les assistants placés dans le chœur. Le pape est debout sur son trône, les mains jointes et pieusement incliné; tous les genoux fléchissent quand on porte, de l'autel au trône, l'hostie sainte; le souverain pasteur attendait son Dieu avec une ferveur dont chacun était ému. Après s'être communié lui-même avec la moitié de l'hostie, il divise en deux l'autre moitié, et donne la communion au cardinal diacre et au sous-diacre, qu'il embrasse auparavant; le saint-père ne boit pas dans le calice, selon la coutume ordinaire, mais avec un chalumeau d'or.

La bénédiction papale, à midi, du haut du balcon de la façade de Saint-Pierre, est un spectacle religieux dont nul ne peut se faire une idée sans l'avoir vu; j'avais été déjà témoin de ce spectacle le jeudi saint. Cent mille chrétiens accourus là des divers pays de la terre, couvrent la place du Vatican; toutes les cloches de Rome retentissent dans les airs; le canon du château Saint-Ange tonne; après une oraison qu'il prononce, le pape fait trois croix sur le peuple assemblé devant lui, et lorsqu'il demande à la faveur d'en haut de descendre, le pontife élève les mains vers le ciel. Ceux qui l'ont vu de près disent que Grégoire XVI est admirable d'expression religieuse, lorsqu'il tend les bras vers Dieu dans ce moment solennel. En promenant mes regards à travers la multitude, j'ai vu des hommes

et des femmes pleurer, d'autres tomber à genoux sur les marches de Saint-Pierre. L'émotion de chacun s'expliquerait ici sans peine, car même au point de vue purement moral, il y a quelque chose de touchant et de beau dans le spectacle d'un saint vieillard étendant le bouclier de sa prière pour protéger le genre humain. A l'heure de midi le jour de Pâques, le pâtre, le paysan des campagnes de Rome, les montagnards de la Sabine, le peuple à trente lieues à la ronde se met à genoux; c'est une heure toute sainte, toute celeste dans les États romains. La bénédiction du père universel descend sur la ville et sur le monde (*urbi et orbi*). Nous tous qui l'avons reçue, nous en retirerons plus d'amour pour le bien, plus de force pour porter la vie, plus de courage pour traverser les mauvais jours que les révolutions nous ont faits. Mais tous les hommes aussi ont été bénis : *urbi et orbi*. A l'heure où le père commun élevait les bras vers Dieu, quelque chose de meilleur allait visiter tous les royaumes, toutes les nations, toutes les peuplades de la terre.

Je ne vous parlerai ni de l'illumination de Saint-Pierre, le soir de Pâques, ni de la girandole du lundi de Pâques au château Saint-Ange : je suis peu disposé à vous décrire des illuminations et des feux d'artifices après les grandes et sévères images qui viennent de passer devant nous.

Il est convenu, parmi je ne sais quels grands esprits, de parler de la semaine sainte à Rome comme d'un opéra qui dure plusieurs jours; il n'y a pas de touriste qui, de retour chez lui, n'écrive longuement sur le profane caractère des cérémonios de Saint-Pierre.

Mais, s'il y a des scandales dans la métropole de Rome, ces scandales sont précisément commis par ceux-là même qui s'en plaignent. Ils ne trouvent pas le temple assez saint! mais le temple l'est davantage quand ils n'y sont plus.

LETTRE XX.

Constitution du gouvernement ecclésiastique. Le cardinalat et la prélature.

—

Rome, avril 1839.

La papauté est la royauté du monde religieux, c'est le pouvoir qui veille sur l'Église répandue aux quatre coins de l'univers. Le souverain pontife ne gouverne pas seul : les grandes affaires de la société catholique se traitent en *consistoire;* c'est ainsi qu'on appelle la réunion des cardinaux, qui se divise en *congrégations.* Pour les affaires ordinaires de l'Église, le pape ne consulte que les congrégations.

La première de ces congrégations se nomme le saint-office; elle a pour président le pape lui-même. Le saint-office examine et juge ce qui a rapport à la

foi, ce qui appartient au domaine religieux. Le nombre des cardinaux appelés aux réunions du saint-office, varie selon l'importance des délibérations; beaucoup de prélats et de savants théologiens des divers ordres religieux, assistent à ces réunions avec le titre de *consulteurs*. Chaque congrégation a ses consulteurs, prélats ou religieux, un préfet pris dans le cardinalat, et un secrétaire pris dans la prélature. Les consulteurs n'ont pas voix délibérative, mais seulement consultative, comme l'indique leur nom; ils préparent ce qui doit servir aux jugements, mais ne jugent pas. D'après ses règlements, la congrégation du saint-office doit s'assembler trois fois par semaine : le lundi, dans le palais du saint-office, chez le *padre commissario generale;* la réunion de ce jour n'est composée que de consulteurs; le mercredi, au couvent des Dominicains, à la Minerve; le jeudi, chez le pape. Le saint-office a une prison ; tout ce qui se passe devant ce tribunal reste dans le plus profond secret.

La congrégation des évêques et des réguliers (*de' Vescovi e Regolari*) juge les diverses questions d'intérêt matériel des évêques et des religieux : les ventes ou les acquisitions à faire, les contrats à passer; elle juge aussi les causes criminelles. Elle étendait autrefois sa juridiction sur tous les évêques de la catholicité.

La congrégation appelée *del Concilio* (du Concile), est chargée de l'interprétation du concile de Trente [1],

[1] Le concile de Trente, dix-huitième concile général, s'ouvrit en 1545 et se prolongea jusqu'à 1563 ; durant cet espace de dix-huit ans, le trône pontifical vit passer tour à tour Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV et Pie IV.

pour les questions de discipline ; les fondations et les legs pieux, les messes quotidiennes à établir, les demandes d'annulation de mariages, les cas réservés, la formation de nouvelles paroisses, leur démembrement, ou leur changement, etc., tous ces graves détails de l'administration religieuse sont soumis à la congrégation *del Concilio*. Les évêques d'Europe, et surtout ceux de France, se plaignent que leurs demandes à Rome traînent trop en longueur, et que les frais soient trop considérables. Les pasteurs de nos pays ne sont peut-être pas toujours parfaitement au courant des usages de la cour de Rome. Le Vatican aimerait que les évêques eussent dans la métropole catholique des expéditionnaires de confiance chargés des intérêts de leur diocèse. Leurs affaires seraient mieux faites, plus tôt faites, et avec moins de frais ; voilà ce que j'ai entendu répéter à de graves prélats romains.

Une congrégation composée de douze prélats, et appelée *del Conciliètto* (petit concile), est attachée au Concilio. Pour vous expliquer la nature des attributions du *Conciliètto*, il faut que je vous dise d'abord que les évêques du monde catholique sont tenus d'adresser, tous les trois ans, à la cour de Rome, un rapport sur l'état moral et religieux de leur diocèse. Dans leur rapport les évêques ont coutume de poser des questions dont la solution les intéresse ; une des principales attributions du *Conciliètto*, est de faire parvenir les questions aux diverses congrégations appelées à prononcer, chacune dans sa spécialité.

L'ordre de transmettre à la cour de Rome la situation de leur diocèse, fut donné aux évêques par un

pape du dix-huitième siècle, Benoît XIV, grand canoniste, auteur des ouvrages intitulés, *de Synodo diœcesanâ, Institutiones ecclesiasticæ*. C'est ce même pontife qui, parlant au P. Montfaucon des droits de la papauté et des priviléges du clergé français, lui disait : « Moins de libertés de l'Église gallicane de votre part, « moins de prétentions ultramontaines de la nôtre, et « nous mettrons les choses au niveau qu'elles doivent « avoir. » Dans le serment du jour de leur sacre, les évêques promettent d'aller à Rome tous les trois ans pour rendre compte au saint-père de l'état des fidèles confiés à leurs soins : en cas d'empêchement légitime qui les retienne dans leur diocèse, ils enverront à leur place un membre de leur chapitre, ou quelque dignitaire ecclésiastique, ou bien encore un simple prêtre de leur diocèse; et enfin si, dans leur clergé, ils ne trouvent personne à qui cette mission puisse être confiée, les évêques auront la faculté de choisir un prêtre séculier ou régulier, quel qu'il soit, pourvu que sa probité et sa religion soient reconnues, et qu'il soit pleinement instruit de la situation du diocèse.

Voilà des prescriptions bien nettes, bien positives, auxquelles il faut joindre la solennité du serment pastoral. L'intention de l'ordonnance pontificale est de resserrer les liens qui unissent tous les pasteurs au pasteur suprême, d'établir une plus parfaite communauté dans la grande famille des apôtres, de réaliser d'une façon plus complète et plus absolue l'unité de l'Église. Les évêques de France, s'autorisant d'anciens usages contre lesquels nous ne voyons pas que le saint-siége ait jamais réclamé, croient pouvoir se dis-

penser de ces sortes de comptes rendus; sans doute parce que leur amour et leur zèle pour l'Église romaine, à l'abri de tout soupçon, ont d'autres moyens de s'exprimer. Toutefois nous croyons être sûr que Grégoire XVI a été, dans ces derniers temps, vivement touché et pleinement satisfait en voyant quelques prélats de notre pays (parmi lesquels il en est dont l'affection nous honore) entrer spontanément avec lui dans ces relations si intimes et si filiales; et ce ne serait pas, nous sommes fondé à le dire, ce ne serait pas, pour le successeur de saint Pierre, une médiocre consolation que le retour général de l'Église de France à cette pieuse, utile et édifiante pratique.

Poursuivons notre étude des congrégations diverses qui composent le gouvernement ecclésiastique. Celle des sacrés Rites est chargée de régler ce qui tient au culte, les cérémonies de la Béatification et de la Canonisation. La congrégation des Indulgences et Reliques présente au pape les demandes d'indulgences, et prononce sur la sainteté des corps qu'on trouve de temps en temps aux Catacombes. Nous avons eu occasion d'observer que les anciens chrétiens avaient coutume de marquer d'un signe particulier les corps de ceux qui étaient morts pour la foi.

La congrégation *dell' Indice* (de l'Index) a mission, comme chacun sait, de statuer sur l'orthodoxie des ouvrages imprimés; son secrétaire est toujours un moine dominicain, et ses douze consulteurs sont choisis parmi les religieux ou les prélats les plus lettrés. Le tribunal de l'Index ne motive pas publiquement ses censures; mais le cardinal préfet s'explique là-dessus

avec l'auteur qui exprime le désir de corriger son livre. Nous nous sommes étonnés de voir quelquefois mis à l'index des livres médiocrement dangereux, tandis que d'autres livres portant une atteinte violente à la morale, à la religion, aux saines doctrines sociales, passaient sans être frappés du moindre signe de réprobation. On nous fait remarquer à Rome que la mise à l'index est un avertissement donné aux fidèles; or le public honnête et religieux n'a pas besoin d'être averti sur le caractère des ouvrages dont les auteurs sont publiquement reconnus impies, licencieux, corrupteurs. Le tribunal de l'Index serait d'ailleurs sans cesse en permanence s'il lui fallait juger toutes ces productions immorales que la presse de Paris envoie aux lecteurs des deux mondes. Il laisse gronder ce noir torrent d'erreurs, de mensonges, d'iniquités de toute nature, et se tait devant la multitude de mauvais livres, comme on se tait devant une calamité contre laquelle toute force n'est que faiblesse. Nous aurons pourtant le courage de dire que les décisions des juges de l'Index ne portent pas toujours le caractère de cette vaste compréhension, de cette hauteur de vues qu'on voudrait en matière religieuse; nous aimerions à voir les membres de ce tribunal constamment pénétrés de l'idée que le catholicisme n'a rien à craindre de la science, et qu'on sert mal la religion, en traitant l'intelligence de l'homme comme une prisonnière à qui on mesure l'espace, l'air et le soleil. La vérité religieuse n'est pas une faible et petite chose qu'il faille défendre par de petits moyens; ce n'est pas une œuvre si fragile, qu'elle soit en péril du moment qu'on s'en ap-

proche : la vérité religieuse, ce sont les montagnes éternelles, dont les fondements sont aussi solides que Dieu lui-même, ces montagnes mêlées d'ombre et de lumière, qui s'offrent à vous avec une splendeur nouvelle et des trésors nouveaux, à mesure que votre regard les contemple et les étudie.

La congrégation de la *propagande* dirige le collége de ce nom établi à Rome, et dirige aussi les missions dans les divers pays de la terre. Je vous parlerai plus tard en détail de cet important et beau collége de la propagande. Les congrégations instituées pour le cérémonial de la cour du pape, pour la *correction* des livres de l'Église orientale, pour la discipline régulière, l'examen des candidats à l'épiscopat, l'immunité ecclésiastique, la résidence des évêques, la visite apostolique, etc., etc., ne se réunissent qu'à de rares intervalles. Chaque congrégation tient toujours ses séances là où est le pape, à Saint-Pierre ou sur le mont Quirinal, selon la saison.

Voilà donc ce qui compose le gouvernement ecclésiastique. Ce n'est pas l'*absolutisme* pontifical qui fait la loi, comme on le croit vulgairement. L'administration religieuse à Rome est admirablement organisée; toutes les parties, tous les intérêts, tous les détails de cette vaste institution du catholicisme, sont placés sous la garantie de la sagesse, de la réflexion, de l'intelligence d'un grand nombre d'hommes. Le pape, son consistoire et ses congrégations, forment un imposant gouvernement où se montre l'esprit de Dieu; toute chose ici a un sens, une intention, un but providentiels; on peut vous donner la raison de tout ce

que vous voyez là. Un prélat me disait : « Je trouve le « gouvernement spirituel de Rome si complet, si par- « fait de tout point, qu'il est à mes yeux une preuve « de la divinité de l'œuvre chrétienne. »

Une des choses qu'on sait le moins, c'est l'origine, la formation successive de cet illustre corps des cardinaux qui occupent tant de place dans l'Église catholique. On connaît l'étymologie du mot *cardinal; cardo* en latin veut dire *gond;* les vents *cardinaux* sont les vents qui soufflent des quatre points du ciel. Le titre de *cardinal* donné au prêtre de l'Église, signifie donc le prêtre principal, le prêtre sur qui roulent les grands intérêts, les grandes affaires. Aux premiers temps de l'Église, on appelait *prêtre-cardinal* celui qui remplissait dans une paroisse les fonctions représentées aujourd'hui par celles de curé. Le prêtre-cardinal, dans le deuxième et le troisième siècle, administrait le baptême et donnait la sépulture chrétienne. A partir du cinquième siècle, il se montre exerçant une juridiction sur les autres prêtres non cardinaux et sur le clergé de la paroisse, mais pourtant il était toujours sous la dépendance de l'évêque. Le prêtre-cardinal ne se réservait plus le privilége exclusif de donner le baptême et la sépulture; en échange de ce privilége, il était choisi pour remplir les fonctions de légat, et souvent il montait à la papauté. La grandeur proprement dite des prêtres-cardinaux date du pontificat de Grégoire VII; l'empereur, la masse du clergé, le peuple, n'eurent plus à se mêler de l'élection des papes, qui resta sous le pouvoir exclusif des prêtres-cardinaux. Ceux-ci commencèrent à re-

cevoir, pour soutenir leur dignité, des bénéfices, des canonicats, des archiprêtres. Quand l'un d'eux devenait évêque, il laissait le titre de cardinal, alors inférieur à l'épiscopat; à la fin, ils demandèrent de garder les deux titres et de s'appeler évêques, *cardinaux de la sainte Église romaine, cardinaux dans l'Église de Dieu*. Il leur importait d'autant plus de conserver ce titre, que c'était la condition pour concourir à l'élection des souverains pontifes, et pour être élevés à la papauté.

Avant Sixte V, le nombre des cardinaux n'était pas limité; ce pontife a fixé ce nombre à soixante et dix, en mémoire des soixante et dix vieillards qui formaient le conseil de Moïse dans le désert. Ce cadre ne se trouve pas toujours rempli. Le sacré collége se compose de six cardinaux-évêques *suburbicaires*, cinquante cardinaux-prêtres, quatorze cardinaux-diacres. Voilà l'ordre. Cela n'empêche pas que des cardinaux-prêtres ne soient ailleurs évêques, et que des cardinaux-diacres ne soient prêtres. Quelquefois il est arrivé qu'une élection de pape ait porté sur un cardinal qui n'était pas prêtre; alors on lui conférait le sacerdoce et l'épiscopat avant de le couronner souverain pontife. La création d'un cardinal est chose fort simple. Quand le pape a fait un choix, il réunit le consistoire, et annonce aux cardinaux assemblés qu'il se propose de nommer tel ou tel. *Quid vobis videtur?* (que vous en semble?) leur dit le pape. Les cardinaux inclinent la tête, ôtent leur calotte; ce qui veut dire : C'est bien. Dans ce même consistoire arrive le candidat au cardinalat; il se met à genoux devant le saint-père

qui, lui mettant la barrette, lui dit : *Esto cardinalis* (sois cardinal), et fait sur la tête un signe de croix. Le nouveau cardinal ôte la barrette de sa tète, et baise le pied de Sa Sainteté.

Un mot sur le costume des cardinaux. Avant Innocent IV, leur costume ne différait pas de celui des prêtres ordinaires. Innocent IV, dans le fameux concile de Lyon, leur donna le chapeau rouge, et plus tard, Boniface VIII, la soutane rouge et violette, comme ils la portent aujourd'hui. Paul II leur donna la mitre de soie, la barrette rouge, les mules rouges et les étriers d'or. Grégoire XIV donna la barrette rouge aux cardinaux réguliers, qui, néanmoins, durent garder, dans le reste de leur vêtement, la couleur de leur ordre.

Vous aimerez à savoir des détails sur le conclave, dont l'origine remonte à la seconde moitié du treizième siècle, et qui fut institué par Grégoire X. Les renseignements que j'ai recueillis sur ce point sont conformes à ceux que vous pourriez lire dans un petit livre du dix-septième siècle, intitulé *Relatione della corte di Roma*, par le chevalier Lunadoro. J'ai trouvé un petit résumé de tous ces détails dans une note de l'*Abrégé des conciles généraux*, utile compilation publiée en 1836, et je reproduirai cette note :

« C'est ordinairement dans une des galeries du Vatican que, dix jours après la mort du pape, les cardinaux entrent dans le conclave pour n'en sortir qu'après l'élection. On y construit autant de cellules qu'il y a de cardinaux qui doivent entrer au conclave; elles ont douze pieds et demi de long sur dix de large; elles sont

faites en planches, tapissées en soie, numérotées et toutes rangées sur une même ligne, mais de telle sorte qu'une ruelle assez étroite sépare les unes des autres. Chaque cardinal fait mettre ses armes sur la porte de sa cellule. Toutes les issues du conclave sont murées; il n'y a que la porte qui, du grand escalier, conduit à la salle royale, et qui se ferme avec quatre serrures; deux en dedans, dont le cardinal camerlingue et le premier maître des cérémonies ont les clefs; deux en dehors, qui ne peuvent s'ouvrir que par le maréchal du conclave. On passe à manger aux cardinaux et aux conclavistes par des tours, comme ceux des couvents, au nombre de huit, dont deux au haut de l'escalier de Constantin, gardés par les conservateurs de Rome et par les prélats; deux du côté du belvédère, gardés par les patriarches, les archevêques, les évêques et les protonotaires; deux du côté de la secrétairerie, gardés par des clercs de chambre; les deux autres le sont par les auditeurs de rote et par le maître du sacré palais. Il y a une fenêtre dans la grande porte, par laquelle on donne audience aux ambassadeurs, à travers un rideau toujours fermé. Le majordome du pape a son appartement au haut de la rampe; le maréchal du conclave a le sien près de la grande porte, pour l'ouvrir s'il arrive quelque cardinal. Chaque cardinal garde avec lui deux conclavistes, et même trois s'il est prince. Il y a dans le conclave les maîtres des cérémonies, le secrétaire du sacré collége, le sacristain, le sous-sacristain, le confesseur, deux médecins, le chirurgien, le pharmacien, quatre barbiers, trente-cinq domestiques, un maçon, un menuisier.

« Le jour qu'ils entrent au conclave, les cardinaux s'assemblent à la chapelle Pauline; le doyen, après une oraison, lit la constitution du conclave, et les cardinaux jurent de s'y conformer. Ce jour-là, ils reçoivent dans leur cellule la visite de la noblesse, des prélats et des ambassadeurs. Tous ceux qui sont préposés à la garde du conclave prêtent serment, ainsi que les conclavistes, et le soir, le cardinal-doyen fait sonner les cloches pour la clôture du conclave; le cardinal camerlingue, les trois cardinaux chefs d'ordre [1], font la visite la plus exacte. Dès lors, personne ne peut plus sortir, ou, s'il sort, l'entrée lui est interdite. S'il meurt un cardinal, ses conclavistes sont obligés de rester jusqu'à la fin. Quand il s'agit du scrutin, le maître des cérémonies avertit les cardinaux de se rendre à la chapelle de Sixte IV. Après la messe du Saint-Esprit, on place dans un bassin autant de billets blancs qu'il y a de cardinaux présents; le dernier cardinal prend une à une les boules où sont écrits tous les noms; il les lit, les compte à haute voix, les met dans un sac de damas violet, agite le sac et en tire six; les trois premiers désignent les scrutateurs, et les autres les infirmiers chargés de recueillir la note des cardinaux malades. A cet effet, ils reçoivent une cassette vide, que les scrutateurs ferment à clef; il y a au-dessus une petite ouverture semblable à celle d'un tronc; les infirmiers portent les billets aux malades pour les faire remplir.

[1] C'est-à-dire le chef de l'ordre des cardinaux-évêques, le chef de l'ordre des cardinaux-prêtres et le chef de l'ordre des cardinaux-diacres.

après quoi il les glissent sous leurs yeux dans la cassette.

« Le doyen prend le premier un billet dans le bassin, le remplit du nom du cardinal qu'il entend élire, le plie, le cachète, le montre aux cardinaux, va se mettre à genoux devant l'autel, et lit le serment par lequel il proteste devant Dieu qu'il n'a élu que celui qu'il a cru devoir choisir; il met le billet dans le calice qui est sur l'autel. Après que chaque cardinal en a fait autant, les scrutateurs ouvrent la cassette des malades et en mettent pareillement les billets dans le calice. Quand tous les billets sont déposés, on les mêle en agitant le calice couvert de la patène, ensuite le premier scrutateur tire un billet, l'ouvre, le lit à voix basse, le présente au second scrutateur, qui le lit aussi tout bas et qui le remet au troisième ; ce dernier prononce le nom à haute voix; le dépouillement se continue de la même manière. Chaque cardinal, qui a devant lui un catalogue imprimé de tous les cardinaux, marque les voix. Aussitôt que l'un d'eux réunit les deux tiers des suffrages, il y a élection; à défaut, c'est à recommencer. »

Étudions maintenant ce qu'est la prélature à Rome. Remarquons d'abord que le titre de prélat n'emporte point ici le caractère ni les fonctions de l'épiscopat; il y a des prélats ou *monsignori*, qui ne sont ni prêtres ni diacres : pour qu'on puisse recevoir ce titre, il suffit d'être tonsuré.

Les prélats sont divisés en plusieurs corps ou colléges. 1° Le collége des évêques ou assistants, qui entourent le trône du pape; le nombre des prélats de ce collége n'est pas fixé. 2° Le collége des protonotaires

apostoliques, composé de sept membres, sans compter le majordome du pape; jadis les protonotaires étaient chargés d'enregistrer les actes des martyrs; ce titre n'est aujourd'hui qu'un simple titre d'honneur. 3° Le collége des auditeurs de *rote* est composé de douze membres, et forme un tribunal d'appel; les auditeurs sont de différentes nations. Ils jugent les procès civils de tous les États du pape. 4° Le collége des clercs de chambre compte neuf membres; ils remplissent des charges administratives. Quatre de ces membres, réunis à quatre séculiers, sous la présidence d'un cardinal, forment la chambre des comptes, *congregazione della revisione*. Les cinq autres clercs de chambre forment un tribunal d'appel pour les procès administratifs. 5° Le collége des *votanti di segnatura* juge en cassation; il a sept membres, sous la présidence d'un cardinal qui s'appelle Préfet *della segnatura*. 6° Le collége des Abbréviateurs, autrefois composé de douze membres, a diminué de moitié; les prélats de ce collége faisaient des abrégés des bulles et constitutions ecclésiastiques; leur fonction maintenant se réduit à signer les bulles. Chaque bulle porte deux signatures. 7° Le collége *della consulta* est un tribunal criminel dont les arrêts sont suprêmes; il compte douze membres, partagés en deux sections ou *turni*. 8° Le collége des *ponenti del buon governo* nous représente comme des référendaires chargés de rapporter les causes; il est composé de six membres présidés par un cardinal; il a pour secrétaire un prélat.

Les prélats qui ne font pas partie de ces divers colléges, sont les quatre de *fiochetto,* ainsi appelés à cause

du pompon violet que leurs chevaux portent sur la tête; ce sont les premiers prélats de la cour de Rome; ils arrivent toujours au cardinalat. Le premier prélat de *fiochetto* est l'auditeur de la chambre, président d'un tribunal de première instance, espèce de ministre de la justice. Le deuxième est le gouverneur de Rome, ce que nous appellerions un ministre de la police. Le troisième est le trésorier ou ministre des finances. Le quatrième est le majordome ou ministre de la maison pontificale.

D'après ce que vous venez de voir, l'administration supérieure se trouve entre les mains des prélats, et ce sont les prélats qui rendent la justice. C'est un grand bien pour un peuple lorsque la justice est ainsi placée sous la garantie du caractère religieux; on s'avance vers un tribunal comme vers un autel, et c'est en quelque sorte Dieu lui-même, l'éternelle équité, qu'on invoque. Alors le juge devient véritablement l'espoir, le refuge de tous ceux qui sont livrés aux tristes fantaisies des méchants [1].

Cette lettre vous paraîtra peut-être bien aride, mais elle renferme des notions que les voyageurs ont coutume de négliger, et qui offrent pourtant une grande importance. Rome n'est pas une ville comme une autre; le pouvoir chrétien qui domine sur les sept collines ne

[1] Dans ce chapitre où il est question de la prélature romaine, je veux prononcer le nom de monseigneur Stefano Rossi, dont j'ai pu apprécier l'obligeance, la pénétration et le savoir durant mon séjour à Rome. Le jeune prélat vient de publier un éloge de saint François de Sales (*delle lodi di S. Francesco di Sales*), écrit avec élégance, imagination, vivacité.

ressemble pas à tous les pouvoirs ; il faudrait pénétrer dans ce monde religieux et politique qui, jusqu'à ce jour, a été, pour la plupart des voyageurs, un livre fermé. Ceux qui connaissent à fond les affaires de la métropole du monde catholique, ne me trouveront ni bien complet ni bien nouveau ; mais vous, mon cher ami, qui me représentez le public et qui désirez vous mettre tant soit peu au courant des institutions actuelles de Rome, vous attacherez quelque prix, j'espère, à ces indications.

LETTRE XXI.

Le collége de la propagande.

—

Rome, avril 1839.

Le collége de la propagande fournit des missionnaires aux pays lointains. Cette institution fut fondée, en 1627, par le pape Urbain VIII ; cinq ans auparavant, Grégoire XV avait établi la congrégation des cardinaux chargés de l'administration de la propagande. Un ministre de la cour d'Espagne, appelé Vivès, donna son

palais pour le collége ; c'est ce même palais que le collége occupe aujourd'hui. Urbain VIII et son frère le cardinal Barberini, Grégoire XV, Alexandre VII, avaient richement doté l'établissement ; d'autres bienfaiteurs avaient contribué à cette grande œuvre qui, au dix-huitième siècle, suffisait aux vastes besoins de l'apostolat, dans les contrées les plus diverses et les plus reculées de l'univers. La propagande, enrichie par les dons magnifiques de la charité, possédait jusqu'à trois cent mille écus romains de revenus, lorsque arrivèrent les désastres de la révolution française ; nos armées lui apportèrent la ruine : on fit main basse sur les biens-fonds, on les vendit au profit du gouvernement républicain de Paris. La maison comptait alors soixante élèves ; il fallut la fermer. Chaque élève se dirigea comme il put vers son pays, et nul ne saurait dire les grandes misères de ces proscrits. Ils pouvaient répéter ces paroles du divin maître : « Le pasteur sera frappé, et les brebis du troupeau seront dispersées. »

L'empereur Napoléon eut la pensée de rétablir la propagande, non point par esprit religieux, mais par esprit politique, car le catholicisme se mêlait aux intérêts de la France à travers le monde. Mais une telle pensée ne s'accomplit point ; le rétablissement de cette institution féconde ne date que du retour de la monarchie légitime en France ; ce fut en 1818 que le collége de la propagande se rouvrit, après trente-deux ans de muette solitude. Pie VII, les cardinaux Consalvi et de la Somaglia, vinrent au secours de l'institution renaissante ; on retrouva quelques débris des anciens biens,

et c'est ainsi qu'on parvint à remettre sur pied l'établissement. Maintenant il tire de grandes ressources de la propagande de Lyon, qui a des succursales en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne. Toutefois, les revenus actuels restent bien au-dessous des besoins des missions, dont plusieurs sont en souffrance. Les ressources que trouvent les missionnaires protestants sont vingt fois plus considérables que celles de nos missionnaires catholiques; mais nos apôtres, avec peu de moyens, font bien plus de choses que les biblistes avec leurs grands trésors. Le zèle de nos missionnaires catholiques porte un caractère de dévouement, d'ardeur divine, que le froid protestantisme ne connaîtra jamais.

Les élèves du collége de la propagande sont aujourd'hui au nombre de soixante et dix. Je les ai visités, accompagné du père recteur Figari, de Gênes, dont la politesse, la science et la piété reçoivent un grand charme de l'angélique expression de sa physionomie. Les élèves appartiennent aux diverses nations du globe; j'ai vu des Chinois, des Égyptiens, des Maronites, des Arabes d'Alep, des Grecs, des Albanais, des Saxons, des Écossais, des Suisses, des Allemands, des Américains, etc., etc.; chacun d'eux a son type, qui annonce son origine. J'ai pu causer de la Syrie et du Liban, de l'île de Chypre et de la Grèce; les jeunes Maronites paraissaient éprouver une vive joie en entendant un voyageur français leur parler avec prédilection des montagnes du Liban : je me suis attaché à faire connaître, dans la *Correspondance d'Orient*, cette bonne et forte nation maronite, que le despotisme opprime

depuis longtemps, et qui mériterait une meilleure destinée. Le costume des élèves de la propagande est uniforme. Ils portent une soutane noire avec des boutons, des bordures et une ceinture rouges; cette couleur de pourpre est l'emblème du sang qu'ils sont prêts à verser pour Jésus-Christ; cinq galons rouges représentent, sur leur costume, les cinq plaies de la Passion. Ce sont bien là des imitateurs du disciple de l'Homme-Dieu, qui montait au Calvaire pour le salut du genre humain. Des mœurs et des intérêts divers, des haines profondes ou de vieilles jalousies, des tendances opposées et de vastes distances, séparent les nations d'où sortent tous ces jeunes élèves, et l'union la plus touchante règne au milieu d'eux; ils ne forment qu'une seule et même famille : ceci est vraiment un miracle de la foi catholique. Quelle douceur, quelle sérénité parfaite sur leurs visages! quelle piété sincère et quelle ardeur pour l'étude! Tous les élèves parlent italien; cette langue est devenue la langue de l'union fraternelle entre ces enfants venus des quatre vents du ciel.

Les élèves du collége de la propagande n'ont à supporter aucune dépense. La propagande paye le voyage à Rome, l'entretien au collége et ensuite le retour. Ce n'est qu'à l'âge de raison, à l'époque où il entre dans la classe de philosophie, que l'élève prête serment de se consacrer aux missions étrangères; il jure d'aller enseigner la foi dans son propre pays, dès qu'il sera élevé au sacerdoce. On n'admet pas un élève passé vingt ans; ce serait trop tard pour entreprendre les études, et trop peu d'années de jeunesse et de vigueur lui resteraient pour remplir utilement les pénibles fonctions

de l'apostolat. Il n'est jamais arrivé qu'un élève ait désiré reprendre le chemin de son pays, parce qu'il s'ennuyait; parfois des raisons de santé ont obligé de rendre le jeune étranger à son ciel natal, et, dans ce cas, on a vu de jeunes malades mieux aimer mourir à Rome que de retourner dans leur patrie. Ainsi est mort, il y a peu de temps, un Arménien de Constantinople.—Quels sont les élèves qui se ressouviennent le plus de leur pays? disais-je au père recteur. — Aucun d'eux, me répondait-il, n'y songe avec regret, ni avec un vif désir de le revoir; mais ceux qui y retournent avec le plus de plaisir, ce sont les élèves du Liban, de la Suisse et de l'Écosse. — Le désintéressement le plus complet des choses humaines ne peut suffire à effacer ce profond et merveilleux amour de la région natale, quand la patrie est la montagne!

Parmi les élèves de la propagande, il en est qui appartiennent à des familles non catholiques : on m'a montré des élèves américains nés de parents protestants, et des élèves d'Égypte nés de parents de la secte des nestoriens. Les lettres qu'ils écrivent à leurs familles sont une continuelle et pressante invitation à la foi catholique. Le père recteur me disait que toujours les familles finissent par entrer dans l'Église romaine. Ce sont les élèves d'Europe et d'Amérique qui montrent le plus de facilité pour apprendre. Les Grecs et les Américains sont d'une vive intelligence. Les Chinois et les Égyptiens, ces derniers surtout, ont beaucoup de peine à comprendre, à suivre leurs études; ces difficultés pourraient s'expliquer, non-seulement par l'inégalité des aptitudes, mais encore par le manque

d'éducation et d'instruction de leurs premières années : la plupart de ces pauvres enfants n'ont rien étudié jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans.

Il y a un professeur du pays pour la plupart des langues étrangères qu'on enseigne à la propagande ; c'est un moyen de mieux apprendre la langue parlée. Le cardinal Mezzoffanti, ce fameux polyglotte à qui je disais ces jours-ci qu'il pourrait faire le tour du monde sans trucheman, vient souvent donner des leçons à la propagande. L'imprimerie de l'établissement fournit aux missions des ouvrages en dix langues étrangères ; une partie des caractères orientaux de cette imprimerie fut emportée à Paris, sous Bonaparte.

J'ai vu hier deux prêtres chinois, récemment sortis du séminaire chinois, à Naples, qui compte aujourd'hui dix élèves. Après onze ans d'études à Naples, ils ont reçu la prêtrise ; ils sont âgés de vingt-cinq à trente ans. L'un se nomme Augustin Ton, né à Lanceu, dans la province métropolitaine de Kansin ; l'autre, nommé Valentin Gen, est né à Ta-in-fu, dans la province de Sansa. Ces deux nouveaux prêtres vont partir pour Bombay ; ils se rendront de là à Makao, et puis se dirigeront vers la province de *Huquan*, où ils doivent remplir les fonctions d'apôtres. Un jeune prêtre napolitain, appelé Francesco Maresca, part avec les deux Chinois. Au milieu des provinces du Céleste Empire, le missionnaire européen court toujours plus de périls que le missionnaire chinois, et je regardais pieusement ce jeune prêtre napolitain, comme j'aurais regardé un saint martyr. En ce moment, le vaste empire

chinois compte plus de deux cent cinquante mille catholiques. Les missionnaires reconnus pour tels seraient punis de mort; ils n'exercent leur ministère qu'en échappant à l'œil de l'autorité. Ils vont chez les chrétiens catholiques, s'établissent dans leur demeure, disent la messe, administrent les sacrements. Ils s'abstiennent de se montrer dans les maisons des Chinois qui ne sont pas chrétiens; mais les fidèles du pays, lorsqu'ils savent quelqu'un animé du désir d'embrasser la doctrine de Jésus-Christ, lui ménagent des facilités pour entendre la parole des missionnaires.

Les biblistes de la compagnie des Indes poursuivent les apôtres catholiques par les moyens les plus honteux et les plus violents; je vous ai dit que ces pauvres prêtres de notre foi ne peuvent demeurer en Chine qu'en trompant la vigilance du gouvernement. Que font les envoyés protestants? Il leur est plus d'une fois arrivé d'entasser des Bibles dans des barques, et de répandre sur les rivages de nombreux exemplaires du livre saint, pour révéler à l'autorité la présence de missionnaires catholiques. Alors les gens du pouvoir sont plus défiants, ils se livrent à des recherches rigoureuses, et les persécutions commencent. Il n'y a pas longtemps que plusieurs de nos missionnaires ont été mis à mort. Je demandais aux deux prêtres chinois si les enfants destinés à étudier à la propagande n'éprouvaient pas de difficultés à sortir du Céleste Empire. — « Les difficultés sont très-grandes, me répondaient-ils, « il faut tromper toutes les autorités des lieux où l'on « passe. C'est par Makao que nous nous avançons vers

« l'Europe ; une fois là, nos frères trouvent moins de « dangers. »

La propagande a une bibliothèque et un musée, que j'ai pu examiner en détail ; je dois cette faveur à M. Drach, bibliothécaire de la propagande, savant hébraïsant dont le nom est européen, maintenant occupé d'un dictionnaire de la Bible, qui éclaircira beaucoup de points très-importants dans l'étude des saintes Écritures. La bibliothèque de la propagande a deux mille huit cents manuscrits en langues étrangères, classés. Que de richesses ! que de temps il faudra pour que la science tire de la nuit tous les faits, tous les trésors d'histoire, de mœurs ou de littérature, cachés dans des œuvres écrites en langues si peu connues !

Le musée Borgia est célèbre en Europe. M. Drach m'a montré des curiosités d'un prix infini. Avec quel intérêt on parcourt ce manuscrit mexicain, contenant les annales du pays, avec une écriture toute en figures, à la manière des hiéroglyphes d'Égypte ! Les peintures ont conservé la vivacité de leur couleur. Ce manuscrit, par une permission très-généreuse, a été copié et reproduit dans les *antiquités mexicaines* ; l'établissement a mieux aimé lui ôter quelque chose de sa valeur, que d'en priver le monde savant ; ici, comme vous voyez, on ne travaille pas seulement à la *propagation de la foi*, mais aussi à la propagation de la science. J'ai vu un manuscrit indien écrit sur de l'écorce de palmier, un livre chinois avec des desseins qui retracent des jeux, des exercices publics ; les mœurs et les coutumes nationales de la Chine sont là. L'attention s'arrête sur une sorte de grand album représentant les diverses di-

vinités de la Chine ; le dessin de ce panthéon chinois est remarquable. Les démons s'y trouvent sous des formes qui révèlent chez les peuples du vaste empire une très-vive imagination ; quelquefois le peintre semble nous traduire les conceptions de Milton, le chantre de l'abîme. On rencontre de temps en temps dans l'œuvre chinoise des allégories ingénieuses ; cette Justice avec ses bras qui s'échappent des deux orbites, et ses mains ayant chacune un œil ouvert, représente bien la justice qui voit et frappe au même instant.

On ne contemple pas sans émotion les trophées des missionnaires, ces visibles témoignages de leur zèle intrépide et de la puissance de notre foi. Les journaux ont parlé de l'idole Mainaragi en bois, venue des îles Gambier dans l'océan Pacifique ; à la voix des missionnaires, le grand prêtre et le roi du pays brûlèrent leurs idoles ; celle que j'ai vue au musée Borgia allait être livrée au feu ; déjà on lui avait coupé les deux bras ; les missionnaires obtinrent qu'elle fût sauvée des flammes pour être envoyée, comme un monument de conversion, au chef de l'Église universelle. L'idole, partie le 20 avril 1836, arriva à Rome le 15 décembre 1837. L'armoire qui renferme l'idole Mainaragi, renferme aussi deux têtes de dragons, idoles du Mexique ; ces têtes montrent dans la gueule une pomme, le fruit du terrestre paradis, avec lequel ils veulent séduire le monde. Cette pomme, dans la gueule des dragons mexicains, est un curieux vestige des traditions bibliques. Deux chapelles de l'Inde, en forme de boîte ou tabernacle qui s'ouvre et se ferme, nous représentent le dieu Vichnou et ses diverses incarnations ; le

dieu est assis sur un trône formé des nombreux replis d'un serpent à cinq têtes. Les peintures de ces deux sanctuaires de l'Inde ont un coloris fort expressif. On voit, parmi ces intéressantes reliques des nations étrangères, le *ligamen*, espèce d'amulette, petite boîte fermée que les hommes et les femmes de la Chine portent superstitieusement au cou, pour que leurs mariages ne soient point stériles. Je me dispenserai de vous entretenir de la collection des médailles du musée Borgia, parce que je suis trop peu versé dans la science numismatique. En terminant ces indications, je mentionnerai une admirable Vierge de peintre inconnu, et une curieuse lettre de Raphaël, écrite à Florence à un de ses oncles en 1508, et qui a été imprimée dans la vie de ce grand homme par M. Quatremère de Quincy.

Dimanche dernier, j'ai entendu la grand'messe dans la chapelle de la propagande; cette faveur m'avait été accordée par le père recteur; j'étais placé dans la tribune de l'orgue. Les portraits des élèves qui ont été martyrs dans les missions, sont suspendus aux murs de la chapelle : touchantes figures qui donnent à penser! Les soixante et dix élèves du collége étaient là sous mes yeux. La grand'messe a été chantée avec un bel ensemble et une noble gravité; la célébration du divin sacrifice s'est faite avec une telle profondeur de recueillement, un tel sentiment de foi vive, que je ne crois pas avoir jamais rien vu de pareil; les élèves présents, revêtus du surplis, étaient admirables d'attitude pieuse. Je me trouvais comme au milieu des saints; je respirais l'air du ciel. Dans ma vie de chrétien et de voyageur, je n'avais pas encore été aussi édifié, aussi

touché en présence des autels. J'entendais les louanges de Dieu chantées en latin, par des enfants et de jeunes hommes appartenant aux langues du couchant et de l'aurore, du midi et du septentrion ; toutes les merveilles de l'Évangile paraissaient s'accomplir devant moi. Puis je songeais au sort de ces disciples du Christ, réunis sous les voûtes de la chapelle ; dans quelques années, me disais-je, ces jeunes étrangers que je vois seront bien loin d'ici ; chaque partie du monde aura revu ses fils absents ; ils étaient partis enfants, ils retourneront apôtres ; ils annonceront la charité et la justice, passeront en faisant le bien, et plus d'un de ces amis de Dieu trouvera peut-être des bourreaux pour prix de son œuvre de paix ! peut-être y a-t-il un Calvaire au bout de plusieurs de ces destinées !

On parle souvent aujourd'hui de civilisation, de dévouement au progrès. Mais, parmi les hommes dont on vante le zèle pour les intérêts de l'humanité, en est-il un seul qu'on puisse comparer au plus petit de ces athlètes de notre foi ? L'admirable apôtre de la civilisation, ce n'est pas celui qui multiplie, dans les loisirs du cabinet, les théories d'une stérile philanthropie et qui la jette au monde en phrases sonores ; ce n'est pas celui qui couvre nos campagnes d'usines, nos provinces de chemins de fer, nos mers de bateaux à vapeur : c'est l'homme qui expose sa vie pour éclairer et consoler des frères inconnus, pour adoucir leurs mœurs, purifier leurs âmes, et placer l'espérance autour de leurs tombeaux ; c'est le missionnaire catholique ! Dans une précédente lettre, je vous disais que je voulais

étudier à Rome, non pas ce qui a été, mais ce qui est ; le collége de la propagande s'est d'abord présenté à moi parmi les institutions vivantes de Rome moderne. En visitant ce magnifique kan religieux où passent les jeunes caravanes qui s'en vont à la conquête des âmes, je me suis vraiment senti dans la métropole de la foi : j'ai retrouvé ici le mont Sion avec les langues de feu descendues sur les futurs confesseurs de l'Évangile, le mont Sion d'où partirent les douze pauvres hommes pour refaire le monde au nom de Jésus crucifié.

LETTRE XXIII.

Abulcher Bisciarah.

—

Rome, avril 1839.

Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai appris du collége de la propagande m'a vivement intéressé, et je veux vous en parler encore. Vous ne trouverez point ici de nouveaux détails, de nouvelles observations sur la grande institution d'Urbain VIII, que ma précédente lettre vous a suffisamment fait connaître ; j'ai à

vous raconter la pieuse et touchante histoire d'un jeune élève égyptien du collége Urbain. En suivant, dans un récit rapide, la destinée d'Abulcher Bisciarah, j'achèverai de vous montrer l'esprit, le caractère, les habitudes intérieures du collége de la propagande.

Dans un village de la haute Égypte, appelé Sethfeh, situé sur la rive gauche du Nil, vivait, dans les premières années du dix-huitième siècle, une famille cophte, nommée Bisciarah. Le village de Sethfeh, comme tous ceux de la haute Égypte, ne comptait alors aucune famille catholique. Les missionnaires de notre foi n'avaient point encore porté leurs pas dans ces régions. Un jour, un apôtre catholique de notre nation, le père Sicard, appartenant à la mission du Caire, s'en alla du côté de Thèbes, pour essayer de ramener à l'Église romaine quelques-uns de ces hérétiques répandus sur les deux rives du Nil. L'homme de Dieu s'arrêta dans le bourg de Sethfeh, parla de Jésus-Christ, exposa les doctrines catholiques, et montra paternellement aux Cophtes tous les dangers de leurs erreurs. Les Cophtes, ces derniers représentants de l'antique race égyptienne, ces débris vivants des Pharaons, se défient beaucoup de tout ce qui leur arrive du pays des Francs; ils se montraient peu disposés à prêter l'oreille aux paroles du missionnaire. Parmi toutes les familles de Sethfeh, une seule fut ramenée à la foi catholique; c'était la famille Bisciarah, qui ne se composait que du mari et de la femme; celle-ci se nommait Rahameh. Ils n'avaient point d'enfant.

Les deux époux, devenus catholiques, se virent comme condamnés à une vie à part au milieu de ce village où personne n'avait voulu les imiter dans leur retour à la vérité religieuse. Les prêtres cophtes et tous les chrétiens de Sethfeh, leur reprochaient d'avoir abandonné la foi de leurs aïeux, et chaque jour imaginaient contre eux des persécutions nouvelles. Bisciarah et sa femme étaient en butte à la haine; les petits enfants eux-mêmes se croyaient le droit de les insulter dans les chemins. Les Cophtes ont sur nous, catholiques d'Occident, les plus extravagantes idées : pour eux le père Sicard était un enchanteur dont l'art magique avait séduit l'esprit de Bisciarah. Ils regardaient le passage de l'apôtre catholique au milieu d'eux, comme un signe funeste, comme la prophétique révélation de quelque calamité : « Qui sait, disaient-ils entre eux, si ce prêtre latin n'est pas venu ici pour détourner le cours du Nil, pour rendre nos campagnes stériles? Malheur à toi, disaient à Bisciarah les gens du pays, malheur à toi, si à la saison prochaine les flots du Nil ne viennent pas nous visiter! Malheur à toi, si le bon fleuve nous refuse son tribut accoutumé! »

Les prêtres cophtes interrogeaient mystérieusement les deux époux catholiques pour savoir comment le prêtre franc s'y était pris pour leur apprendre à faire de l'or et de l'argent; ils guettaient Bisciarah pour voir s'il n'allait pas dans les catacombes ou derrière le chœur de l'église de Sethfeh, chercher des trésors. La présence des deux nouveaux époux catholiques dans le village était devenue, pour les Cophtes de Sethfeh,

comme une cause de malheur. Si une de leurs barques chargée de marchandises éprouvait des avaries, si les Bédouins des bords du Nil venaient les voler, si la pêche n'était pas abondante, si les couvées de poulets dans les fours ne réussissaient pas, si des pigeons de leurs colombiers s'en allaient pour ne plus revenir, les Cophtes de Sethfeh accusaient Bisciarah et sa femme. Ceux-ci souffraient en silence, et se vengeaient de tant d'injustices en priant pour la conversion de leurs persécuteurs. Dans l'année 1714, Dieu leur accorda un fils; ils le nommèrent Abulcher, et le consacrèrent à la Vierge dès le berceau.

Je vous ai dit plus haut que le père Sicard fut le premier missionnaire catholique qui parut dans la haute Égypte. Cet illustre apôtre avait repris le chemin du Caire, et depuis ce temps aucun apôtre de notre foi ne s'était montré du côté de la Thébaïde. Les chefs de la mission du Caire, et ceux qui étaient à la tête du collége de la propagande de Rome, tournèrent leurs yeux vers la haute Égypte, où les brebis vagabondes ne trouvaient aucun pasteur. En 1716, Clément XI chargea un élève de la propagande, le célèbre Assemani, de s'en aller vers le pays des Cophtes pour connaître leurs dispositions, pour préparer les voies de l'apostolat; tel était le but véritable de la mission d'Assemani; son but apparent fut de visiter les monastères cophtes, de voir les bibliothèques, les manuscrits, d'étudier les usages, la langue, les cérémonies de la nation hérétique. Le voyage d'Assemani porta des fruits heureux pour la science, et aussi pour la religion. Il revint à Rome avec de curieux manuscrits,

dont les uns furent déposés à la bibliothèque du Vatican, et les autres à la bibliothèque de la propagande. On parvint à composer une grammaire et un dictionnaire cophtes; il y eut de jeunes missionnaires qui apprirent cette langue, et le premier qui sut la parler partit pour l'Égypte, en 1720.

Le jeune missionnaire, dont le nom nous est resté inconnu, s'en alla dans la contrée où l'avait précédé le père Sicard. Il arriva au village de Sethfeh, et trouva l'hospitalité dans la maison de Bisciarah; celui-ci était toujours le seul catholique du pays. Abulcher, dont le nom va désormais retentir dans cette histoire, avait alors six ans. Bisciarah présenta son fils au missionnaire, qui le bénit. L'enfant avait été déjà instruit dans les doctrines religieuses; il élevait vers le ciel un regard angélique et touchant pendant que le missionnaire le bénissait. L'apôtre comprit tout ce qu'il y avait d'avenir religieux et saint dans ce premier regard d'enfant; il lui remit une image de la Vierge tenant Jésus dans ses bras, et une image de saint Louis de Gonzague. Abulcher tressaillit à la vue de ces images; il en fit comme une petite chapelle dans la demeure paternelle, et c'est là qu'il avait coutume de prier. Il ornait sa petite chapelle de fleurs qu'il cueillait dans le jardin de son père; quand on lui donnait des fruits, une datte, une grenade, un cédrat, il venait pieusement les déposer dans son petit sanctuaire, et le soir il en faisait l'aumône à des pauvres. C'est ainsi qu'Abulcher se préparait à une vie toute de sacrifices. Ce cœur d'enfant s'était pris d'un inexprimable amour pour la mère de Jésus. « Vous êtes ma

« mère, ô Marie! répétait souvent Abulcher, je vous « aime, je vous aime! » Il se prosternait ensuite aux pieds de la Vierge, et lui disait : « Je suis votre esclave. » Durant son sommeil Abulcher avait les mains croisées sur sa poitrine, et tenait un crucifix suspendu à son cou; ce crucifix lui avait été donné par le missionnaire.

Bornons-nous à indiquer l'époque où pour la première fois Abulcher s'approcha du divin banquet. Les mémoires qui nous retracent sa vie nous apprennent qu'à partir de la première communion, le fils de Bisciarah s'avança à pas merveilleux dans la carrière spirituelle. Le missionnaire de Sethfeh l'instruisait; il le prit pour son clerc. Abulcher était alors dans sa quatorzième année. Il avait seul le soin de la chapelle où le prêtre latin célébrait les divins mystères: il l'ornait le mieux qu'il pouvait; mais l'âme angélique d'Abulcher était toujours la plus belle parure de cette pauvre petite église. Durant les nuits d'été en Égypte on dort sur les terrasses des maisons; le missionnaire et l'enfant se couchaient l'un à côté de l'autre sur une natte. Souvent Abulcher se réveillait dans la nuit pour se mettre à genoux, et restait dans l'extase de la prière à la vue des cieux étoilés. Abulcher accompagnait le missionnaire quand celui-ci s'en allait visiter au loin des chrétiens ramenés à la foi catholique; quelquefois on montait dans une cange du Nil pour porter le viatique; alors le pieux enfant ornait de lauriers, de palmes et de fleurs, la flottante demeure de son Dieu. Se tournant vers les eaux du Nil, il leur disait : « Réjouissez-vous, car vous portez votre Créa-

teur ! » Il disait aux hippopotames et aux crocodiles du grand fleuve : « Bénissez le Seigneur ! » Il s'adressait aussi aux bataillons d'oiseaux qui, passant sur sa tête, allaient se reposer sur les pyramides avant de prendre leur vol vers la mer Rouge et la mer Caspienne.

Les chefs de la mission du Caire avaient compris combien il serait important pour la foi que de jeunes Égyptiens pussent eux-mêmes entrer dans la sainte carrière; avec leur parfaite connaissance de la langue, des mœurs, des usages du pays, que de biens ne devaient pas accomplir de jeunes apôtres nés sur les bords du Nil ! Ce projet reçut les plus vifs encouragements de la propagande de Rome. Le supérieur du Caire fut chargé de transmettre les intentions du collége Urbain à tous les missionnaires répandus en Égypte. Lorsque le prêtre de Sethfeh eut reçu cet avis, il fit venir Abulcher, et lui dit : « Voudrais-« tu, mon fils, aller à Rome au collége de la propa-« gande, où sont élevés les jeunes apôtres du monde « entier ? — Je suis prêt à faire tout ce que vous « me conseillerez, » répondit le fils de Bisciarah. Le missionnaire prévint le père et la mère d'Abulcher, et leur demanda s'ils voudraient permettre à leur fils d'entrer dans la carrière d'apôtre au profit de la religion catholique, en Egypte. Une douleur naturelle saisit le cœur de Bisciarah et surtout de la pauvre mère, à la seule pensée que ce fils tant aimé devait s'en aller bien loin; mais une foi profonde animait les deux époux ; ils se résignèrent à ce sacrifice, dans l'intérêt de la religion et pour la gloire de Dieu. D'a-

près l'avis du supérieur de la mission du Caire, il fut convenu qu'Abulcher partirait avec un bateau marchand, qui devait venir de Thèbes, de Denderah et de Girgé. Quelques jeunes Égyptiens, destinés au collége de la propagande, se trouvaient à bord de ce bateau.

Le jour du passage de ce navire arrive; l'enfant quitte Sethfeh après avoir reçu la bénédiction de son père et de sa mère, qui fondaient en larmes. Abulcher est accompagné jusqu'aux rives du Nil par le missionnaire, par les enfants catholiques et tous les fidèles du pays, pleurant et appelant sur lui les bénédictions du ciel. Il fallut enfin se dire adieu. Le bateau qui portait Abulcher s'éloigna sur les flots du Nil; longtemps les Égyptiens catholiques, restés sur le point le plus élevé du rivage, suivirent des yeux le navire qui s'enfuyait; ils faisaient flotter dans leurs mains de blanches étoffes, pour qu'Abulcher pût recevoir encore de loin ce sublime adieu. Puis le navire disparut, et l'éternelle séparation commença. Nous ne dirons rien de l'arrivée d'Abulcher au Caire et de son voyage à Rome, où il parvint le 31 décembre 1731.

Il est d'usage que les nouveaux venus au collége de la propagande soient conduits à travers la ville de Rome pour en voir les merveilles. Les monuments, les grandes ruines, toutes les œuvres d'un passé profane étaient, pour le jeune Égyptien, comme d'indifférentes images. Il cheminait dans un pieux recueillement, et les curiosités de la ville éternelle ne l'occupaient point. Quel trouble! quel religieux en-

thousiasme le saisit lorsqu'il se trouva dans le plus grand temple du monde, dans l'église de Saint-Pierre! Qu'il y avait loin de là à sa pauvre petite église de Sethfeh, à la cange du Nil qui parfois s'était transformée en sanctuaire pour porter le viatique! A la vue de tant de magnificences, de tant de splendeurs, Abulcher se croyait au milieu de la demeure véritable du Dieu vivant, dans le palais même de son Créateur! C'est le 6 janvier 1732 qu'Abulcher prit l'habit de la propagande. En voyant les galons rouges et la ceinture rouge de son nouveau vêtement, il couvrit de baisers cette couleur, emblème du sang qu'il était prêt à répandre pour la cause de Jésus-Christ.

Abulcher avait été vivement éprouvé par les fatigues du voyage d'Égypte à Rome, et par l'influence d'un climat nouveau pour lui. Pourtant il se livra avec ardeur à l'étude, et se soumit tout d'abord aux règles du collége. La grammaire italienne et la grammaire latine offrent à ces jeunes gens, appartenant à des langues si différentes, des difficultés dont nul ne peut se faire une idée. Ce début dans les études d'Europe, est pour ces étrangers une source d'ennuis et de tourments d'esprit, qui ne peuvent se surmonter que par la patience chrétienne. Une autre difficulté qui se présente d'abord comme un problème insoluble, c'est de pouvoir établir parmi les élèves de la propagande l'uniformité des habitudes; les uns viennent de l'Asie Mineure, de la Grèce et de la Syrie; les autres de l'Éthiopie, de l'Abyssinie, de la Guinée; ceux-ci arrivent du Danemark, de la Suède. L'enfant de la Chine et l'enfant de la Californie se ren-

contrent là des deux extrémités du monde, du bout de l'Orient et du bout de l'Occident, et tous ces hommes, de nations si diverses, arrivent pour se ranger sous une même loi! Quelle surprenante variété de caractères, de tempéraments, d'usages! Ils arrivent d'un seul trait à Rome, en débarquant à Livourne, à Civita-Vecchia ou à Fiumicino, et les voilà transportés sur un seul point, pour ne plus former qu'une même famille, pour ne plus suivre qu'une même règle, comme s'ils appartenaient au même ciel, à la même nation. C'est là, pour nous, le côté le plus merveilleux du collége de la propagande. Abulcher accepta joyeusement tous les sacrifices que lui imposait cette vie nouvelle; son obéissance aux plus petits détails de la discipline fut toujours exemplaire.

Six ans après son entrée à la propagande, Abulcher, alors âgé de dix-sept ans et demi, prononça aux pieds des autels le serment d'apôtre. Un des élèves anciens lut à haute voix la bulle du pape Alexandre VII, qui a statué sur les obligations des élèves de la propagande, puis il récita en même temps qu'Abulcher la formule latine du serment. Quand le jeune Égyptien jurait de se consacrer pour toujours aux travaux de l'apostolat, son visage rayonnait, un sourire de bonheur se montrait sur ses lèvres. Au moment où il posa ses mains sur les saints Évangiles pour prêter son serment, de douces larmes s'échappèrent de ses yeux.

Abulcher, dont la pensée unique était la pratique la plus absolue des vertus chrétiennes, marchait à la perfection de la vie spirituelle, par le plus complet désintéressement des choses de la terre. Il ne comptait pour

rien tout ce qui n'était pas Dieu, tout ce qui ne tendait pas à sanctifier son âme. En ce temps-là, comme aujourd'hui, les élèves du collége de la propagande allaient, à leurs jours de vacances et à leurs jours de fêtes, se promener dans les charmants jardins de la villa Médicis. Du haut de cette villa, les palais, les églises, les campagnes de Rome, présentent un beau spectacle. Abulcher avait voulu s'interdire ces innocentes joies, et ne permettait pas à ses yeux de se reposer avec délices sur ces grandes perspectives. Sa sobriété était celle d'un anachorète, d'un des solitaires qui jadis avaient vécu dans cette Thébaïde voisine des lieux où il avait reçu le jour. Il ne mangeait presque rien, et, pour dissimuler ses privations, il avait coutume de répéter que sa santé délicate ne lui permettait pas de prendre plus de nourriture. La vie d'Abulcher était devenue toute céleste ; le jeune Égyptien ne songeait plus ni à la demeure paternelle, ni aux rives du Nil, mais toutes ses pensées montaient sans cesse vers Dieu. Il savait que le véritable missionnaire doit être semblable à l'aigle qui s'élance dans l'immensité des airs, et se précipite partout où l'entraîne l'impétuosité de ses nobles désirs ; il savait aussi que le missionnaire occupé de ses parents, des intérêts et des affections du monde, ressemblerait à la tortue, qui porte avec elle sa propre maison et se traîne lentement sur la terre.

Tant de mortifications avaient gravement altéré la santé d'Abulcher ; il lui était survenu une infirmité qui le faisait violemment souffrir, et sa bouche était muette pour se plaindre. Son estomac, sa poitrine étaient minés par les plus dures austérités ; il vomissait le sang.

Lorsqu'on venait lui demander de ses nouvelles, pour toute réponse il disait : « Rendons grâce au Seigneur! » Dans ses souffrances, le saint jeune homme remerciait son Dieu de lui avoir fait goûter les douceurs de la croix. Les élèves de la propagande ont coutume, le vendredi soir, de se réunir dans la chapelle, pour se donner la discipline en mémoire de la passion et de la mort du Sauveur. Tout malade qu'était Abulcher, il ne manquait jamais à ce rendez-vous de pénitence. De plus, aux heures de la nuit, il se frappait souvent lui-même, et les coups de fouet étaient accompagnés de profonds soupirs d'amour pour Dieu.

La conversation d'Abulcher était vive, aimable, enjouée; au milieu de toutes ses souffrances, il gardait un front souriant. Quelquefois dans les heures de récréation, chaque élève parlait de son pays, du caractère de sa nation, de ses annales historiques : « Nous autres Orientaux, disait un jour Abulcher, nous nous regardons tous comme appartenant à un illustre passé; nous disputons sur notre ancienne noblesse comme des gentilshommes tombés; à présent, de toutes ces fameuses conquêtes, il ne nous reste plus que le fouet des Turcs, qui n'est que misère et servitude. » Quand un élève, ordonné prêtre, se disposait à partir, Abulcher demandait la permission d'aller le visiter dans sa chambre, pour l'aider à l'arrangement de ses livres, de ses manuscrits, de ses habits et de son linge. Beaucoup d'élèves pleuraient en songeant qu'il fallait se séparer pour toujours d'un condisciple bien-aimé; Abulcher était joyeux et leur disait : « Voici un nouvel ouvrier qui s'en va dans la vigne du Seigneur; un guerrier de plus

qui va dans l'armée d'Israël; vous devriez vous réjouir plutôt que de pleurer, en songeant que là-bas, au bout de son voyage, il trouvera peut-être une brebis sans pasteur, qui sera ramenée par lui au divin bercail. » Mais si, par aventure, un élève partait de la propagande par raison de santé, Abulcher s'affligeait profondément; il regrettait un travailleur de moins dans la vigne du Seigneur.

Abulcher était devenu le modèle, l'admiration de tous ses condisciples. On s'attristait en voyant cette jeune vie déjà menacée par le trépas. Au commencement de l'hiver de 1737, une toux violente et la fièvre avaient saisi le jeune Égyptien; les élèves du collége Urbain communiaient et priaient pour la conservation de ses jours, dans la pensée du bien qu'en retirerait la mission d'Égypte. Le quartier de Saint-Pierre est le plus doux des quartiers de Rome; les médecins conseillèrent d'y transporter le jeune malade. Il y avait, dans le voisinage du Vatican, la maison de *San Stephano de' Mori*, habitée par des moines égyptiens. C'est là que fut conduit le fils de Bisciarah, le 1er septembre. La vie d'Abulcher à San Stephano, était toute de contemplation et de prières. On le voyait dans le jardin de la maison, tantôt se promenant au milieu des fleurs un rosaire à la main, tantôt s'asseyant sur une pierre, les regards attachés vers le ciel. Au retour de l'hiver, en 1738, la fièvre le dévorait, sa maigreur était extrême; ses forces l'abandonnaient d'heure en heure. Souvent les élèves de la propagande allaient le visiter avec la tristesse sur le front. « Pourquoi vous affligez-vous? leur disait-il; souffrir m'est doux, mourir c'est

le vœu de mon âme. » Ils lui apportaient les nouvelles des lointains pays, les nouvelles des apôtres catholiques : c'étaient les seuls bruits du monde auxquels son cœur pût s'intéresser. Son confesseur, frappé de son état, le suppliait de s'épargner lui-même, de ne pas s'exténuer par des oraisons trop fréquentes et des pratiques de dévotion. « Père, lui répondait-il, il me reste peu de temps à vivre, peu de temps où je puisse mériter encore; laissez-moi faire, tant que le jour brille, tant qu'elle n'est pas là cette fatale nuit où l'homme ne peut plus travailler pour son âme. »

Lorsque vint le printemps, les vents du siroc et du midi qui soufflent à Rome au mois de mars, exercèrent une funeste influence sur le jeune malade; on voyait disparaître le peu de vie qui lui restait. Les médecins annoncèrent à son confesseur que les jours du malade touchaient à leur terme. Le directeur spirituel, dissimulant la tristesse de son âme, fit entendre au jeune Abulcher que sa dernière heure n'était pas éloignée; cette heure-là, il y avait longtemps qu'Abulcher l'attendait. « Père, répondit-il au confesseur, j'ai toujours eu présentes à l'esprit les années éternelles, et j'attends sans frayeur le moment où je serai délivré de ma prison terrestre; j'ai confiance dans l'infinie miséricorde de mon Seigneur; je serai reçu, j'espère, dans la belle cité de Dieu, pour y chanter ses louanges dans tous les siècles. » Dans les instants que lui laissait la mort, Abulcher priait pour le collége de la propagande, pour les missions du monde entier, et surtout pour sa chère mission d'Égypte, appelant de tous ses vœux la conversion des cophtes

ses compatriotes. Il reçut la communion avec une ferveur si vive, un sentiment de foi si profond, qu'en ce moment les cieux paraissaient s'ouvrir sur sa tête.

Le soir du 30 avril, jour de la fête de sainte Catherine de Sienne, Abulcher s'entretenait de cette sublime vierge du Seigneur; il consolait les moines qui venaient le visiter; à l'heure avancée de la nuit, on laissa le malade seul comme de coutume avec l'infirmier, qui, lui-même, finit par se retirer; personne ne pensait que cette nuit devait être la dernière. Le matin du 1er mai, quand les oiseaux chantaient dans le jardin de San Stephano de' Mori, et que les fleurs brillaient sous les perles de la rosée, l'infirmier revint, comme chaque jour, auprès du malade; il frappe doucement à la porte, on ne lui répond pas; il s'éloigne, croyant qu'Abulcher dort encore. Quelques instants après, l'infirmier reparaît; comme on ne lui répondait point, il ouvre la fenêtre de la chambre, et voit Abulcher étendu sur son lit et vêtu de la tête aux pieds, les mains jointes, serrant un crucifix; son visage avait l'air de sourire, ses yeux entr'ouverts semblaient regarder encore le crucifix avec tant d'amour, qu'on eût cru le jeune malade dans une douce contemplation. L'infirmier pénètre dans la chambre, appelle Abulcher, le secoue doucement comme pour le réveiller, et le trouve froid : le malade avait quitté la terre.

Le deuil fut grand parmi les moines de San Stephano de' Mori; mais il fut grand surtout à la propagande, lorsqu'on y apprit la mort d'Abulcher, l'ange de Dieu, comme l'appelaient ses condisciples. Le soir de ce même jour le corps d'Abulcher fut porté

au collége, accompagné du curé de Saint-Pierre et de la confrérie de sainte Marie *in via*. Le père recteur, tous les prêtres et tous les élèves, reçurent avec une grande douleur, mêlée d'un profond respect, les restes du saint jeune homme. Nous ne raconterons pas les lugubres cérémonies qui eurent lieu le 2 mai. Abulcher, qui n'avait d'un mort que la pâleur, tant son visage était doux et serein, fut enseveli dans le funèbre asile réservé aux élèves. On se mit à rechercher pieusement ses manuscrits, les images et les petits tableaux de sa chambre, tous les objets qui lui avaient appartenu; sa mémoire était devenue tout à coup comme la mémoire d'un saint. On fit faire son portrait, au bas duquel fut placée cette inscription : *Bisciarah Abulcher, Ægyptus, mirâ vitæ innocentiâ et morum candore præditus, sui desiderium et exemplum reliquit. Obiit Romæ die XXX aprilis, anno Domini MDCCXXXVIII, ætatis suæ XXIV*. (Abulcher Bisciarah, Égyptien, admirable par l'innocence de sa vie et la candeur de ses mœurs, nous a laissé son regret et son exemple. Il est mort à Rome le 30 avril de l'année du Seigneur 1738, âgé de vingt-quatre ans.)

Les mémoires que nous avons sous les yeux ne disent rien du père ni de la mère d'Abulcher, depuis le jour où ils avaient béni leur fils partant pour les pays d'Occident. Il est probable que Bisciarah et Rahameh vivaient encore quand ce fils bien-aimé sortit de ce monde; ils durent souffrir beaucoup à cette nouvelle, tout en pensant qu'Abulcher était allé prendre place parmi les célestes chœurs. Sans doute aussi, les missionnaires d'Égypte et les fidèles des bords du

Nil donnèrent des larmes au jeune apôtre dont la carrière avait été si courte.

J'ai puisé les faits qui m'ont servi à retracer cette histoire, dans la *Vita del giovane Egiziano Abulcher Bisciarah*, imprimée à Rome, l'an dernier, par le collége Urbain, et dont l'auteur se nomme P. Antonio Brisciani. Le père recteur du collége de la propagande, dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, m'a remis un exemplaire de ce petit volume italien. Abulcher fut un modèle d'humilité, depuis que, tout petit enfant, il priait sur les bords du Nil, jusqu'au jour où il mourut à Rome, en face du Vatican et de l'église de Saint-Pierre. Cette vie qui s'était toujours cachée, la voilà qui resplendit maintenant dans la mémoire des hommes! Abulcher, qui jamais n'avait voulu regarder la terre, était loin de penser que la terre se ressouviendrait de lui à travers les siècles; lui, qui s'était toujours dérobé aux choses d'ici-bas, est arrivé à la gloire, même en ce monde.

LETTRE XXIII.

Les établissements de charité.

—

Rome, avril 1839.

Le christianisme, vous le savez, est la religion de la charité, la religion du dévouement. Avant le passage du Sauveur sur cette terre, il arrivait qu'on se dévouât pour son pays, mais on voyait peu que l'homme se dévouât pour l'homme. On se sacrifiait pour se faire un nom avant d'entrer au tombeau, pour laisser un souvenir glorieux, mais les immolations silencieuses et cachées étaient bien rares. Il fallait que le dévouement parût dans le monde sous la forme d'un Dieu rédempteur du genre humain, pour qu'il devînt une vertu chez les hommes. Plus la foi chrétienne domine au milieu d'un peuple, plus le dévouement y sera pratiqué; ce qui suffirait seul pour prouver l'excellence de la doctrine évangélique! Rome, le centre des inspirations catholiques, a dû, mieux qu'une autre cité, prendre soin de toutes les infirmités, de toutes les

misères ; d'après les notes que j'ai recueillies sur ce point, j'aime à reconnaître que la métropole des croyances chrétiennes est aussi la métropole de la charité.

Commençons par le grand hospice de Saint-Michel, fondé par le pape Sixte-Quint, agrandi tour à tour par Innocent XII, par Clément XI et aussi par Pie VI ; je l'ai visité avec un des prélats romains les plus distingués, M. Morichini, qui, pendant quatre ans et demi, a été vice-président de l'établissement. Cet hospice situé au bord du Tibre, sur le quai ou *ripa*, près du pont *Cestio*, est le premier hospice de Rome ; cinq ou six cents personnes, vieillards, femmes âgées, orphelins et orphelines, trouvent là un paisible abri ; ils forment quatre communautés qui ont chacune un réfectoire et un dortoir. Les jeunes filles y restent toute leur vie, à moins qu'elles ne se marient ; une chose curieuse, c'est que chacune d'elles fait son lit avec deux coussins et deux places bien marquées, comme si cette précaution, cette manière de se tenir prête à recevoir un mari, devait leur porter bonheur. — Pourquoi, disais-je à monseigneur Morichini, les laisse-t-on dans cette étrange habitude? — Nous leur avons quelquefois fait entendre, me disait le prélat, qu'elles feraient mieux de redoubler d'ardeur pour le travail, que d'avoir recours à ce singulier moyen de se préparer un avenir dans le monde ; mais, sur ce point, nos pauvres filles sont incorrigibles. — Les orphelines s'occupent à faire des galons, des pompons, des plumets pour les militaires des États du pape ; elles reçoivent un bénéfice sur leur travail, et c'est ainsi qu'elles arrivent peu à

peu à des économies. Chacune de ces jeunes filles a sa commode pour son commencement de trousseau. Je disais à mon noble guide qu'il était fâcheux peut-être que ces orphelines pussent demeurer toute leur vie à l'hospice Saint-Michel; cette sécurité leur ôte de l'énergie, et favorise la paresse; leurs jours sont abrités, leur vie est gagnée, à quoi bon le travail?

L'hospice Saint-Michel renferme toutes sortes de métiers, une manufacture de drap fort considérable, une fabrique de coiffure militaire; le drap sert à vêtir les soldats et les moines; on y trouve aussi des draps plus fins pour les besoins de la société romaine. Tous ces métiers, en activité continuelle, donnent au vaste hospice de Saint-Michel le mouvement d'une cité. Les arts y trouvent aussi leur place. On y enseigne la sculpture, la peinture et la musique. Six cents ouvriers travaillent pour le compte de l'établissement qui les paye; les petits orphelins apprennent un métier; à vingt ans ils savent un état, et s'en vont dans le monde. Les revenus annuels des diverses fabriques s'élèvent à vingt mille écus romains. L'hospice a des dotations particulières, qui lui rapportent cinquante mille écus romains par an. Chacune des quatre communautés a son enceinte marquée dans l'église de Saint-Michel. Depuis quelque temps l'enceinte réservée aux orphelins est devenue une chapelle particulière qui touche au maître-autel. Une partie de l'hospice a croulé il y a deux mois; deux pauvres femmes ont été écrasées. De nombreux ouvriers sont occupés à réparer les ruines. J'ai été frappé de la propreté de ce magnifique asile. Une remarque générale à faire, c'est qu'à Rome il n'y a guère

de propres que les demeures de la religion et de la charité, la maison de Dieu et la maison des pauvres : les hospices et les hôpitaux sont beaucoup mieux tenus que les palais.

La façade méridionale de l'hospice Saint-Michel regarde le côté du mont Aventin, sur lequel est bâti le prieuré de Malte; le Tibre coule entre la colline et le monument pieux; c'est là le port de Rome ou *Ripa Grande;* plusieurs bateaux de Naples ou de Gênes étaient attachés aux rives du fleuve. Aux temps anciens, on débarquait sur cette rive les marbres destinés aux constructions romaines; c'est encore comme cela aujourd'hui. Ce lieu est charmant et varié; le petit port de Ripa Grande ne ressemble en rien aux ports des mers ou des grands fleuves; on y entend peu de bruit; la nuit, il y règne une paix profonde qui n'est interrompue que par les murmures des flots du Tibre. Du haut de la terrasse de l'hospice Saint-Michel, on jouit d'une belle vue sur Rome. J'ai entre les mains un chant poétique sur l'hospice Saint-Michel, composé par M. Drach dans la langue de David et de Salomon; l'auteur a traduit lui-même son ode hébraïque, et j'en reproduirai des fragments.

« Ici, l'époux demeuré sur la terre, seul avec sa « vieillesse blanchie, retrouve une famille empressée « à le servir. Hélas! les jours de ses enfants ont été « tranchés avec les siens, et sa compagne chérie n'est « plus, car Dieu l'a prise. Ici, celle qui a perdu et son « appui et le doux nom de mère, retrouve une maison. « Elle oublie son veuvage, et s'imagine voir encore « ses enfants à l'entour de sa table, comme de jeunes

« plants d'oliviers. Ici, le pauvre, victime des vicissi-
« tudes du sort, retrouve un patrimoine ; et l'orphelin
« abandonné, un toit paternel. Ici, les arts et les tra-
« vaux utiles, honneur de la patrie, se tendent la main
« fraternellement.

« La toile, habilement tissue ou revêtant des cou-
« leurs diverses, s'anime sous les doigts créateurs d'un
« enfant ; son ciseau, en touchant la pierre, lui souffle
« l'esprit de vie ; elle n'est plus immobile, s'agite sur
« la terre ou s'envole dans les airs...

« Eh ! qui pourrait redire toutes les louanges de ce
« lieu fortuné ? Il fleurit comme le palmier ; comme
« le cèdre du Liban, il s'élance vers le ciel. »

Monseigneur Morichini a été reçu par les femmes, les jeunes filles et les jeunes hommes de l'hospice Saint-Michel, avec des larmes d'attendrissement et de joie. En sortant de cette vaste maison qui forme comme un monde d'industrie, le prélat m'a conduit à travers le quartier Trastévere, le plus pauvre des quartiers de Rome. L'espace occupé par les Trastéverins est peu considérable, et pourtant il renferme dix-sept mille habitants, y compris la paroisse hors la ville, appelée Sainte-Marie *del Carmine*. L'extérieur des maisons est fort humble, et leur intérieur n'offre que misère. Les familles sont comme entassées dans ces étroites demeures. Il est rare qu'on n'y rencontre une petite chapelle de madone. Les mœurs des Trastéverins sont plus antiques, plus religieuses que celles des autres habitants de la cité, et pourtant on n'y trouve pas une grande moralité. Un fait à constater à Rome, c'est que les quartiers où se montre le moins de mo-

ralité, sont les plus riches et les plus pauvres. La classe moyenne offre plus de régularité dans les mœurs. En visitant le Trastévere, je n'ai pas rencontré un seul mendiant, et j'en exprimais ma surprise au prélat qui m'accompagnait. — Il n'y a pas de mendiants dans ce quartier, me répondait-il, parce qu'ici tout le monde travaille et qu'on n'y voit jamais de gens riches. — Chaque trastéverin que nous rencontrions, baisait pieusement la main de monseigneur Morichini; les habitants de ce quartier ont coutume de donner ces témoignages publics de respect aux ministres de la religion. Cela m'a rappelé les habitudes des chrétiens d'Orient.

Revenons à nos établissements de charité. L'archihôpital du Saint-Esprit *in Sassia*, situé dans la cité Léonine, entre le Tibre et le Vatican, est le plus vaste et le plus magnifique hôpital de Rome; il est appelé *in Sassia*, parce qu'il y eut là autrefois, dans le huitième siècle, un hôpital pour les Saxons; il peut contenir seize cent seize malades, et jouit de quatre-vingt-cinq mille écus romains de revenu. Cette somme, toute considérable qu'elle est, ne suffit pas : le trésorier donne un supplément de trente-six mille écus.

L'archihôpital de Saint-Sauveur, qui porte aussi les noms de Saint-André et de Saint-Jean, situé dans le voisinage de Saint-Jean de Latran, remonte au treizième siècle; le nombre ordinaire de ses malades est de deux cents. Cet hôpital ne s'ouvre qu'aux femmes, quels que soient du reste leur âge, leur condition, leur religion et leur patrie. L'archihôpital de Saint-Sauveur a des sœurs hospitalières, établies en 1821, par la princesse Doria Pamphili, cette même princesse qui

avait essayé d'introduire à Rome les sœurs de charité, à l'imitation de nos admirables sœurs de Saint-Vincent de Paule. Mais Rome n'a pu avoir encore des sœurs de charité; elle envie à la France ces angéliques femmes qui ont choisi pour leur part, ici-bas, le dévouement à toutes les souffrances. Les hospitalières, approuvées par Léon XII et définitivement constituées par Grégoire XVI, font vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; elles peuvent être jeunes filles ou veuves; leur costume est une robe noire. La communauté se partage en sœurs *oblates* et sœurs converses; elles se chargent de tout le service, et même des premières opérations de chirurgie. Le nombre des sœurs hospitalières est de trente-six. L'archihôpital a trente-deux mille écus romains de revenu, et reçoit un supplément de quatorze mille écus.

L'archihôpital de *San Giacomo*, appelé *in Augusta*, à cause du voisinage du tombeau d'Auguste, fut l'œuvre de la charité du cardinal Giacomo Colonna, vers le milieu du quatorzième siècle; il fut destiné à recevoir les pauvres malades attaqués de plaies et d'ulcères, et qui, par le malheur de leur état, n'inspiraient que dégoût et répugnance. San Giacomo s'ouvre indistinctement pour les hommes et pour les femmes; les salles contiennent trois cent cinquante malades. L'archihôpital a un laboratoire, un jardin, une bibliothèque et un amphithéâtre anatomique. Il jouit d'un revenu de trente mille écus romains et d'un supplément de seize mille sept cent soixante écus.

L'archihôpital de Sainte-Marie de la Consolation

réunit sous ce nom les anciens hôpitaux de Sainte-Marie *in Portico* et de Sainte-Marie de la Grâce; c'est le pape Alexandre VIII qui des trois hôpitaux n'en fit qu'un. On porte là toutes les victimes d'accidents, ceux qui ont reçu des blessures, des fractures, de graves contusions : il est curieux de voir un semblable asile tout à côté de la roche Tarpéienne. On a remarqué que l'archihôpital de Sainte-Marie se remplit surtout à l'époque du carnaval et au temps des vendanges, par l'ivresse des jeux et l'ivresse du vin. Les malades sont logés, nourris et soignés gratuitement. La confrérie de la Madone de la Consolation est chargée de l'administration de cette demeure de charité, à laquelle sont attachées des écoles de chirurgie et d'anatomie.

L'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, est la première maison d'asile ouverte en Europe pour les enfants trouvés; ce fut une inspiration du pape Innocent III, en 1198. Les papes se montraient alors à la tête du mouvement moral et social dans le monde. La maison fondée par saint Vincent de Paule, à Paris, date de 1638, celle de Londres date du dix-huitième siècle : voilà donc la charité romaine en avance de cinq cents ans. Puisqu'il s'agit ici d'avance en fait d'amélioration sociale, je remarquerai encore que c'est un pape, Clément XI, qui, en 1703, eut la première idée des prisons pénitentiaires dont les philanthropes ont tant parlé de nos jours.

Une demeure de charité, admirable entre toutes, c'est l'archihôpital de Saint-Roch, destiné aux femmes qui veulent accoucher en secret. On ne leur demande ni leur nom, ni leur condition; elles peuvent même

garder pendant tout le temps le visage voilé. Si l'une d'elles venait à mourir, son nom ne serait inscrit sur aucun registre; des numéros tiennent lieu de noms. Les femmes sont pieusement soignées aux frais de l'établissement, et gardées jusqu'à huit jours après la délivrance. Les jeunes personnes dont la grossesse serait un déshonneur pour elles et pour leur famille, sont reçues à Saint-Roch, plusieurs mois avant le terme. On veut ainsi éviter le désespoir de la honte, qui pourrait pousser à l'infanticide.

Ces jeunes femmes, lorsqu'elles ne sont pas pauvres, payent une petite somme; mais tout payement cesse lorsqu'elles sont à la veille d'accoucher. Les chapelains, les médecins, les accoucheuses, tous ceux qui sont occupés dans la maison de Saint-Roch, doivent observer un rigoureux secret; il est ordonné sous les censures les plus sévères : on serait traduit devant le tribunal du saint-office, si on violait cette loi. L'archihôpital de Saint-Roch a un cimetière tout exprès pour les enfants nouveau-nés et pour les mères, en cas de mort; tout est prévu pour que rien de ce qui se passe dans l'enceinte de Saint-Roch ne transpire au dehors. L'archihôpital est dirigé par de pieuses veuves. L'entrée est absolument interdite à qui que ce soit; les personnes employées au service peuvent seules en franchir le seuil. Les nouveau-nés sont portés à l'hôpital des enfants trouvés. Les mères qui ont l'intention de reprendre plus tard leurs enfants, leur laissent un signe, une marque quelconque qui les aide à les reconnaître. Après leur délivrance, les mères peuvent s'en aller de l'hospice aux heures de la nuit qui leur parais-

sent les plus propices, et sous des habits qui déguisent leur marche ; la maison d'ailleurs est isolée, et tout est solitude et mystère aux alentours. Quoi de plus généreux, de plus beau, de plus chrétien que ce soin pieux pour étendre le manteau de la miséricorde sur les fautes de la faiblesse ! Saint-Roch a un revenu de deux mille quatre cent quatre-vingt-dix écus romains.

L'hôpital de Saint-Jean-Calabite, fondé en 1581, par Grégoire XIII, est bâti dans l'île du Tibre, à la place même d'un temple d'Esculape ; les prêtres de ce dieu étaient versés dans la science de la médecine, puisqu'ils s'occupaient de la guérison des malades. Dans ce même lieu où jadis on allait consulter les prêtres d'Esculape, on trouve une grande pharmacie bien fournie, qui forme le principal revenu de l'hôpital. Les hommes seuls sont admis dans l'hôpital de Saint-Jean-Calabite ; pour que l'admission soit gratuite, il faut qu'on soit recommandé par un des bienfaiteurs de la maison ; sinon, le malade est obligé d'apporter une aumône. Tous ceux qui assistent les malades, sont des religieux, excepté les médecins ; à leurs trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, ils ajoutent le vœu d'assister les malades. On les appelle *benfratelli,* parce que, dans l'origine, ils parcouraient Rome, une cassette à la main, en disant : *Fate bene, fratelli, per l' amor di Dio :* Frères, faites bien pour l'amour de Dieu.

Cet hôpital et cette pharmacie, mis à la place où s'élevait autrefois un temple d'Esculape, nous prouvent avec quelle fidélité les traditions se gardent à Rome, à travers les révolutions des siècles. Tout se

conserve, à Rome, jusqu'aux superstitions des anciens âges, qui se mêlent aux mœurs nouvelles. Vous vous rappelez le figuier sous lequel furent trouvés Rémus et Romulus, au penchant occidental du mont Palatin. L'antique superstition conduisait au célèbre figuier les enfants malades, pour obtenir leur guérison. Ce souvenir se trouve aujourd'hui encore dans la coutume de porter les enfants malades à la petite église de Saint-Théodore, qui fut un temple de Vesta, et qui est située près de la place du figuier. J'ajouterai ici une observation qui peut éclaircir une question archéologique : c'est qu'il y avait deux temples de Vesta; l'un est maintenant l'église de Saint-Théodore; l'autre, assez près de là, aux bords du Tibre, est un temple octogone, avec des colonnes tout autour. Rome avait deux sanctuaires pour le feu sacré; le premier, au pied du mont Palatin, gardait la demeure des Césars, l'autre les rives du Tibre.

Nous avons vu, plus haut, que les malheureux atteints d'ulcères et de plaies avaient un asile; les lépreux, les teigneux, les galeux ont aussi une demeure, l'hôpital de *San Gallicano*. Des sœurs hospitalières se font les servantes de ces malades, hommes et femmes, qui sont un objet d'horreur pour le monde. La charité traite ces malheureux avec une sorte de magnificence; ils ont de vastes salles bien aérées, et des bains en marbre. La maison a vingt-six mille écus romains de revenu et dix mille écus de supplément. Rome a un hôpital pour les fous, Sainte-Marie *della Pietà*. Mais les fous sont en petit nombre en Italie; ils sont infiniment plus nombreux en France et en Angleterre, et

cela s'explique sans peine par la perturbation morale de ces deux royaumes.

Indépendamment des hôpitaux nés de la charité romaine, chaque nation, à Rome, à son hôpital comme elle a son église. Pour la France, Saint-Louis des Français ; pour l'Espagne, Sainte-Marie *di Monserrato*, qui date du quatorzième siècle ; pour les Portugais, Saint-Antonin ; pour les Allemands, Sainte-Marie *della Anima ;* pour les Lombards, l'hôpital de Saint-Ambroise et de Saint-Charles ; là saint Charles Borromée servait les malades et prêchait ; pour la Pologne, Saint-Stanislas ; pour Florence, Saint-Jean, dans la rue *Giulia ;* pour Lucques, Saint-Bonaventure, près du palais Quirinal ; pour Gênes, Saint-Jean-Baptiste ; pour la Sicile, Sainte-Marie d'*Itria*. Tous ces hôpitaux furent primitivement destinés à recevoir les pèlerins pauvres ; aujourd'hui ces monuments des diverses nations ne sont guère que des souvenirs.

Chez les anciens, ainsi que nous l'apprennent la poésie et l'histoire, c'était un grand malheur que de rester sans sépulture. La religion chrétienne, à Rome, semble avoir gardé sur ce point les traditions du paganisme : nous trouvons des confréries dont le but est de ne laisser aucun cadavre humain abandonné sur la terre. Déjà, vers le milieu du quatorzième siècle, sous Constantin, des marchands romains s'étaient réunis en confrérie, à la seule fin de donner la sépulture aux morts. J'ai quelquefois rencontré dans les rues de Rome ces pieux frères, en robe noire et en capuchon noir, cheminant deux à deux avec un cierge allumé, précédés de leur petite bannière, et chantant le *Miserere ;*

quatre d'entre eux portent le cadavre dans une bière. Rien de plus morne, de plus lugubre que ces convois : on voit passer la mort avec son plus noir cortége. L'archiconfrérie de la *Mort et de la Prière,* instituée en 1551, ensevelit les morts trouvés dans les campagnes ; son église et son oratoire sont dans la rue *Giulia.* Dès qu'on apprend qu'un cadavre aux environs de la ville attend la sépulture, on prévient plusieurs frères, qui accourent à l'oratoire, prennent leur robe de toile noire, et, quels que soient l'heure, le temps, la saison, ils s'en vont chercher les corps, fussent-ils à huit ou dix lieues de Rome. Sous le pontificat de Clément VIII, le Tibre sortit de son lit, l'inondation fut grande, et beaucoup de gens périrent dans les flots ; les bons frères allèrent jusqu'à Ostia et à Fiumicino, pour découvrir les cadavres emportés par les eaux du fleuve.

Un curieux usage est établi dans l'archiconfrérie : chaque année, durant l'octave des morts, un spectacle funèbre est donné dans son cimetière de la rue *Giulia.* Des personnages morts, faits en cire avec beaucoup d'art, et costumés chacun selon son rôle, sont rangés de manière à retracer tel ou tel souvenir des livres saints ; en présence de ces figures, les frères récitent l'office des morts avec grande solennité. Ces lugubres représentations ont lieu également dans les cimetières du Saint-Esprit, de Saint-Sauveur, de la Consolation et de Sainte-Marie *in Trastevere.*

Dans une de mes lettres sur Florence, je vous ai parlé des *conservatoires* de cette ville, tranquilles abris où sont placées les jeunes personnes de la société, jusqu'à l'époque où elles prennent un mari. Rome a aussi

de ces conservatoires, et en plus grand nombre que Florence. Les jeunes filles des employés du ministère des finances et du ministère appelé *camerlinga*, ont droit à l'admission gratuite; celles-là, au conservatoire de Saint-Paul-Ermite; celles-ci, au conservatoire de Sainte-Euphémie. Je pourrais vous entretenir encore de différentes maisons de refuge pour les veuves pauvres, d'établissements destinés à donner du travail aux ouvriers qui en demandent, de l'aumônerie apostolique; et enfin des écoles primaires qui, sous le pontificat de Léon XII, ont reçu un admirable complément d'organisation. Je voudrais que vous fissiez connaissance avec toutes ces institutions de Rome catholique, dans l'ouvrage de monseigneur Morichini, intitulé : *Degl' instituti di publica carità e d' instruzione primaria in Roma, saggio storico e statistico*. Ce livre peu connu en France, et qui mériterait d'être traduit dans notre langue, vous montrerait en détail tout ce que la religion a inspiré de bon, d'utile et de social dans la ville des pontifes. D'après ce qui précède, nous pouvons conclure que Rome est la ville de l'univers où se trouvent le plus d'établissements de charité; si tout ce qui est écrit dans les règlements de ces institutions, était pratiqué dans une perfection désirable, Rome serait le lieu de la terre où s'accomplirait le plus de bien. Malheureusement l'administration de ces asiles si précieux et si divers, n'est pas toujours confiée à des hommes assez habiles ou assez vigilants.

LETTRE XXIV.

Les pères pénitenciers.—Le collége romain. — Le clergé. — Maison de pénitence pour les prêtres.

Rome, avril 1839.

Les pénitenciers sont aussi anciens que les pasteurs de Rome ; il y en a toujours eu dans les premiers âges du catholicisme, sous les noms de curés, de cardinaux et de prélats. Pendant cent cinquante ans, les jésuites furent chargés des fonctions de pénitenciers ; lors de la suppression de la célèbre compagnie par le pape Clément XIV, ces fonctions furent confiées aux religieux de Saint-François. Les trois basiliques de Rome ont des pénitenciers ; ceux de Saint-Pierre et de Lorette sont des mineurs conventuels de l'ordre de Saint-François : ceux de Saint-Jean de Latran, des mineurs observantins appartenant au même ordre : ceux de Sainte-Marie-Majeure sont dominicains. Les pénitenciers de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie-Majeure sont en très-petit nombre ; deux ou trois seu-

lement pour chacune de ces deux basiliques. Les pénitenciers de Saint-Pierre sont au nombre de treize : ils représentent treize nations, et par conséquent treize langues. Toutes les langues ont un confessionnal dans la basilique de Saint-Pierre ; notre nation et la nation italienne ont deux confessionnaux, parce que les pénitents de ces deux langues ont toujours été les plus nombreux. Les pères pénitenciers peuvent absoudre de toutes les fautes, excepté des cas réservés, tels que la violation du secret de la Rote, du secret du conclave, la violation de certains vœux de pèlerinage ou de religion, excepté aussi les cas où le crime appartient au for extérieur, et demande l'instruction d'un procès.

Les crimes de toute nature aboutissent aux pères pénitenciers. Souvent un brigand arrive de ses montagnes, ou de sa contrée lointaine ; il a péniblement marché sous les feux du jour et a souffert en chemin toutes les privations de la misère ; entré dans Rome, il accourt vers Saint-Pierre, se jette aux pieds d'un pénitencier, et lui demande de le sauver de l'enfer. Un misérable qui, la nuit, s'est souillé de sang humain, se présente le lendemain à un pénitencier de Saint-Pierre, et lui dit : « Tendez-moi la main, secourez-moi ; j'ai tué un homme ou deux hommes cette nuit. » La justice ne sait rien, le meurtre est ignoré, le coupable avoue son crime dans le confessionnal, et le secret du forfait reste entre le confesseur et Dieu. Quelquefois il arrive qu'un meurtrier, après avoir confessé son crime, demande au pénitencier une robe de religieux pour se sauver. Que votre imagination vienne

ici en aide aux efforts de ma plume, et qu'elle se représente ces féroces montagnards de la Sabine, du Latium ou de Naples, arrivant à Saint-Pierre sous le poids d'actions atroces, et cherchant à se dérober aux flammes de l'enfer en confessant leurs crimes. On m'a raconté sur ce sujet une fort curieuse anecdote. Un bandit était venu trouver un pénitencier ; après s'être confessé de toutes sortes de crimes, et même de crimes impossibles, après toutes les horreurs d'une confession imaginaire, il finit par demander au confesseur la bourse ou la vie. Le prêtre s'échappa du confessionnal, et fit arrêter ce singulier pénitent. Certainement les inventions les plus bizarres de nos romanciers n'auraient jamais rencontré rien de pareil.

Une remarque à faire ici pour ne pas l'oublier plus tard, c'est que toutes les églises, et la plupart des couvents de Rome et d'Italie, sont des lieux d'asile pour les coupables. Un bandit réfugié à l'ombre de la croix ne peut pas être saisi sans l'autorisation des supérieurs ecclésiastiques. Un gendarme qui mettrait la main sur un brigand dans un lieu de refuge, serait excommunié. Nous retrouvons ici un souvenir, une coutume des anciens qui n'embrassaient jamais inutilement les autels.

De grands coupables, des hommes qui ont commis d'horribles iniquités dans leur pays, tourmentés par le remords, prennent le chemin de Rome, soit qu'ils ne veuillent point confesser leurs crimes à des prêtres dont ils sont connus, soit que le pardon reçu à Rome leur paraisse plus complet. On a vu de ces grands coupables arriver pieds nus déguisés en pauvres pèlerins

avec la gourde, la robe, le chapeau et le bâton du pieux voyage. Il y a quelque chose de solennel et de touchant dans le spectacle de ces criminels qui traînent le fardeau de leurs iniquités jusqu'à Rome, l'y déchargent comme on se soulagerait du poids d'une montagne, et puis reprennent légèrement le chemin de leur pays; Rome, capitale du pardon, exprime ici un des côtés les plus beaux, les plus admirables du christianisme.

Je tiens de source certaine, qu'il ne se passe jamais une année sans que les cérémonies de la semaine sainte, la vue du pape, la contemplation de Rome chrétienne, ne touchent et ne convertissent des étrangers; ils étaient venus en voyageurs curieux, ils retournent fervents catholiques. Ces étrangers s'adressent presque toujours aux pères pénitenciers; les conversions de ce genre se sont plus d'une fois rencontrées chez des voyageurs de notre nation.

Les pères pénitenciers de la basilique de Saint-Pierre s'offrent à moi avec une mission d'un sublime caractère; les vagues les plus immondes, les plus noires du grand fleuve de l'humanité, arrivent devant eux, s'arrêtent à leurs pieds, et semblent leur dire: Purifiez-nous, faites que nous puissions réfléchir encore l'azur du ciel! — Quand je songe aux pénitenciers de Rome, je crois les entendre crier du haut des sept collines, aux grands coupables de toute la terre: « Venez vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. *Venite omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* »

Les jésuites, qui, ainsi que nous l'avons remarqué,

ont perdu les fonctions de pénitenciers à la suppression de leur ordre, voudraient bien, dit-on, ressaisir ce poste important ; ils comprennent tout ce qu'une position semblable leur donnerait d'autorité, et combien ils seraient forts s'ils pouvaient en quelque sorte tenir entre leurs mains une partie de la conscience du genre humain ! Nous savons que beaucoup de démarches ont été faites dans cette intention auprès du pape Grégoire XVI, et que ces démarches ont été vaines. Le souverain pontife se contente de répondre qu'il n'aime pas les innovations ; *nihil innovetur,* dit-il, que rien ne soit changé. Sur ce point, l'immobilité pontificale ne nous semble avoir rien de bien dangereux pour le progrès des sociétés et l'avenir du monde.

Nous avons parlé tout à l'heure des jésuites ; ce nom a été mêlé à tant de discussions passionnées, il a si fort retenti au milieu des luttes et des misères contemporaines, qu'on ose à peine le prononcer aujourd'hui. Je ne veux rien juger ici, et me bornerai à vous dire que les jésuites forment la portion la plus fervente et la plus éclairée du clergé de la grande métropole. La population romaine a gardé un vif souvenir du bien qu'ils ont fait durant l'effroyable passage du choléra. Leur action religieuse est immense ; on a compté que l'église de Jésus donnait jusqu'à cent trente communions par an. Le grand palais du Collége Romain, occupé par les jésuites, est un centre de lumière, de piété et de charité. Le Collége Romain ne reçoit point d'élèves pensionnaires ; onze cents externes le fréquentent en ce moment. On y suit tous les cours, excepté ceux de médecine et de droit, qui se font à la *Sapience*. Tous les

professeurs appartiennent à la compagnie de Jésus. On vante la soumission, la conduite, l'esprit moral et religieux des élèves du Collége Romain. Pendant les troubles de 1831, l'université et plusieurs autres établissements publics avaient jugé nécessaire de suspendre leurs cours ; on se défiait de la jeunesse. Le Collége Romain était si sûr de ses élèves, qu'il continua toujours, comme si le repos n'eût point été troublé ; et en effet, dit-on, pas un de ses jeunes élèves ne donna le moindre signe d'insubordination.

La division des classes du Collége Romain est fort curieuse ; elle excite l'ardeur par des rivalités toujours en présence, et tient l'émulation perpétuellement en haleine. Les classes de grammaire sont partagées en deux camps, les Romains et les Carthaginois (*i Romani, i Cartaginesi*). Les classes d'humanités présentent quatre factions, à l'imitation de celles des jeux du grand cirque ; la première s'appelle *blanche* (*albata*) ; la deuxième, *rouge* (*rosata*) ; la troisième, *bleue* (*veneta*) ; la quatrième, *verte* (*prasina*). Les écoliers de rhétorique forment quatre académies ; la *Tusculane* et la *Formiane* luttent au cours du matin pour la prose, le *Bois arcadien* et le *Bois héliconien* se disputent au cours de l'après-midi les palmes de la poésie. Dans les deux armées romaine et carthaginoise, dans les quatre factions d'humanités et les quatre académies de rhétorique, divers grades sont le prix du zèle et du succès. Ces continuels combats littéraires livrés à Rome par l'enfance et la jeunesse, empruntent un grand charme aux souvenirs du passé.

Le musée Kirker au Collége Romain, un des plus

curieux de l'Europe, est particulièrement riche en bronzes. Le vase étrusque en bronze, placé au milieu de la salle, est orné de figures d'un admirable travail; c'est le dessin porté à son plus haut degré de perfection. La collection des miroirs et des lampes antiques présente un grand intérêt. Parmi ces débris du passé, j'ai vu une tirelire en terre cuite, ce qui fait remonter bien haut l'usage de ce petit meuble de prévoyance. Je mentionnerai de magnifiques tablettes d'agate, de granit, d'albâtre et de porphyre, un vase de sardoine trouvé dans un tombeau aux catacombes; ce tombeau fut celui d'un martyr, ce vase renferma de son sang. Les vases, qui servaient à désigner les cercueils des martyrs, étaient en terre cuite ou en verre; quelques-uns en pierre précieuse. Le musée possède de larges médailles étrusques, qu'on s'occupe de faire graver en ce moment. Au nombre des curiosités appartenant aux divers pays du globe, se trouve une coquille de la Chine, dont la surface offre des dessins d'un fini merveilleux; vous croiriez que le génie du plus grand maître a patiemment travaillé cette enveloppe venue des plus lointains climats de l'Asie; c'est la nature qui a fait cela.

Un jésuite de beaucoup de mérite, le P. Teissieri, m'accompagnait dans cette visite au musée Kirker. Pendant qu'il me montrait des curiosités étrusques ou romaines, je lui demandais en quel lieu tel ou tel objet avait été trouvé. Le P. Teissieri me répondait qu'il était fort difficile de savoir d'où provenaient la plupart de ces antiquités, parce que les paysans qui les découvrent dans les campagnes de Rome, ou dans les pays

voisins, ne disent jamais la vérité sur ce point; ces paysans craindraient qu'en indiquant l'endroit, ils ne donnassent l'idée au maître du champ de réclamer la possession de l'objet trouvé; ils craindraient encore que d'autres n'eussent envie d'aller chercher comme eux. Un jour par semaine, sur la place Navone, vous rencontrez des paysans qui vous proposent des antiquités. Jusqu'ici, les jésuites ne se sont pas souciés de publier une description du musée Kirker, pour ne point éveiller la cupidité en cas de révolution; ils se bornent à la publication des médailles étrusques en bronze, qui sont peu de nature à tenter les envahisseurs. La bibliothèque du Collége Romain, composée de soixante et dix mille volumes, renferme tous les Pères de l'Église, les meilleurs commentaires, éditions et traductions des livres saints, et les principaux ouvrages de théologie, de philosophie, d'histoire et de littérature.

Ce qu'on appelle chez nous mouvement intellectuel ne se rencontre pas à Rome; il ne faut pas chercher ici les conquêtes de la science, les progrès de l'esprit, dans le sens que la civilisation moderne attache à ce mot. A Rome, toutes les études prennent un caractère de gravité religieuse, et tout y roule dans le cercle éternel de la foi. On cultive la jurisprudence et les beaux-arts, mais on cultive surtout la théologie, et j'aime à voir la science de Dieu fleurir dans la capitale de l'Église universelle. Le journal des Sciences Ecclésiastiques, qui paraît tous les mois, est très-bien fait. Un prêtre, quel que soit son pays, s'il se distingue par ses lumières, est sûr d'être placé à Rome; le talent catholique y trouve une magnifique hospitalité. Remar-

quons ici que l'Autriche ne permet pas aux ecclésiastiques de l'empire de venir dans la vieille capitale de Grégoire VII et d'Innocent III ; c'est toujours l'ancienne lutte qui se perpétue à travers les temps.

J'avais promis de vous parler du clergé d'Italie ; quelques mots suffiront pour vous dire là-dessus tout ce que j'ai pu observer. J'ai vu, en Toscane, des prêtres qui joignaient à une piété profonde des connaissances variées ; on trouve à Rome, parmi les cardinaux, les prélats et les prêtres réguliers, des hommes d'une grande science en même temps que d'une grande foi, et nous pouvons ajouter que le clergé de Rome dépasse de beaucoup, par ses lumières et sa dignité, le clergé des autres pays de la péninsule. Mais, si nous jugeons la masse des ecclésiastiques en Italie, nous la verrons tristement assise à l'ombre de l'ignorance, qui est, à nos yeux, l'ombre de la mort ; nous la verrons cherchant une place dans le sanctuaire comme dans une salle de festin toujours ouverte, et abaissant parfois le sublime sacerdoce à la profane vulgarité d'un métier. La situation générale du clergé en Italie, sous le rapport moral, s'offre à nous comme une sorte de vallée d'Ézéchiel, toute remplie d'ossements couchés dans la poussière : nous voudrions qu'un souffle puissant rendît la vie à la poudre de ce vaste tombeau. C'est par la science que ce clergé d'Italie pourrait se régénérer, car la science véritable purifie l'esprit et mène à Dieu. Nous prenons les progrès de notre siècle pour ce qu'ils valent, mais nous voyons bien que les générations nouvelles en Europe travaillent sérieusement à s'instruire : le clergé, dont la mission est toute d'esprit et de science,

ne peut pas, ne doit pas s'accroupir pesamment sur la route, quand tout marche autour de lui. Nous l'avons dit plusieurs fois : le monde appartient à l'intelligence ; le clergé catholique était à la tête des sociétés du moyen âge, parce qu'il était alors à la tête de l'univers moral ; pour reprendre son empire, il faut qu'il reprenne son rang intellectuel. Le clergé de France a compris cela, et notre jeune génération ecclésiastique grandit pour la gloire du Christ. Nous désirerions que le clergé d'Italie fût soumis à de fortes études littéraires, philosophiques et théologiques ; que l'admission au sacerdoce fût accompagnée de conditions sévères, que de déplorables inutilités n'encombrassent jamais les avenues des autels ; enfin, nous voudrions, pour l'honneur de la foi, que le sanctuaire italien ne fût pas comme une Thèbes aux cent portes, qui ne se ferment devant personne. Le séminaire romain a de bonnes études, meilleures même qu'au siècle dernier ; les élèves sont moins nombreux, car la jeunesse actuelle à Rome suit peu la carrière ecclésiastique ; mais ils sont plus instruits. Pourquoi tous les séminaires de l'Italie n'imiteraient-ils pas celui de la métropole dans sa tendance aux grandes améliorations intellectuelles et morales ?

J'ai demandé s'il n'y avait pas à Rome un lieu réservé aux prêtres qui ont des peines à subir. On m'a parlé d'une *maison de pénitence* (*domus pœnitentiæ*), appelée *Ergastulum* ; elle est à Corneto, à soixante milles de Rome. Cette maison, placée sous la surveillance d'un prêtre séculier, reçoit les prêtres et les moines ayant fait des vœux, condamnés par les tribunaux ecclésiastiques de Rome ou par leurs évêques respectifs,

dans les États du pape. Le prêtre est condamné à une détention moins longue qu'un laïque, parce qu'il subit toujours sa peine jusqu'au bout; le condamné laïque, au contraire, voit diminuer sa peine à chaque avénement du pape. Quand il s'agit d'une détention de plusieurs années, le prêtre perd beaucoup à cet arrangement; les pontifes n'arrivent à la tiare qu'à un âge avancé, et la papauté se renouvelle fréquemment. A Corneto, chaque prisonnier est séparé; c'est le système cellulaire. Le silence est gardé dans la maison; on mange en commun. La lecture d'ouvrages de piété forme toute l'occupation des tristes hôtes de l'*ergastulum*. En sortant de là, le prêtre ou le religieux peut reprendre ses fonctions; le peuple croit à son repentir, et rien d'odieux ne s'attache à la vie du condamné qui a fait son temps. Il y a beaucoup de tolérance et de mansuétude chez le peuple de Rome et dans les pays voisins.

Les religieuses n'ont pas de maison de pénitence; les graves délits sont rares dans les couvents de femmes, et lorsqu'il s'en rencontre, on châtie les coupables dans le monastère; tout se passe en famille. Seulement un délit contre la foi serait porté au saint-office, et la femme coupable serait retenue dans la prison de ce tribunal. C'est ce qui est arrivé, il y a quelques années, à une clarisse de Perugia. Cette religieuse, âgée d'environ soixante ans, prétendait être favorisée de visions miraculeuses, et se vantait de lire dans toutes les consciences. Un homme du plus haut mérite, le P. Capistrano, général des franciscains, s'était laissé tromper par cette visionnaire et la proclamait sainte. Cela donna lieu à

un procès qui fut porté au saint-office ; nous avons déjà observé que tout ce qui se passe à ce tribunal tombe dans le plus profond secret ; mais on doit penser que la clarisse de Perugia fut condamnée, puisqu'on l'enferma dans la prison du saint-office, où maintenant elle est encore. Cette affaire eut un grand retentissement par la renommée du P. Capistrano, qui prit hautement le parti de la religieuse. La cour de Rome demandait au général des franciscains, qu'il déclarât simplement son erreur ; celui-ci s'obstinait à publier les miracles de la clarisse, et soutenait opiniâtrément sa sainteté. Il fut condamné et frappé d'interdiction. On lui permit de se choisir lui-même une retraite ; il prit d'abord Bologne pour demeure, et puis s'échappa de Bologne pour aller à Parme. Le P. Capistrano avait publié pour sa justification une éloquente brochure qui fut aussitôt saisie. Je ne vous dirai rien de plus de ce grand procès, pour ne pas être accusé de vouloir pénétrer dans le mystère du saint-office.

LETTRE XXV.

État des juifs à Rome. — Observations diverses. Visite au tombeau du Tasse.

Rome, avril 1839.

J'avais étudié l'état des juifs à Jérusalem; j'ai voulu savoir comment ils étaient à Rome. J'avais vu la nation déicide prosternée dans la poussière où fut le temple de Salomon, mangeant son pain dans la frayeur autour du Calvaire, et achetant à prix d'or un peu de place dans la vallée de Josaphat pour y reposer ses os après les longs tourments d'une course vagabonde sur la terre. J'ai désiré connaître quelle est la vie des juifs dans la capitale du catholicisme, dans la ville où celui qu'ils ont crucifié reste seul debout au milieu du grand naufrage de l'ancien monde.

La population juive, à Rome, forme une commune appelée *Université*. On a donné le nom de *Guetto* (bruit) au quartier qu'elle occupe, parce que l'israélite fait du bruit en priant. Le *Guetto* est une petite cité à part dans la grande cité catholique; il a des portes qu'on

ferme le soir, et qu'on ouvre le matin. Trois mille et six cents juifs sont entassés dans cet étroit quartier composé de petites rues sales, où l'air arrive à peine; ils vivent tous de leur commerce qui consiste en laine, toile et peaux; les chiffons destinés à la fabrication du papier sont exclusivement entre leurs mains : les chiffonniers de Rome sont tous juifs. Cette population a un air de malheur. Je n'ai pas trouvé dans les femmes juives du *Guetto,* le beau type israélite : ce pauvre peuple, à qui on laisse la faculté de posséder dans les États du pape, ne peut pas posséder à Rome; on lui permet de fouler le sol romain, mais non pas d'en acquérir la moindre part. Voilà pourquoi tous les juifs de Rome sont marchands; lorsqu'ils ont amassé de quoi vivre sans travail, ils vont chercher ailleurs un abri. Jusqu'au dernier siècle, ils portaient sur le chapeau un signe distinctif, appelé *lo schiamanno;* aujourd'hui aucun signe ne les distingue, que le caractère de réprobation et de misère empreint sur leur visage. Depuis vingt ans, le peuple de Rome les supporte moins difficilement; pourtant l'abîme qui le sépare de la population israélite est toujours profond; il ne souffre le contact des juifs que dans les rapports commerciaux : entre le peuple de Rome et les juifs, il n'y a pas de relation d'amitié ni de politesse, mais simplement des relations d'affaires. Pie VII et Pie VIII ont adouci le sort des israélites de Rome : Léon XII était contre eux, parce qu'ils se montraient avec des velléités d'agrandissement et d'émancipation. Grégoire XVI ne leur a fait ni bien ni mal. A chaque avénement de pape, les juifs offrent un présent au nou-

veau pontife. Comme le pape actuel sait l'hébreu, ils lui ont donné des modèles de calligraphie dans cette langue.

Le chemin des emplois leur est fermé. Ils ont des écoles primaires, mais pas d'écoles pour les études supérieures. A quoi bon étudier? disent-ils; nous ne pouvons arriver à rien. Connaître leurs principaux devoirs religieux, lire et comprendre assez bien l'Ancien Testament en hébreu, lire et écrire en italien, savoir compter, rédiger une lettre d'affaires, voilà toute la science que recherchent les juifs de Rome. Les pauvres de cette nation sont admis dans tous les hôpitaux de la ville, car la charité romaine ne s'informe ni des origines ni des croyances. A l'époque du choléra, on avait établi un hôpital uniquement destiné aux juifs. Les prisons de Rome ont des chambres particulières pour les détenus israélites; les juifs romains gardent leur primitif caractère; le temps ne change rien dans leur esprit et leurs mœurs. Les conversions chez eux, sont fort rares; parmi ce peuple, il n'y a que les pauvres gens qui se fassent chrétiens, dans l'espoir, trop souvent, de trouver un sort meilleur. De temps en temps on donne un sermon pour les juifs à la petite église de Saint-Ange, construite dans l'enceinte du portique d'Octavie, près de la *Piscaria*. Trois cents juifs, désignés par le chef de l'*Université* sont obligés d'aller entendre le sermon. C'est un dominicain qui prêche; l'auditoire se compose des plus pauvres et des plus ignorants de la nation. Cet usage, que nous n'approuvons point, parce qu'il porte une atteinte violente à la liberté des consciences, fut établi par Sixte V, et

reçut une sanction nouvelle d'un bref de Clément VIII. Cette sorte de contrainte par corps pour écouter la parole chrétienne, est bien loin du véritable esprit de notre religion. Quand le divin Maître prêchait sur les collines de la Galilée et aux bords du lac de Génésareth, il ne forçait pas le peuple israélite à se rassembler autour de lui.

Un juif qui veut se convertir est placé dans un conservatoire, pour y recevoir l'instruction convenable. Ce conservatoire, situé à la Madone du Mont, renferme les catéchumènes et les néophytes, mais dans des appartements séparés. Après quarante jours de préparation, le catéchumène est baptisé. On congédie les hommes une fois chrétiens, parce que la maison n'est pas assez riche pour les garder toujours; les femmes, qu'on ne pourrait pas congédier sans danger, restent là, et forment le conservatoire des néophytes. Les jours de fêtes, elles portent un costume uniforme, *abito torchino;* un voile blanc couvre leur tête, on leur apprend un état et tout ce qu'il faut pour être bonne mère de famille. Lorsqu'elles se marient, on leur donne une dot de cent cinquante écus romains; si elles veulent embrasser la vie religieuse, elles sont reçues au couvent de l'Annonciade.

Je vous ai dit le nombre des juifs établis à Rome; leur nombre dans les provinces du pape est de cinq mille cinq cents; en tout, neuf mille cent juifs sous la domination pontificale. Les juifs sont soumis à de plus forts impôts que les autres sujets romains; le total de leurs payements annuels s'élève à treize mille écus romains, ce qui est énorme pour cette population, dont

un tiers se traîne à la charge de l'Université israélite. Les diverses destinations des tributs imposés aux juifs de Rome, sont elles-mêmes des traits de mœurs fort curieux. Ils figuraient autrefois, quel que fût leur âge, dans les courses du *pallium* : ils amusaient le peuple comme des esclaves. En 1668, Clément IX abolit cette coutume ; depuis ce temps, les israélites sont obligés seulement de faire, chaque année, les frais de l'étoffe de soie et d'or appelée *pallium*, qui est le prix du vainqueur dans la course aux chevaux. Les tristes enfants de Jacob figuraient aussi d'une façon humiliante dans des jeux appelés *agone* et *testaccio*; ils sont parvenus à s'affranchir de cette honte, moyennant une somme d'argent. Ils payent le gardien chargé de les enfermer dans le *guetto* pendant la nuit; ils payent celui qui les surveille au sermon de l'église Saint-Ange; ils payent différents curés des églises voisines de leur quartier, à titre de *prelatico*; ils payent toujours et pour toute chose, et sont traqués dans un humble coin de Rome, comme leurs frères le sont dans le quartier les plus immonde de Jérusalem. Solliciterons-nous la compassion, un destin moins amer pour les juifs de Rome? Mais ne vous sentez-vous pas tout à coup livré à une méditation infinie, en songeant que Jérusalem et Rome sont les lieux de la terre où les juifs souffrent et gémissent le plus?

Jusqu'ici, dans mes lettres, je ne me suis soumis à aucune méthode, à aucun classement absolu; j'écris au fur et à mesure que je vois et que j'observe, me bornant simplement à éviter la confusion; cette marche toute naturelle dans mes travaux de voyageur,

peut donner de la variété aux récits ou aux tableaux.

Rome compte aujourd'hui cent cinquante mille habitants ; le plus haut chiffre qu'ait atteint Rome moderne est celui de cent soixante-cinq mille ; telle était la population en 1796. L'invasion française et l'exil de Pie VI firent retomber le nombre des habitants à cent trente-cinq mille ; en 1809, ce chiffre était descendu à cent vingt-trois mille. L'état actuel de la population romaine indiquerait donc une tendance à la prospérité. L'empire français retirait du département du Tibre deux millions d'écus romains; ces revenus ne suffisaient pas toujours pour couvrir les dépenses. Si l'administration française avait pu garder Rome, la ville aurait reçu d'importantes améliorations, et aurait beaucoup gagné en beauté. Le projet de construire un quai pour contenir les flots du Tibre aux époques d'inondation, était un des plans de notre gouvernement ; nous aurions voulu aussi qu'il eût pu réaliser l'idée d'abattre les vilaines rues qui s'étendent du château Saint-Ange à la place de Saint-Pierre ; l'espace devenu libre, la Basilique se détacherait avec une grande majesté, et produirait un effet immense. On arrive au plus beau temple du monde, en passant par des rues qui ne font guère pressentir ce qu'on va chercher.

Le quartier *Trastevere,* dont j'ai eu occasion de vous dire un mot, et le quartier de *Ripa*, sont les moins civilisés. Dans ce dernier quartier surtout, des figures de bandits vous font songer à l'antre de Cacus, qui était situé non loin de là. On y rencontre un type sauvage qui certainement était celui des compagnons de Romulus, brigands historiques réunis en troupe belli-

queuse. Les crimes, assure-t-on, diminuent à Rome; mais les *coltellate* (les coups de couteau) sont toujours de mode chez les Trastéverins. Dans l'église des Augustins est une Vierge en marbre, vénérée autant que madone le fut jamais. Des parures en or et en argent, offertes par la dévotion, couvrent la statue; autour de la madone sont placés divers *ex-voto*, des cœurs en argent ou en cuivre, de petits tableaux représentant de miraculeuses délivrances. On baise avec ardeur les pieds de la Vierge, et vous trouvez là plus d'hommes et de femmes agenouillés qu'autour du saint sacrement. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est une quantité de couteaux, de poignards, d'aiguilles de femmes romaines, suspendus comme les trophées du repentir, ou les témoignages de la grâce. Parmi ces instruments de meurtre, les uns ont été apportés par ordre d'un confesseur, comme condition de l'absolution; les autres par des gens touchés de la grâce au moment où ils allaient commettre un crime. Le spectacle de ces poignards, de ces couteaux et de ces aiguilles suspendus autour de la madone, est un des plus grands traits de mœurs qu'on puisse rencontrer.

Les Trastéverins désignent sous le nom dédaigneux de *paino*, tout homme qui porte un habit propre; la noblesse romaine donne ce nom aux bourgeois. Le peuple respecte peu les nobles; il garde sous son manteau troué quelque chose de la fierté du peuple-roi, et s'inquiète peu des grands qui passent. Il considère plus un prêtre qu'un prince; j'ai ouï dire toutefois que sa vénération pour le clergé n'est plus la même.

Cette population pauvre a toujours compté sur l'appui des bonnes œuvres, et s'est toujours donné le moins de peine possible. Aujourd'hui que les secours de la *Daterie* sont restreints, elle sent la nécessité de travailler, mais le courage lui manque : il lui faut si peu pour vivre ! Quand elle a le pain du jour, elle trouve si insensé de songer au lendemain !

Le peuple romain n'est pas difficile à conduire, et lorsqu'il lui arrive (chose bien rare) de se mutiner, on le ramène sans efforts à la raison. En 1837, à la fin du carnaval, le gouvernement, craignant que le choléra ne devînt une occasion de troubles, défendit le *moccoletti* ou l'enterrement du carnaval. La multitude en avait témoigné du mécontentement, mais avait fini par se résigner. Une affiche annonça que le *moccoletti* était permis, parce que le peuple avait été sage. On refusa de profiter de l'autorisation ; le soir il y eut émeute ; on cassa les lanternes ; les demeures où s'était montrée l'illumination du *moccoletti*, furent entourées de groupes d'où partaient des vociférations ; les voitures ne pouvaient plus circuler dans le *corso;* le désordre était à son comble. Un détachement de dragons parut, et l'émeute se dissipa.

La religion, toute-puissante chez ce peuple, est plus d'une fois venue en aide à l'autorité dans des moments de crise. A l'époque de la révolution qui éclata dans les États du pape en 1831, Rome se vit menacée d'effroyables désordres ; les républicains avaient tout préparé pour établir un gouvernement de leur façon ; l'insurrection était dans l'air ; les manœuvres des révolutionnaires avaient tourné toutes les têtes. Que fit le

pape dans cet instant de péril? Il permit que les chaînes de saint Pierre fussent exposées dans l'église consacrée à ce premier pasteur de Rome. Le peuple accourut pour se prosterner en face des chaînes sacrées et leur demander toutes les grâces du ciel; personne ne songea plus à se révolter. Convenez que c'est là un bon peuple. Observons d'ailleurs que Rome est la ville de l'Italie que les révolutions pourront le plus difficilement atteindre. Elle contient vingt ou trente mille prolétaires ne vivant que du prêtre, du couvent, du prélat, du cardinal et du pape. Cette population est précisément celle qui manie le couteau, qui tue et se fait tuer. Elle forme autour de l'église une garde redoutable, qui sera toujours un grand embarras pour les conspirateurs du pays.

Il y a deux ans, quand le choléra remplissait Rome de funérailles, on a vu, dit-on, éclater une dévotion inouïe dans l'histoire religieuse. La madone de Sainte-Marie-Majeure, objet particulier de la vénération des Romains, avait été portée processionnellement à l'église de Jésus, comme étant le centre de la ville. Cette procession avait offert le spectacle le plus attendrissant. Grâce! grâce! s'écriait la multitude en tendant les bras vers la madone. La confiance en la Vierge à Rome est au-dessus de toute parole. Avant l'invasion du choléra, le peuple était persuadé que la mère du Sauveur écarterait le fléau terrible; il y allait en quelque sorte de l'honneur de la Madone. Cette disposition de la multitude préoccupait. « Si le fléau sévit à Rome, que dira le peuple! » Ainsi parlait plus d'un homme prévoyant. Tout à coup le choléra fait son entrée à Rome, comme

un de ces rois barbares qui jadis dévastèrent la cité; il fauche le peuple, creuse des milliers de tombes, et les pieux Romains mouraient en disant : « Nous sommes des criminels, la Madone a dû nous laisser punir! » Voilà des traits qui nous rappellent les mœurs religieuses du moyen âge.

La piété chrétienne, à Rome, prend souvent un charmant caractère. La nuit, quand on entend dans la rue la clochette du viatique, chacun se lève, pose un lampion sur sa fenêtre; une illumination improvisée honore le passage du Dieu vivant. Je n'ai jamais entendu chanter sans émotion les litanies de la Vierge, qui, le soir, précèdent le salut. Les voix de cette multitude partent des entrailles; ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles ne s'exprimeraient pas autrement si la Vierge était là vivante et debout au milieu d'eux, souriant à leurs prières. En étudiant les mœurs religieuses en Italie, il m'a semblé que la dévotion dans ce pays prenait fréquemment un air de familiarité vis-à-vis de Dieu et de la Madone : le ciel et la terre se rapprochent ici, en quelque sorte, par des moyens purement humains. Les pieux Romains sont avec Dieu et la Vierge dans des termes qui n'ont rien de commun avec le sentiment de l'infini. La plupart d'entre eux aiment mieux invoquer la Madone que le Sauveur, parce qu'à force d'avoir sous les yeux la Vierge, tenant dans ses bras Jésus enfant, ils ont fini par croire que c'est elle qui mérite surtout leur respect et leur confiance. Ceci nous mènerait à parler de la superstition du peuple; mais que dois-je vous en dire, sinon qu'elle est grande, et que l'ignorance des fidèles des bords du

Tibre les jette souvent dans les plus étranges aberrations.

A Rome, la religion se montre toujours si douce et si paternelle, qu'on s'étonne d'y rencontrer certaines coutumes peu conformes aux véritables sentiments chrétiens. Ainsi, par exemple, pourquoi ces poursuites, ces petites persécutions au sujet de la communion pascale? Aux approches de Pâques, les curés de Rome vont dans chacune des maisons de leur paroisse, inscrivent tous ceux qui sont en âge de communier, et leur laissent un billet constatant qu'on a satisfait à ce commandement de l'Église : ce billet doit se rendre au moment de la communion, et c'est ainsi que le curé sait toujours quels sont ceux de ses paroissiens qui ont rempli ou non leurs devoirs; les noms de ceux qui ont manqué à l'obligation sacrée sont affichés aux portes de l'église; il est malheureux d'avoir à dire que cette publicité n'est guère infligée à des noms de riches, mais seulement à des noms de gens du peuple. Un sentiment de réprobation s'attache aux personnes ainsi affichées; elles sont traitées comme des excommuniés; on leur donne quelques mois pour se mettre en règle; si, après ce temps, les retardataires n'ont pas réparé leurs torts, ils sont punis par la prison, puis on les conduit dans la maison des Exercices Spirituels; presque toujours, en sortant de là, ils ont fait leurs pâques. Un employé public qui ne remplirait pas ce devoir, serait destitué. Il nous est pénible d'avoir à signaler de tels usages, mais notre attachement bien connu aux intérêts de la foi doit empêcher qu'on ne suspecte ici nos intentions. Nous craignons que de semblables

coutumes ne fournissent des armes aux ennemis de la religion catholique, et nous voudrions les voir disparaître.

Hier, 10 avril, la journée était charmante, nous sommes allés visiter le tombeau du Tasse, au couvent de Saint-Onuphre, situé sur le mont Janicule. M. Michaud, trop souvent condamné par sa faiblesse à garder la chambre au milieu des merveilles de Rome, choisit parmi les monuments et les lieux ceux qui lui plaisent le plus, comme on se choisit, dit-il, des amis dans la vie; depuis plusieurs jours il rêvait, lui, l'historien des guerres de la croix, un pèlerinage au tombeau du Tasse, le poëte de ces guerres sacrées. Nous avons donc profité d'un doux soleil pour faire la petite course tant désirée. Les voitures s'arrêtent au pied de la montée qui mène au monastère de Saint-Onuphre; il a fallu se diriger à pied vers ce couvent, et c'était une grande affaire pour mon ami malade, car la côte est rude; il a ramassé toutes ses forces pour ce laborieux trajet; la pensée du Tasse le soutenait en montant lentement la colline, mais ici le courage d'esprit ne suffisait point; mon ami souffrait et n'en pouvait plus, et moi je souffrais dans mon cœur plus que lui; je pensais à tout ce qu'il y avait de poétique et de touchant dans ces pénibles efforts de l'historien malade, pour arriver à la funèbre pierre sous laquelle reposent les os du chantre de la *Jérusalem délivrée;* je me représentais aussi le poëte de Sorrente, montant à grand'peine, il y a deux cent cinquante-six ans, cette colline de Saint-Onuphre d'où il ne descendit plus. M. Michaud a pris mon bras pour adoucir sa fatigue;

il s'est assis deux fois sur un banc pour reprendre haleine. Enfin nous sommes arrivés au monastère.

Le Janicule est la plus belle des sept collines romaines; c'est la plus vaste et la plus riche en sites verdoyants. Du haut de la terrasse de Saint-Pierre *in Montorio*, où fut crucifié le pêcheur de Galilée, la vue sur Rome est admirable; la ville et les campagnes romaines, les montagnes du Latium et de la Sabine, au nord les montagnes de Viterbe et la pointe du Cimino, offrent de ravissantes perspectives. De la terrasse du couvent de Saint-Onuphre, la vue est superbe, quoique un peu moins étendue. Nous sommes entrés dans l'église qu'un religieux est venu nous ouvrir, nous avons vu le tombeau du Tasse, à gauche en entrant; une simple pierre carrée recouvre les cendres du poëte : *Torquati Tassi ossa hic jacent*. Il y a là toute la noble pauvreté du chantre de Godefroid, et cela ne sent pas les honneurs du Capitole qui attendaient le poëte mourant. Les restes du Tasse avaient été d'abord déposés au maître-autel de l'église de Saint-Onuphre; ils furent ensuite transférés dans le lieu où ils reposent maintenant. Un portrait du poëte se voit dans le mur au-dessus d'un marbre qui retrace le souvenir de cette translation. Les frères de Saint-Onuphre montrent aux voyageurs la chambre où mourut le poëte et quelques curiosités qui se rattachent à sa mémoire.

Ce fut le 25 avril 1595 que le Tasse s'en alla vers l'Éternité. La fièvre qui l'emmena au tombeau, l'avait saisi le 10 avril. Nous nous sommes donc trouvés à Saint-Onuphre comme pour célébrer l'anniversaire de

la mort du poëte. De la colline il pouvait voir le Capitole où le triomphe lui avait été préparé ; mais, d'après ce que nous savons de ses derniers jours, le Tasse s'occupait peu de ces vains honneurs, et toutes ses pensées se portaient vers les mystères de la vie à venir. Quand le cardinal Cintio lui apporta la bénédiction et l'absolution papales, Torquato lui dit qu'il recevait là une couronne de gloire pour le ciel, bien préférable à la couronne de poëte au Capitole.

Derrière le couvent de Saint-Onuphre est le jardin des frères, où le Tasse malade se promenait. Le vieux chêne auprès de la fontaine semble avoir gardé quelque chose du poëte qui venait s'y asseoir. De là, les regards de Torquato contemplaient Rome; vers le nord-ouest, s'offraient à lui le Vatican, Saint-Pierre et sa coupole. Tout est calme et doux dans le jardin de Saint-Onuphre; le bruit de la fontaine, à côté du vieux chêne et des cyprès, est d'un charme inexprimable. Rome est auprès de vous, et les immenses choses qu'elle renferme expirent à vos pieds comme pour ne pas troubler votre rêverie; vous n'entendez que les feuilles agitées par une légère brise, le murmure de la fontaine et le chant des oiseaux. On ne peut rien imaginer de mieux que la colline de Saint-Onuphre pour un poëte qui est près de partir de ce monde, et c'est pour cela, sans doute, que le Tasse l'avait choisie. Madame Michaud, qui s'est faite pèlerine et sœur de charité auprès de son mari souffrant, a cueilli des roses le long du mur du monastère. Une chose qui nous intéressait dans cette visite à Saint-Onuphre, c'était de voir autour du couvent la nature

telle qu'elle apparut aux derniers regards du Tasse, puisqu'il mourut au mois d'avril.

LETTRE XXVI.

La peinture du Jugement dernier de Michel-Ange.

—

Rome, avril 1839.

J'ai passé bien des heures dans la chapelle Sixtine, dont la voûte et les murs sont devenus si vénérables, si sacrés par le pinceau de Michel-Ange; il y avait dans le génie de Buonarroti quelque chose de grandiose qui s'élevait naturellement à la hauteur biblique. Je ne dirai rien de ces premières scènes de la création, de ces prophètes et de ces sibylles, de ces divers souvenirs des saintes Écritures reproduits avec tant de puissance; je m'en tiendrai au *Jugement dernier*. Tout le monde à Paris a pu, en 1837, faire connaissance avec cet ouvrage, grâce à la magnifique copie de Sigalon, ce pauvre Sigalon qui est sorti de la vie quand la gloire lui arrivait, et dont j'ai vu aujour-

d'hui même le tombeau dans l'église de Saint-Louis des Français.

Le dogme du jugement dernier est une des plus grandes et des plus fécondes pensées du catholicisme. L'Évangile nous enseigne que la terre et les cieux seront un jour réduits en poudre, que la vaste tombe du genre humain s'ouvrira pour rendre à Dieu sa créature, et que le Fils de l'homme viendra juger la race d'Adam. Pauvre imagination humaine, que ferais-tu pour te représenter un pareil spectacle? Puissance du génie, si surprenante lorsqu'on te mesure à la hauteur humaine, si petite lorsqu'on te contemple des hauteurs de la divinité, comment assisterais-tu d'avance par la pensée au spectacle de la ruine des mondes, de la résurrection universelle et du suprême jugement? A quels traits, à quelles images aurais-tu recours pour peindre la stupeur de la mort à la vue des sépulcres vides, pour peindre l'homme attendant l'arrêt éternel, pour peindre Dieu ouvrant le grand livre de la vie humaine, et comptant avec sa créature?

Cette scène de la fin des temps et de la première apparition de l'éternité pour l'homme, porte un caractère de solennité qui épouvante d'abord l'intelligence; la pensée flotte éperdue au milieu de l'immensité d'un tel tableau. Il y a là de fortes et d'étranges impressions auxquelles le cœur ne saurait suffire, et le cœur semble près de se briser. Pendant mon séjour à Jérusalem, mes promenades me ramenaient souvent aux tombeaux de la vallée de Josaphat; les souvenirs de l'Écriture, joints à la désolation de ces lieux, me faisaient parfois songer au dernier jour du monde, et à

la venue du Fils de l'homme. Je me rappelle avoir raconté un de ces rêves de pèlerin à l'illustre ami avec qui je correspondais alors, et je prie le lecteur de vouloir bien me permettre de citer ici cette page :

« Hier, disais-je à la date du mois de mars 1831, « j'avais passé plusieurs heures dans la vallée de Jo« saphat, assis au bord du Cédron ; je n'y avais pas « trouvé un seul homme, pas un passereau, rien de « vivant, et de tous côtés des sépulcres et des rui« nes ; le soleil allait se coucher à l'horizon ; ses der« nières clartés doraient le sommet du mont des Oli« viers. J'ai imaginé alors que ce soleil était le dernier « qui aurait éclairé les hommes, et que le jour qui al« lait s'effacer était notre dernier jour ; certes, il est « bien permis de rêver la fin du monde, quand on « pense à ces révolutions universelles qui semblent « précipiter le genre humain à une ruine commune. « Le monde va finir, me suis-je dit, et, soudain dans « le délire d'une imagination ébranlée, j'ai cru enten« dre la terre gémir et craquer comme un vieux bois « qu'on brise ; les montagnes se fondaient comme la « cire devant la flamme, les cieux se déchiraient, les « astres s'éteignaient sous le souffle d'une colère invi« sible, et une nuit affreuse s'étendait dans l'immen« sité. Un long bruit sourd montait dans l'espace vide, « c'étaient les derniers cris des nations expirantes, le « dernier murmure des vastes mers que le feu avait « desséchées. En un instant, j'avais vu la terre chance« ler comme un homme dans l'ivresse, puis enlevée « ainsi qu'une tente dressée pour une nuit, et enfin « broyée et anéantie. Adieu la lyre, adieu les armes.

« adieu les sceptres ; tout ce qui servait à l'homme « dans ses plaisirs ou dans sa gloire, dans ses joies « ou dans son ambition, a cessé d'être ; l'homme lui- « même, au milieu de ce globe qui lui appartenait, « a péri comme un grand roi frappé sur son trône.

« Ce que je voyais là, était le chaos, ce qu'étaient « les espaces avant la naissance de l'univers. Un épou- « vantable silence avait succédé à la ruine de tout ce « qui fut. Bientôt j'ai entendu comme un léger bruit « de foule ; à la lueur d'un livide éclair, j'ai vu un « peuple de fantômes, une pâle légion d'ombres qui « s'avançait murmurante et tremblante comme les « feuilles des forêts durant les brises de la nuit : c'é- « taient les hommes de toutes les régions et de tous « les siècles, les hommes tels que le sépulcre venait « de les rendre, tels que la trompette d'en haut les « avait réveillés. Quelques moments après, l'innom- « brable légion encore tachée des cendres qu'elle ve- « nait de secouer, a été divisée en deux parts, comme « un troupeau sous la main du pasteur ; l'une s'est « changée en lumière, et chacun de ces fantômes est « devenu comme un astre au front radieux ; l'autre, « enveloppée d'épaisses ténèbres, est devenue hideuse ; « la première s'est échappée vers des cieux nouveaux « créés d'un souffle, semblable à l'aurore remontant « au ciel ; la seconde, avec ses formes affreuses, avec « ses misères telles qu'aucune langue ne pourrait les « raconter, a disparu en hurlant au fond d'un abîme « créé pour elle. Et une grande nuée s'est entr'ouverte, « et j'ai reconnu un éclatant soleil qui était Dieu. Puis « je me suis réveillé comme après un songe horrible ;

« j'ai retrouvé la terre que j'avais crue détruite, j'ai « revu le firmament que j'avais cru éteint, et mes re- « gards joyeux ont salué Jérusalem [1]. »

Ainsi j'essayais de retracer quelque chose du spectacle de la fin des temps, mais ce sont là de stériles efforts, d'impuissantes syllabes; ces lignes-là ne représentent, n'expriment que ma faiblesse; et si j'ai osé les rappeler, c'est seulement à cause du lieu où elles ont été écrites. Combien je m'étonne qu'un grand poëte n'ait point pris le jugement dernier pour sujet d'épopée! il aurait eu à lutter, il est vrai, avec les plus sérieuses difficultés qu'il soit possible de rencontrer dans un travail littéraire, mais son œuvre eût été susceptible de tout ce qui peut émouvoir le cœur de l'homme et frapper son esprit. La rapide destruction des mondes, toutes les nations, tous les siècles rappelés de leur poussière aux quatre vents du ciel, et comparaissant en dernier lieu devant l'inévitable justice de l'éternité, cet effrayant tête-à-tête de l'homme avec son Dieu, et enfin la séparation des bons et des méchants, tout cela aurait prêté à des peintures d'un prodigieux intérêt. Il faut regretter que Dante, l'Homère catholique, n'ait point fait entrer dans la *Divine Comédie* un poëme spécial sur le jugement dernier. Lui qui nous a introduits dans les horribles mystères de l'enfer, dans ces lieux où « des soupirs, des « plaintes, des gémissements profonds, se répandent « sous un ciel qui n'est éclairé d'aucune étoile, » aurait su nous faire entrevoir les formidables mystères

[1] *Correspondance d'Orient*, tom. IV, lett. CV.

du dernier jour. Ce que la poésie n'avait point fait, la peinture l'a tenté; le jugement dernier s'est traduit en épopée sous le pinceau de Michel-Ange.

L'œuvre de Buonarroti vous frappe, et vous étourdit tout d'abord comme une soudaine révélation de ce qui se doit passer au grand jour de la justice; on se trouve en présence des solennelles réalités qui attendent ce vain monde au bout de toute vie; le rideau est tiré, et l'éternité vous apparaît. A droite sont placés les élus; des légions d'anges leur apportent des couronnes; dans la région inférieure de la droite, on voit des tombeaux ouverts, des morts qui se débarrassent du pâle linceul au bruit des trompettes célestes. A gauche sont placées les tremblantes créatures que Dieu va juger; elles sont suspendues sur l'infernal abîme; dans la région inférieure de la gauche, sont des démons et des damnés; une barque avec de larges ailes, glissant sur un lac de feu, conduit une troupe de coupables aux gouffres qui leur sont préparés. Le Fils de l'homme, debout sur une nue à côté de Marie qui implore sa miséricorde, domine la scène. Il se montre dans l'attitude d'un juge sévère; le temps des miséricordes est passé. Le geste du souverain juge semble dire : *Éloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.* J'aurais voulu dans la face et l'attitude du Christ, plus de noblesse, une expression plus divine. Michel-Ange n'a pas traduit d'une façon assez sublime ces mots de l'Évangile : *Vous verrez alors le Fils de l'homme venant sur une nue avec une grande puissance et une grande majesté.* Tel est le gros de l'ensemble de cette composition.

Il règne une grande puissance d'imagination dans l'ouvrage de Michel-Ange ; elle se révèle par la merveilleuse variété des physionomies. Les divers sentiments humains s'y trouvent exprimés : les joies et les douleurs, l'espérance et les anxiétés, l'ivresse de la victoire et les tortures d'une défaite sans retour. Tout ce qui fait battre le cœur de l'homme, tout ce qui colore ou assombrit ses jours, a trouvé place dans ce drame final des destinées de la terre. La vie, avec toutes les vicissitudes qui la composent, cette vie qui va pour jamais disparaître dans le sein de l'éternité, se montre une dernière fois à cette heure décisive, où toutes les choses humaines sont jugées. Aussi les ressuscités de la terre paraissent avec leurs plus belles formes naturelles.

On a reproché à Michel-Ange d'avoir donné aux ressuscités de trop fortes proportions ; mais ce reproche manque de vérité. Entrons dans la pensée de l'artiste ; qu'a-t-il voulu représenter ? La vie. Eh bien ! devait-il choisir précisément pour l'homme ressuscité les formes les plus incomplètes, les plus mesquines de la famille humaine ? L'artiste, au contraire, ne devait-il pas retracer la vie dans tout ce qu'elle peut avoir d'énergie et de vigueur ? Il existe en nature des hommes et des femmes dans la proportion des personnages du tableau, et cela suffit pour justifier Michel-Ange. La vie a ruisselé sur sa palette ; il a peint l'homme dans sa primitive majesté, et pour moi, je ne puis reconnaître là qu'un trait de génie.

Une critique plus raisonnable a été adressée au Jugement dernier de Buonarroti ; cette critique a passé

en fait universellement reconnu. Il est convenu qu'on ne cherchera pas dans cet ouvrage ce qui s'appelle de l'effet, bien qu'on y remarque une grande profondeur de pensées, et le sentiment de la terreur dans ce qu'il a de plus sombre. Les connaisseurs y admirent le dernier point où puissent arriver la science du dessin, la hardiesse du trait, l'intelligence des raccourcis. Ce qui fait un des principaux mérites de Michel-Ange, c'est la parfaite connaissance qu'il avait de la myologie ou science des muscles. Il avait péniblement étudié cette science sur des cadavres humains qu'il disséquait lui-même. Son incomparable supériorité dans l'expression du nu et des formes du corps se montre tout entière dans le Jugement dernier, et dans tout ce qu'il fit pour la décoration de la chapelle Sixtine.

On ne sait comment redire avec des mots tout ce qu'il y a de vivant, de vrai, d'achevé dans cette imitation de la nature humaine. Paul III, dont le pontificat fut marqué par le Jugement dernier de Michel-Ange, admirait l'œuvre et encourageait l'artiste; frappé de la grandeur, de la beauté de la peinture, il n'avait pas pris garde aux nudités. Plus tard, un autre pape, Paul IV, dont l'œil avait été offensé par les nudités du Jugement dernier, avait fait demander à Michel-Ange de les voiler. « Allez dire au pape, répondit l'artiste, « qu'il ne s'inquiète pas tant de réformer les peintures, ce qui se fait aisément, mais un peu plus de « réformer les hommes, ce qui est plus difficile. » On remarque dans le Jugement dernier, comme dans les principales compositions de Buonarroti, ce sentiment de la foi qui vivifie tout et complète le génie; il y a

toujours quelque chose d'indécis dans les œuvres d'art sans croyances, et toujours une supériorité relative dans les œuvres doublement empreintes du souffle du génie et du souffle religieux. C'est ainsi, par exemple, que la foi profonde a servi l'école espagnole autant que le talent. Vous pourrez trouver une incontestable preuve de la puissance de cette double alliance en matière d'art, dans les compositions de Murillo, de Zurbaran, de Ribera, de Velasquez, de Moralès.

Sigalon, écrivant à un de ses amis quelques jours avant sa mort, exprimait sur le Jugement dernier une curieuse opinion, que je rapporterai : « Maintenant « que je contemple plus à l'aise et sans la préoccupa- « tion de mon propre travail, l'immense tableau de « Michel-Ange, disait le peintre nîmois, je sens mieux « que jamais qu'il porte un caractère frappant de hâte, « et pour ainsi dire d'improvisation. Chargé de la be- « sogne artistique de tout un siècle et de tout un pays, « le peintre n'avait pu accepter la confection de la « fresque, dans les conditions ordinaires d'un travail « de peinture ; aussi est-il facile de s'apercevoir que « déjà, avant la fin de l'œuvre, l'impatience avait « gagné l'ouvrier. Beaucoup de figures du dernier « plan ne sont que des ébauches, et pour se distraire « et s'exciter à finir, le peintre a eu recours à la fan- « taisie. La fresque de la chapelle Sixtine est moitié « une œuvre d'art, moitié une caricature. Il est évident « que ces problèmes qui dépassent quelquefois les li- « mites du ridicule, ces poses grotesques ou obscènes, « indiquent clairement la lassitude du sujet et la né- « cessité de rentrer dans l'actualité, pour achever

« l'œuvre au moyen d'une inspiration factice. Ces « hommes qui grimacent, ces figures qui se tordent, « ce sont des ennemis, des critiques, des envieux, « auxquels Michel-Ange a imposé la vengeance de ses « pinceaux, comme autrefois le Dante leur avait im- « posé celle de sa plume. Michel-Ange avait commencé « un tableau; il a signé un pamphlet. »

Quelques-unes de ces observations de Sigalon sont vraies; nous croyons, comme lui, que le Jugement dernier *porte un caractère frappant de hâte;* nous avons eu occasion de dire ailleurs, en parlant de Michel-Ange, que la patience a manqué à ce grand génie. Toutefois, il ne serait peut-être pas juste de prendre à la lettre cette appréciation adressée de loin à un ami dans le laisser aller d'une confidence d'artiste. Nous sommes parfaitement de l'avis de Sigalon, quand il prête à Michel-Ange l'intention de représenter les envieux acharnés contre sa renommée, dans *ces hommes qui grimacent, dans ces figures qui se tordent.* Certainement, en peignant les enfants du crime foudroyés par les splendeurs de Dieu, il a pu entrer dans la fantaisie de l'artiste de montrer ses plus cruels ennemis foudroyés par sa gloire. Et d'ailleurs, cette race des envieux qui livre son incessante guerre dans l'ombre, qui se fait ver de terre pour mordre à son aise et pour mieux se dérober à l'œil vengeur; cette race, qui souffre de toute gloire et qui se multiplie à travers tous les siècles pour attrister les pas du génie, mérite bien qu'on lui donne pour dernière demeure les gouffres de feu réservés aux méchants. Michel-Ange portait sur le visage une marque des passions jalouses dont il fut

l'objet : un coup de poing donné par un rival lui avait aplati le nez ; ce rival se nommait Torregiani : honteuse célébrité !

Un auteur du seizième siècle, qui a écrit pour le vice et pour la vertu, qui a composé les ouvrages les plus obscènes et les plus religieux, Pierre Arétin, une des plus tristes renommées des temps modernes, était plein d'enthousiasme pour les arts, et fut l'ami de Michel-Ange. Il était à Venise lorsqu'il apprit que Buonarroti travaillait au Jugement dernier, et voici la traduction d'une curieuse lettre qu'il lui écrivit, à la date du 15 septembre 1537 ; cette expression des sentiments d'un contemporain m'a semblé avoir de l'intérêt :

« Pourquoi donc, ô le plus respectable des hommes, ne vous contentez-vous pas de la gloire que vous avez acquise ? Il me semble que vous devriez être satisfait d'avoir vaincu tous vos rivaux ; mais je vois à présent qu'en peignant *la fin de l'univers*, vous voulez vous élever au-dessus du tableau que vous avez fait de *la naissance du monde*, afin que vos chefs-d'œuvre, surpassés par d'autres chefs-d'œuvre, vous fassent pour ainsi dire, triompher de vous-même.

« Eh ! qui ne serait ému en vous voyant travailler à ce terrible sujet ? J'aperçois, au milieu d'une foule d'hommes, l'antechrist, avec ce caractère que votre génie seul pouvait lui imprimer. La terreur est sur le front des vivants : le soleil, la lune et les étoiles paraissent s'éteindre, et les éléments sont prêts à s'anéantir. Ici, la Nature, sans couleur et sans vie, est accablée sous le poids de sa vieillesse ; et là, le Temps,

tremblant et décharné, attend sa fin, courbé sur un tronc desséché. Il me semble entendre la trompette du jugement frapper tous les cœurs d'épouvante, et je vois la Vie et la Mort occupées, l'une à relever ceux qui ne sont plus, et l'autre à renverser les vivants. L'Espérance conduit l'élite des justes, et le Désespoir entraîne la foule des coupables. Au-dessus des nuées resplendissantes des feux du ciel, je vois le Christ au milieu de son armée, assis sur un trône, environné de gloire et de terreur. Sa face brille d'une lumière douce et terrible, qui remplit d'une joie pure le cœur des élus, et d'amertume et d'effroi celui des réprouvés. Au bas du trône céleste, j'aperçois les hideux ministres de l'abîme humiliés pour la gloire des saints et des martyrs; les Alexandres, les Césars, ces vainqueurs du monde qui ne surent point se vaincre eux-mêmes; la Renommée avec toutes ses palmes et ses couronnes est abattue dans la poussière sous les roues de son char. Enfin, j'entends sortir de la bouche du Fils de Dieu la sentence suprême; je la vois sous la forme d'un double dard, l'un de salut, l'autre de réprobation, s'élancer et frapper la machine de l'univers, la foudroyer et la dissoudre. Les rayons du ciel et les feux de l'abîme percent sous les ténèbres qui couvrent l'espace. A cet effrayant spectacle de la ruine du monde, je me dis à moi-même : Si la contemplation de ce grand jour me remplit ainsi d'épouvante sous le pinceau de Buonarroti, que sera-ce donc quand nous comparaîtrons devant celui qui doit nous juger!

« Mais croyez-vous que le désir que j'ai d'admirer la perfection de votre nouveau chef-d'œuvre, ne me for-

cera pas de rompre mon vœu de ne plus retourner à Rome? Je veux manquer à ma parole pour rendre hommage à vos sublimes talents, et je vous prie de me permettre de publier ce que j'en pense. »

Je n'ai pas vu sans tristesse les injures des ans frapper déjà la fresque du Jugement dernier; quelques parties de cette magnifique peinture ont bien souffert. On voudrait qu'il y eût, pour les grandes œuvres du génie, un archange, un gardien céleste chargé de les défendre contre l'impitoyable passage du Temps.

LETTRE XXVII.

Nouvelles découvertes d'antiquités romaines.

—

Rome, avril 1839.

Il y a bien longtemps qu'on s'occupe de tirer de la nuit les antiquités romaines; que de choses on a trouvées! et chaque jour voit de nouvelles découvertes. En ce moment encore il existe certainement plus de débris, de statues, de trésors d'antiquités dans les profondeurs du sol qu'on n'en contemple à la surface. Cette

Rome des anciens jours sort lentement des entrailles de la terre ; peu à peu on achèvera de déterrer le géant. L'antique Rome est devenue aujourd'hui souterraine ; nous trouvons une différence de vingt à trente pieds entre le sol de la cité païenne et le sol de la cité nouvelle ; cet exhaussement est l'ouvrage des siècles, qui ont amassé là leurs décombres universels. Souvent, pour visiter un pavé de Rome républicaine ou impériale, il faut descendre avec un flambeau. Rome païenne finit comme Rome chrétienne a commencé ; elle forme maintenant comme d'immenses catacombes.

M. P.-E. Visconti, commissaire des antiquités, président du musée capitolin, ce savant qui porte avec beaucoup d'honneur tout le poids de la vieille illustration de son nom, m'a obligeamment mis au courant des nouvelles découvertes ; il n'a pas eu grand'peine à répondre aux questions que je lui ai adressées, car, en mettant M. Visconti sur le chapitre des antiquités romaines, je l'ai trouvé là chez lui.

Il n'y a pas longtemps qu'une église souterraine des premiers âges du christianisme a été trouvée dans une vigne située hors de la porte Labicana, à trois milles de Rome. Un beau pavé en mosaïque décore ce sanctuaire souterrain. Une de ces mosaïques représente la colombe sur un rameau ; touchant emblème adopté par les premiers chrétiens.

En 1833, on a rendu à la lumière un columbarium élégamment orné, renfermant les cendres de plusieurs affranchis de la maison impériale ; les uns ont appartenu à Tibère, les autres à Auguste. Chacun des affran-

chis dans ce monument funèbre a son inscription. On y trouve la femme de chambre de Julie, fille d'Auguste. Ce columbarium, parfaitement conservé, se voit près de la porte Latine. Il restera sur place tel quel, d'après une récente décision du gouvernement pontifical, qui défend de toucher aux monuments, aux tombeaux, aux inscriptions, à moins qu'il ne s'agisse d'un objet d'un grand prix et d'une beauté rare, ou que l'objet découvert soit en péril de dégradation. Cette décision est une inspiration très-sage et très-élevée; nous y applaudissons dans l'intérêt des arts, et aussi dans un intérêt que nous appelons celui de la morale. Nous nous sommes toujours prononcé contre le déplacement des monuments, parce qu'on leur ôte ainsi la moitié de leur physionomie et tout ce qui fait l'harmonie de leur ensemble. Il y a encombrement de statues et de débris antiques dans les monuments de Rome; si on avait continué à vouloir emporter tout ce qu'on découvre, il aurait fallu construire des musées nouveaux, et, d'année en année, Rome moderne aurait fini par être trop étroite pour loger l'antique Rome déterrée. Nous ajouterons qu'il nous a toujours paru immoral de déplacer les tombeaux, les urnes funèbres; la science est impie dans sa manière de violer le domicile des morts des anciens âges, et de tourmenter l'antique poussière humaine.

L'année 1838 a été marquée par d'importantes découvertes. On a déblayé, à la porte Majeure, les deux tiers du monument de l'eau claudienne, qui forme comme un majestueux arc de triomphe avec deux arcades. Auprès de cette antique construction, la plus grandiose

après la Colisée, est le tombeau d'un boulanger, tiré des décombres et des amas de terre qui, durant des siècles, l'avaient dérobé à l'œil des voyageurs et aux ravages du temps. Ce mausolée appartenant à l'ère républicaine ne ressemble à aucun autre sépulcre; son caractère est des plus singuliers; il porte cette inscription : *Hoc est monumentum Marci Virgilii Eurysacis pistoris redemptoris.* Tout autour de la partie supérieure du tombeau règne une frise représentant les détails principaux de l'état de boulanger, jusqu'à la manière de peser le pain, jusqu'aux garçons qui le portent dans des corbeilles. Cela est fort curieux; ce qui l'est plus encore, c'est que les usages actuels de la boulangerie romaine sont absolument semblables aux usages retracés sur le monument de Marcus Virgilius Eurysace.

Dans une vigne située entre la porte Pie et la porte Saint-Laurent, le hasard a fait découvrir un tombeau qui a excité l'attention des antiquaires; ce sépulcre offre trois arceaux en marbre, dont l'un est d'une parfaite conservation et d'un beau style. Les morts ensevelis dans ce monument n'avaient point été brûlés; on y voit encore des os. Il s'y trouvait deux urnes représentant le malheureux destin de la famille de Niobé et le parricide d'Oreste, avec des accessoires nouveaux qui leur donnent beaucoup de prix. La science archéologique a cru devoir mettre la main sur ces urnes pour en faire son profit. Une inscription nous apprend que ce tombeau est de l'époque des Antonins; c'est précisé ment l'époque où les Romains cessèrent de brûler les corps. Ce monument, d'une construction solide et d'un

caractère simple, est une preuve que, sous l'empire, les demeures sépulcrales gardaient encore la sévérité du temps de la république.

Sur la voie Appienne, l'arc de Drusus a été débarrassé de tous les décombres et des masures qui empêchaient de saisir l'ensemble du monument.

D'innombrables découvertes d'un grand intérêt pour l'histoire des premiers temps de l'Italie, ont été le prix des fouilles dans les nécropoles des anciennes villes étrusques, comprises maintenant sous la domination pontificale. On a trouvé, dans le duché de Ceri, de très-antiques sépulcres, sur lesquels M. P.-E. Visconti a publié de curieuses notices; le pays de Cervetri a fourni aussi des trésors d'antiquités. Tout le produit de ces diverses fouilles a pris place dans le musée Grégorien; en moins de deux ans, ce musée est devenu le plus riche dépôt d'antiquités étrusques qu'il y ait en Europe. Les fouilles du prince de Canino sont bien connues. Les nécropoles de l'ancienne *Vulci* et de l'ancienne *Tarquinii* ont beaucoup appris sur les arts et les mœurs religieuses et civiles de l'Étrurie; c'est de la nuit des tombeaux qu'est sortie la lumière. M. Micali, écrivant sur l'Étrurie, n'avait trop souvent pour guide que des lambeaux d'auteurs et des traditions confuses; en interrogeant les grandes découvertes de ces dernières années, le savant historien florentin pourrait utilement remanier son livre, et mettre, de temps en temps, la précision à la place des vagues conjectures sur un passé si reculé.

Rome a une législation pour les fouilles et pour la conservation des monuments. Tout propriétaire peut

entreprendre ou permettre des fouilles dans son champ; le gouvernement ne se réserve d'autre droit que celui d'être préféré, en cas d'une vente, à des étrangers. Aucun objet d'antiquité ne peut sortir de Rome. Tous les monuments anciens, quel que soit leur emplacement, sont déclarés propriétés publiques. Le maître d'un domaine particulier où se trouverait tel ou tel monument, ne pourrait pas y porter atteinte, ni l'employer à une destination grossière; il est obligé, sous des peines sévères, d'avertir des dégradations qui menaceraient le monument. Autant qu'il le peut, le gouvernement achète le terrain où s'élèvent des constructions antiques; c'est ce qu'il a fait récemment pour les thermes de Caracalla. Une somme annuelle de vingt mille écus romains est affectée pour l'acquisition des ruines ou des objets d'art, et pour l'entretien des monuments.

Cet esprit de conservation, cette visible providence qui prend soin des monuments de Rome, fait la gloire du gouvernement pontifical; la papauté nous garde les grandes œuvres de l'architecture antique, comme le monastère au moyen âge nous a gardé les œuvres des poëtes, des philosophes et des orateurs romains. Remercions donc la religion catholique. Ma grande surprise à Rome est de retrouver, après tant de siècles, tant de révolutions et de Barbares, un aussi grand nombre de monuments encore debout. Il y a treize ou quatorze siècles que déjà les anciens édifices de Rome tombaient sous les coups d'une brutale industrie. Vers le milieu du cinquième siècle, l'empereur Majorien suspendit par ses décrets cette impie destruction; il condamna à une amende de 50 livres d'or

(environ 50,000 livres de notre monnaie), tout magistrat qui prendrait sur lui de permettre ces démolitions, et menaça de punir par la perte de leurs deux mains la complicité des officiers inférieurs. Avant ces décrets, les magistrats romains vendaient en détail aux maçons et aux particuliers l'ancienne capitale de l'univers.

LETTRE XXVIII.

Fra Antoni au couvent de Saint-Bonaventure. — Le couvent des Capucins. — Une prise d'habit. — M. l'abbé Lacordaire et le rétablissement en France de l'ordre des Frères prêcheurs.

—

Rome, avril 1839.

J'ai parlé, dans la *Correspondance d'Orient*, d'un religieux franciscain, appelé Fra Antoni, qui avait eu pour moi des soins touchants au monastère de Saint-Sauveur à Jérusalem. Tandis que, seul dans ma cellule, je souffrais de la fièvre, et que mon âme découragée avait cessé de s'intéresser aux choses de ce

monde, lorsque j'étais si triste, si pâle, et que je regardais mon corps comme une ruine qui allait se mêler aux ruines de Jérusalem, Fra Antoni me visitait chaque jour et à toute heure, il me souriait, me disait : « Prenez courage ! » et s'occupait comme un ami du rétablissement de ma santé. Quand les forces me furent revenues avec les premières feuilles du printemps, je recommençai mes courses de voyageur dans la Judée, et j'obtins des supérieurs franciscains que Fra Antoni vînt avec moi à Bethléem, à Engaddi, au monastère de Saint-Sabba. Après mon long séjour à Jérusalem, ce ne fut point sans tristesse que je dis adieu à ce cher Fra Antoni, et lui-même ne pouvait se défendre d'une vive peine : — « Quand nous reverrons-nous ? lui dis-je en le quittant. Nous ne suivons pas le même chemin dans ce monde, nos deux vies s'écouleront toujours bien loin l'une de l'autre, et probablement vous et moi nous nous reverrons seulement encore dans cette vallée de Josaphat, que nous avons traversée ensemble plus d'une fois. — *Ah ! signore Giuseppe !* me répondait le bon franciscain, on se voit un jour, puis c'est fini : que la volonté de Dieu soit faite ! — Lorsque vous aurez quitté Jérusalem, dis-je à Fra Antoni, où irez-vous ? — Je suis de Rome, et j'irai vivre au couvent de Saint-Bonaventure ; vous êtes voyageur, peut-être irez-vous un jour à Rome, et Dieu m'est témoin que j'aurai alors un grand bonheur à vous revoir. » Je partis de Jérusalem, et depuis ce temps le nom de Fra Antoni était resté dans mon cœur.

Aujourd'hui, je me promenais au Forum, rêvant aux siècles antiques, et je m'en allais du côté du Colisée ;

arrivé auprès de l'arc de triomphe de Titus, me tournant à droite vers le mont Palatin, mes regards tombent sur un écriteau placé au commencement d'une allée, et qui portait ces mots : *Via di San Bonaventura*. Tout à coup je me ressouviens de Fra Antoni, de ce couvent de Saint-Bonaventure où il m'avait donné rendez-vous le jour de nos adieux à Jérusalem. Je prends le chemin planté d'arbres qui s'ouvrait devant moi, et je monte d'un pas incertain, mais avec le secret espoir de trouver ce que je cherchais. Parvenu au bout du chemin, je vois à ma droite la grande porte du beau jardin de M. Mills, qui occupe une portion du palais des Césars, et qui offre une merveilleuse quantité de roses au milieu des ruines de la demeure impériale. Près de cette porte, apparaît un humble couvent; j'y entre, et demande au premier religieux que je rencontre, s'il n'y a pas dans la communauté un frère du nom d'Antoni.—Oui, me dit-on.—Me serait-il permis de le voir? — Nous allons le prévenir; passez dans le jardin de notre couvent en attendant que Fra Antoni descende. — Un vif sentiment de joie entra dans mon âme.

Après quelques minutes, je vois venir dans le corridor du monastère Fra Antoni que je reconnais aussitôt. Je m'approche de lui, je lui tends la main et lui demande s'il ne se souvient plus de ce voyageur français, de ce *signor Giuseppe* à qui il avait donné de si bons soins dans le monastère de Saint-Sauveur à Jérusalem. Fra Antoni ouvre des yeux surpris où la joie rayonne; je lui serre la main, et je la sens qui tremble; son émotion était si profonde que sa bouche en restait

muette. *Oh! Dio mio! Dio mio!* (Oh! mon Dieu! mon Dieu!) voilà les seuls mots qu'il pouvait prononcer. Il m'a fait monter dans sa cellule; j'étais assis, je lui parlais; et lui me contemplait en silence : j'étais pour Fra Antoni comme une miraculeuse vision qui passait devant ses yeux. Lorsqu'à la fin le bon frère a été un peu remis de son émotion, il m'a rappelé nos heures de Jérusalem, et a voulu me servir une tasse de café comme, il y a huit ans, au couvent de Saint-Sauveur. Nous sommes descendus pour visiter le couvent, qui est peu de chose, et le jardin, d'où la vue embrasse le Colisée. Fra Antoni a dépouillé pour moi les deux ou trois rosiers du couvent : « Prenez, prenez ces fleurs pour l'amour de moi, » me disait-il. Fra Antotoni, se ressouvenant que je recherchais beaucoup les antiquités durant mon séjour à Jérusalem, m'a proposé de visiter les caves de son monastère, qui sont d'anciennes chambres appartenant au palais des Césars, puis il a fallu se séparer. Le bon religieux était tout triste, il a voulu m'accompagner jusqu'à la porte du couvent; après avoir fait dix ou douze pas, j'ai tourné la tête, et je n'ai pas été peu touché en voyant encore Fra Antoni debout sur le seuil du monastère, avec deux grosses larmes qui coulaient de ses yeux. Cette rencontre a été une de mes plus douces impressions à Rome, elle restera parmi mes souvenirs les plus chers. Se voir pour la première fois, s'aimer et se dire adieu dans un monastère à Jérusalem, puis se retrouver après huit ans dans un couvent sur le mont Palatin, en face du Colisée, c'est là un côté poétique et doux de ma destinée de voyageur.

Le beau tableau de mon compatriote Granet a donné de la célébrité au couvent des Capucins de Rome ; deux cents religieux habitent ce couvent. L'église a trois tableaux remarquables, l'Archange saint Michel, par Guido ; la Mort de saint François, par le Dominiquin ; et la Guérison de saint Paul, aveugle. L'expression tranquillement victorieuse de l'archange Michel tenant sous son pied le dragon, cette calme certitude du triomphe empreinte sur le front du combattant céleste, produit un grand effet ; la peinture du trépas de saint François nous fait vraiment assister au départ de cette âme de séraphin pour les régions éternelles, où déjà elle semble entrevoir Dieu. Saint Paul, au moment où Ananie va lui rendre la vue, est admirable avec ce visage qui attend la lumière, avec ces mains incertaines qui cherchent, qui supplient. Mais ce n'est pas pour ces peintures que j'ai voulu vous parler du couvent des capucins ; le musée du Vatican et les divers musées particuliers de Rome ont des chefs-d'œuvre dont je ne vous ai rien dit, parce que je ne voulais pas répéter ce qui se trouve dans tous les livres de voyages.

La curiosité du couvent des Capucins, c'est le cimetière. On vous montre cinq ou six cabinets tout remplis de têtes et d'ossements, qui sont les restes de plus de dix mille morts. Le plafond de ce cabinet est orné de rosaces faites avec des ossements ; les dents des morts ont servi à former des devants d'autels, leurs doigts, enfilés comme les grains d'un rosaire, ont servi à composer des lustres suspendus à la voûte de ces chambres funèbres ; on a fait de l'art avec les débris humains. Tout autour se voient des cadavres de capu-

cins exhumés et encore en assez bon état; ils sont revêtus de la robe brune. Chaque corps de capucin ne fait que passer dans la fosse; on déterre les cadavres au fur et à mesure, et les mieux conservés reçoivent la robe de capucin qu'on renouvelle quand elle tombe en lambeaux. Un capucin piémontais attaqué de la fièvre nous a introduits dans ces cabinets; il promenait sa main sur plusieurs cadavres debout, et nous disait : « Celui-ci était mon ami, il s'appelait Jean; celui-là mourut bien vieux, il s'appelait Pierre. » Il nous faisait la biographie des squelettes. Le jour de la fête des morts, on donne un flambeau à tous ces cadavres debout, vêtus de la robe brune. Les lustres, formés de doigts coupés, s'allument et jettent leurs clartés tremblantes sur ces os entassés. Chaque religieux arrive tenant un cierge à la main, et chantant le *Libera me*. Ce chant lugubre retentissant au milieu des monceaux d'ossements; ces religieux morts et ces religieux vivants avec leurs cierges allumés; ce fantastique mélange d'ombre noire et de lumière pâle, tout cela doit former un spectacle étrange, inouï, effrayant; tout cela doit avoir un caractère bizarre d'horreur, comme un *De profundis* chanté par des morts au fond de leurs tombeaux.

Maintenant nous dirons que cette perpétuelle exhumation des morts dans le couvent des Capucins, est un outrage fait à la sainteté des sépulcres. Ces ossements taillés, découpés pour servir de parures à la chapelle, ces cadavres debout avec leur robe brune et leur capuchon comme de pâles ressuscités, c'est là une décoration de spectacle dont le profane but est de

produire de l'effet et d'exciter la curiosité des voyageurs. Le religieux qui nous montrait ces chambres, se plaignait que le *Guide de Rome* n'en eût point parlé, car, disait-il, cela vaudrait la peine d'être vu; le frère n'osait pas ajouter que de nombreuses visites de voyageurs pourraient être, pour le couvent, une source de bons revenus. Quant à nous, nous avons été scandalisés de voir ainsi tourmenté ce qui reste de l'homme après que son âme est retournée à Dieu. Pourquoi façonner des ossements comme un artiste façonnerait le bois ou le métal? Pourquoi laissez-vous le moins de temps possible ces morts, vos frères, dans les paisibles profondeurs de la fosse? Pourquoi leur enlever ce peu de place? Si votre cimetière est trop étroit, agradissez-le! Si l'espace manque dans les murs de votre monastère, portez vos morts ailleurs : le pays de Rome est assez vaste pour que chaque homme reçoive en partage quelques pieds de terre où il puisse dormir tranquillement son dernier sommeil.

J'arriverai sans transition à des tableaux d'une tout autre nature. J'ai assisté à une prise d'habit qui a eu lieu dans l'église du monastère de Sainte-Catherine *de' Funari*, de l'ordre des Augustines. La jeune fille qui a pris le vêtement du cloître est Romaine; elle se nomme Anne-Marie Balzar. La cérémonie a été faite par le cardinal Fransoni, préfet de la congrégation de la Propagande, un des trois cardinaux qui peuvent arriver à la papauté à la première élection, car on sait toujours à Rome les trois qui ont le plus de chances pour être élevés au trône pontifical. Ce prince de l'Église, né à Gênes, cardinal de Sainte-Marie *in ara*

cœli, passe pour un homme doué de hautes vertus; une angélique sérénité se montre sur son visage. Lorsqu'il est entré dans l'église de Sainte-Catherine, et pendant qu'il priait, l'orgue a fait entendre de pieuses mélodies. La cérémonie avait attiré une grande foule.

La jeune postulante est arrivée accompagnée d'une princesse de Rome, qui lui servait de marraine; elle était vêtue avec toute l'élégance et tout le riche éclat d'une nouvelle mariée. Elle venait célébrer ses fiançailles avec Dieu. La jeune fille a traversé l'église sans lever les yeux, et a pris place avec sa noble marraine dans le chœur. L'impression de son visage trahissait une vive émotion, un léger tremblement agitait ses mains. Un prélat assis en face d'elle lui a adressé une allocution sur le charme de la vie religieuse et le néant des joies humaines; ce discours, qui ne s'est guère élevé au-dessus des lieux communs, m'a paru beaucoup trop long; quelques mots devraient suffire en pareil cas; ce qu'on dit à la postulante, elle le sait bien déjà, et c'est parce qu'elle le sait qu'elle arrive au pied de l'autel. La cérémonie a commencé. Deux supérieures du monastère de Sainte-Catherine assistaient la jeune Romaine. A ses côtés se montrait une petite fille de cinq ou six ans, habillée en ange, avec des ailes cousues aux épaules, représentant la céleste inspiration de la novice et la pureté de son cœur. Le cardinal, portant la mitre et la chape, a demandé à la jeune fille, agenouillée au pied de l'autel, si elle voulait entrer dans la règle, et lui a adressé diverses questions auxquelles elle a répondu. On a chanté les litanies

de tous les saints ; pendant ce temps la fiancée de Jésus-Christ était prosternée sur les marches de l'autel, la tête appuyée sur un coussin.

Après les litanies et d'autres prières, le cardinal adressant la parole à la postulante : « Sœur très-chère, lui a-t-il dit, levez-vous dans votre force ; fille de Jérusalem, levez-vous ; » et la novice s'est levée. Alors on l'a dépouillée de ses habits mondains ; on a commencé par lui couper plusieurs mèches de cheveux ; la jeune Romaine avait une belle chevelure noire ; jetant une mèche loin d'elle, elle a dit d'une voix forte et qui exprimait un profond dédain : « *Abrenuntio mundo et pompis ejus.* » (Je renonce au monde et à ses pompes.) La couronne de mariée, les bijoux et le voile blanc ont disparu de son front ; les cheveux partagés en longues tresses noires tombaient sur ses épaules, on ne lui a pas rasé la tête ; ce dernier adieu au monde n'aura lieu que le jour où elle prononcera les vœux définitifs. Elle a répété la formule : *Abrenuntio mundo et pompis ejus*, en rejetant loin d'elle la robe de fête dont on la dépouillait. On lui a ôté toutes ses parures pour ne lui laisser qu'une robe blanche sur laquelle on a passé la robe noire des Augustines. A mesure qu'elle recevait le costume du cloître, le crucifix, le livre de l'ordre, le voile de religieuse, le cardinal lui en indiquait la signification symbolique. Il a posé une blanche couronne de fleurs sur la tête de la novice, en entonnant le *Veni, sponsa Christi*, et de belles voix d'hommes, accompagnées de l'orgue, ont chanté cette antienne : *Venez, épouse du Christ, recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée*

éternellement. Ces chœurs, les sons de l'orgue, les cloches du monastère qui tout à coup se sont fait entendre en signe d'allégresse, saisissaient le cœur de vives impressions religieuses. La cérémonie s'est terminée par un *Te Deum* entonné par le cardinal; celui-ci, donnant la main à la nouvelle religieuse, l'a introduite dans le cloître où ses sœurs l'ont reçue au chant de l'hymne de saint Ambroise. La nouvelle Augustine qui venait de prendre le nom de *sœur Marie-Virginie*, disparaissait aux yeux du monde. Toutefois cette cérémonie n'est pas définitive, comme nous l'avons remarqué plus haut, ce n'est qu'une entrée dans la règle; dix-huit mois d'épreuves doivent s'écouler encore avant que le sacrifice s'accomplisse tout entier.

Un homme d'une cinquantaine d'années, placé dans le chœur, fondait en larmes pendant la cérémonie; c'était le père de la jeune novice. Deux sonnets d'un style médiocre, composés pour cette prise d'habit, circulaient dans l'église, car, en Italie, il n'y a pas de fête sans sonnet; l'un était offert à la novice par son beau-frère, l'autre par sa sœur, *in attestato di sincera letizia* (en témoignage de joie sincère). Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur cette femme qui, jeune et belle, renonce aux espérances humaines pour cacher sa vie autour des autels; toute âme, en ce monde, a son rêve de bonheur, et se choisit un chemin pour arriver plus doucement vers l'éternité. Nous avouerons que nous n'avons pu nous défendre d'une certaine peine intérieure en voyant la robe noire et la coiffure monastique remplacer la robe blanche, le voile et la couronne de fiancée. Mais,

disions-nous, si sœur Marie-Virginie doit être ainsi heureuse, pourquoi l'arracher à ses inspirations, à ses instincts? Elle veut être le passereau de la solitude, pourquoi lui imposer nos lois?

Une prise d'habit d'un caractère différent a occupé, ces jours-ci, les étrangers catholiques et surtout les Français qui se trouvent à Rome. M. l'abbé Lacordaire, dont la renommée d'orateur catholique est si brillante, a pris la robe de dominicain. C'est dans l'église de la Minerve que la cérémonie a eu lieu. M. l'abbé Lacordaire a choisi le couvent de Saint-Dominique de Viterbe pour y faire son temps de noviciat; au moment où je vous écris, il a déjà gagné le lieu de sa retraite. En embrassant la vie des Frères prêcheurs, le prêtre français se propose un but, c'est de rétablir cet ordre dans notre pays; ses motifs, ses intentions, ses espérances, sont consignés dans un *Mémoire*. Nous l'avons lu fort attentivement, et nous y avons admiré de belles pages sur les miraculeux travaux des Frères prêcheurs dans tous les pays de la terre. Ce n'est point ici le cas d'examiner en détail l'ouvrage de M. l'abbé Lacordaire; la forme pourrait bien ne pas nous paraître au-dessus de tout reproche; nous n'aurions pas voulu que l'auteur eût adressé ce Mémoire à son *pays*, car le Pays est devenu aujourd'hui quelque chose de vague et de fantasque qu'on ne sait où trouver, et puis, il est à craindre que le Pays s'occupe peu du rétablissement de l'ordre des Frères prêcheurs. Quand l'écrivain catholique engage son Pays à ne *laisser passer à personne l'office éminent qu'il remplit dans la création*, il court risque d'être

confondu avec les grands faiseurs d'utopies dont notre âge abonde, et, pour l'accomplissement du bien, il faut que la raison contienne les vœux ardents de l'imagination dans les réalités morales et politiques. M. l'abbé Lacordaire espère beaucoup pour la France du rétablissement des Frères prêcheurs; nous ne partageons point les mêmes espérances, et voici nos raisons en peu de mots.

La fondation de l'ordre des Frères prêcheurs, au commencement du treizième siècle, fut une révolution dans l'Église et dans la vie religieuse. Le clergé possédait beaucoup, et ce n'est pas sans quelque vérité qu'on lui reprochait de s'être laissé corrompre par les richesses. La contemplation des biens de ce monde lui faisait parfois perdre de vue les biens du ciel; le sanctuaire ne se montrait pas animé de toute la sévérité de la morale évangélique. De plus, la papauté ne trouvait pas dans nos évêques des instruments toujours parfaitement dociles, toujours profondément soumis; les croisades étaient souvent pour eux une source de sacrifices; on ne les avait pas épargnés dans les impôts pour les guerres saintes, et les souverains pontifes ne leur remettaient plus avec confiance le soin de la prédication des expéditions d'outre-mer. Quant aux moines, ils étaient restés jusque-là dans la paix de leur solitude, au milieu de vastes possessions qu'ils gardaient en silence; le monde les occupait peu, le salut des hommes n'était pas leur affaire; ces contemplatifs du désert n'auraient pas empêché les sociétés de se perdre dans les grandes voies de l'erreur. Nous exceptons ici ce saint Bernard, dont

l'influence fut si grande sur ses contemporains; nous trouverons un peu plus tard occasion de parler de ce puissant et admirable personnage.

L'Église, au treizième siècle, attendait donc un mouvement nouveau pour continuer victorieusement sa route; il y avait d'un côté trop de richesses, de l'autre trop de repos; ce fut alors que se montra l'ordre de Saint-Dominique, ordre mendiant et tout d'action; les Frères prêcheurs parurent pieds nus, et demandèrent l'aumône au milieu des nations qu'ils voulaient ramener à Jésus-Christ. Tous les peuples, toutes les contrées, tous les rivages entendirent leur parole; il n'y a pas un événement religieux auquel ils n'aient pris part; l'action des Dominicains fut immense, et, comme on le croira facilement, un peu de jalousie avait pénétré dans le cœur du clergé et des moines: ceux-ci purent regarder comme une leçon, et peut-être aussi comme une satire, la vie de pauvreté et de combat des Frères prêcheurs.

C'est ainsi que les Dominicains firent leur entrée dans l'Église; ils furent l'expression d'un besoin de la société religieuse, et voilà pourquoi leur mission porta des fruits si divins. Mais qu'y a-t-il de commun entre l'état de l'Église tel que nous le voyons et son état dans le treizième siècle? Nous avons un clergé qui n'a pour toutes richesses que les aumônes du pouvoir, et l'ortie et la mauve croissent sur les débris de nos vieux monastères. Tout prêtre aujourd'hui n'est qu'un pauvre soldat, comme jadis le Frère prêcheur. Où serait maintenant, parmi nous, la place particulière du Dominicain? que ferait-il de plus que nos apôtres et nos mi-

nistres de la foi? M. l'abbé Lacordaire nous présente l'ordre de Saint-Dominique comme un moyen de former les prédicateurs et les docteurs dont l'Église de France a besoin. « Si rare talent qu'un jeune homme « ait reçu de Dieu, nous dit-il, y a-t-il en France un « évêque qui puisse lui donner du temps, le temps qui « est le père nourricier de tout progrès?... Le besoin « l'oblige à se produire beaucoup trop jeune; il n'a « point de maître pour le former et l'encourager. Un « revers l'abat, un succès lui fait des envieux. La mé- « lancolie et la présomption se le renvoient l'une à « l'autre, comme un enfant qui n'a point de famille, « et qui tantôt se met à courir à travers les illumina- « tions des boutiques, tantôt s'arrête triste au coin « d'une rue pour entendre si personne ne prononce « son nom. »

Nous sommes frappé, comme M. l'abbé Lacordaire, de ce qu'il y a de triste et de périlleux dans la situation d'un jeune ecclésiastique qui se sent entraîné vers l'apostolat, et ne trouve aucune ressource pour l'aider à remplir son destin. Mais serait-il pour cela nécessaire de donner à Dieu dans un ordre religieux son cœur et son talent, et de soumettre son corps à la dureté d'une règle? La vocation d'apôtre est bien distincte de la vocation de moine, c'est ce qu'il ne faut pas oublier; tel jeune prêtre de talent est dévoré du zèle de la maison du Seigneur, qui répugnerait à l'asservissement monastique. Pour les jeunes hommes que Dieu appelle à la chaire chrétienne, nous voudrions une institution qui fût en pleine harmonie avec tous les goûts, tous les instincts, en pleine harmonie aussi avec notre époque,

nous voudrions une sorte d'école normale. Là se formeraient les orateurs catholiques; là le jeune talent, sans souci pour lui-même et tout à fait délivré des préoccupations de la vie, se compléterait par l'étude sous des maîtres connus, et attendrait les jours de sa force et de sa maturité. Cette école normale pour la chaire catholique, serait le cénacle d'où partiraient constamment des apôtres chargés de renouveler par la parole évangélique notre monde si vieilli.

Dans l'histoire des sociétés, Dieu suscite pour chaque âge des instruments chargés de concourir à l'accomplissement de l'œuvre providentielle. Ces instruments choisis sont uniquement propres à l'époque qu'ils ont été appelés à sauver; ils se confondent ensuite dans l'histoire avec toutes les vénérables reliques du passé, et ce serait peine inutile que d'aller les chercher dans les profondeurs de leur tombe pour les faire servir à d'autres temps, à d'autres besoins. L'ordre de Saint-Dominique a beaucoup fait, et son souvenir est glorieux; mais sa tâche a fini avec les époques pour lesquelles il avait apparu dans le monde. Nous craignons donc que la France nouvelle ne tire pas grand profit du rétablissement des Frères prêcheurs. Toutefois M. l'abbé Lacordaire n'a point perdu la puissance de son talent en changeant sa soutane noire contre une robe de laine blanche, et nous continuerons à le regarder comme un des plus habiles travailleurs qui doivent rebâtir le temple parmi nous.

LETTRE XXIX.

Basilique de Saint-Paul.—Les trois fontaines. —Saint Bernard. — Albano. — Tusculum. — Tibur.

—

Rome, avril 1839.

On sort par la porte de Saint-Paul pour aller à la basilique de ce nom; les alentours de cette porte, connue aussi sous le nom d'Ostie, offrent de charmants aspects, qui se mêlent aux sévères images du passé. La pyramide sépulcrale de Caïus Cestius, petite imitation des grandes pyramides des bords du Nil, est un imposant souvenir des temps antiques; ce monument nous est une preuve que les Romains regardaient les pyramides d'Égypte comme des tombeaux. Nous sommes entrés dans la chambre qui se trouve à la base de la pyramide. On a enlevé le cercueil pour le bon plaisir des amateurs, et l'ombre de Caïus Cestius a été chassée de son sépulcre. Des plantes, des fleurs, des figuiers, se montrent sur le monument funèbre; cette nature qui trouve à vivre sur un tombeau, cette séve

qui s'échappe des intervalles des pierres, ce mélange de la vie et de la mort autour d'un même monument, tout cela est à la fois curieux, bizarre et pittoresque. Auprès de la pyramide on trouve les deux cimetières protestants, dont l'aspect rappelle les champs des morts en Orient; quelque chose de doux, de recueilli, se montre à vous dans ce champ paisible où les cyprès, les arbustes, croissent comme dans un jardin, et mêlent la verdure à la blancheur des marbres. Ce lieu est plein de mélancolie, le soir, quand l'oiseau chante ses derniers adieux au jour, quand les rayons du couchant glissent et s'effacent le long de la pyramide, et à travers les blanches colonnes du funèbre asile où reposent des étrangers morts presque tous dans la jeunesse. Près de là s'élève la colline de Testaccio, formée des débris des vases de tous les temps.

Les campagnes de Rome, du côté de la porte de Saint-Paul, offrent une riante physionomie; c'est une nature pastorale, c'est la chaumière, c'est la ferme. Une demi-heure de chemin nous mène à la basilique de Saint-Paul, qui fut dévorée par l'incendie il y a seize ans. Cette basilique, une des plus anciennes églises de Rome, était aussi une des plus vastes et des plus magnifiques; on admirait la grandeur et la beauté de ses colonnes. On travaille à relever la basilique; l'œuvre est lente, et bien des années s'écouleront avant que la reconstruction du monument soit achevée. Les nouvelles colonnes, toutes d'une pièce, placées dans la grande nef sur deux rangs, nous annoncent quelle sera la splendeur du nouveau temple. L'ancien pavé présente des débris d'inscriptions du vieux temps; un

couvent de religieux Bénédictins touche la basilique; le cloître du monastère de Saint-Paul m'a rappelé celui de Saint-Jean de Latran. Les plus précieux débris de la basilique brûlée ont été déposés là; on remarque un grand candélabre de vingt pieds de long, qui était jadis placé devant le maître-autel. Avant les croisades, les Sarrasins, dans leurs fréquentes invasions, s'avancèrent quelquefois jusqu'à la basilique de Saint-Paul; les chroniques nous citent ce fait avec douleur, pour nous montrer tout le péril qu'avait couru à cette époque la capitale du monde chrétien.

A un quart d'heure au delà de l'église de Saint-Paul, est le lieu où l'apôtre de Tarse fut décapité; une chapelle occupe l'espace sacré où se termina, sous la hache du bourreau, la vie d'un des plus illustres et des plus puissants confesseurs de l'Évangile. On montre dans cette chapelle le débris de colonne sur lequel fut tranchée, dit-on, la tête de Paul; bornons-nous à mentionner les trois bonds de la tête de l'apôtre, lesquels donnèrent naissance à trois fontaines : le christianisme a souvent mieux inspiré les faiseurs de légendes. J'avais vu autour de Damas l'endroit où le Juif de Tarse, persécuteur de Jésus, jeté à terre sous le coup d'une force invisible, s'était relevé chrétien. J'ai aimé à voir autour de Rome le lieu d'où Paul s'était élancé au ciel, en passant par le chemin du martyre. Le crucifiement de saint Pierre sur le mont Janicule, et la décollation de saint Paul dans un vallon des environs de Rome, me faisaient rêver à la grande et mystérieuse destinée du pauvre pêcheur de Galilée et du Juif de Cilicie; l'un partit d'une cabane au bord du lac de Génézareth, pour

s'attacher aux pas de Jésus qui prêchait, l'autre partit de Tarse pour déclarer la guerre à ceux qui adoraient Jésus : et les voilà tous les deux à Rome, honorés, glorifiés par les peuples dans des temples qui sont marqués de la croix et qui portent leur nom !

A peu de distance de la chapelle de la Décollation de saint Paul, est un humble couvent occupé par des religieux Franciscains. Au-dessus de l'entrée de l'église de ce monastère, est une inscription latine annonçant que le pape Innocent II, après avoir restauré ce couvent, le donna aux religieux de Cîteaux pour récompenser saint Bernard du service qu'il avait rendu à l'Église, en détruisant le schisme dans la personne de l'antipape Anaclet. Cette inscription porte la date de 1140. Nous pourrions parler ici des voyages de saint Bernard à Rome et en Italie, pour rendre la paix à l'Église déchirée. L'abbé de Clairvaux, dont la vie fut un long combat pour la foi, cet homme qui nous représente l'enthousiasme religieux du douzième siècle, accompagné de tout ce que la piété a de plus simple, de tout ce que le génie a de plus puissant, était sans cesse arraché à son désert pour porter la parole de Jésus-Christ devant les peuples et les rois; l'Europe tout entière plia sous l'ascendant de son éloquence, tout l'Occident fut édifié par ses vertus. Ce pauvre moine, qui se trouvait si bien avec les hêtres et les chênes, ne put jamais jouir de sa solitude, et fut condamné par sa gloire à se mêler aux hommes, à leur parler, à leur dicter la loi. Lui, si humble, eut à subir le rôle de dominateur universel, et ne put se dérober aux hommages ardents de la multitude dans tous les lieux où il pas-

sait; lui, d'un corps si délicat, d'une santé si frêle, ayant besoin du repos de la cellule, était obligé de s'en aller de province en province, de royaume en royaume. Le feu de son génie pouvait seul le soutenir au milieu de tant de dures fatigues. A Milan, à Pavie, à Pise, les peuples le saluèrent comme un prophète et le révérèrent comme un saint; Rome, qui lui dut sa paix, s'inclinait devant lui comme devant un envoyé de Dieu, et le proclamait son sauveur. Un chroniqueur, qui nous a laissé une Vie de saint Bernard, après avoir raconté la chute de l'antipape Anaclet, nous montre l'abbé de Clairvaux, admiré, révéré par tout le peuple romain. Ce peuple romain, se ressouvenant des âges antiques, aurait voulu conduire au Capitole l'abbé de Clairvaux, et l'appelait le père de la patrie; quand saint Bernard sortait dans les rues de Rome, les nobles l'accompagnaient, les matrones le suivaient, les acclamations de la foule retentissaient sur son passage; mais, dit le vieux chroniqueur, à peine put-on retenir cinq jours à Rome celui qui, pendant sept ans et plus, s'était consumé en efforts pour mettre un terme au schisme. A son départ, le clergé, la noblesse, tout le peuple lui fit cortége; tous le suivaient les larmes aux yeux, lui demandaient sa bénédiction et se recommandaient à ses prières.

Ce peuple romain, qui criait *hosanna* sur les pas de saint Bernard et qui se réjouissait de voir triompher Innocent II, était pourtant un bien vilain peuple dans le douzième siècle : à combien de papes n'a-t-il pas fait la guerre en ce temps-là! que de pontifes outragés, persécutés, chassés! que de séditions, de violences,

d'atrocités autour du successeur de Pierre! Saint Bernard, dans une lettre au pape Eugène III, qui fut son élève, nous a laissé un portrait fort curieux du peuple romain au douzième siècle; les couleurs de ce portrait nous prouvent que l'abbé de Clairvaux n'avait pas été bien séduit par les hommages de la multitude à Rome. Il parle de la vanité et de l'insolence des Romains, peuple élevé dans la sédition, peuple cruel, intraitable, dédaignant d'obéir, à moins qu'il ne soit trop faible pour résister. « Lorsque les Romains promettent de servir, dit l'abbé de Clairvaux, ils aspirent à régner; s'ils jurent de vous demeurer fidèles, ils épient l'occasion de se révolter : si vos portes ou vos conseils leur sont fermés, ils exhalent leur mécontentement par des clameurs. Habiles à faire le mal, ils n'ont jamais appris l'art de faire le bien : odieux à la terre et au ciel, sacriléges envers la Divinité, livrés à la sédition, jaloux de leurs voisins, cruels à l'égard des étrangers, ils n'aiment personne et personne ne les aime. Et tandis qu'ils cherchent à inspirer la frayeur, ils vivent eux-mêmes dans des transes continuelles. Ils ne veulent pas se soumettre, et ils ne savent point gouverner; ils manquent de fidélité à leurs supérieurs; ils se rendent insupportables à leurs égaux; ils payent d'ingratitude leurs bienfaiteurs; leurs demandes et leurs refus annoncent la même imprudence; ils sont fiers dans leurs promesses, et, à l'exécution, on découvre ce qu'elles valent; enfin, l'adulation et la calomnie, la perfidie et la trahison, sont les moyens ordinaires de leur politique. »

Tout ce que nous savons de Rome au douzième siè-

cle, nous permet de penser qu'il y a bien des vérités dans ce portrait; on peut croire cependant qu'il y a quelque chose d'exagéré dans la vivacité des expressions de saint Bernard : le peuple romain, avec ses perpétuelles séditions, avait fait souffrir de grands maux à l'Église, et l'abbé de Clairvaux, dans la pieuse indignation de son âme, a pu, de temps en temps, charger ses couleurs. Quoi qu'il en soit, le caractère des Romains est bien changé depuis cette époque, le portrait qu'en a tracé saint Bernard ne serait plus ressemblant : les Romains, comme nous l'avons remarqué ailleurs, sont aujourd'hui le peuple le plus paisible de l'Europe, et ce n'est plus des sept collines catholiques que partiront désormais les révolutions.

Vous nous suivrez maintenant à Albano; nous sortirons par la porte de Saint-Jean de Latran, appelée aussi porte de Naples. Puisque nous allons passer devant une basilique, nous ferons une remarque : c'est qu'un libre et grand espace environne chacune des basiliques de Rome. Cette paix va bien autour de la maison de Dieu; je ne passe jamais devant la façade de Saint-Jean de Latran, sans m'arrêter au milieu de la solitude qui l'entoure. Cette place, qui aboutit à des champs couverts de ruines, et d'où l'œil s'étend sur les montagnes de la Sabine et du Latium, est une de mes plus chères promenades. La silencieuse nature qu'on trouve en allant de Saint-Jean de Latran à la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, ce terrain couvert de gazon où paissent les vaches, ces vignes qui s'élèvent à côté des débris de Rome impériale, forment un spectacle qui frappe par le triple caractère de la vie

champêtre, des images chrétiennes et des souvenirs antiques.

Le chemin de Rome à Albano traverse toute l'étendue des campagnes dans la direction du nord au midi. Nous avons déjà indiqué la physionomie pastorale des campagnes de Rome. Les claies de bois en guise de murs qui bordent le chemin et servent à diviser les possessions, figurent comme des parcs pour les troupeaux; on les aime mieux, sur la route, que des murs de pierres qui déroberaient la vue des champs. Ces grands aqueducs ruinés qui, de temps en temps, traversent l'*agro romano*, font un merveilleux effet. Cet effet ne serait pas le même dans un pays montagneux, mais ici les aqueducs coupent avec grandeur la monotonie des solitudes; leurs arcades, ces portes radieuses qui laissent voir le ciel et les plus lointaines perspectives, se trouvent en belle et parfaite harmonie avec le caractère des campagnes romaines. Quand on ne l'a pas vue, on ne saurait imaginer la magnificence des monuments qui conduisaient les eaux à la ville du peuple roi; la marche des eaux depuis les montagnes jusqu'à Rome était une marche triomphale. Si on rend par la pensée tous leurs monuments à ces campagnes, on arrive à la plus haute expression de la grandeur. Rien ne fait rêver et ne jette l'esprit dans un vague infini de pensées, rien n'est antique, imposant, mélancolique, comme cet agro romano avec ses ruines qui tantôt percent le sol comme des ossements mal enterrés, et tantôt apparaissent comme de gigantesques témoins des temps évanouis; avec ces troupeaux de buffles aux grandes cornes, debout ou paisiblement accroupis dans

les pâturages ; des chevaux libres, des troupeaux de moutons trouvent là leur nourriture ; les bergers, vêtus de peaux, ont sur leurs traits une morne empreinte : ici toute figure humaine est grave.

Les paysans du Latium qui passent sur la route portent un chapeau noir pointu, une veste de velours noir, une culotte courte verte ou rouge, des bas de laine blancs ; leurs charrettes légères sont surmontées d'une sorte de voûte en bois, recouverte de peau ou d'étoffe, de manière à offrir un abri contre la pluie ou le soleil. Quelquefois vous rencontrez des prairies où les fleurs brillent comme les étoiles au ciel ; elles vous rappellent que Flora fut un des noms mystérieux de Rome. Vous ne découvrez pas des restes anciens sans que la nature s'y montre avec des plantes, des arbustes et des fleurs : cette terre de Rome est merveilleusement féconde ; la cendre de vingt-cinq siècles semble l'avoir engraissée encore ; les ruines elles-mêmes ont leur verdure, et les tombeaux leur fertilité. Ajoutez à ces images si variées de l'agro romano, les grands horizons, les sévères montagnes qui bordent le ciel ; si vous retournez la tête vers Rome, vous verrez la ville tour à tour illuminée par les rayons du soleil, et voilée par les nuages qui passent dans le ciel. Dans ces campagnes romaines, tout paraît immobile ; le mouvement qui de temps à autre se montre à vous, n'a rien de pressé, rien de bruyant, c'est tout juste assez de mouvement pour que cela soit de la vie : le caractère des campagnes romaines est celui d'un immense repos. Parfois vous entendez des oiseaux chanter, et ces mélodies sont comme de gracieux contrastes qui

passent dans les airs ; puis, tout à coup, pour que vous n'oubliiez pas que vous êtes dans les environs de Rome, de grands aigles viennent s'abattre sur les débris des aqueducs, ou sur les décombres amoncelés dans l'étendue.

En montant les collines où s'élève Albano, on remarque des restes d'anciennes constructions, et, de distance en distance, de grands débris qui sont des tombeaux. On prononce le nom d'Ascagne autour de l'un de ces sépulcres antiques, sans s'arrêter à discuter la vérité de cette tradition ; ce sont là des images d'un lointain passé qui plaisent à l'imagination et qu'on ne veut pas soumettre à la critique historique. La vue d'Albano, sur les campagnes du Latium, est un grand spectacle ; ces vastes campagnes, tour à tour éclairées, vaporeuses ou brunes sous les nuages, aboutissent à quelque chose de brillant et d'argenté qui se confond avec le ciel : c'est la mer. Là-bas, sur ces rivages, fut Lavinium. *Lavinia venit littora.* Là-bas, Laurentium. De tous côtés vous environnent les souvenirs de la fondation de l'empire romain ; tous les noms que l'*Énéide* a rendus glorieux retentissent à votre oreille. Les dieux vous reviennent aussi ; vous trouvez dans le voisinage d'Albano le mont de Jupiter et le mont de Cybèle.

Quatre mille habitants forment la population d'Albano. Le type des femmes est superbe ; leurs têtes sont vraiment celles des statues de l'antiquité latine. Les femmes d'Albano ont une expression noble et sérieuse, une démarche fière ; leurs épais cheveux noirs sont tressés derrière la tête et retenus par le peigne

étincelant. Autour d'Albano, de charmants vergers, une riche et puissante séve. A peu de distance de là, le bourg d'Aricia est assis sur le dos d'une colline qui s'abaisse et fait place à une enceinte verdoyante, semblable à l'enceinte d'un amphithéâtre : c'est le joli vallon d'Aricie mentionné par Virgile; entouré de gracieux coteaux, il s'ouvre, du côté du midi, dans une vaste plaine.

La construction sépulcrale qu'on a pompeusement appelée Tombeau des Horaces, se voit à l'extrémité méridionale du bourg d'Albano. D'après le récit de Tite-Live, il nous est impossible d'accorder la moindre créance à ce prétendu tombeau des Horaces. L'historien nous dit positivement que ces combattants fameux furent ensevelis à l'endroit même où ils succombèrent, près des *fosses Clélies*, entre la voie Latine et la voie Appienne, à cinq milles de Rome. Albe la Longue, ainsi appelée de la forme de la cité, s'étendait, à une heure et demie de là, sur les rivages élevés du lac qui porte le nom d'Albano. *Palazzola* a pris sa place. La montagne appelée *Monte Cavo,* qui domine l'emplacement d'Albe, les collines qui forment comme un entonnoir au fond duquel le lac étend ses brillantes eaux; au nord-ouest, sur la colline du lac, le bourg de Castel-Gandolfo, où s'élèvent une villa appartenant au pape et la villa Barberini qui jadis appartint à Domitien : tout cet ensemble est beau. Nos classiques souvenirs d'Albe la Longue jetaient comme une grande page d'histoire primitive au milieu de cette riche nature.

Nous sommes allés visiter l'*Emissario;* c'est ainsi qu'on nomme l'endroit par où les eaux du lac s'é-

coulent dans un passage taillé au ciseau à travers la montagne d'Albano, sur un espace de trois milles. Des morceaux de bois sec, allumés par des paysans, ont été jetés dans le petit canal où coulent les eaux, et nous avons vu ces lumières s'en aller, portées par le courant, dans les profondeurs de la montagne. L'oracle de Delphes avait dit que les Romains s'empareraient de Veïes quand les eaux de ce lac s'en iraient à la mer. Ce fut alors que les Romains taillèrent ce long passage dans les flancs du mont. Depuis plus de vingt-deux siècles que l'ouvrage est fait, on n'a jamais eu besoin d'y remettre la main. Au delà de ce mont, un canal construit dans la plaine porte les eaux du lac jusqu'à la mer. Beaucoup d'entreprises furent ainsi accomplies par l'ordre des oracles qu'on faisait parler; les vérités utiles, les projets importants, dans l'ancienne Rome, passaient par la bouche des oracles; c'était le moyen qu'employait la politique pour accréditer ses vues et les faire accepter au peuple.

Le bourg de Frascati, situé à deux lieues à l'est d'Albano, au penchant des montagnes, au milieu d'une charmante nature, renferme cinq mille habitants. La race de Frascati n'a pas la beauté de celle d'Albano. Nous ne décrirons pas la villa Conti, ses grandes allées et sa jolie cascade; la villa Aldobrandini, dont la vue sur Rome et sur les campagnes jusqu'à la mer, est magnifique; la villa Mondragone; la villa Ruffinella, grand et beau domaine qui couvre le penchant de la montagne et une portion de l'emplacement de Tusculum. Toutes ces maisons de plaisance ont de superbes perspectives. Des hauteurs de la Ruffi-

nella, on nous montrait le village de Porcio Catone, la colline de Préneste, plus loin, les montagnes de *Brusa* appartenant au royaume de Naples. Nous nous sommes dirigés vers les ruines de Tusculum par un joli chemin, tout bordé de lauriers d'un large feuillage; il fait partie du domaine de la villa Ruffinella, longtemps occupée par Lucien Bonaparte, et devenue aujourd'hui la propriété du roi de Sardaigne. Le plateau de Tusculum porte les traces des fouilles nombreuses entreprises par le prince de Canino; ces fouilles n'ont pas beaucoup produit. Notre cicerone prétendait que Lucien Bonaparte n'avait fait que gratter le sol, et qu'avec une centaine de travailleurs il aurait déterré des merveilles. Pendant que nous visitions le peu qui reste de Tusculum, ce plateau inculte et solitaire où croissent des marguerites et des genêts, l'orage nous a surpris; nous avons cherché un refuge dans les bains de Castor et de Pollux.

Le plus beau point de la montagne de Tusculum est celui qui garde encore des restes de la villa de Cicéron; les troupeaux s'abritent sous ces ruines. Si l'orateur romain avait là sa maison de campagne, comme l'affirme la tradition, il pouvait contempler de sa demeure un des plus magnifiques spectacles qui soient au monde. Au premier plan, ce sont les collines si variées, si gracieuses de Marino, de Rocca di Papa, de Grotta-Ferrata, de Castel-Gandolfo, dominées, au sud-est, par le Monte Cavo, jadis montagne de Jupiter Latial avec un temple remplacé aujourd'hui par un couvent des frères *Passionistes :* au loin, du côté de l'ouest, des campagnes aux couleurs et

aux nuances infinies s'en allant jusqu'à la mer qui semble baigner les bords du ciel : au nord-ouest, Rome, les montagnes de Viterbe et la chaîne des Apennins. Cette vue a quelque chose de dominateur; à l'aspect de cette nature, on comprend mieux qu'il soit venu à l'esprit des Romains de conquérir l'univers.

Les anciens apprenaient beaucoup au milieu de la nature. Lorsque j'étais sur les débris de la demeure de l'auteur des *Tusculanes*, je songeais à ce qu'inspira sans doute à ce grand homme la contemplation de tant de magnifiques tableaux. Un tel spectacle vous met plus en rapport avec Dieu, avec la morale, avec les hautes vérités. Le génie de Cicéron a dû bien se trouver de tout ce qu'on voit là. Platon n'avait pas sous les yeux autant de merveilles quand il parlait à ses disciples au cap Sunium, devant le portique du temple de Minerve; le coteau de Zimbòli, dans l'île de Rhodes, n'offrait pas d'aussi riches perspectives à l'orateur Eschine, quand il y donnait ses leçons d'éloquence. Cicéron, qui lui-même était allé à Rhodes sur la colline des Jacinthes pour étudier l'art de la parole, pouvait ne pas regretter Zimboli en jetant les yeux autour de lui du haut de sa montagne de Tusculum.

Le cicerone de Frascati, appelé Filippo, qui nous accompagnait à ces ruines, est un assez curieux personnage; il a soixante et douze ans, et, depuis cinquante ans, il fait ce métier; il se vantait d'avoir servi de cicerone à cinq rois, à tous les Bonaparte excepté à l'empereur, et à une foule de princes de tous les rangs.

Il paraissait fatigué, essoufflé en gravissant les hauteurs de Tusculum qu'il a gravies tant de fois, et qui l'ont vu dans sa jeunesse. Je regardais avec intérêt cet homme dont la vie s'est passée sur les chemins de Frascati à Tusculum, montrant aux voyageurs les mêmes points de vue, les mêmes monuments et les mêmes curiosités, dans les mêmes termes et de la même manière. Sa figure avait quelque chose de grave et de respectable comme les ruines qu'il nous expliquait.

De Tusculum nous passerons à Tibur ou Tivoli, et nous ferons ainsi le tour des environs de Rome. La distance de Rome à Tivoli est de six lieues ; tout cet espace n'est qu'une solitude où se montrent de temps en temps des pâturages et des troupeaux. Il est bien certain que les troupeaux ont toujours formé la richesse des environs de Rome ; aux temps anciens, il y avait plus de culture et surtout beaucoup plus d'habitations, mais toujours des troupeaux et des pâtres comme nous les voyons là. L'auteur des *Bucoliques* est encore aujourd'hui le poëte des campagnes romaines.

Nous avons passé, à mi-chemin, une petite rivière sur un pont auprès duquel nous avons vu un curieux usage pastoral : des bergers, voulant laver leurs troupeaux, les avaient emprisonnés dans une sorte de petit parc formé de cordes avec des mailles, de manière à ne laisser aux bêtes qu'un passage inévitable à travers la rivière. Il est probable que cette manière de laver les brebis remonte aux temps anciens.

Je ne vous parlerai, ni du petit lac *de' Tartari*,

ni de celui de la Solfatare dont on sent les approches par l'odeur de soufre qu'il exhale, ni de la villa d'Adrien qui n'offre qu'un vaste bouleversement. Tivoli se montrait à nous, sur une colline couverte d'une forêt d'oliviers. Avant d'arriver au penchant de ce coteau, on s'arrête au bord du chemin, devant le grand tombeau de la famille de Plautia, semblable au tombeau de Cécilia Metella. Un ruisseau limpide descend de la colline. Les champs voisins offrent des vignes et des cerisiers. Dans cette forêt qui environne Tivoli, on remarque des oliviers dont les troncs sont énormes, comme aux environs de Smyrne ou d'Athènes. Tivoli compte sept mille habitants, les femmes y sont belles, non pas à la manière d'Albano, mais belles comme dans l'Archipel et dans le Péloponèse. La colonie grecque de Tibur se retrouve encore dans le type des femmes de Tivoli. On n'est pas peu surpris de voir des jeunes filles bien vêtues, venir vous demander l'aumône en souriant.

Les grandes curiosités du lieu sont les cascades et les cascatelles. En 1826, une effroyable crue des eaux de l'Anio emporta des moissons, des vergers, et même les maisons bâties sur les bords du poétique fleuve. On a construit une chaussée pour affaiblir le cours de la rivière en la divisant. Un cicerone borgne appelé Jean-Baptiste nous a conduits d'abord au temple de Vesta tout à fait pareil à celui qui s'élève au bord du Tibre, près du temple de la Fortune virile; c'est de là que nous avons eu la première vue de la grande cascade nouvelle, ouvrage de Grégoire XVI, avec son tourbillon de poussière humide; c'est de là que notre

œil a plongé, pour la première fois, dans les pittoresques profondeurs de cet étroit vallon.

Nous sommes descendus à la grotte de Neptune par un petit sentier que fit tracer, dit-on, le général Miollis; l'inondation de 1826 emporta la voûte de cette grotte. C'est là qu'était la principale et antique cascade; on retrouve encore de ce côté, une cascade assez considérable qui se précipite comme autrefois, et va se jeter à grand bruit dans la grotte des Sirènes; cette grotte a des roches de forme bizarre, une voûte où l'herbe tremble sous le tourbillon de pluie lancé par la masse d'eau qui tombe; l'abîme où l'eau disparaît a quelque chose de sombre, de mystérieux, d'inconnu; au sortir du ravin profond où se perdent les eaux de la branche gauche de l'Anio, le cicerone nous a montré les débris de la villa de Vopiscus qu'il s'obstinait à proclamer *famoso poeta;* je ne sais si quelque érudit lui avait parlé des vers où Stace, peignant le calme de l'Anio dans cet endroit, prête au fleuve l'intention de ne pas troubler la poétique paix des jours et des nuits de Vopiscus.

La grande cascade nouvelle est magnifique à voir quand elle roule ses flots éblouissants, et se précipite en blanche écume et en mugissant au fond du vallon : la brillante pluie formée par la cascade présente sous les rayons du soleil un arc-en-ciel radieux. De cette place où les flots s'échappent en bouillonnant, on vous montre sur le revers des collines, à droite, la villa de Catulle près du couvent de Saint-Ange; au milieu, la villa d'Horace, aujourd'hui chapelle de l'ermitage de Saint-Antoine, appartenant aux jésuites;

un ermite à la place d'Horace, que de révolutions pour en venir là ! La troisième villa est celle de Quintilius Varus, dans le voisinage d'une chapelle consacrée à la Madone, et gardée par un ermite. Il s'agit ici, non pas de l'ami de Virgile dont Horace a chanté la mort, mais du général d'Auguste, si connu par ses revers en Germanie. La vierge de ce lieu s'appelle Quintiliola ; la mère de Jésus emprunte ici son nom au célèbre général romain. Chaque année le premier jour de la fête à Tibur, vingt facchini vont chercher la vierge de Quintiliola, la transportent processionnellement à Tivoli, et la madone reste là jusqu'au mois d'août.

J'ai lu quelques odes d'Horace dans le lieu où le poëte eut une demeure, au milieu de cette nature qu'il avait contemplée tant de fois. Je n'ai jamais si bien senti et compris le poëte de Tibur qu'en ce moment. Tout ce que je voyais, l'air que je respirais m'aidait à me pénétrer de la pensée et des sentiments du poëte ; j'ai eu le bonheur de trouver alors quelqu'un qui partageât ces joies littéraires, en face des cascatelles ; j'avais avec moi un noble compagnon, qui a plus d'une fois cherché, dans les chefs-d'œuvre du génie antique, des distractions à la vie des palais et à la vie des camps. J'ai pu lire tout haut les odes d'Horace devant M. le comte de Krasynski, général, aide de camp de Sa Majesté l'empereur de Russie, homme d'un esprit aimable et d'un cœur élevé, qui a éprouvé, pour son compte, tout le charme d'un classique souvenir. Nous avons examiné ce qui reste de la villa de Quintilius, et de celle de Catulle ; quant à Horace, sa principale maison de campagne n'était pas là ; la mai-

son de Tibur n'était pour lui qu'un lieu de repos; son domaine se trouvait à cinq lieues plus loin dans les montagnes de la Sabine, au penchant du mont Lucrétile, près d'un village appelé Licenza : c'est là que coulait la fontaine de Blandusie, *splendidior vitro;* et l'eau coule encore comme il y a deux mille ans.

Nous avons fait tous le tour de ces charmantes collines. Devant nous, Tibur; à gauche, la grande cascade; au milieu et à droite les cascatelles qui descendent et roulent avec une transparence élégante dont rien n'approche. Au fond du vallon murmure l'Anio, qui a changé son nom contre celui de Teverone, petit Tibre; nous l'avons passé sur un pont, près duquel se montrent les débris d'un pont antique; le chemin qu'on suit est l'ancienne voie qui menait de la Sabine au Latium : la rivière sépare ces deux pays. En regagnant la colline de Tibur, nous sommes entrés dans un champ de vigne pour visiter un petit temple d'origine incertaine, dont les traditions vulgaires ont fait un temple de la *Toux;* des niches sont pratiquées tout autour du mur intérieur de ce monument. Dans une de ces niches se retrouve une peinture presque effacée de la Madone, une autre niche représente l'image du Sauveur, ce qui prouve que le temple avait été changé en chapelle chrétienne : aujourd'hui l'édifice est complétement abandonné. En gravissant le coteau de Tibur, nous nous sommes arrêtés devant les restes de la villa de Mécène, changée en manufacture de fer. Le favori d'Auguste, le célèbre protecteur des lettres romaines, se trouvait ainsi entouré des poëtes dont il avait été l'ami généreux. In-

diquons sur la colline de Tibur le palais du prince de Sainte-Croix, la maison des Jésuites et la curieuse villa d'Est, qui occupe, dit-on, l'emplacement d'une villa de Salluste.

Cette course à Tibur m'a charmé, c'est le pèlerinage le plus littéraire qu'on puisse accomplir aux environs de Rome. Les traditions ont placé au bord de l'Anio, dans ces brillantes demeures d'été, tous les grands hommes du siècle d'Auguste; mais il est un nom que je n'entends point prononcer ici, c'est le nom de Virgile; personne ne me parle de la villa du chantre des Géorgiques; où passait-il donc ses étés? Lui qui aimait tant la paix des bois, la tranquille vie des champs, dans quel vallon, sur quel coteau se reposait-il de l'ennui des cours et du fracas de la ville?

Du haut de la colline où fut la villa de Quintilius Varus, quand on regarde au loin vers le couchant, les vastes campagnes de Rome se montrent semblables à une mer; le dôme de Saint-Pierre se détache avec une grande majesté comme un géant solitaire à l'horizon, comme le roi de l'étendue.

Tel est en quelques mots ce pays des environs de Rome, où tant d'événements ont passé. Les collines d'Albano, de Tusculum, de Tibur, sont aujourd'hui le brillant asile des grands de Rome, comme au temps de la république et de l'empire; le pape, les cardinaux, les princes romains ont leurs villas sur ces mêmes coteaux où jadis les empereurs, les proconsuls, les sénateurs venaient se délasser des travaux de la vie publique. Tout est paisible et doux maintenant sur ces collines; la guerre n'y gronde plus, les anciennes

querelles n'y troublent plus les peuples. Il fut un temps où ces cités charmantes avaient sans cesse à lutter contre l'ambition romaine; le courage et la férocité prenaient pour théâtre ces délicieux vallons, les bords de ces limpides eaux; Rome triomphait de Tibur, d'Aricie et de Préneste, comme plus tard elle devait triompher de cinquante royaumes en Europe, en Asie et en Afrique.

Le douzième et le treizième siècle virent se renouveler ces grandes scènes de dévastation. Ces pays étaient devenus de violents sujets de querelles entre les nobles et le pouvoir pontifical; souvent les cités venaient au secours les unes des autres, et se défendaient comme des sœurs contre Rome leur mère terrible. Tusculum, dans le douzième siècle, a donné son nom à une bataille qui a été comparée aux batailles de Cannes et de Trasimène : cette ville, assiégée par l'armée romaine, avait longtemps résisté victorieusement, mais il fallait céder à la puissance du nombre; l'empereur Frédéric Barberousse, le grand homme de guerre dont nous avons suivi les traces dans l'Asie Mineure, envoya mille cavaliers au secours de Tusculum, et ce renfort suffit pour mettre en fuite trente mille Romains; ce qui ne nous donne pas une grande idée de la valeur romaine à cette époque. — Maintenant ces guerres ne nous apparaissent plus ici que comme des souvenirs; et puisse toujours l'Anio n'entendre, pour tout fracas, que le bruit du vent dans les peupliers de ses rives, et les pas du voyageur ami d'Horace et de Virgile!

LETTRE XXX.

Gouvernement temporel à Rome. — Audience de congé du pape.

Rome, mai 1839.

En commençant cette lettre, il nous faut constater un fait important, c'est qu'à Rome l'instinct public sépare complétement, dans l'autorité pontificale, le côté temporel du côté spirituel ; dans l'opinion de chacun, la royauté politique des États romains et la royauté religieuse du monde catholique, sont parfaitement distinctes l'une de l'autre. Comme chef de l'Église, le pape est entouré d'une vénération profonde, et tous ses actes, toutes ses paroles, sont l'interprétation de la vérité ; nul n'oserait défendre ce qu'il condamne, ni attaquer ce qu'il glorifie ; c'est la sainteté inspirée d'où découle toute grâce, tout pardon, toute lumière, c'est *Dieu sur la terre;* le peuple lui donne ce nom, et nous l'avons entendu dans la bouche des enfants. Le gouvernement du pape, comme souverain de Rome, tombe dans le domaine des choses de ce monde soumises aux

jugements et aux contradictions ; on se permet vis-à-vis de l'autorité temporelle, l'examen, le regret ou la plainte.

La papauté, semblable au Christ sauveur, se montre avec une double nature, divine et humaine ; on se prosterne devant le côté divin ; on traite comme tout ce qui est de la terre le côté où l'humanité vous apparaît. Nous comparerions encore la double nature de l'autorité romaine à la double nature de l'homme, qui est intelligence et matière ; le gouvernement spirituel de Rome est au gouvernement temporel, ce que l'âme est au corps : l'un sublime et déployant toujours vers le ciel ses grandes ailes ; l'autre, infirme et grossier comme la prison d'argile où le génie est renfermé. Ceci doit servir à faire connaître pleinement notre pensée. Nous sommes enfant de la foi catholique, et toutes nos remarques sur le pouvoir temporel de Rome laisseront nos croyances dans leur plus pure intégrité. Oui, nous l'avouerons, nous aimerions à voir la papauté détachée de ce côté humain qu'elle traîne après elle ; son action religieuse sur le monde serait plus forte peut-être ; mais puisqu'une telle séparation ne saurait s'accomplir, sans des inconvénients funestes, il faudrait travailler à diminuer les imperfections dont tous les esprits sages sont frappés.

Nous voyons dans l'histoire que les papes, malgré leur dévouement aux intérêts de Rome, ne restèrent pas toujours en repos dans le Vatican. Ces pontifes persécutés, chassés comme rois, auraient été plus d'une fois adorés comme pasteurs de l'Église. La résidence des papes à Avignon était pour Rome une cause

de ruine, mais la cité rebelle préférait se voir réduite à trente mille habitants plutôt que d'avoir l'air de courber son front sous la main d'un maître. Cela tenait à un vieux levain démocratique qui n'a jamais quitté les bords du Tibre ; la papauté à Rome a toujours eu pour ennemie la grande ombre de la république romaine. Maintenant la papauté, comme gouvernement temporel, a gagné dans l'esprit des Romains ; ils ont vu ce qu'ont amené les tentatives révolutionnaires en Europe, toutes ces rudes expériences politiques qui, voulant soulager nos sociétés, les ont rendues beaucoup plus malades. Il y a bien encore à Rome des jeunes gens qui rêvent un pouvoir constitutionnel, avec un président indépendant de l'autorité papale ; mais cette politique n'est guère en usage que parmi les étudiants en droit et en médecine, et ne se rencontre que dans les cafés. Nous avons entendu dire à des hommes éclairés qu'avec un meilleur régime municipal par lequel chaque ville des États romains s'administrerait elle-même selon ses besoins et ses intérêts, le gouvernement pontifical, sous le rapport temporel, aurait toute la vitalité et toute la durée possibles.

Le vice principal du gouvernement romain est dans l'administration livrée à la routine et trop souvent aux abus. Une mesure de précaution contre les idées révolutionnaires a contribué à exclure des affaires beaucoup d'hommes capables. On a mis de côté la génération contemporaine de l'empire français ; nous ne trouvons, parmi les employés, que d'anciennes victimes des orages politiques, et des jeunes gens dont la plupart manquent de science et de pratique ; les emplois des bureaux

se trouvent donc entre les mains de ceux qui commencent et de ceux qui finissent : il y manque la génération intermédiaire. Nous n'avons pas les moyens d'apprécier la convenance de ces sortes d'exclusions; mais n'aurait-il pas été possible de combiner la sûreté de l'État avec l'intérêt de l'administration? Les sociétés s'éclairent, se perfectionnent les unes par les autres; il est des imitations, des emprunts qui épargnent de longues misères ou de longs tâtonnements. Nous avons, en France, d'admirables systèmes d'administration; pourquoi le gouvernement romain n'en prendrait-il pas ce qui pourrait le plus l'aider dans sa marche? Dieu est éternellement le même, parce qu'il est éternellement parfait; mais telles ne sont point les institutions humaines, qui doivent se modifier à mesure que le temps nous découvre des horizons nouveaux.

En 1831, toutes les villes des États du pape, excepté Rome, avaient essayé un soulèvement; il fallut recourir à l'Autriche pour maintenir l'ordre, et ces bons services ont coûté cher à l'autorité pontificale. La situation actuelle des finances du gouvernement romain peut inquiéter les esprits les moins timides; l'abîme du déficit est ouvert. Pour avoir de l'argent, on a songé à céder Bénévent au roi de Naples; mais il n'est pas probable que cette cession s'accomplisse sous Grégoire XVI: ce pontife, qui a beaucoup de piété et qui ose peu, voudra garder intact le fief de saint Pierre. De plus, Rome et Naples ne veulent pas accepter pour intermédiaire le cabinet de Vienne, et cette affaire traînera longtemps avant sa conclusion. Les possessions du clergé des États romains s'élevaient, en 1793, à la

valeur de quarante-cinq millions d'écus; le clergé séculier a perdu presque tous ses biens. Les ordres religieux ont eu à peu près le même sort, quoi qu'en disent certaines gens de mauvaise foi qui ne veulent jamais croire à la pauvreté des moines, ou qui nient les spoliations, si les victimes portent un capuchon brun ou blanc. Sans les malheurs qui ont ruiné le clergé séculier et le clergé régulier de Rome, le pouvoir pontifical serait déjà sorti de la crise où il se trouve jeté; cinq ou six millions auraient été bien vite détachés des biens du sanctuaire pour remettre le gouvernement du saint-siége en pleine voie de sécurité.

Tout le monde sait que les hommes manquent aux campagnes de Rome; chaque année des milliers de travailleurs arrivent de Naples et des provinces du pape, pour faire les moissons et s'occuper des divers travaux de la terre; faute d'habitations, ces pauvres gens couchent en plein air, dans les campagnes; beaucoup de travailleurs prennent la fièvre et viennent mourir dans les hôpitaux de Rome. La solitude des campagnes romaines plaît au poëte, mais quand on pense à ces vallons et à ces plaines devenus insalubres par le manque d'habitations et les eaux stagnantes, on se demande s'il ne serait pas possible d'envoyer là des colons des différents pays d'Europe où l'accroissement de la population donne de l'effroi aux économistes. Tous les ans, des familles de la Suisse et de l'Alsace partent pour l'Amérique, dont les vastes espaces leur promettent un destin meilleur; elles trouvent bien rarement ce qu'elles vont chercher, car une industrie cupide exploite leur misère; nous voudrions que les solitudes

de Rome jusqu'à la mer leur fussent ouvertes. La Belgique, l'Irlande, la Hollande, la France elle-même enverraient ici les malheureux inoccupés qui chargent leur sol. Mais ces peuples, les uns catholiques, les autres protestants, comment vivraient-ils ensemble? me direz-vous. Je vous répondrai qu'on donnerait d'abord quelques priviléges de moins aux protestants, et qu'à la seconde génération peut-être, l'influence romaine rendrait catholiques tous les colons. C'est ainsi qu'on pourrait refaire des hommes sur cette terre. Nous savons bien toutes les difficultés qu'on rencontrerait pour l'accomplissement d'un tel vœu, mais faut-il se résigner à voir le noir génie du désert pour jamais établi dans ces vastes espaces? Que de milliers de gens trouveraient à vivre dans les trente ou quarante lieues de pays devenus incultes et muets! En repeuplant cette contrée, on commencerait pour elle un âge nouveau; de ses fertiles entrailles sortiraient des richesses qui renouvelleraient la face des États romains.

L'histoire ancienne nous apprend que les empereurs voulurent souvent faire des déserts autour de Rome, pour que la capitale superbe régnât avec plus d'autorité, en absorbant tout dans son sein; plus tard, on s'en était repenti: on était allé chercher en Asie des populations pour habiter et cultiver les environs de la métropole.

Une multitude de nations ont passé par le pays de Rome, et aucune d'elles n'y est restée; elles se sont écoulées comme ces torrents d'hiver qui descendent des Apennins ou des montagnes de la Sabine. Les Romains et les populations voisines de Rome ont ainsi

gardé leur physionomie antique, mais le temps a fait autour d'eux la solitude. S'il y avait eu mélange, croisement de races, le vieux sang romain se serait renouvelé et aurait pris une vigueur nouvelle pour des destins nouveaux. Les Barbares, ces jeunes nations du Nord, n'ont laissé à Rome que des ruines; ils sont restés au contraire dans la Lombardie : aussi le sang lombard a plus d'énergie aujourd'hui que le sang romain.

Le gouvernement romain est bien loin de la perfection, mais la calomnie s'est plus d'une fois mêlée aux accusations dont il a été l'objet. Nous connaissons des écrivains modernes qui ont parlé de la peine des galères dans les États du pape, comme d'un monstrueux assemblage d'atrocités. C'est le contraire qui est vrai. La loi traite les galériens, dans les provinces pontificales, avec une douceur inouïe en Europe; elle est si compatissante, que les hommes politiques du pays la réprouvent. Ils observent que le crime n'est pas assez effrayé de l'idée de la peine, et que le gouvernement devrait se montrer plus sévère, parce que les passions féroces se rencontrent plus fréquemment dans les États romains que partout ailleurs; ajoutez que chaque avénement de pape abrége la durée de la peine. L'usage d'adoucir le sort des condamnés à chaque exaltation pontificale, ne nous paraît pas une bonne inspiration; son inconvénient bien triste, c'est que les condamnés puissent désirer la mort du pape.

Notons ici que l'échafaud se dresse rarement à Rome; dans le pays gouverné par le représentant du Christ miséricordieux, on laisse dormir, autant qu'on le peut,

le glaive de la loi ; et le jour où doit tomber une tête, le pape quitte la ville. Le père de Géramb, dans son *Voyage de la Trappe à Rome*, donne des détails fort curieux et fort exacts sur les exécutions au milieu de la métropole catholique. Nous ajouterons à son récit deux particularités : la première, c'est que dans la marche vers l'échafaud il est une manière de porter l'image du Sauveur qui annonce si le condamné s'est confessé ou non ; la seconde, c'est que, le jour de l'exécution, les cardinaux et les prélats auditeurs de Rote restent chez eux, et voici pourquoi : un condamné qui, mené au supplice, apercevrait un de ces dignitaires de l'Église, pourrait lui demander sa grâce, et cette grâce ne saurait être refusée. Ce jour-là donc on prévient les cardinaux et les auditeurs de Rote ; mais nous trouvons ici une dernière pensée de miséricorde.

Nous aurions voulu aborder une question politique d'une haute importance ; nous nous bornerons à indiquer notre pensée. La papauté, comme gouvernement temporel, a besoin d'une grande puissance qui la protége en Europe ; ce protecteur, c'est aujourd'hui le gouvernement autrichien. Or, les empereurs d'Allemagne ne sont pas les vieux amis du saint-siége ; depuis bien des siècles, leurs rapports avec les pontifes de Rome n'ont été que rivalités ou prétentions ; maintenant encore, l'Allemagne semble leur garder rancune au seul souvenir des temps où le pape posait son pied sur le diadème impérial. Les services que le cabinet de Vienne rend au gouvernement romain ne sont pas désintéressés : l'inévitable protection de l'Autriche n'est

pas une des moindres misères du pouvoir pontifical. Il se trouve en Europe un État qui fut, dans toutes les époques, l'ami sincère et généreux des souverains pontifes; un État qui, par sa constitution, son passé, ses croyances, s'offre comme le défenseur naturel de la grande métropole catholique : c'est la France. Une alliance intime et profonde avec le royaume de saint Louis, est une des conditions de l'avenir du gouvernement temporel de Rome; il n'y a qu'un protecteur pour lui en Occident, c'est le pays de France, mais le pays de France avec ses lois fondamentales et religieuses, et non point avec la politique des révolutions. D'après ce qui se passe depuis cinquante ans, on a pu voir que les révolutions et les croyances catholiques ne vont guère ensemble. Certainement le penseur chrétien n'enchaînera pas au destin d'une dynastie les intérêts éternels de la religion, car de nos jours les couronnes tombent et s'envolent comme les pâles feuilles des bois sous les vents de l'hiver; mais il est des royaumes constitués de telle façon dans les profondeurs de leur nature, que la violation de certaines grandes lois y bouleverse toutes les idées morales.

Après-demain nous quittons Rome, et j'ai pu aujourd'hui être admis une seconde fois aux pieds de Grégoire XVI. M. Michaud, craignant que la force ne lui manquât pour monter aux escaliers du Vatican a tristement renoncé à cette faveur, et c'est avec le cœur plein d'ennui que je suis retourné sans mon ami dans les palais des souverains pontifes. Mes premières paroles à Grégoire XVI ont été l'expression des vifs regrets que M. Michaud m'avait chargé de lui exprimer,

et ces regrets, le saint-père les a gracieusement partagés. Il y a deux ans, j'annonçai dans *la Quotidienne* une souscription pour élever un tombeau dans le Liban à monseigneur Auvergne, légat apostolique, enlevé, bien jeune encore, à ses admirables travaux de pasteur, en Syrie; Grégoire XVI avait écrit son nom en tête de la liste des coopérateurs dans cette œuvre de religion, et j'ai osé le lui rappeler. Sa Sainteté s'est ressouvenue de cette souscription, car elle aimait beaucoup monseigneur Auvergne. Sa Sainteté nous a raconté comment elle l'avait nommé son légat dans le Liban; jamais personne ne lui avait prononcé son nom : « On ne nous avait rien dit du missionnaire « Auvergne, pas plus que s'il n'eût pas existé; un « jour, nous connûmes par hasard son nom et son « rare mérite, et nous le choismes pour notre légat. « Il fut tout surpris de sa nomination, et lorsqu'il vint « nous voir, il nous demanda comment nous avions « su qu'il était de ce monde. »

Le P. Vaures, ce pénitencier français si obligeant et si éclairé dont j'ai eu déjà occasion de vous parler, m'accompagnait comme à la première présentation, il y a un mois et demi. Il a dit à Sa Sainteté que je me proposais d'écrire sur Rome, et qu'au lieu de m'arrêter à la description des ruines et des musées, je m'occuperais de Rome vivante, telle que nous la voyons. Le souverain pontife a daigné m'encourager dans ce projet de faire connaître Rome chrétienne. « Tous les voyageurs, disait le saint-père, se fatiguent à chercher la ville qui est sous terre, et ne veulent pas voir celle qui est debout, et qui domine encore le

monde par la puissance de la foi. » J'ai exprimé alors l'idée, déjà indiquée dans une lettre précédente, que Rome païenne était devenue souterraine comme Rome aux premiers temps de la foi ; mais, ai-je ajouté, là finit la comparaison : la cité des consuls et des Césars restera sous terre ; la domination des empereurs et des dieux est bien morte ; elle est bien clouée dans la tombe, et jamais elle n'entendra une voix d'en haut pour lui dire, *Veni foras* (sortez dehors). Le saint-père paraissait prendre plaisir à cette conversation. « Si Néron, nous disait-il, levait la tête du fond de son « sépulcre, ou plutôt du fond de l'enfer, s'il demandait qui règne maintenant à Rome, et qu'on lui ré- « pondît, *La croix de bois,* sa surprise serait grande! »

Nous avons parlé de la religion catholique en France, des consolations et des épreuves qu'elle trouve dans l'âge présent. La société religieuse troublée au milieu des temps, disais-je, est comme la barque des apôtres sur le lac de Tibériade soulevé par les flots ; il ne faut pas que le Christ puisse nous dire, comme autrefois aux disciples timides : *Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous?*

Je me suis trouvé aux pieds de Grégoire XVI avec un vieux gentilhomme de Dijon, le comte de Vesvrotte qui, à l'âge de quatre-vingt-un ans, voyage en Italie pour son plaisir, tout comme un jeune touriste. Le pape, s'adressant à ce vieux royaliste, racontait qu'il avait jadis connu un émigré français de cent onze ans ; « C'était, nous a dit Sa Sainteté, le cartésien le « plus tenace que nous ayons jamais rencontré. Nous « étions alors professeur de philosophie ; l'émigré

« français assistait à une thèse contre le cartésianisme « soutenue par nos élèves; en entendant exprimer des « opinions philosophiques contraires aux siennes, le « vieil émigré ne put se retenir et se mit à réfuter les « arguments de nos élèves. »

Le comte de Vesvrotte avait vu à Rome, il y a cinquante ans, le pape Pie VI; il avait vu aussi Pie VII, et, en présence de Grégoire XVI, il se félicitait d'avoir été béni par trois papes. Le vieux gentilhomme bourguignon observait que ces deux pontifes avaient régné longtemps, il espérait que Grégoire XVI aurait le même sort. « Oh! oh! a répondu le saint-père, « mon heure viendra bientôt. — Pourquoi viendrait-« elle? a répliqué le voyageur dijonnais, et pourquoi « Votre Sainteté ne serait-elle pas là pour l'éternité? « — A propos d'éternité, nous a dit le pape en sou-« riant, nous nous rappelons que ces jours derniers, « pendant que nous étions à Terracine, des pêcheurs « sont venus nous présenter des poissons; dans leur « trouble, ces bonnes gens nous disaient, *Vostra Eter-« nità*, au lieu de, *Vostra Santità*. — Ces pauvres « hommes de Terracine, ai-je dit au saint-père, sa-« luaient l'éternité de l'Église dans la personne de son « chef suprême, et c'étaient des pêcheurs comme « Pierre qui parlaient ainsi. »

Le pape nous a bénis, et puis m'a tendu la main, que j'ai baisée respectueusement.

FIN.

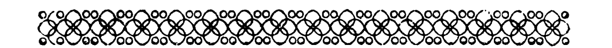


TABLE DES MATIÈRES.



